

roman  

---

historique

# LES AIGLES DU PORTUGAL

Damien Saurel

---



HYPALLAGE  

---

EDITIONS

## Du même auteur

### *Athénaïs*

(Tragédie, Hypallage Editions, 2014)

### *René Plantin*

(Roman, Hypallage Editions, 2014)

### *Ludivine Mustier*

(Nouvelle, Hypallage Editions, 2014)

### *Les Raffalés*

(Tragédie, Hypallage Editions, 2014)

### *Les Marches du Nord*

(Fantasy, Hypallage Editions, 2014)

### *Les Trois Lunes pendulaires*

(Fantasy, Hypallage Editions, 2014)

### *Apocatastase*

(Essai, Hypallage Editions, 2014)

### *Le Spectricide*

(Essai, Hypallage Editions, 2014)

### *Les Enlumineurs de cauchemars*

(Essai, Hypallage Editions, 2014)

Damien Saurel

LES AIGLES  
DU PORTUGAL  
(roman historique)

Hypallage Editions

Hypallage Editions

16, rue de la Marne, 06 500 Menton

Édité sur Internet le 7 mars 2014

Prix : 8,97 €

© 2014 Hypallage Editions

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-37107-001-1

## Sommaire

<u>Du même auteur</u>	02
<u>Mentions légales</u>	04
Chapitre I – <u>La Dame de Pique</u>	06
Chapitre II – <u>L'arrivée du prince</u>	45
Chapitre III – <u>Requiem</u>	60
Chapitre IV – <u>Les yeux de Chimène</u>	81
Chapitre V – <u>Honorine</u>	110
Chapitre VI – <u>Bal à Salamanque</u>	159
Chapitre VII – <u>Siège de Ciudad-Rodrigo</u>	184
Chapitre VIII – <u>Siège d'Almeida</u>	232
Chapitre IX – <u>Déconvenue à Viseu</u>	250
Chapitre X – <u>Bataille de la Sierra do Bussaco</u>	261
Chapitre XI – <u>Initiation à Coïmbre</u>	293
Chapitre XII – <u>Les lignes de Torres Védras</u>	319
Chapitre XIII – <u>Gilles de Santarem</u>	337
Chapitre XIV – <u>Retrouvailles</u>	350
Chapitre XV – <u>L'aide du « roi de Porto »</u>	360
Chapitre XVI – <u>Bataille de Fuentes de Onoro</u>	380
Chapitre XVII – <u>Une ville en l'air !</u>	426
Chapitre XVIII – <u>Duel</u>	449
Chapitre XIX – <u>À l'ombre de Bessières</u>	456
Chapitre XX – <u>La Tramitación de la vida nueva</u>	487
Annexe – <u>Composition de l'armée du Portugal</u>	505

## CHAPITRE I

# La Dame de Pique

Moi, Jean-Bernard Gardin, entreprends ici la relation des événements du Portugal qui se sont déroulés durant la période de 1810 à 1811. Il sera question des affaires du Premier Empire, et cela va sans dire, on trouvera au cours de ce récit beaucoup de narrations guerrières, tant il est vrai qu'à cette époque la France étendait sa domination par les armes. Nous aurions pu devenir les maîtres de l'Europe, et donc du monde par toutes les colonies à nous soumises. L'Angleterre était notre pire ennemi, et finalement, certainement encore le seul qui menaçait toujours la réussite de nos armes. Par le jeu subtil d'alliances perfides, jusqu'à présent, l'Angleterre nous menait la guerre par procuration, dressant contre nous les peuples continentaux. Mais il fallut bien un jour, la Prusse, l'Autriche et la Russie ayant été vaincues, que la perfide Albion vînt elle-même nous faire la guerre. Quel étrange allié trouva-t-elle alors pour mettre un pied sur le continent ? Les grandes nations nous obéissaient ; le Code Napoléon imposait le droit de la justice contre le joug des despotes ; les têtes couronnées d'Europe ne faisaient plus trembler leurs peuples, mais tremblaient devant la face toute puissante de l'Empereur. Quelle curieuse porte d'entrée l'Angleterre trouva-t-elle, disais-je, pour venir nous défier ? Profitant de l'anarchie qui régnait en Espagne, Arthur Wellesley, de nos jours plus célèbre sous le titre de Lord Wellington, débarquait à Lisbonne. « Où ça ? »

m'écriais-je alors. « À Lisbonne, en Portugal », me répondit-on. C'était une bien piètre intrusion, toute pleine de timidité et de prudents tâtonnements. Les Anglais n'avaient positivement ni le courage ni les moyens d'assaillir de front la France. Comme nous les avions menacés de Boulogne, eux montraient à peine le bout de leur nez à l'extrémité de la Péninsule, en un pays arriéré que nous venions de vaincre avec une poignée de soldats ; et c'est bien cette même poignée d'hommes que l'Anglais se faisait une gloire de repousser, de chasser de ce pays sans mérite et sans figure. Tous leurs princes, à notre vue, avaient fui, les uns en Angleterre, les autres au lointain Brésil.

Mais l'affaire ne devait pas en rester là, aussi en ce printemps de l'année 1810, une véritable armée, cette fois, s'appêtait à reconquérir notre bien, le Portugal, et à rejeter à la mer toute l'expédition de ces Anglais pusillanimes. Vous aurez compris, cher lecteur, que j'étais dans cette armée, que nous appelions justement armée du Portugal, et que nous ne doutions pas de rapporter de magnifiques lauriers. Nous n'attendions qu'un ordre pour marcher, tout un chacun comptant bien fêter très bientôt la victoire de la France à Lisbonne libérée.

En cette année 1810, nous avions en face de nous la seule et dernière armée organisée osant défier nos aigles. L'Europe était pacifiée. Il demeurait toutefois quelques guérillas en Espagne, mais toutes leurs armées régulières se retrouvaient vaincues. Quelques places fortes résistaient encore. Le général Suchet et l'armée d'Aragon s'en occupaient. L'armée espagnole n'existait plus, même de nom. Ces soldats, qui avaient fuis au champ d'honneur, venaient grossir les rangs, ou plutôt, devrais-je dire, la masse informe, des guérillas. Ces brigands

n'acceptaient pas la défaite, et n'ayant pas assez de bravoure pour nous rencontrer en rase campagne, ils sombraient dans le meurtre de troupiers isolés, puisant en cette lâcheté une vengeance à leurs constantes humiliations lors des batailles rangées. Aussi trahissions-nous ces brigands comme tels : fusillant tous les assassins qui nous faisaient une bien mauvaise guerre.

Je commence donc maintenant mon récit en Espagne par la mémorable soirée du 10 mai 1810. Nous étions casernés à Valladolid, l'une des anciennes capitales du royaume de Castille. Le général Kellerman, comte de Valmy, était gouverneur de la ville. Notre régiment, le 15<sup>e</sup> dragon, avait trouvé repos à l'abri des murs de la cité où naquit Anne d'Autriche qui, pour le rappel, fut reine de France. Nous occupions alors, mes officiers et moi-même, le premier étage d'une maison, rue Fray Luis de León.

Il devait être six heures du soir ; les fenêtres de la chambrée étaient grandes ouvertes ; nous étions tous les cinq présents, un tant soit peu absorbés par nos petites occupations, avec, de temps en temps, la curiosité d'un regard interrogeant ce que l'autre faisait.

Je rédigeais déjà quelques notes sur des papiers épars de ce qui devait un jour devenir un livre. Je m'étais installé, près d'une des fenêtres, au pupitre d'un bureau qui sentait la cire. Ma plume crissait et fuyait bien un peu, car elle était fendue ; mais, n'en possédant qu'une, je m'escrimais dessus, faute de pouvoir m'appliquer. À la vérité, j'eus beaucoup de mal à me relire par la suite. Toujours est-il qu'agacé, je relevais la tête : Le lieutenant Fabio Pergollini se tenait tout à côté de moi, au garde-à-vous devant une psyché qu'il avait réquisitionnée

chez l'habitant. Il tirait sur le revers de son uniforme et se déhanchait légèrement de droite à gauche, pour faire briller dans le miroir les reflets des boutons en cuivre de sa veste. Il était tout entier à son habillage et je l'observais procéder avec amusement. Du bout des doigts de ses belles mains, il refermait maintenant à ses poignets les six boutons de ses pattes de parements en accolade. C'était à n'en point douter un officier du 15<sup>e</sup> dragon : il n'avait, comme nous tous, des parements que les pattes ; ainsi nous distinguait-on des 13<sup>e</sup>, 14<sup>e</sup>, 16<sup>e</sup>, 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> régiments de dragons ; bien qu'il fallût encore, pour nous différencier totalement du 18<sup>e</sup> régiment, observer attentivement que, sur les retroussis de nos basques, nous avions les poches cousues en travers et non en long. Ces détails vous dépasseront peut-être, mais nous y tenions particulièrement, car ils affirmaient notre distinction : nous étions, certes, tous des dragons, mais du 15<sup>e</sup> régiment, assurément. Notre gloire ne se partageait pas, elle ne s'étendait pas à nos homologues. Ils avaient la leur, nous avions la nôtre autrement plus grande, il va de soi !

Poursuivant l'inspection de sa tenue, le beau Fabio, comme nous le surnommions, en vint à broser sa culotte en peau de mouton. Elle resplendissait d'un blanc immaculé. Des bas en laine tout aussi propres montaient jusqu'au-dessus de ses genoux. Son buste était parfaitement ajusté dans son habit veste de teinte verte. Seulement sur le devant, l'uniforme était rose foncé. Oui, vous m'avez bien lu, car j'ai bien écrit rose foncé ! C'était notre couleur distinctive, et bien que notre régiment me fît honneur, ce coloris ne me plaisait guère. Tout au moins ne nous confondait-on pas au combat avec l'adversaire. Nous n'essuyâmes jamais de coups de mousquets de notre infanterie, tandis qu'on ne peut pas en dire autant de certains

trompettes du 3<sup>e</sup> dragon, que je vis tomber sous une grêle amie alors qu'on les prenait pour des dragons anglais. Et comme vous m'avez bien suivi jusqu'ici, vous aurez deviné que les 13<sup>e</sup>, 14<sup>e</sup>, 16<sup>e</sup>, 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> régiments de dragons avaient également pour couleur distinctive ce fichu rose d'opérette, le vert tenant lieu de dominante à tous les dragons, tous régiments confondus.

Fabio lissait, pour conclure, sa moustache, ce qui me rappela à une remarque que je lui avais déjà faite :

« Lieutenant Pergollini ! Il vous faudra me couper cette moustache. Nous ne sommes pas d'hirsutes housards, mais de braves dragons. Pas de poils qui dépassent chez nous. Au diable les hussards, leurs tresses, leurs moustaches aberrantes et leurs chevelures de femmes !

— Ayez pitié de moi, mon Capitaine, me supplia-t-il aussitôt. J'ai un rendez-vous galant ce soir, et ma moustache est tout à la fois un appât et un hameçon pour m'accrocher son cœur...

— Vous m'écœurez, Pergollini. C'est la dernière fois, cependant. Va pour ce soir, mais il n'y aura plus d'autre tolérance. Demain matin, je veux vous voir imberbe. Vous m'entendez ?

— À vos ordres, mon Capitaine ! »

Ah ! vraiment, ce Pergollini était un incorrigible mange-cœurs. Il tenait par sa mère florentine le sens inné de la beauté et, par son père Napolitain, il avait un insatiable goût pour les femmes. Enfin, il nous en imposait à tous en somme, tant par ses conquêtes que par le fait avéré qu'il était un vétéran de la campagne d'Italie. Je n'ai jamais tout à fait compris comment sa famille se retrouva un beau jour en France, et ce en pleine révolution ; mais ce que je sais, c'est que ce brave italien s'en-

gaga aux côtés de Bonaparte pour libérer son pays du joug autrichien. Le Habsbourg vaincu, il aurait mérité le meilleur des grades, et même un, plus haut encore, dans l'armée du roi de Naples, mais un sinistre duel l'engloutit à tout jamais en fin de liste sur les registres que tenait scrupuleusement Berthier, qui prenait toujours parfaitement la mesure des disgrâces et des parrainages influents.

Mais je l'avais bien assez contemplé comme ça, notre italien. L'intermède passé, je reprenais mon travail d'écriture. Or je sentis sous ma plume mon pupitre trembler. Pergollini – encore lui ! –, venait d'entamer un pas de flamenco, frappant violemment des pieds les lattes du plancher, tout en hurlant en musique :

« Pedro ! Pedro ! Apporte-moi mes bottes. Et j'espère pour toi qu'elles brillent. Pedro ! Pedro !... »

Il mélangeait allègrement des mots de sa langue natale à ses tournures en espagnol. Mais qu'importait, puisque les Ibères le comprenaient.

On frappa à la porte. La permission d'entrée fut accordée. Pedro se présenta, et comme toujours, intimidé, il n'osait faire un pas de plus dans la pièce, tenant dans ses mains les bottes du lieutenant. Pergollini le pressa aussitôt de les lui apporter. Les fameuses bottes à l'écuyère en cuir noir brillaient de tous les rayons du soleil de l'Espagne. Notre Don Juan aurait eu mauvaise grâce à faire le moindre reproche. Il se fit remettre son bien et congédia Pedro, qui s'en alla soulagé.

Alors que le lieutenant Pergollini avait pris place sur un tabouret pour chausser ses élégantes bottes, je me remis pour la énième fois à ma tâche d'écrivain. Décidément, j'avais la plus grande peine à me concentrer : le craquement de la reliure

d'un livre que lisait un de mes compagnons de chambrée me fit relever la tête et regarder dans la direction du bruit. Notre compère le lieutenant Mahuret n'avait pas bougé depuis une heure, allongé sur la couchette de son lit, absorbé dans un livre, qui n'était rien de moins que le Livre. Car avant de devenir un dragon, cet homme avait été abbé. Bien que défroqué, il ne lisait toujours rien d'autre que la Bible, et dans cette même Bible, rien d'autre que l'Apocalypse de Jean, fleuve tumultueux débordant de visions hallucinées, dans lequel un jour ou l'autre, sans nul doute, ce prêtre qui n'en était plus tout à fait un, mais qui l'était toujours un peu trop tout de même à mon goût, finirait par se noyer.

Paul Mahuret était un tourmenté. Il avait juré sur la Constitution civile du clergé à l'instar de Charles-Maurice de Talleyran-Périgord, ancien évêque d'Autun, qui fût aussi notre ministre des Affaires étrangères. Le bon prêtre n'avait pas eu le courage du martyr, et le jour où des sans-culottes lui présentèrent un acte d'abjuration, terrifié, il le signa comme on signe au bas d'un pacte diabolique. Le pauvre homme ne s'était jamais remis de son apostasie. Son esprit semblait lui rappeler sans cesse : « Ton âme est perdue, ton âme est perdue... ». Quoiqu'il en fût, ce dément de Paul Mahuret était notre meilleur traducteur des mouvements d'âme de ces fanatiques d'Espagnols qui nous entouraient. Il était aussi superstitieux de la chose religieuse et inféodé qu'eux au Clergé. La seule différence, et à bien y réfléchir – elle m'apparaissait alors fort mince –, c'était qu'ils se battaient dans des camps opposés. Je n'avais pas confiance en lui, jusqu'au moment où je le voyais charger comme un fou et pourfendre, avec une brutalité inouïe, les crânes de ses congénères en dévotion, tous meilleurs catholiques les uns que les autres.

Plus je regardais Paul, plus son visage m'inspirait de la répulsion. On y lisait en surface tout le tourment intérieur qui agitait l'homme. Ses yeux bougeaient par saccades sous ses sourcils brûlés alors que les vagues des plis de son large front scandaient sa douleur. Mais ne pouvait-il donc pas se reposer un peu, celui-là ? Il n'y avait qu'au combat qu'il s'oubliait et que, par là même, il me rassurait. Je ne l'aimais pas, mais j'aurais mauvaise grâce à dire qu'il n'était pas un rude combattant. J'avouerai que le malaise qui l'habitait ne manquait pas de m'être contagieux. J'arrêtais de l'observer, j'en avais assez appris sur lui en quelques minutes pour vous offrir une description bien sentie du phénomène. J'ajouterai toutefois, pour achever le portrait, qu'il portait toujours autour du cou un scapulaire sur lequel figurait le Coraçon de Jesu comme disent les Portugais. Mais j'allais oublier le plus drôle, et ce fut la troupe qui s'en chargea, il était surnommé chez nos dragons le "Père Lapisse", non pas que les soldats sussent qu'il était prêtre, mais parce qu'ayant la vessie étroite et pressée d'inquiétude, il s'arrêtait continuellement, descendant de cheval et s'éloignant du groupe pour aller se soulager !

L'abbé Mahuret m'avait perturbé au point que j'abandonnais toute velléité d'écriture. Je m'arrachais à mon pupitre et, me levant, j'allais chercher ma blague à tabac. J'avais l'envie subite d'une bonne pipe. Pergollini apportait la dernière touche à sa prestigieuse tenue, attachant à son épaule gauche une épaulette blanche aux franges volubiles et, à sa droite, une contre épaulette. Ce n'était, une fois de plus, pas réglementaire, mais nous étions en Espagne, loin de Berthier et de ses décrets. Je passai sur la contre-épaulette. Je passai au même moment devant le lieutenant Louis-Armand d'Alencourt. Il était assis à califourchon sur une chaise qu'il avait retournée,

et faisait une réussite, déployant les cartes une à une sur la surface d'un tabouret élargi d'une planche en bois. Je lui avais offert ce jeu de belles cartes, que mon père, maître cartier, fabriquait à Paris, place Dauphine. Mon père, Jules Gardin, était dans l'artisanat des cartes à jouer depuis 1776. La révolution apporta de grands changements à son métier : le premier fut de ne plus payer d'impôt sur la production des cartes, ce qui contribua à son enrichissement. Car, il faut bien en convenir, l'époque était au jeu. La Révolution française vit fleurir une véritable épidémie de biribi, qui se jouait sur les bornes des rues. Il ne se trouva jamais, en ces années-là – et j'ai pu le constater à chacune de mes promenades –, aucune borne vide, de jour comme de nuit. Avec ses chiromanciennes et ses 4 000 établissements de jeux, Paris, sous l'Empire, offrit encore à mon père une plus grande renommée et assura sa fortune. Comme tout le monde, cependant, il fallut suivre la révolution, et Jules Gardin y participa en décapitant sur le carton les rois et les reines devenues indésirables. On remplaça provisoirement par des génies les rois, par des libertés les reines, et par des braves ou des sans-culottes les valets. Puis l'Empereur parut, et lui revint le roi de carreau. Joséphine fut reine de cœur avant que ne l'éclipsât Marie-Louise... Autant de cartes à équerrer, vernir et calandrer. Contrairement à mon père, je refusais de les fabriquer, de la fortune des cartes ne voulant en tirer qu'une, celle du Cavalier de Coupe, qui vaut la gloire militaire.

Un beau jeu était un cadeau plus qu'appréciable en Espagne, où l'Église interdisait qu'on produisît ces figures de débauche. Louis-Armand poursuivait sa réussite, désirant son accomplissement. Le paquet de cartes diminuait dans sa main. Peut-être, cette fois-ci, parviendrait-il... Mais laissons là les

cartes, car le lieutenant d'Alencourt vaut pour plus qu'une simple donne. La nature l'avait en effet richement doté. Sa noblesse le distinguait, non seulement de son titre, mais aussi par un courage exemplaire. Cavalier émérite et bretteur redoutable, il n'en possédait pas moins les lettres grecques et latines à la perfection, non moins que cinq ou six langues, dont l'allemand, l'anglais, l'espagnol, et le portugais. Il était, par là même, assuré de devenir dans les jours à venir notre interprète et, au final, notre guide à Lisbonne, où il avait vécu jusqu'à la date récente de 1800. Son oncle avait été secrétaire de l'ambassadeur de Louis XVI à Lisbonne, et n'était pas rentré en France durant la révolution. Napoléon ayant réconcilié le peuple français tout en donnant à l'œuvre révolutionnaire toute son assise, les émigrés purent revenir pour servir un pays dont la grandeur, bien que déjà assurée, ne voulait se passer de personne. La loyauté et l'esprit brillant du lieutenant d'Alencourt apportaient au 15<sup>e</sup> régiment de dragon un agrément qu'on pouvait certes nous envier.

Louis-Armand allait achever sa réussite, lorsqu'il s'interrompit brusquement. Je croisai son regard interrogateur, mais ses yeux visaient Pergollini :

« Mon Lieutenant, ne vous ai-je pas prêté mes cartes ? demanda d'Alencourt. M'en rendre l'intégralité eût été de la moindre politesse. Et prévenir mon désappointement en m'avertissant de ne point entamer une nouvelle partie la sachant d'avance perdue, m'eût épargné le tourment d'une réflexion caduque. Où avez-vous pu égarer la carte manquante ? Faites un effort de mémoire.

– Lieutenant d'Alencourt, sachez à votre tour que j'en ai eu un pressant besoin. Votre carte doit conduire à notre rendez-vous la señora que je m'en vais revoir ce soir. Elle était

pressée. Il ne me restait plus, pour convenir d'une nouvelle rencontre, que ce bout de carton, sur le dos duquel j'inscrivis ces quelques mots : demain soir, sept heures, sur la Plaza de la Universidad.

— J'ose espérer, maintenant, qu'elle viendra à votre rendez-vous. Je souhaiterais récupérer la carte. Ce dont, à la vérité, je doute fort eut égard au récit que vous nous avez fait de la circonstance en laquelle vous abordâtes cette femme espagnole.

— Vous me sous-estimez. À cela j'ajoute que derrière le masque de sa mantille, j'ai deviné une rare sensualité. Sous le voile des arabesques en dentelle noire, j'ai vu clairement : il n'y avait pas de feinte dans son regard. Elle désirait, tout autant que moi, un rendez-vous plus secret. Vous le savez fort bien, l'Espagne interdit toute audace aux femmes. Je la revois dans moins d'une... »

Pergollini venait de sortir sa montre à gousset et le temps qui s'était écoulé l'horrifia. Il ramassa son casque de cuivre au blanc plumet et à la bombe recouverte d'un turban en peau de panthère. Il déboula dehors. Je le suivis du regard par la fenêtre jusqu'à ce qu'il eût disparu au coin de la rue.

Le Père Lapisse s'était rapproché. Il observa aussi l'Italien s'éloigner, mais, desserrant à peine les dents, il sembla maudire son entreprise :

« Encore et toujours la fornication, ou certainement pire, un adultère !

— Il se moque bien de votre condamnation, rétorquai-je. Et croyez-vous, l'abbé, que nous nous battions pour autre chose que la gloire et les femmes ?

— Nous nous battons, précisa Louis-Armand, pour la gloire qui nous attire les femmes.

— Vous vous battez... » reprit l'abbé sans finir sa phrase.

Enfin, il fallait en convenir, seuls les combats à venir égaliseraient nos humeurs à tous. J'allumais ma pipe.

« Et comment vais-je procéder, désormais ? se plaignit d'Alencourt. Au résultat du tri des cartes par couleur, mon jeu s'annonce pour toujours incomplet. Le lieutenant Pergollini a tiré la Dame de Pique ! C'est un bien mauvais présage... »

— Cessez vos diableries ! éclata le Père Lapisse. Le roi Saül est mort pour avoir voulu connaître l'avenir.

— Le roi Louis XVI, quant à lui, contrecarrai-je, serait toujours en vie s'il avait consulté l'air du temps. Pour gouverner, il faut voir au loin. Il n'y a là aucune divination : il suffit de tirer des causes les conséquences. Mademoiselle Lenormand, qui tire les cartes à Paris pour les "Grands" de la Cour, ne fait guère autrement. Elle analyse remarquablement l'humeur du client et la lui traduit en termes occultes, qui ne sont que la somme alambiquée d'une série de réflexions bien senties.

— Le diable existe ! exulta l'abbé. Un jour, je vous le montrerai.

— Quoi qu'il en soit, ma partie s'achève là. Le charme du jeu est rompu. Une belle dame en noir en a été soustraite.

— Mon Lieutenant, intervint alors notre Benjamin, si nous reprenions plutôt une leçon de portugais ? »

Le jeune homme qui venait de prendre la parole s'appelait François Lozac. Il était également notre compagnon d'armes. Mais au-delà du respect que nous imposait notre rang au sein du régiment, je me louais de l'apprécier comme un fils. Sa jeunesse et sa vaillance étaient désarmantes. Je le compris tout de suite : il voulait la gloire. Mais non par orgueil du grade, mais par soif de l'aventure. Positivement, il avait l'étoffe d'un héros, et trop de pureté dans l'intention de le devenir pour rater

son destin, ou s'avilir ensuite l'ayant bien accroché à son nom. François sortait tout juste de l'école de cavalerie de Saint-Germain. Il en était de la première promotion, l'école ayant été fondée sur ordre de l'Empereur en 1809. Ce fut avec une jalousie autorisant tous les espoirs, que le jeune apprenti guerrier suivit le triomphe de nos armes en Autriche. Il ne tenait plus en place, obligé de suivre l'instruction alors qu'on se couvrait de gloire au même moment à Essling et à Wagram. Il dévorait *Le Moniteur*, apprenant par cœur les comptes-rendus de nos armes, les exploits glorieux de nos aigles. Dans quel bouillonnement se prépara-t-il à partir à la guerre ! Tout son être désirait le baptême du feu. À Saint-Germain, il s'était forgé comme un boulet prêt à être craché à la figure de l'ennemi. Le seul risque serait alors de le trouver trop fougueux au premier combat engagé. Je veillais secrètement sur lui. Un jour il aurait la Croix. Je pense qu'il le savait.

En attendant son heure, François Lozac, quand il ne prenait pas sa leçon de portugais, assaillait de questions le lieutenant d'Alencourt qui, lui, avait chargé à Wagram sous les ordres du maréchal Masséna. Au début, enchanté de raconter ses exploits à un jeune assoiffé de batailles, Louis-Armand d'Alencourt éprouva ensuite une certaine lassitude à être assailli à toute heure par son cadet. Aussi se réfugiait-il dans d'interminables patiences, qui lui offraient un tout relatif moment de répit. Mais la Dame de Pique manquant, il fallut se résoudre à subir l'insatiable jeunesse de François. Ce fut, cette fois, une leçon de portugais qui eut la préférence du jeune homme.

Manuels et dictionnaires ouverts devant eux, les deux lieutenants ânonnaient et déclamaient dans la langue lusitanienne. Je m'étais assis dans l'encadrement de la fenêtre. Je tirais sur

ma pipe. Un doux brouillard s'en dégageait. Les bruits de la rue se mêlaient, en une torpeur étourdissante, aux litanies des deux linguistes. Le temps semblait comme suspendu...

Mais le charme fut rompu par un tambourinement soudain. On frappait à la porte. Désagréablement surpris, je répondis vivement à la personne d'entrer. Le maréchal des logis-chef Tomasson se présenta à nous. Il était porteur d'un ordre de notre chef d'escadron, enjoignant à tous les officiers de se rendre pour huit heures à la Casa Grande, où se tenait l'état-major du 15<sup>e</sup> dragon. Après avoir transmis l'ordre, Jean Tomasson me salua et prit congé en virevoltant sur ses talons.

« Il faut aller prévenir le lieutenant Pergollini ! », m'écriai-je.

Louis-Armand et François relevèrent la tête. Leurs regards semblaient me dire que, s'il fallait le retrouver, ce n'était pas gagné. Quant à Paul Mahuret, son œil jeté par-dessus sa Bible, il ricanait d'un cinglant « que le diable l'emporte ! ».

« Il n'est pas parti depuis longtemps, expliqua François en bondissant sur ses jambes. Sa belle dame le fait peut-être encore attendre. Où donc, déjà, a-t-il dit qu'ils devaient se retrouver ?

— Plaza de la Universidad, répondit d'Alencourt. C'est à deux pas d'ici.

— J'y cours ! »

François se précipita vers la porte, l'ouvrit et s'engouffra dans l'escalier. Nous l'entendîmes dévaler les marches. De la fenêtre, je le vis qui allongeait le pas tout en reboutonnant le plastron de sa veste. Je l'apostrophaï :

« François, vous partez sans savoir où se situe l'endroit !

— C'est juste.

— Prenez donc la deuxième rue sur la droite. Cela vous mènera tout droit à l’université. Bon vent !

— Attendez ! intervint d’Alencourt. Vous oubliez votre casque. Ne bougez pas, je vous l’envoie. »

François rattrapa son couvre-chef et s’en fut aussitôt.

Il courait, maintenant. Les façades des maisons défilait. À grandes enjambées, il remontait une longue rue pentue.

À l’intersection de la Calle Nunez de Arce, un puissant attelage, lancé au galop, jaillit face à lui. Pour éviter de se faire renverser, le jeune dragon se jeta de côté. Sans s’arrêter, la voiture poursuivit sa course. François avait roulé à terre. Il se redressa, marqua une pause, tout en suivant du regard le coche emporté à grands coups de fouet... Puis, le véhicule disparu, il épousseta son uniforme tout en comptant ses os. Par chance, aucun n’était brisé. Sans plus attendre, et parce qu’il n’y avait là plus rien à faire, François reprit son chemin. Il acheva l’ascension de la grande rue et déboucha sur la place de l’université.

La place était grande. Il y avait un vaste jardin. Derrière la chevelure des arbres du parc, on apercevait les tours de la cathédrale. Sur sa droite, François découvrit le corps de l’enceinte de l’université. Le lieutenant Pergollini avait écrit sur la carte à jouer : rendez-vous place de l’université. Suivant cette logique, on pouvait supposer que l’hidalgo désignait par là davantage l’université que la place elle-même, et ce fut à cette conclusion que se rangea François. S’il avait voulu retrouver sa belle au parc ou devant la cathédrale, il l’aurait précisé. Notre chercheur d’homme remonta aussitôt le long de la façade de l’université, pressant le pas. Devant lui, des jeunes gens sortaient du bâtiment. François arriva au niveau

de la porte monumentale. Elle était en tout point remarquable. Le jour déclinant creusait des ombres dans son décor ouvragé. La pierre était sculptée dans un jaillissement plein d'excès : motifs floraux, colonnes, blasons, personnages, tout s'y trouvait à profusion, dégoulinant du mur en une cascade pétrifiée. Songeur, François s'arrêta un moment pour contempler le monument. Il se rappela soudain à sa mission : mais où était donc passé le lieutenant Pergollini ?

Aucun autre dragon ne jetait l'ombre de sa silhouette sur le parvis de l'université. François scrutait les alentours de la porte. Il intriguait beaucoup. On lui lançait des regards suspects. Un Français, en uniforme et sans arme, car notre ami avait oublié son sabre, trônait là, sur le seuil du temple des sciences de leur ville. Les Espagnols, en sortant, le contournaient, sans manquer toutefois de le dévisager. Un jeune guerrier venait leur rappeler que toutes leurs connaissances n'y suffiraient pas pour vaincre son courage. L'audacieuse position de François sous le fronton de l'université aurait même très bien pu passer pour un terrible affront si le jeune homme s'était départi de son air absorbé et dérouté. Mais il cherchait toujours, et ce sans le moindre résultat jusqu'à présent, le lieutenant Pergollini. En face des deux portails de l'université, sur la place, sous d'imposants sycomores, atablés, des jeunes gens se prélassaient, buvant des rafraîchissements ou dégustant des mantecadas. Ceux-là, au moins, la guerre ne les troublait pas outre mesure. François se rapprocha de leur groupe. Il visa, en dernier lieu, l'un d'eux, à l'écart. C'était un jeune Espagnol qui dessinait, adossé à un arbre, ce qui plaisait à son regard. Il se pouvait qu'il s'appliquât à son esquisse depuis un long moment déjà. François

espérait qu'il n'en commençait pas seulement l'ébauche. Il l'aborda :

« Excusez-moi de vous déranger, se risqua le jeune Français dans un espagnol approximatif. Avez-vous vu... un homme comme moi ?

— Oui.

— Il est parti ?

— Oui.

— Où ?

— De l'argent d'abord. Mes études me coûtent cher ! »

François, une fois la surprise passée, déboutonna en partie le revers de son habit-veste, tirant de l'intérieur de l'uniforme quelques pièces, qu'il tendit ensuite à l'étudiant. Ce dernier s'empara avidement de la cagnotte. Ceci pris, il roula son dessin dans ses mains et le remit au français. Il y avait méprise et François était très embarrassé.

« Non. Vous, pas comprendre. Moi, demander... »

— Si, j'ai très bien compris ce que vous vouliez, répliqua l'étudiant dans un français parfait. Mes congénères nous observent et je ne voudrais pas qu'il me prenne pour un Josephino. Ils auront vu que vous m'achetiez... seulement mon dessin. Maintenant, prenez-le sans rechigner ; je vais vous dire où est parti votre ami. »

François en resta sans voix. L'autre lui indiqua, sans faire un seul geste pouvant trahir le sens de la transaction, qu'un Espagnol était venu à la rencontre du dragon qui attendait près de l'entrée de l'université, et qu'ensemble ils avaient quitté la place pour prendre à gauche dans la ruelle Del Buen Camino. François regarda encore un moment, bouche bée, son interlocuteur, puis le remercia en prenant congé de lui :

« Muchas gracias. Ou plutôt, merci beaucoup ! »

Notre jeune ami, l'esprit encore agité par les impressions de cette curieuse rencontre, marchait sans plus attendre dans la direction Del Buen Camino. Il tourna dans la ruelle. Elle était sombre, comme engloutie sous le poids des façades des maisons. François écarquilla des yeux, élargissant sa vision à cet univers nocturne. La ruelle semblait déserte... François s'avança, lentement, acclimatant sa vue aux ténèbres environnante. La chaussée n'était pas pavée. François sentit sous son pied quelque chose de mou. L'air dégoûté, il en dégagea sa botte. Le promeneur venait de marcher dans de la M... ! Sur le sol en terre battue était répandu du crottin de cheval encore tout frais. On pouvait encore lire aussi, inscrits dans la terre meuble, les traces du martelage des sabots et les sillons des roues d'une voiture attelée.

François décida d'en suivre la piste. Aussi pénétra-t-il plus avant dans l'obscurité de la ruelle. De l'endroit où il était entré, on ne pouvait déjà plus le voir. Hormis lui-même, aucun français ne patrouillait dans cette rue. Elle faisait, semblait-il, partie de ces lieux où, si nul soldat ne se trouvait, l'Espagne demeurait insoumise et criminelle. François, sans se laisser impressionner plus que de mesure, et bien qu'il connût déjà tout ce qu'on pouvait raconter au sujet des meurtres dont nous étions victimes, poursuivit son chemin, imperturbable dans sa quête du lieutenant Pergollini.

Au dessus de sa tête, François entendit des paroles ponctuées de claquements sinistres. Des silhouettes de femmes, accrochées aux façades, l'injuriaient au passage, refermant sur elles, leurs mots ignominieux proférés, les volets épais de leurs sinistres mesures. Les plus véhémentes lui crachaient dessus !

François accéléra le pas ; ces femmes pouvaient également échauffer le sang de leurs hommes contre lui. S'il en réchappait, il ne manquerait pas de signaler à l'officier du guet cette ruelle afin qu'on la surveillât un tant soit peu dorénavant. En la circonstance, elle avait des allures de vivier de la junte. François espérait pour le lieutenant Pergollini, que ce dernier n'avait pas remonté cette ruelle à pieds, ou pire, qu'il n'y eût pas rendez-vous, mais, au contraire, qu'il avait joui du transport du coche placé à l'entrée. Une autre idée effleura l'esprit du jeune dragon : l'étudiant ne l'avait-il pas envoyé délibérément dans ce coupe-gorge ? Pourquoi devait-il être moins anti-français que ces femmes haineuses qui l'insultaient ? Le même sang espagnol ne coulait-il pas dans leurs veines à tous ? Mais penser de la sorte, c'était reconnaître qu'aucun Espagnol n'accepterait jamais d'être gouverné par des lois françaises, et ce fussent-elles les plus éclairées. François repoussa avec horreur cette idée, car il croyait de toutes ses forces à la pacification du pays. Notre influence valait pour toute l'Europe ; quelle exception représentait l'Espagne pour prétendre y échapper ?

Alors, François se mit en tête que l'étudiant n'avait pas cherché à le tromper, et que le lieutenant Pergollini était bien passé par là, aussi étonnant que cela pût paraître. À moins, une fois encore, suivant une autre alternative, qu'il n'eût remonté la ruelle en voiture.

L'atmosphère de guet-apens qui régnait dans cette rue devenait de plus en plus oppressante. Jetant un œil par-dessus son épaule, François aperçut des ombres glisser à sa suite le long des murs. Non, il ne rêvait pas : par bonds, des hommes le suivaient, passant d'un porche à l'autre, se rapprochant toujours plus prêt.

« Non, ce n'est pas une ombre, mais un homme que je vois », se dit avec humour François, chassant en un sourire la peur.

Et comme le danger se précisait, il chercha machinalement à son côté son sabre. L'arme manquait cruellement !...

Tout à coup, François se retourna, pétrifiant sur place les brigands qui pensaient encore passer inaperçus et le prendre par surprise.

« Vive l'Empereur ! hurla soudainement François. Vive l'Empereur ! » cria-t-il encore à s'en déchirer la voix.

Et la puissante évocation poussée, il se sauva à toutes jambes. Derrière lui, les coupe-jarrets se lancèrent aussitôt à sa poursuite, les maudissant, lui et son maître, Buonaparte el Antechristo, leur promettant à tous deux la mort la plus cruelle !

François courait à en perdre haleine, répondant aux paroles de mort de ses poursuivants par des « Vive l'Empereur » frénétiques. Les pieds bottés du dragon labouraient le sol d'un pas de course vigoureux. L'essaim des joueurs de couteaux lui filait le train, voletant sur ses talons. La rue descendait, serpentant. François la dévalait comme un bolide, ne tenant plus sur ses jambes emportées à toute allure que par l'inertie de la vitesse. En bout de course, il lui serait difficile de s'arrêter, tant il était lancé ; mais il n'avait aucune intention de marquer le pas ; aussi, emporté par la pente et le mouvement de son corps, il dévalait encore et toujours l'interminable ruelle.

Quand, soudain, le regard éclairé par un jour moins sombre, il déboucha sur la calle Nunez de Arce. Et, au cri retentissant de « Vive l'Empereur », il percuta de plein fouet la masse d'un bataillon d'infanterie qui défilait tranquillement dans la

grande rue. Le choc fut si violent que François emporta avec lui dans sa chute la presque totalité d'un rang de fantassins. Il se retrouva pêle-mêle, comme un chien dans un jeu de quilles, empêtré de shakos, de havresacs, de briquets, de fusils, de bras et de corps. François était à moitié assommé. Son casque, dont une jugulaire lui avait cisailé un bout d'oreille, venait cependant de le sauver, le protégeant d'un malencontreux coup de baïonnette. Au spectacle de ce cirque, tout le bataillon s'arrêta pour ne pas chavirer sur les corps qui s'étaient affaissés. Le colonel du régiment, présent en personne à la tête d'une partie de sa troupe, fit faire volte-face à sa monture. Il vint se rendre compte par lui-même du prodige. Le chef de bataillon et plusieurs capitaines suivirent le colonel.

Notre dragon venait de faire une sacrée charge ! Ce qui n'était, à première vue, pas du goût de tout le monde.

« Qui est donc ce jean-foutre ? » hurla le colonel du haut de son blanc destrier à l'adresse de François.

Le cheval qui portait l'homme, battait du sabot le pavé avec l'une de ses pattes avant, au même rythme que montait la colère de son maître. Le colonel Coutard, car il s'agissait bien de l'illustre commandant du 65<sup>e</sup> régiment d'infanterie de ligne, portait sur la tête, sous son shako rutilant et empanaché, une perruque gazonnée, et aux mains une paire de gants jaunes. Ses épaules dégoulaient de franges d'or et sa poitrine était frappée de la prestigieuse croix de la Légion d'honneur, que François reconnut aussitôt émerveillé.

« Extirpez-moi cet intrus, poursuivit d'une voix vibrante de colère le colonel Coutard, que je lui apprenne deux à trois règles fondamentales ! »

Plusieurs fantassins saisirent François et le remirent sur pieds. Dans les rangs, les autres soldats reprenaient au plus

vite, sous le regard noir de leur chef, leur alignement. Il y avait encore, de-ci de-là, quelques plumets écarlates de guingois. On mena le jeune dragon jusqu'à l'encolure du cheval du colonel.

« Je suis vraiment désolé, balbutia François, mais... »

« Il suffit ! Entendez maintenant, jeune insolent, que d'un, je ne suis pas au commandement d'un carré d'Écossais pour mériter l'assaut d'un dragon français ; que de deux, à risquer le nom de l'Empereur en un propos aussi déplacé, vous faites insulte à sa personne ; que de trois, je suis cousin du maréchal Davout, et cela veut dire qu'avec le bras long dont je me vante, votre avancement se fera désormais à retardement et, si cela était possible, je le verrais même aller à reculons ! Et maintenant, afin que je puisse effectivement sévir contre vous, je vous commande de vous présenter ! »

— Mais, mon colonel, il y avait des Espa...

— Présentez-vous sur le champ ! ordonna le colonel Coutard parvenu au comble de l'exaspération.

— Sous-lieutenant François Lozac, 15<sup>e</sup> régiment de dragons, 1<sup>er</sup> escadron, seconde compagnie, à vos ordres, mon colonel !

— C'est mieux, soupira de rage le colonel du 65<sup>e</sup> de ligne. Puis, retrouvant un peu de son sang-froid, il acheva sur ces mots très secs :

— Maintenant, vous pouvez disposer ! »

Le colonel fit tourner bride à sa monture et, d'un simple signe de la tête, indiqua au chef de bataillon de faire reprendre la marche. Aussitôt, le chef de bataillon cria :

« Bataillon, en avant, marche ! »

Ordre qui fut immédiatement répercuté par les capitaines de compagnies :

« Première compagnie, à mon commandement, en avant, marche !

— Seconde compagnie, à l'identique, en avant, marche ! »

Alors, le bataillon s'ébranla, foulant à nouveau le pavé. Le ras des tambours se joignit tout de suite après au pas scandé des soldats. François demeurait frappé de stupeur. Il regardait, hagard, défilér les guêtres blanches de l'infanterie. Au passage, débordant de curiosité, les fantassins jetaient un œil sur l'incroyable dragon. François, pour répondre à tant de regards qui le dévisageaient, ne trouva rien de mieux que de se mettre au garde-à-vous, saluant la troupe qui défilait devant lui...

L'imposante cohorte d'infanterie s'éloignait. François les observait s'en aller. À la distance où ils se trouvaient maintenant, les soldats avaient la taille et l'allure de jolies figurines peintes. Le jeune dragon les trouvait impeccables dans leurs uniformes bleu indigo. Soudain, le souvenir menaçant des Espagnols lui revint. Il se retourna pour regarder dans la direction de la ruelle sombre. Tous ses poursuivants, bien évidemment, s'étaient évanouis. Encadrée par les murs d'angles de deux bâtiments serrés, l'entrée de la ruelle apparaissait aussi noire que le fond d'un puits. Peut-être que, cachés dans les ténèbres, des yeux ennemis l'observaient encore, s'imagina François. Il en conçut à nouveau une grande crainte et préféra s'éloigner au plus vite et définitivement de l'endroit.

François suivit un moment le même itinéraire que le 65<sup>e</sup> de ligne, puis il tourna pour rejoindre la rue Fray Luis de Léon, où les officiers de sa compagnie avaient élu domicile.

Le jeune rescapé passa le seuil de notre lieu de résidence. Par une porte latérale entrouverte, il vit au rez-de-chaussée, Pedro et son épouse Juanita, en train de préparer le repas. On

entendait le feu faire craquer le bois dans l'âtre. François escada l'escalier qui menait à l'étage, entra dans la chambre, et se laissa tomber sur son lit, abattu.

Nous l'observâmes un moment sans rien oser dire. Puis, l'intéressé ne rompant pas de sa propre initiative le lourd silence qui avait accompagné sa venue, je pris sur moi de l'interroger :

« Quelque chose ne va pas, François ? Ne me dites pas qu'il est arrivé malheur au lieutenant Pergollini ?

— Non, mon Capitaine, c'est à moi qu'un malheur est arrivé...

— Mais que diable, François, parlez !

— Je n'en ai même plus le courage. Je suis humilié et je n'y peux plus rien.

— Mais vous êtes blessé ! intervint d'Alencourt. Vous saignez à l'oreille. Allez, montrez-moi un peu ça... »

François se laissa faire : d'Alencourt lui ôta son casque avec précaution et nettoya à l'eau claire la plaie.

« Vous êtes bien entaillé, mon ami. Il faut montrer cette blessure à notre chirurgien.

— Cela tombe à pic : nous le voyons ce soir, expliquai-je alors. Il prendra bien un petit moment pour vous soigner.

— Mais au juste, reprit Le lieutenant d'Alencourt, en quelle circonstance malheureuse avez-vous pu vous blesser de la sorte ?

— Oui, François, dites-le nous : vous ne pourrez pas indéfiniment faire mystère sur cette affaire. Alors, parlez : nous vous en pressons instamment.

— Et bien, se risqua François, avec un sourire suspendu aux lèvres en guise d'excuse... et bien, je sors d'une charge.

— D'une charge ? m'exclamai-je.

— Oui, c'est cela même : une charge. J'ai enfoncé, sur la Calle Nunez de Arce, un bataillon d'infanterie... française !

— Vous divaguez, le réprimanda gentiment d'Alencourt. Vous aurez pris un mauvais coup, voilà tout. Je vous conseille de reposer un peu votre pauvre tête. La secousse a dû être rude.

— En effet, continua François, le choc a été plutôt violent. J'ose à peine imaginer ce que ça peut donner à cheval.

— Car vous auriez chargé à pied ? m'étonnai-je encore un peu plus. Je fronçai les sourcils, avec l'air incrédule de quelqu'un qui réclame des explications plus claires.

— Oui, tout à fait, mon Capitaine. Je vais tout vous expliquer. Vous allez voir, ce n'est pas triste...

— Nous allons être en retard, nous interrompit tout à coup Mahuret. Notre réunion régimentaire se tient dans moins d'une demi-heure. Nous avons tout juste le temps de porter les derniers détails à nos uniformes et de nous y rendre.

— Je suis désolé, François, mais le lieutenant Mahuret à raison. La Casa Grande est à l'autre bout de la ville. Tenez, vous n'aurez qu'à nous raconter votre histoire en chemin. Vous le voulez bien.

— Puisqu'on ne peut passer sur l'incident, je le veux bien, mon Capitaine.

— À la bonne heure ! Et maintenant, levons le camp ! »

Nous ramassâmes nos sabres et nos casques et nous descendîmes dans la rue. Deux bâtisses plus loin, nous retrouvâmes le maréchal des logis-chef Tomasson devant l'écurie. Le brave Ordonnance avait déjà préparé nos chevaux et les menait à nous par la bride.

« Et le lieutenant Pergollini ? », demanda-t-il.

Il était vrai que nous l'avions oublié, celui-là. Où pouvait-il bien se trouver à l'heure même ? J'interrogeai François du regard. Il me répondit d'un haussement d'épaules qu'il n'en savait fichtre rien.

« Tant pis pour lui ! lançai-je. Quand il sortira des draps de sa señorita, il s'expliquera avec son chef d'escadron. Pour ma part, je lui souhaite bien du plaisir. Allez, en selles ! Nous avons assez perdu de temps comme ça ! »

Lorsque nous arrivâmes enfin devant la Casa Grande, François finissait de nous raconter sa malheureuse aventure. Ah ! vraiment, Dieu seul sait par quel malencontreux hasard, notre jeune ami venait de se fourvoyer à charger notre infanterie. Toujours est-il que je lui conseillai, en ce qui concernait la sinistre ruelle Del Buen Camino, d'aller en parler à l'adjudant de Place chargé de la police dans Valladolid.

Nous mîmes pied-à-terre, et faisant remonter les rennes par-dessus la tête de nos montures, nous les confiâmes au maréchal des logis-chef Tomasson.

Nous nous tenions devant le portail en fer forgé de la Casa Grande. Un escalier aux marches en demi-lune donnait sur le perron, où deux dragons, baïonnette au mousqueton, nous présentèrent les armes. Nous leur rendîmes au passage le salut de la main. Nous prolongeâmes notre pas dans un long vestibule bordé de colonnes cannelées. Un agréable patio, comme on n'en trouve qu'en Espagne, ouvrait sur le ciel, dans l'obscurité encore bleutée duquel apparaissaient déjà des étoiles. Derrière la promenade voûtée que formaient arcs et colonnades était enclos un ravissant jardin. En son centre, d'une fontaine, jaillissait un jet d'eau. Ses claires cascades étaient recueillies dans la source d'un bassin décoré de tesselles d'or. On entendait,

douce et limpide mélodie, les sonorités chantantes des impacts de l'eau sur l'eau. Marquant le pas sur le gazon ou dans les allées du jardin, des officiers de notre régiment discutaient par petits groupes de deux à trois personnes. Plusieurs plantons, en tenue de service, proposaient pour rafraîchissement à ces messieurs un peu de vin d'Espagne. L'un d'eux s'approcha de nous, un pichet et une cruche en mains. Il était de ma compagnie et s'appelait Justin Lamoureux :

« Un p'tit peu de vin de Cáceres, mon Capitaine ?

— Avec plaisir, brigadier.

— Attendez, j'va voul'couper avec une p'tite clairette.

— Grand Dieu, non, brigadier ! Pas d'eau dans mon vin.

— Comme voul'voulez, mon Capitaine ; mais l'est sévère, l'Espagnol : y frap'dur comm' soleil !

— Très bien, mais ce sera quand même sans eau. Je verrai bien s'il me porte le coup de sabre.

— Pour moi, servez-le coupé, préféra d'Alencourt, qui craignait que l'alcool n'émuât son esprit à l'ordinaire si affûté en société.

— Non, merci, se rétracta Mahuret, son tour venu. Je ne communie plus à ce Nectar.

— Merci, dit simplement François, acceptant sans condition ce qu'on lui servait.

— Ah ! tenez, François. Suivez-moi, lui enjoignit d'Alencourt, j'entrevois notre officier Chirurgien de l'autre côté de la fontaine. C'est le moment de lui montrer votre blessure. »

Le jeune homme se laissa entraîner pour exposer au regard du médecin sa fameuse plaie. Sur ce, un lieutenant de la compagnie d'élite m'aborda. Il s'appelait Augustin-Joseph Monchy et se targuait d'apprécier les facéties du lieutenant

Pergollini, dont immanquablement, ne le voyant pas, il me demanda des nouvelles. Ce à quoi je lui répondis trop vite, énervé, une phrase que j'eus ensuite grand regret d'avoir dite :

« Le lieutenant Pergollini s'essaye en ce moment même à monter une bête non répertoriée à l'inventaire de l'escadron.

— Entendriez-vous, insista Monchy qui avait très bien saisi, qu'il entreprend une jeune pouliche ? »

Et comme je n'y ajoutai plus rien, il s'éloigna avec des mots pleins de rires à la bouche :

« Ah ! cet italien est un bambino terrible... »

Je m'en voulais d'avoir trahi le secret, d'avoir livré en pâture aux sarcasmes de tout le régiment les aventures amoureuses de mon subordonné. Car Monchy ne manquerait pas de répéter la chose. J'en voulais surtout au lieutenant Pergollini. Mais que diable, au juste, avait-il besoin d'aller compter fleurette à une Espagnole, le soir le plus mal choisi pour ce faire ! Et ce qu'avait raconté François n'était pas non plus du style à calmer mes inquiétudes. Quelle réputation ma compagnie allait-elle avoir avec eux ?

J'étais perdu dans mes pensées, lorsqu'un officier, frappant dans ses mains, réclama notre attention :

« Messieurs, s'il vous plaît !... Messieurs !... Je vous invite maintenant à vous rendre dans la galerie, où le colonel nous attend. »

Tous les dragons galonnés, échangeant à la sauvette quelques mots donnant conclusion à leurs sujets de conversation, ou se promettant d'en reprendre le cours plus tard, se détachèrent des groupes qu'ils avaient formés pour converger vers la galerie indiquée.

Dans la grande salle aux portes-fenêtres ouvertes sur le jardin, nous nous regroupâmes. Le colonel Honoré Philippe de

Droin-Bellegarde, commandant le 15<sup>e</sup> dragon, se tenait là, debout sur une estrade. Sa haute figure qui paraissait démunie d'un cou, tant elle semblait faire pièce avec la poitrine, et ce sans intermédiaire, nous toisait. Ses yeux scrutaient notre détermination, notre volonté à aller nous battre. Son regard, finalement, s'illumina. Monsieur de Droin-Bellegarde était fier de son régiment. Il le pouvait bien, quoique son jugement fût imparfait, n'ayant pas en face de lui l'effectif du régiment au complet. Mais Monsieur ne jurait, paraît-il, que par ses officiers. Notre régiment était à tout le moins, parmi les régiments de dragons, celui qui comptait le plus d'aristocrates. Mais, là encore, il n'y avait rien à redire : l'Empereur lui-même favorisait la promotion de ses capitaines avec des titres de noblesse.

Aux côtés du colonel paraissait son fidèle second, bombant le torse. Il était plus zélé à faire exécuter les ordres de son supérieur que nul autre, y ajoutant toujours plus d'exigence et d'empressement que ce dernier n'en avait suggérés. Tel était le major Alphonse Laloup, thuriféraire exécration de son maître. Sur le terrain, on aimait toujours à savoir si l'ordre fût donné de vive voix par le colonel, ou s'il était répercuté selon l'interprétation pleine d'exagérations du major. Cela équivalait à une bonne mesure dont nous nous étions donné coutume.

Mais écoutons maintenant notre colonel, car il avait à nous parler :

« Messieurs ! Oui, Messieurs les officiers, j'ai l'honneur de vous annoncer la venue, pour demain, de notre futur général en chef. Selon l'information qui m'a été communiquée, l'Empereur en personne a nommé, à la tête de l'armée du Portugal, Son Altesse le prince d'Essling. J'ai nommé le glorieux Masséna, que tous connaissent, sa réputation l'ayant

devancé jusqu'ici, même en ce pays reculé d'Espagne. Je ne doute pas que nous le servirons plus que mieux... »

Un officier frappa dans ses mains ; et tous, nous applaudîmes à sa suite ; certains mêmes poussèrent l'audace jusqu'à oser des bravos et des hourras !

François sentit, à l'évocation du nom du glorieux maréchal, un frisson lui parcourir la moelle épinière. Il faut dire qu'il avait tant rêvé être à ses côtés à la victoire de Wagram, qu'il jubilait d'avance d'être conduit, sous la tutelle d'un tel chef, à une gloire comparable, et pourquoi pas, même, à une plus grande encore. Napoléon, à l'évidence, nous donnait en gage la conduite héroïque du maréchal aux récentes batailles d'Essling et de Wagram, afin que nous nous rangions avec toute la confiance et tout l'enthousiasme voulus sous le commandement de cet homme de guerre.

La nouvelle de la nomination du prince d'Essling fut reçue au 15<sup>e</sup> dragon très favorablement et à l'unanimité, à l'exception toutefois d'une voix ; voix dont nous aurons l'occasion de reparler souvent durant toute cette campagne, qui se résumait à peine alors aux balbutiements du départ.

Un tas d'images se bousculaient dans ma tête, de l'hypnotisme desquelles je fus tiré par la voix portée haut et fort de notre colonel :

« Mes très chers amis, l'honneur que nous fait le prince d'Essling de venir nous commander est doublé ; oui, doublé, par le soin que le général Montbrun confie au 15<sup>e</sup> régiment de dragons de fournir au prince une escorte pour son arrivée demain à Valladolid. Il va de soi que cet honneur revient à la compagnie d'élite de notre régiment. Je crois savoir que c'est le capitaine Pierre Leberton qui commande à la compagnie

d'élite. Je ne le vois pas... Qu'il coiffe son bonnet d'ourson, je ne le manquerai pas, s'il l'a sur la tête... »

Alors, un des officiers coiffa son haut bonnet de poils noirs, qui était orné à son sommet d'un gland et, pendant en travers, d'un cordon tressé, tous deux d'un beau rouge écarlate. C'était à leurs coiffures que l'on reconnaissait les dragons membres de la compagnie d'élite.

Le capitaine Leberton se rapprocha de l'estrade. À son passage entre les autres officiers, le silence s'était fait. Quelque chose d'étrange l'avait imposé sans qu'on l'eût réclamé. Enfin, le capitaine de la compagnie d'élite s'immobilisa devant le colonel, et déclara :

« Je décline cet honneur. Une autre compagnie se fera une joie de conduire le prince à Valladolid. »

Pierre Leberton avait une drôle de façon de prononcer certains mots, ce qui n'échappa à l'attention de personne. À moins que cela eût échappé tout de même à l'oreille endolorie de François ? Quoiqu'il en fût, la déclaration du capitaine venait de jeter un froid. Le colonel voulut cependant en avoir le cœur net. Il interrogea à nouveau l'arrogant officier qui lui faisait face :

« Capitaine Leberton, j'ai dû mal comprendre... »

— Non, mon colonel, ce que j'ai dit, je l'ai dit.

— Et cela signifie en clair que vous nous embarrassez grandement. Pourriez-vous au moins justifier votre refus, si ce n'est pas trop vous demander ?

— Je déteste Masséna, mon colonel !

— Et pourquoi ça ?

— J'en garde pour moi seul le ressentiment. Disons que par convenance personnelle, je solliciterai de votre part, mon colonel, que vous m'évitiez cette corvée.

— Cette corvée ! répéta le colonel, outré. Mais entendez-moi celui-là parler ! Il n'a pas sa langue dans la poche !

— J'insiste, mon colonel.

— Eh bien soit ! Mais nous aurons à en reparler, capitaine. En attendant, regagnez votre place. Il me faut maintenant vous trouver un remplaçant. Aussi, j'appelle le capitaine... le capitaine Gardin. »

Aïe ! il fallait bien que cela tombât sur moi. Et Pergollini qui manquait à l'appel, et François qui était estropié. Mais ce n'était pas le moment de se dédire. C'eût été la mesure de trop qui eût fait déborder le vase ! Je m'avançai et acceptai avec un large sourire légèrement feint. Ma bonne humeur de circonstance fut accueillie par le colonel avec soulagement au regard, il faut bien en redonner tout le contraste, de la catastrophique mauvaise volonté émise par le capitaine Leberton.

La désignation de la compagnie d'escorte enfin arrêtée, on commanda au lieutenant Porte-aigle de venir sur l'estrade, muni de l'étendard du régiment. On fit aussi, dans le même intervalle de temps, descendre du plafond les lustres de la galerie. On alluma, dans leur foisonnement de cristaux, des centaines de bougies. Ceci fait, on hissa les phalènes miroitants. Dans la lumière nouvelle, les broderies cousues au fil d'or de notre étendard étincelaient. Sur le losange blanc, au centre de la pièce de tissu, rutilait en belles lettres d'or la liste des victoires auxquelles notre régiment avait contribué. On pouvait lire là : Ulm, Austerlitz, Iena, Eylau. Tels étaient, en mars 1810, les titres de gloire du 15<sup>e</sup> dragon. Je ne sais par quel sortilège, mais le soleil d'Austerlitz se levait à nouveau dans nos cœurs, ses rayons brillant d'une promesse éternelle. Nous fûmes tous envoûtés. François regardait, fasciné, le scintillement qui jouait de ses reflets sur les lettres d'or des noms

immortels. Couronnant le tout, perché au sommet de la hampe, un aigle dominait notre assemblée. Les ailes en plein mouvement de déploiement, à le voir, on se sentait pris par un élan irrésistible d'aller de l'avant. Jamais, comme ce soir-là, François n'avait autant désiré prendre son envol vers les champs de bataille. Il était transporté, comme en rêve, dans un ailleurs fabuleux de gloire, où retentissaient grondements et fureurs. L'éclat des sabres et la foudre des bouches l'enivraient. Ce n'étaient que présages, mais ô combien fascinants. Moi-même, je cédai volontiers à l'attrait, m'étourdissant aux côtés de François à charger les lignes écarlates de l'ennemi. . .

Une voix nous tira de notre chevauchée onirique, ou plutôt nous guidait-elle. La voix du colonel de Droin-Bellegarde s'élevait, nous dirigeant sur le champ de bataille :

« Mes Frères ! Voici venu le moment de renouveler, à la veille de cette campagne guerrière, notre serment. Sur cet aigle invincible, tous ensemble, redisons :

— Nous, officiers du 15<sup>e</sup> dragon, prêtons serment de fidélité à l'Empereur Napoléon I<sup>er</sup>. Jurons de périr plutôt que de livrer notre aigle ! »

Serment qui fut salué d'un vibrant : « Vive l'Empereur ! »

Une ivresse indescriptible encore peinte sur toutes les figures, nous nous congratulions, nous nous embrassions, nous nous souhaitions la gloire. On se serait cru au Champ-de-Mars, lors de la remise des aigles. J'étreignis François avec transport ; et je lui commandai tout haut :

« La prochaine fois que je te serrerai, je veux sentir la Croix sur ta poitrine ! »

Dans l'instant, emporté par la joie, je l'avais même tutoyé. Il ne m'en entendit que mieux, et j'en fus heureux plus que confus.

Nos effusions se prolongeaient tandis que des dragons de service dressaient des tables, les formant en “U”. Nous prîmes place enfin. Des verres en cristal, des assiettes et des plats en porcelaine, des couverts et des aiguères en argent avaient été placés sur de grandes nappes blanches. Et quand le colonel se fut assis, nous nous assîmes aussi. À ma droite se tenait François, lui-même à côté du lieutenant d’Alencourt. À ma gauche était l’abbé Mahuret et, juste après lui, ce goinfre de Poupilier, que les dragons irrévérencieux surnommaient Gras double. Il faut avouer qu’il avait le cou qui bissait le menton !

Le repas commença. Nous avions en vis-à-vis les officiers de la compagnie d’élite. Le lieutenant Monchy nous montrait justement du doigt, livrant à ses voisins de table la raison de l’absence du lieutenant Pergollini. Cela les faisait bien rire, à en juger par l’éclat de leurs belles dents blanches. Seul, le capitaine Leberton demeurait de marbre, encore isolé dans son refus, ou interdit comme il l’était toujours devant des propos grivois. Quel homme mystérieux que ce Pierre Leberton ! Ses paroles sur Masséna laissaient planer en mon esprit un doute désagréable : quel accueil les généraux allaient-ils réserver au prince ? Car il y avait beaucoup de jalousies entre les dauphins de l’Empereur. Loin de l’œil du maître, ils pouvaient très bien ne penser qu’à leur propre gloire, oubliant jusqu’à l’enjeu réel de l’engagement dans lequel ils étaient tenus. Mais laissons là ces funestes présages, abandonnons-les à ces folles pythies, dont les antiques faisaient si grand cas qu’ils en signaient leur ruine. Or, je me réjouissai trop tôt de m’être libéré de la superstition : Paul Mahuret m’assommait de suite avec ses monstrueuses prémonitions :

« Il ne reste plus que le Portugal et quelques villes d’Espagne à soumettre, me rappela-t-il sur un ton sentencieux.

Alors, l'Empereur sera maître absolu. Ce sera l'heure du grand jugement...

— Lieutenant Mahuret, vous n'êtes plus prêtre de Lagnieu. Vous ne montez plus en chaire, mais à cheval. Il serait temps d'adapter votre langage à votre nouvel état. Prenez-en définitivement le parti.

— C'est fait ! me lança-t-il avec un regard de dément. Je suis promis à l'enfer ! Tout est écrit. Oui ! Tout est écrit selon la volonté du Tout Puissant. Nous nous avançons vers l'ultime bataille. L'Harmagedôn nous attend dans les gorges du Portugal. Nous y avançons contre Dieu, pour la plus grande gloire de Dieu. Nous accomplissons l'Histoire. L'Antéchrist n'aura jamais été aussi puissant qu'au moment de la fin !

— Et qui est l'Antéchrist ? demandai-je, étourdi.

— Napoléon !

— Ah, oui, c'est vrai : j'allais oublier, vous me l'avez déjà dit.

— Moquez-vous. C'est lui ! C'est lui le grand récapitulateur de l'horreur révolutionnaire.

— Je vous préviens, Mahuret, que je ne vous laisserai pas le trahir. Vous en auriez à peine la pensée que mon sabre serait déjà en travers de votre corps.

— Loin de moi cette pensée ! Je suis dragon ; je lui ai donné mon âme ; je fais partie de ses légions. Ne m'avez-vous pas entendu tout à l'heure jurer sur l'aigle ?

— Si, bien sûr, lui accordai-je, sans pour autant cesser de me sentir mal à l'aise.

— Ne vous en faites pas, je ferai jusqu'au bout ma salle besogne. Ma vie ne m'a jamais appartenu. Je suis lié. »

Ce Paul Mahuret me rendait malade. Je feignis de l'ignorer et je me tournai du côté de François. J'allais pouvoir respirer une ample bouffée d'air pur.

Pour la énième fois, Louis-Armand d'Alencourt racontait à François la bataille de Wagram. Mais cette fois, je la réécoutai avec plaisir, tant j'avais besoin de chasser le spectre apocalyptique que l'abbé avait dressé devant moi comme une malédiction. Le récit de l'héroïque conduite du maréchal Masséna à cette occasion de Wagram raviva en mon âme le goût de ces victoires sans amertume qu'aiment tant les soldats.

« Nous entreprenons alors de tourner l'aile droite de l'ennemi, exposait d'Alencourt, exactement là, entre le plateau et la rive du Danube. Masséna commande en tête, invulnérable. Comme je vous l'ai déjà dit, il s'est blessé sur l'île de Lobau deux mois plus tôt. Il en boite encore, ne pouvant aller ni à pied ni à cheval, sa jambe raidie refusant l'étrier. Aussi jubilons-nous de le voir nous conduire à l'assaut en calèche ! Il s'offre en cible à l'ennemi. Il est surtout en mire de ceux qui l'admirent. Nous ne manquons pas d'obéir à aucun de ses gestes. Tous ses signes sont immédiatement vus et compris. L'assaut est mené rondement. Masséna passe et repasse devant nous, nous exhortant à aller toujours plus avant, à resserrer les rangs. Nous sommes ivres de rires à le voir courir ainsi en calèche, une flopée de boulets autrichiens attachés à sa course comme une traîne au cul de la mariée. Les boulets labourent le sol à son passage en soulevant de grands panaches de fumée blanche. Et c'est le choc ! Notre escadron a donné la charge. C'est le tumulte du combat au corps à corps contre des cuirassiers ennemis. Je ne me rappelle que les coups de sabre que j'ai donnés. Nous nous regroupons. Nous

chargeons une seconde fois, puis une troisième. Masséna passe devant nous, et nous crie au front : “Que faites-vous là ? Poursuivez l’ennemi ! Il se replie et nous livre le plateau. La victoire est à nous ! Chargez !” »

Et d’un geste qui accompagnait son propos, d’Alencourt brandit devant lui un couvert en argent. François applaudit aussitôt. Louis-Armand, se reprenant, reposait son couteau dans son assiette :

« Calmons-nous, la bataille est finie, se ravisa-t-il. Rengainons les armes, la victoire est acquise. De nouveaux escadrons courent sur l’ennemi en déroute. Laissons leur récolter quelques lauriers. Cette journée vaut pour tant de gloire que nous pouvons bien un peu la donner en partage. »

Ô combien François aurait aimé la partager, cette gloire ! Il restait bouche bée, subjugué par le récit de la bataille. Son visage était ébloui par l’évocation de la journée de Wagram. Pourrait-il vivre, lui aussi, une pareille journée à son tour ? Telle était la pensée qui l’obsédait. Il réfléchissait à ses chances d’y parvenir. Il en avait le désir, la volonté, mais le destin lui en offrirait-il l’occasion rêvée ? Son regard s’assombrit tandis que revenaient à son esprit les paroles menaçantes du colonel Coutard. Cet officier supérieur n’allait-il pas compromettre ses chances de connaître la gloire des armes ?

« Et bien, qu’y a-t-il ? demanda d’Alencourt, en voyant la mine déconfite du jeune homme. Ma bataille vous fait d’habitude un tout autre effet que cette sinistre moue que je lis sur votre figure.

— C’est que je crains pour ma renommée. Ce colonel Coutard a promis de briser ma carrière. Il se vante d’être le cousin du grand maréchal Davout et...

— Balivernes ! éclata d'Alencourt, coupant cours aux sombres conjectures de François. Ce colonel Coutard ferait mieux de se taire, lui qui a perdu l'aigle de son régiment dans cette campagne d'Autriche. Le 21 avril 1809, pour être très exact, monsieur le colonel Coutard, chargé de garder la ville de Ratisbonne, capitule avec tout son régiment ! Il perd son aigle. L'une et l'autre affaire déplaisent fort à l'Empereur qui, pour rétablir la situation et s'octroyer de vive voix le droit d'une grosse colère à l'encontre du capitulard, décide de reprendre la ville sans coup férir ! Une lutte sanglante au corps à corps s'engage. Épouvantés, les Autrichiens évacuent la ville, laissant quatre cents prisonniers, dont dix officiers, et livrant quatre drapeaux ! Coutard a capitulé le 21, Napoléon reprend Ratisbonne le 23 ! Qu'en dites-vous ?

— Je ne savais pas, répondit François, tout étonné.

— Ne craignez rien non plus pour ce cousinage prestigieux. C'est Berthier qui fait les avancements, et il déteste Davout ! Il faut dire que ce dernier s'est piqué, toujours en Autriche où nous menions bataille, de donner des conseils de stratégie à ce premier. C'était la première fois que Berthier sortait du giron de l'Empereur pour assurer seul le commandement d'un corps d'armée. Grand mal lui en prit, chose que Davout, sans aucun ménagement ni aucune délicatesse, lui fit remarquer sur le champ. Jugez que depuis lors, les deux hommes sont en froid. Alors, mon cher François, l'heure n'est pas venue de s'inquiéter pour votre carrière. L'inimitié des Maréchaux vous permet de charger autant de fois que vous voudrez le 65<sup>e</sup> de ligne ! »

L'inimitié des Maréchaux venait de dire d'Alencourt. Ce propos me faisait peur. La nomination du maréchal Masséna serait-elle acceptée sans rancœur par le maréchal Ney, com-

mandant du VI<sup>e</sup> corps de l'armée du Portugal ? Serait-elle acceptée par le duc d'Abrantès, commandant le VIII<sup>e</sup> corps, et qui fut, pour ainsi dire, en 1808, le roi du Portugal, lorsqu'il eût achevé de conquérir ce pays. Mais il est vrai qu'il l'avait ensuite perdu, et que toute prétention de sa part en la matière se résumerait dorénavant à cet échec. Il n'était plus le maître des lieux. Sa chance était passée. À un autre revenait d'y postuler à son tour. Napoléon en offrait l'occasion, cette fois-ci, au prince d'Essling qui, lui, avait prouvé à l'Empereur toute sa valeur aux affaires d'Essling et de Wagram.

Les bruits des tables résonnaient dans ma tête. Le vin de Cáceres commençait à faire de l'effet. J'étais perdu dans mes pensées, partagé entre l'espoir et la nuit. Quel serait notre sort à la bataille ? Qui pouvait le dire ? Mahuret ? Ah, qu'il aille au diable, celui-là !

#### SOMMAIRE

## CHAPITRE II

### **L'arrivée du prince**

Le lendemain matin, 11 mai 1810, je me réveillai, la tête un peu lourde. Jean Tomasson n'était pas encore passé pour nous signaler l'heure du lever. Je jetai un coup d'œil à la pendule qui trônait sur le rebord de la cheminée, mais qui ne sonnait plus : il n'était pas encore 8 heures. Je me rapprochai du fond de la pièce, les membres encore tout engourdis, et je franchis une tenture. Là, derrière, se trouvaient une baignoire sabot, plusieurs malles en osier contenant du linge propre et des serviettes, un meuble recouvert d'une plaque en marbre, un miroir, des seaux, une jarre et une cuvette. Je remplis la cuvette à l'aide de la jarre. Je me débarbouillai le visage. L'eau était froide. Cette fraîcheur me stimula, ce qui acheva de me réveiller. Je me badigeonnai ensuite les joues et le cou avec un blaireau et du savon. J'ouvris un rasoir à la belle lame effilée et brillante. D'une main, je tirai sur la peau, et de l'autre j'appliquai le fil du rasoir. J'avais une drôle de mine dans le reflet du miroir : c'était comme si je me voyais pour la première fois avec une espèce de méconnaissance. Je ne trouvais plus là, devant moi, le sémillant cavalier d'Austerlitz. Je

me découvrais vieilli ! La guerre, et la guerre en Espagne tout particulièrement, m'avaient-elles usé à ce point ?

La surprise passée, j'appliquai à nouveau le fil du rasoir sur ma peau. On frappa violemment à la porte ! Je sursautai ! Ma joue se mit à saigner... Dans quelle anxiété étais-je pour réagir de la sorte ?

Le maréchal des logis-chef Tomasson se faisait un plaisir de réveiller les officiers :

« Debout, Messieurs, debout !

— Laissez-nous dormir, maugréa d'Alencourt.

— Je n'accepterai pas de contre-ordre, rappela fermement Tomasson dont la consigne était stricte. L'heure, c'est l'heure ! L'officier doit montrer l'exemple. »

Mais lui, au moins, ayant l'expérience de nos réveils douloureux, savait que nous n'étions pas des êtres surhumains, que nous avons besoin de manger, de boire, de dormir, et même de pisser et de ch... ! Aux yeux de la troupe, cependant, certains officiers de ma connaissance faisaient tout pour avoir l'air d'immortels. Ils paraissaient doués comme les anges, éclatants de pureté et sans aucun besoin physiologique. Étais-je de cette race d'anges exterminateurs qui mènent la troupe au combat sans un écart d'humanité ? Non, car je pisse et je ch... comme tout le monde ! Et j'ai d'autres soucis que celui de le cacher continuellement. Tiens, à ce propos, l'abbé Mahuret était descendu pisser. Et quoi que l'on puisse dire sur sa défroque, il n'en avait pas moins un sens aigu de l'incarnation. C'est louable. Je déteste les officiers qui jouent aux anges.

« Avez-vous croisé le lieutenant Pergollini ? demandai-je à Tomasson.

— Non, mon Capitaine.

— J’espère qu’il ne va plus tarder. J’ai fort heureusement, hier, esquivé, durant toute la soirée, notre chef d’escadron. Mais si le lieutenant tarde, maintenant, nous ne pourrons plus faire silence sur son absence sans qu’elle saute aux yeux du capitaine Meyer.

— Et c’est qu’il ne rigole pas, le capitaine Meyer », insista Tomasson.

En effet, cet Alsacien de Rodolphe Meyer ne rigolait ni d’ordinaire ni à l’occasion. Il avait un large visage ovale moucheté de taches de rousseur et des cheveux blonds couleur paille. Ses yeux, d’un bleu gris, trahissaient une froideur, une dureté, une volonté terrible, que l’on n’appréciait que lorsqu’ils pénétraient le regard de l’ennemi, le transperçant comme l’acier et y jetant le trouble de la peur. J’eusse alors préféré pour ma pomme que le lieutenant Pergollini fût là à l’heure dite au rassemblement. Je n’avais aucune envie de croiser le fer avec le regard de notre chef d’escadron. Je n’avais plus aucun goût pour supporter ses sèches remontrances. On le craignait, Meyer, et c’est pourquoi on ne pouvait l’aimer. J’en voulais au lieutenant Pergollini de me laisser dans le doute d’une éventuelle confrontation à son sujet avec le capitaine Meyer. C’était gros comme une maison, il allait me falloir subir l’inquisition de mon supérieur.

Enfin, lorsque nous fûmes prêts, nous allâmes chercher nos montures. J’envoyai aussitôt d’Alencourt recouvrir la compagnie et la conduire devant le palais de Charles-Quint, Plaza de San Pablo. J’en profitai, accompagné de François et de Paul Mahuret, pour devancer la troupe et subir, loin d’elle, les foudres de Meyer. Je détestais par-dessus tout être rabaisé devant mes hommes, subissant un affront que je ne pouvais pas relever.

Nous remontâmes au galop la grande rue de Las Augustias. Nous débouchâmes sur la place San Pablo.

Devant le palais se tenaient déjà de nombreux Piquets et aides de camp d'officiers généraux. Je cherchai du regard, comme en désespoir de cause, le lieutenant Pergollini : je ne découvris, battant le pavé, que notre colonel et le capitaine Meyer, tous deux montés. Leurs casques en bronze dardaient au soleil. Leurs mains gantées tenaient fermement les rênes. Le corps droit et la jambe bottée parfaitement appliquée le long du flanc du cheval, ils attendaient, impeccables, que tous les généraux et colonels souhaitant saluer la venue du prince rejoignissent le point de ralliement fixé.

Nous nous approchâmes d'eux et les saluâmes :

« Votre compagnie n'est pas avec vous ? me demanda le colonel.

— Elle arrive tout de suite », répondis-je.

Meyer me lançait des regards scrutateurs que j'esquivais. Il pouvait encore croire que les officiers qui manquaient arriveraient avec le gros de la troupe. J'espérais de tout cœur que d'Alencourt viendrait avec les dragons, accompagné de Pergollini. Je n'avais pas envie de me lancer dans des explications avec le capitaine Meyer, alors qu'il restait encore une chance de voir surgir au dernier moment notre ami italien.

Toutes les minutes, de nouveaux cavaliers accouraient sur la place. Il y en avait de tous les grades et de tous les régiments, comme des différents état-majors.

Nous faisons face à l'entrée du palais qu'éclairait de biais un beau soleil ascendant. La matinée promettait d'être agréable.

Un colonel, monté sur un superbe destrier blanc, passa devant nous et, tandis que nous le saluions, il nous jeta un regard noir ! C'était le colonel Coutard, du 65<sup>e</sup> de ligne. Il avait reconnu François qui se tenait à nos côtés. Il n'insista pas longtemps cependant à nous dévisager, ayant croisé le regard insoutenable de notre chef d'escadron Meyer.

Soudain, dans un fracas de bruits de sabots heurtant le pavé, apparut la 2<sup>e</sup> compagnie du 15<sup>e</sup> dragon. Le déferlement des quatre-vingts cavaliers inonda la place. Les sabres au clair, pointe sous l'oreille, et les casques dorés aux longues crinières noires de jais rutilaient. Un grondement accompagnait leur venue. D'Alencourt, seul, les conduisait. Fringant, et le sourire lui remontant le long des jugulaires, il bondit jusqu'à moi pour me présenter l'effectif :

« Compagnie rassemblée. À vos ordres, mon Capitaine ! »

Je devinai dans mon dos le regard de Meyer estimant que le compte n'y était pas. Je m'attendais à entendre une protestation de sa part, quand, sur les marches de l'escalier du palais, apparut le duc d'Abrantès, accompagné par le général Kellermann et leurs officiers d'état-major.

« Pour le duc et le gouverneur ! hurla d'Alencourt. Présentez... Sabres ! »

Comme un seul homme, tous les dragons élevèrent leurs lames. La garde du sabre portée au niveau de la bouche, les cavaliers s'immobilisèrent. Le métal des armes tendues vers le ciel scintillait. Pétrifiés dans le silence qu'ils s'imposaient, les dragons de ma compagnie firent le meilleur effet. Le général Kellermann les salua en retour, soulevant de sa tête son bicornes par l'une de ses pointes. Après ce salut, tout en continuant d'échanger quelques paroles avec le duc d'Abrantès, il descendit les marches. Le duc le suivait. Quel contraste entre

les deux hommes ! Kellermann était petit, maigre et avait un visage ingrat. Ses épaules semblaient s'affaisser sous le poids de ses larges épauettes frangées. Il paraissait étriqué dans son uniforme bleu, toutefois fort heureusement rehaussé sur la poitrine d'entrelacements de feuilles brodées au fil d'or, ce qui témoignait tout de même de sa stature de général. Le duc, quant à lui, était un homme grand et fort, avec un visage très avantageux et du goût des femmes. Il en imposait dans son magnifique uniforme de colonel général des hussards : il portait sur son buste un dolman blanc chamarré d'or et, à l'épaule, une pelisse bleue bordée de fourrure d'hermine ; il chaussait des bottes écarlates sur une culotte couverte aux cuisses de chevrons en or ; sa poitrine était barrée par le cordon rouge de Grand officier de la Légion d'honneur, et sa tête était agrandie d'un shako rutilant, couronné de plumes blanches tombantes et d'un haut panache dressé. L'un et l'autre homme se mettaient mutuellement en relief, l'un par l'outrance de sa superbe, l'autre par l'étroitesse de sa mise.

Kellermann se présenta à son cheval, dont on se demandait comment il allait faire pour l'escalader. Mais le général, et bien qu'il n'en eût jamais l'air, était un cavalier émérite. N'était-ce pas lui qui avait sauvé Bonaparte à Marengo en donnant une charge qui fit basculer l'issue du combat à notre avantage ?

Le duc, également, venait de descendre l'escalier, sa sabretache battant le long de sa jambe et son sabre heurtant à chaque pas les marches. Il enfourcha un superbe cheval alezan, à la selle recouverte d'une peau de léopard, dont la gueule, crocs sortis, reposait sur la croupe du destrier. Un seul cavalier pouvait prétendre égaler, par son flamboiement, le duc d'Abrantès. C'était le général Montbrun qui, comme à

son habitude, se faisait attendre. Un jour, n'avait-il pas raté le départ de ses troupes pour la guerre en Espagne, ces dernières ayant dû se battre sans leur prestigieux chef ! Il faut dire que Montbrun était alors amoureux, et qu'un homme ne saurait livrer deux combats à la fois, surtout lorsque ceux-ci s'avèrent contradictoires. Aussi, le général s'était-il vu déchoir de son commandement, et même menacé par l'Empereur du conseil de guerre. Montbrun avait songé au suicide, ayant gagné le cœur de Chimène, mais perdu l'honneur. Mais le destin lui réservait une rare rédemption. À la Bataille de Somo-Sierra, Napoléon cherchant désespérément un cavalier assez brave, ou plutôt assez fou pour mener une charge désespérée contre une position espagnole infranchissable, se rappela du fameux général de cavalerie. L'Empereur confia au réprouvé un régiment de sa Garde : les sémillants chevau-légers lanciers Polonais. Montbrun mena une charge furieusement folle, on ne pourrait guère dire moins, entre deux montagnes d'où on le bombardait et le mitraillait de toutes parts. Parvenu au sommet du col, une palissade en barrait le passage. Montbrun ne ralentit toujours pas et met pied à terre tout juste avant de heurter de plein fouet l'obstacle. On lui tire encore dessus. Il grimpe à la palissade et, sous les yeux ahuris des défenseurs, géant herculéen, il en arrache les madriers pour ouvrir une brèche aux cavaliers polonais qui le suivent, éberlués d'admiration. En un clin d'œil, l'obstacle est levé. Les défenseurs s'enfuient. Montbrun remonte en selle et achève de faire le ménage dans les hauteurs. Il taille en pièce ou éparpille 13 000 hommes retranchés et fait butin de 19 pièces de canon. Les pauvres Polonais n'en reviennent pas... à plus de trente. Le 1<sup>er</sup> régiment de lanciers polonais de La Garde est décimé ! Voilà, cher lecteur, qui était Montbrun.

Et quand on parle du loup, on en voit la queue ! Montbrun venait de surgir. Il caracolait, faisant bondir sa monture de-ci de-là, de droite à gauche, de gauche à droite. Il tourmentait tant et si bien son cheval, que la pauvre bête tressaillait et hennissait à chaque volte-face. Les deux aides de camp du général avaient peine à le suivre. Montbrun déboula sur le duc et le gouverneur. Il arrêta devant eux sa monture au dernier moment, la faisant déraiper volontairement, à tel point que la bête, complètement fléchie sur ses pattes arrière, toucha de la croupe le sol pavé. C'était de la sorte que ce fou de Montbrun menait bêtes et hommes. À dire vrai, la chose apparaissait sans méthode, mais terriblement efficace. Il y avait là tant d'excès et d'inconscience qu'on finissait par croire l'acrobatie possible. Et elle le devenait. Du haut de ses deux mètres, Montbrun salua les autres officiers. Il portait des bottines rouge cramoisi, une Polonaise garnie de fourrures, et coiffait, en souvenir de sa fabuleuse charge à Somo-Sierra, un chapska surchargé de plumes. Ses cheveux longs dégouлинаient en ondulant sur les côtés de sa figure, qu'il n'avait pas belle. Mais, fort de sa taille et de sa réputation, on lui prêtait la plus enviable des expressions.

Théâtral, le général, disais-je, salua la foule pour n'être que mieux vu d'elle. Enfin, ses deux aides de camp, habillés de dolmans bleus à brandebourgs dorés et de pantalons écarlates, le rejoignirent, tout essoufflés d'avoir tenté de se maintenir au rythme de leur chef.

Restés un moment sous le porche de l'auguste palais à enfiler leurs gants blancs, les généraux Treillard, Boyer et Clausel descendirent, toujours de concert, l'escalier. Le duc et le gouverneur semblaient les attendre. Les trois généraux, impeccables dans leurs habits bleus à broderies d'or, le

bicorne enfoncé sur la tête avec une pointe faisant de l'ombre sur la figure, calmèrent, d'un signe de la main, l'impatience des autres officiers massés devant le palais, et déjà en selles. Des Ordonnances et Piquets d'escorte amenèrent aux trois généraux leurs chevaux. Ils montèrent en selle. Le général Treillard arborait d'incroyables moustaches blondes, qui tombaient de chaque côté de sa bouche jusque sur sa poitrine. À cela, si vous ajoutez qu'il avait les yeux plissés et le teint jaunâtre, vous comprendrez aisément pourquoi nous le surnommions le Mandarin. Toutefois, ce n'était pas lui, parmi ces trois hommes, qui parlait chinois, mais le général Boyer. N'entendez pas par là que notre homme fut inintelligible dans ses propos, mais comprenez, avec la surprise qu'un tel prodige produit, qu'il parlait effectivement couramment le mandarin. Il avait, dit-on, traîné ses guêtres jusque dans l'Empire du Milieu ! Quant au général Clausel, commandant la 1<sup>re</sup> division du VIII<sup>e</sup> corps, il était, parmi ces personnages remarquables, le plus affable, le plus aimable des hommes. Il n'avait de cesse de s'appliquer à prodiguer les gestes et les paroles dignes de la plus exquise courtoisie. Il pratiquait cet art en toutes circonstances, à telle enseigne qu'on ne lui connaissait pas d'autre devise qu'une belle et franche politesse. Il n'avait pas le sens de la formule, mais le don de tout dire sans qu'on n'eût même songé à l'interpréter en mal. Le général Clausel ne menait la guerre qu'à la grossièreté. On craignit qu'il ne s'entendît avec l'Anglais pour l'heure du thé. On espérait surtout que son talent aplanirait à l'occasion les différends susceptibles de diviser les autres généraux.

Ces Messieurs en selle, il ne manquait plus au rendez-vous que... le général Fouché. L'artilleur Fouché. Il arriva, alors qu'on le cherchait du regard, sur un attelage tirant un canon !

« Eh, l'artilleur ! l'apostropha le duc. Qu'avez-vous besoin de votre canon ? Nous ne partons pas à l'assaut de sitôt, mais allons à la rencontre de notre commandant en chef.

— Parbleu ! rétorqua l'artilleur, c'est bien lui que je vise. La pièce est pour lui. Je l'ai fondue spécialement pour son arrivée. J'espère que ma gueule lui plaira.

— Quel cadeau ! laissa échapper Montbrun. Je lui en offre, moi, autant qu'il voudra, des canons ennemis !

— Mais celui-là est français, Monsieur ! s'emporta l'artilleur. Et dédicacé de surcroît !

— Allons bon, insista Montbrun avec tout le tact d'un cavalier ; et qu'y a-t-il d'écrit dessus ?

— Mort aux cons ! »

Les mots étaient sortis de la bouche de l'artilleur, cinglant comme une décharge de mitraille.

« Et de qui parlez-vous ? » demanda Montbrun avec un manque d'à-propos désarmant.

Oui, le général de cavalerie était brave, mais, chez lui, seul son sabre était aiguisé.

« Faites-le vous expliquer, se moqua encore l'artilleur.

— Cette fois, je crois, récapitula Montbrun, que vous me cherchez querelle...

— Il suffit, Messieurs ! intervint le duc. Le moment est malvenu de vous battre en duel au canon. À l'heure où le prince approche, ne tonnons plus que d'éloges à l'endroit de sa personne et faisons taire le grondement de la colère.

— Mais cet artilleur m'a insulté, se remémora tout haut Montbrun.

— Et alors ? lui lança le général Clausel. Depuis quand le Grand Montbrun craint-il les coups de canon ?

— C'est vrai, ça. J'en ai rien à f... des canons !

— À la bonne heure ! Montbrun reste Montbrun, conclut Clausel.

Tous les officiers, panaches au vent et poitrines rutilantes d'or, éperonnèrent leurs chevaux. Le fantastique cortège s'ébranla.

Je pris le commandement de la compagnie de dragons :

« compagnie, à mon commandement, au petit trot, en avant ! »

Nous filions le train à tous ces officiers empanachés, dont l'assortiment, riche de joyeuses couleurs et de vibrants éclats de voix, ne manquait pas de nous communiquer sa bonne humeur.

Il y avait là bien de quoi frapper l'œil d'émerveillement. Plus de deux cents cavaliers aux harnachements tapageurs chevauchaient sans ordre, sur un trot léger, prenant apparemment la direction de la sortie nord-ouest de la ville. À notre passage, les Espagnols, faute de s'autoriser à nous admirer, n'en concevaient que plus d'effroi à voir si brillamment s'affirmer la présence de nos armes. De toute manière, nous nous en riions alors. L'heure n'était pas à la guerre, mais à la promenade, qui, ensoleillée comme il faut, promettait d'être particulièrement plaisante. Le fond de l'air était encore doux, et le soleil chaleureux sans exagération.

Nous arrivâmes en vue d'un grand pont qui enjambait le Rio Pisuerga. Le long cortège en emprunta le chemin. Une légère brise animait les panaches blancs, les plumets rouges, les garnitures de plumes frisées noires, les crinières des chevaux ; agitait les franges dorées des épauettes, les cordons agiles et les raquettes pendantes des shakos, les flammes multicolores des colbacks. Dans le reflet du soleil, brillaient les torsos entrelacés de brandebourgs éclatants, les broderies d'or,

les bottes en cuir parfaitement cirées ; fusionnaient le bronze des casques, l'acier des fourreaux et les pièces en métal des harnais ; scintillaient les baudriers blancs immaculés, les gibernes vernies, les surfaces des coiffes lisses comme des miroirs. Les visages souriaient, car les hommes se remémoraient la gloire qui s'attachait maintenant à leurs noms illustres. Les chevaux s'ébrouaient, baissaient et redressaient leurs encolures comme s'ils saluaient avec approbation la satisfaction de leurs cavaliers. Des mors et des brides des montures balançaient des ornements de croissants dorés, de médailles blasonnées, de cordons tressés et noués de pompons écarlates, bleu turquoise ou verts. Les éperons attachés aux bottes brillaient de mille feux lorsque, d'un mouvement de cheville, ils embrassaient un rayon de soleil.

Nous débouchâmes sur l'autre rive. Nous venions de quitter Valladolid. Nous prîmes sur notre droite la route qui menait à Burgos.

La campagne était radieuse. Le soleil, parfaitement dessiné, se détachait du ciel bleu azur et ressemblait à un gros doublon d'or qu'on aurait cru pouvoir cueillir entre deux doigts écartés pour le saisir. L'herbe des champs frissonnait sous les caresses légères du vent. Son souffle nous rafraîchissait le visage à chaque passage. Je humais l'air comme pour reprendre vie. L'Espagne ne m'était jamais jusqu'à ce jour apparue accueillante. J'étais même prêt à lui pardonner toutes les misères dont elle nous avait pourtant déjà tant accablés. Mais je m'égarais. L'heureux présage de cette belle journée ne valait que pour cette belle journée. En prenant part à ce cortège, il faut bien l'avouer, je m'étais senti immortel. François rêvait plus fort que nous tous réunis. Il essayait de capter, de s'approprier de

cette magie qu'irradiaient nos chefs en un spectacle vibrant d'allégresse martiale et de bonne fortune inaltérables.

Nous avons avalé plusieurs kilomètres en remontant le long de la route de Burgos, lorsque nous aperçûmes, minuscule ligne étirée à l'horizon, un convoi. Le trot des chevaux se fit plus pressant. Des mains se portèrent aux chapeaux pour ne pas les perdre dans le mouvement qui nous emportait. Nos foulées s'allongeaient. La route décrivait un large arc de cercle le long duquel je vis distinctement le convoi que nous approchions. Chargées et escortées, de nombreuses voitures avançaient sur la route, les ferrures de leurs larges roues scintillant en tournant. Le convoi s'étirait sur près d'un kilomètre. Mais en avant de tout ce monde, progressant en tête avec une bonne avance, une petite calèche, que tirait un seul cheval, nous faisait face. Le toit du véhicule avait été abaissé pour que ses occupants profitassent pleinement de cette splendide matinée. Ils semblaient en jouir tranquillement jusqu'au moment où nous nous rapprochâmes.

Le duc d'Abrantès et le gouverneur de Valladolid venaient de bondir à leur rencontre. Le colonel de Droin-Bellegarde me fit signe de lui emboîter le pas. Il avait l'intention de proposer le service de notre escorte avec la plus grande diligence, quitte à passer sous le nez de maints officiers généraux. Tous les prétextes devenaient bons pour aller le premier saluer le prince. Ne voulant pas priver François de l'honneur de voir son héros de près, je l'invitai également à me suivre.

Derrière le duc et le gouverneur, nous bondissions à notre tour. Les autres cavaliers, restés en arrière, se sentirent lésés et éperonnèrent leurs chevaux, estimant que seul l'ordre d'arrivée donnerait droit de voir le prince et d'être vus de lui. Il faut bien reconnaître qu'il y avait de quoi s'offusquer de se

retrouver doublé et coiffé sur le poteau par trois malheureux dragons. Montbrun se jeta en avant à notre poursuite, et tous les généraux, leurs aides de camps attachés à leurs basques, l'imitèrent. Ce fut donc à la charge que la calèche fut abordée.

Les deux occupants s'acharnaient sans succès à essayer de rabattre le toit du véhicule. À quoi bon se dérober à notre vue ? Avaient-ils pris le grondement de notre charge pour de l'orage ? Quoiqu'il en fût, nous les accostâmes avant qu'ils ne fussent parvenus à se réfugier sous la capote.

Se tenaient là, dans la calèche, le prince et, assis à ses côtés, un jeune officier de dragon, dont la poitrine un peu bombée était décorée de la Légion d'honneur. Le prince avait encore les mains prises à la tâche de couvrir sa tête, quand le duc le salua :

« Votre Altesse, c'est un grand honneur de vous accueillir pour notre chef. Au nom de tous, je vous souhaite... »

— La bienvenue, compléta le gouverneur qui ne voulait pas paraître en reste d'amabilités et d'éloges. Je suis heureux de vous revoir et de me rappeler à nos souvenirs d'Italie. C'est un prestigieux chef que l'Empereur nous envoie.

— Il ne pouvait mieux choisir, pour nous conduire, que l'Enfant chéri de la victoire ! » revint au pas de charge le duc.

Masséna devait être une personne fort modeste, car je le découvris réellement gêné. Son visage assez peu agréable, au long nez aigu avec une bosse à son départ, au front court où bouclaient quelques mèches noires échappées de sa perruque blanche, à la bouche à peine dessinée sous des lèvres fuyantes, semblait être animé de craintes. L'homme paraissait âgé. Je constatai l'énorme désappointement de François à la vue du prince d'Essling. Il y avait en effet de quoi être surpris !

Enhardi par la promesse que lui avait faite Montbrun d'escorter le prince, le colonel de Droin-Bellegarde s'avança :

« Plairait-il au prince d'Essling d'accepter la compagnie du 15<sup>e</sup> dragon pour lui ouvrir la route et entourer sa personne jusqu'à Valladolid ?

— Oh, non ! lâcha la voix fluette du jeune dragon accompagnant le prince, pas le 15<sup>e</sup> dragon !

— Pardon ? s'étonna le colonel.

— Nous nous passerons de vos services, déclara nerveusement le prince d'une voix sèche.

— Vous voyez bien que vous importunez le prince, intervint brutalement Montbrun qui venait de surgir. Colonel, veuillez décamper ! »

Nous étions abasourdis. Le colonel tourna bride, le regard vitreux comme s'il venait de recevoir une mauvaise blessure. Nous rejoignîmes la compagnie, demeurée à trois cents mètres de là, sur la route. Un long soupir plein de colère s'exhala de la bouche d'Honoré Philippe de Droin-Bellegarde. Puis, retrouvant un tant soit peu de calme, il nous donna l'ordre de rentrer sur le champ à Valladolid.

Nous laissâmes là le prince et tout le comité d'accueil qui était venu flatter son orgueil. Au galop, oui, au galop, disais-je, nous regagnâmes Valladolid sans demander notre reste. Le colonel était furieux et blessé à un point qu'il serait difficile de rendre. Je l'entendais maudire entre ses dents le nom de Masséna. François, pour sa part, ne savait plus quoi penser. Cette rencontre avait tourné au cauchemar. Mais pourquoi ?

## SOMMAIRE

## CHAPITRE III

### Requiem

Nous étions donc revenus à Valladolid. Je me séparais de ma compagnie, la laissant, cette fois, aux bons soins du lieutenant Mahuret. Quant au capitaine Meyer, il devait subir, comme nous tous, le contrecoup du fâcheux incident, car il en oublia de me demander des comptes au sujet de l'absence de Pergollini.

Louis-Armand d'Alencourt et François Lozac me suivirent rue Fray Luis de Léon. Dans un silence lourd de consternation, nous grimpâmes jusqu'à notre logis, chacun prenant sur lui de se taire. Nous faisons tous, mes compagnons officiers et moi-même, l'effort de laisser derrière nous le mauvais souvenir de la matinée. Je sentis poindre l'instant où le soldat, sa motivation perdue, s'abandonne misérablement au vice de pensées pleines de dégoût. Il fallait réagir. Je commandais aussitôt, nos casques, nos sabres et nos bottes ôtés, de revêtir la tenue d'écurie. Sur le retour, nos chevaux avaient beaucoup galopé, aussi était-il judicieux, en l'occurrence, de leur apporter quelques soins appropriés. Car enfin, que devenait un cavalier sans sa monture ?

Nous nous rendîmes à l'écurie, où nous pansâmes nos bêtes. Nous fîmes se désaltérer les chevaux, tandis que nous essuyions la sueur perlant de leur peau. Nous soignâmes aussi

les endroits de leur corps que la selle ou quelques parties du harnais auraient par trop échauffés. Nous n'oublîâmes pas non plus, avant de partir, de remplir les mangeoires avec du foin frais. Tout le temps de cet entretien de nos montures, nous n'échangeâmes pas un mot, chacun rassemblant en lui-même les pensées diffuses assaillant son esprit. L'exercice manuel aida grandement à canaliser nos doutes, notre déception, notre peine, notre colère même peut-être.

Nous sortîmes ensuite de l'écurie et, tandis que nous remontions vers notre logis, nous croisâmes le lieutenant Mahuret qui revenait du casernement de la compagnie. Je lui commandai, à son tour, de soigner sa monture.

« Mais, se rebiffa-t-il, cette tâche incombe au maréchal des logis-chef Tomasson !

— Faites-le-vous même, je vous prie. Vous en jugerez, au combat, de l'utilité. Un cavalier a toujours besoin de connaître sa monture et d'être connu d'elle. Faites plus ample connaissance. C'est indispensable, d'autant plus que vous ne la montez que depuis peu. »

Mahuret se rangea à cet avis avec une bonne grâce que je ne lui connaissais pas. Cela me surprit agréablement. Cet abbé n'était peut-être pas si obtus que cela ?

J'achevais de rejoindre notre logement. Louis-Armand et François ne m'avaient pas attendu. Une certaine lassitude, plus que la fatigue, les poussait à aller au plus vite s'allonger. Quand j'entrais dans la chambre, ils étaient déjà étendus sur leurs lits. Je les observai un moment, subissant avec indécision la tentation d'en faire autant. Mais, finalement, je n'y cédaï pas, préférant encore m'occuper à des tâches ingrates plutôt que de m'abandonner à une méditation amère.

Je m'installai, toujours à côté de la fenêtre, au bureau, et j'y étalai mes étuis à pistolets et mes chaperons de selle. À la compagnie, on me surnommait l'Artilleur. Ce surnom me fit sourire alors que je comptais devant moi six pistolets déposés sur la table. Depuis toujours, le sabre ne m'avait jamais suffi. J'en avais conçu, au fil des années de guerre, un goût prononcé pour la pistolletterie. Je possédais alors quatre pistolets de cavalerie modèle An XIII dans les chaperons de ma selle et deux autres encore, modèle 1777, dans un étui que je portais à l'orientale sur la poitrine et que j'avais ramassés, le long des pentes du Pratzen, à Austerlitz, sur un Mamelouk mort. J'entretenais toutes ces pièces à feu individuelles avec le plus grand soin. Je nettoyait consciencieusement les canons et décrotais méticuleusement les bassinets et platines à silex. Il était de la première importance que la percussion se fît nettement, rien ne devant venir en étouffer l'impact. Aussi poursuivais-je et chassais-je la moindre trace de reste de poudre noircie et collée, la grattant jusqu'à ce quelle fût extirpée. Mais l'entretien ne se limitait pas seulement aux pistolets. Je cirais abondamment les étuis, surtout à l'intérieur, afin que les armes n'accrochassent point la paroi d'un compartiment de l'étui au moment où je m'en saisissais. Les pistolets devaient être maintenus en place, mais pouvaient se dégainer facilement. Ces longues séances d'entretien étaient certes fastidieuses, mais j'en avais estimé l'importance au combat. À la guerre, rien ne devait être laissé au hasard, et ce, même si celui-ci avait une grande part dans l'issue des batailles.

Après l'entretien des armes, je ne me donnai point encore de repos, ajoutant à l'efficacité de la technique l'exercice de la pratique. Au combat, il me revenait de faire le coup de feu sur mon adversaire avant que ce dernier ne me portât l'esto-

cade. Je m'entraînai alors à bien manipuler les pistolets, à les sentir en mains, à les charger et réarmer le plus rapidement possible. Nous allions sous peu partir en campagne. Il devenait urgent que je reprisse une à deux heures quotidiennes d'entraînement. Quant à l'exercice au tir, je ne savais où l'effectuer.

L'avantage qu'offrait l'Espagne, c'était que les poudres ne s'y gâtaient pas. Elles restaient sèches. Je me risquai alors à laisser mes pistolets chargés. Je pris la première arme, la maintenant dans une main, tandis qu'avec les dents je déchirai une cartouche en papier. Du bout des doigts, je retins la balle qu'elle contenait en pressant le fond de l'enveloppe, laissant toutefois la poudre s'écouler dans le canon. Je tapotai ensuite la cartouche pour libérer les derniers restes de poudre. Je tapotai aussi le canon pour que la poudre y descendît tout à fait au fond. J'extirpai la balle sphérique de l'enveloppe de papier et la posai sur la table en veillant à ce qu'elle ne se mît pas à rouler. Je n'avais aucune envie de la chercher à quatre pattes dans toute la chambre si jamais elle s'échappait. Il me restait en main le papier déchiré, que j'enfonçai dans le canon. C'était la bourre. Du bois de l'arme, je tirai une baguette, à l'aide de laquelle je tassai le tout. Cette opération faite, je saisis la balle et la propulsai dans le canon d'un coup de pousse. Un nouveau tassement à la baguette achevait d'assujettir la balle contre la bourre. C'était bel et bien fastidieux. Vous comprendrez aisément pourquoi je faisais cela à l'avance plutôt que dans la panique d'une lutte. Je me préparais au combat comme on se prépare à un duel. Mais l'arme n'était pas encore tout à fait prête. Il fallait encore s'occuper de la mise à feu, en plaçant de la poudre d'amorce dans le bassinet, l'opération la plus délicate consistant alors à refermer sur le bassinet le piston de

la platine. Voilà, le silex reposait sur la poudre d'amorce tout en la piégeant. Il suffisait maintenant de relever le chien et d'appuyer sur la gâchette pour que le coup partît.

Le premier pistolet chargé, j'entrepris de reproduire sur une autre pièce la même opération, avec la même méthode et la même application. Quelle peine !...

D'Alencourt venait d'émerger d'un bref sommeil. Il semblait tout à coup agité. Il tira de sous son lit une malle, dans laquelle il fouillait souvent, non pas seulement pour y prendre quelque chose, mais aussi pour s'assurer de l'intégrité de son contenu. Cette fois encore, il paraissait vouloir en faire l'expertise. J'aurais alors juré qu'il possédait un bien précieux.

Le lieutenant me vit l'observer, et comme je faisais attention d'habitude à le laisser seul à cette affaire, son regard contrarié m'adressa comme un reproche. De quoi m'occupai-je ? D'Alencourt se résolut aussitôt à sortir de la malle une cassette. Mon œil s'arrondissant, le lieutenant répondit à ma curiosité :

« J'ai des factures à régler en ville. Je serai assurément moins inquiet pour cet argent lorsque je l'aurai entièrement dépensé. Ce sera chose faite cette après-midi même. On souffre le souci si l'on thésaurise au lieu de dépenser, ajouta-t-il.

— La somme semble coquette ?

— Oui. L'argent est un sésame, mais ne lui cédon pas nos âmes. Quelques bons achats, voilà tout ce qu'il me faut pour rendre justice au dicton. J'ai chez le bottier une paire de bottes toute neuve, et chez le tailleur un nouvel uniforme. Je m'en vais les chercher.

— Vous allez, Lieutenant, rendre jaloux notre colonel. Ne craignez-vous point, par ailleurs, que l'Anglais ne vous vise que mieux ?

— Je tiens au contraire à mourir, si je devais mourir, dans le plus bel appareil. On ne tombe qu'une fois, que ce soit avec panache ! »

Je ne sus pas quoi répondre. Sur ce, d'Alencourt ouvrit la cassette :

« Par tous les diables de l'enfer ! hurla-t-il.

— Quoi ? sursautai-je.

— On m'a volé ! Volé, vous dis-je !

— J'entends. Vous me voyez abasourdi. Ce ne peut pas être l'un d'entre nous. Nous avons l'honneur, et de plus nous sommes amis. Qui alors ?

— Pedro !

— Pedro ?

— Oui, Pedro. Qui d'autre aurait pu ? Le brigand a sûrement un double de la clef de notre chambre. Ne sommes-nous pas sous son toit ? Oui, c'est lui qui m'a dérobé ! Je m'en vais sur le champ lui réclamer mon bien ! »

D'Alencourt bondit aussitôt sur ses jambes et se mit en chasse de Pedro.

De l'étage où nous étions, j'entendis monter, à travers les lattes du plancher, des éclats de voix. La discussion était en espagnol, d'Alencourt parlant cette langue couramment. À ce que je pouvais en comprendre, Pedro ne semblait pas disposé à rendre ce qu'il avait volé. Il niait honteusement. Le lieutenant n'en devenait que plus véhément à réclamer la restitution immédiate de son bien. J'entendis également se mêler à leurs voix celle, très aiguë, de Juanita défendant son mari. Les enfants se mirent à pleurer, couvrant de leurs cris la scène.

Des bruits d'objets qui tombaient en se fracassant me firent sursauter. L'affaire tournait mal. Je me levai pour intervenir au rez-de-chaussée. Paul Mahuret et François m'emboîtèrent le pas. Nous descendîmes l'escalier et nous pénétrâmes, moi en tête, dans le logis des Espagnols. Je traversai aussitôt la cuisine et écartai un écran de tresses de billes de bois qui cachait la seconde pièce. Lorsque j'y mis la main pour m'ouvrir le passage, les tresses du rideau balançaient encore violemment. Mon œil s'ouvrit instantanément, saisissant dans toute sa brutale soudaineté la scène qui se jouait là :

D'Alencourt empoignait d'une main le col de Pedro, le giflant de l'autre main de façon retentissante, tout en lui hurlant d'avouer où il avait caché l'argent. Juanita, dans un coin de la pièce, tenait à l'écart ses enfants, leur masquant de sa forte corpulence le drame. Mais la violence des paroles n'échappait pas aux enfants qui hurlaient d'effroi ! Surtout, je vis, se substituant d'un seul coup à tout le reste, un jeune homme, poignard en main, qui jaillissait dans le dos d'Alencourt. Brandissant l'arme pour frapper, il hurla :

« *Un cuchillo para matar un Francès !... Muerte !* »

Sans réfléchir, mû par un réflexe de soldat, j'ouvris le feu sur l'assaillant ! La décharge claqua comme un coup de tonnerre ! Le jeune homme s'écroula, foudroyé.

D'Alencourt venait juste de tourner la tête. Le corps prostré répandait son sang. Juanita, Pedro, les enfants regardaient, pétrifiés d'horreur, le spectacle de la mort. L'écho de la déflagration résonnait encore dans la pièce...

Soudain, Juanita se jeta en hurlant de douleur sur le corps meurtri de son fils aîné :

« *Carlos ! Carlos ! Mi pequeño Carlos !... Maldita suerte !* »

La grosse femme s'était saisie du corps de son fils et le serrait, l'abreuvant de sanglots tandis qu'il l'aspergeait de sang.

Mahuret se rapprocha et extirpa Juanita du cadavre :

« C'est trop tard. Il est mort. À quoi bon, maintenant !

Et l'abbé, se substituant à la mère, fit son office. Il referma les paupières de l'adolescent sur ses yeux qui jaillissaient de stupeur figée. Puis il traça un signe de croix sur le front du mort.

Pedro en profita, à cet instant précis, pour s'enfuir. Il échappa à l'étreinte de d'Alencourt et se mit à courir vers la porte qui donnait sur l'arrière-cour. François, bondissant par-dessus la table qui faisait obstacle, se lança à sa poursuite. Quelques mètres plus loin dans la cour, il plaqua impitoyablement le fuyard. Pedro gémissait. Il était tombé rudement. François l'empoigna sans ménagement et le ramena à l'intérieur. Là, d'Alencourt remit la main sur l'Espagnol comme se referme un collet.

J'étais stupéfait par la fulgurance du drame. Je n'en concevais cependant aucun remord. Ce Carlos, parce qu'il avait été capable d'un tel geste contre un officier français, méritait la mort. Ses seize courtes années ne signifiaient rien. Le crime en Espagne pouvait revêtir tous les visages, armer toutes les mains, remplir de haine tous les cœurs ! La seule mesure susceptible d'endiguer ce flot de meurtres demeurait la force, et la force dans sa démonstration la plus implacable : la mise à mort ! J'étais même en quelque sorte soulagé de ce que la mort de ce Carlos nous libérait d'un ennemi. Qu'avions-nous le plus à redouter alors, si ce n'était le poignard du jeune assassin au visage d'ange qui vous frappe au moment même où vous croyez, pauvre dupe, qu'il vous sourit ? La guerre n'était plus la même, il fallait en prendre la mesure et frapper avant d'être

soi-même frappé. Je n'avais rien à regretter, au contraire, je félicitais mon coup de feu d'avoir éliminé un fanatique avant que ce dernier ne devînt véritablement efficace dans sa lutte contre nos soldats. Il n'y avait plus de civils en Espagne. Tout le pays se battait contre nous. L'année dernière, et cela pour vous dire combien nous subissions la terreur meurtrière de ce peuple, un officier de notre régiment eut à pleurer dans des conditions effroyables la perte des êtres qu'il chérissait le plus. Sa femme l'avait suivi en Espagne. L'héroïque compagne ignorait quel sort affreux on lui réservait, ce à quoi elle se serait presque résolue, si elle avait pu, en échange de sa vie, sauver celle de son enfant. Elle était grosse et sur le point d'accoucher. Le petit village où nous étions alors se trouvait dépourvu de médecins et trop éloigné de tout pour qu'un secours heureux pût intervenir à temps. Une femme espagnole du village, qui se prétendait sage-femme, se présenta, proposant ses services. Notre pauvre ami officier accepta bien volontiers qu'on soulageât un peu sa malheureuse épouse dans un travail qui s'annonçait difficile. La jeune femme accoucha d'un garçon qui mourut peu après. La mère également ne tarda pas à le rejoindre dans la mort. La soi-disant sage-femme, avec une haine sans nom, acheva aussi notre officier, exhibant comme un trophée sa responsabilité délibérée de mettre à mort le nourrisson et la mère qu'on avait confiés à ses bons soins. La femme espagnole expliqua, implacable, terrifiante, avec l'audace perverse de son crime abjecte, qu'elle avait étranglé l'enfant avec son cordon et provoqué intentionnellement une hémorragie chez la mère. Alors, voilà pourquoi les sentiments me manquaient lorsque je croisais le cadavre d'un Espagnol. Il ne s'agissait pas de vengeance, à ne pas regretter la mort de ce Carlos, mais du plus

profond des dégoûts que pouvait inspirer le fils d'un peuple aussi monstrueux. Je tuais par peur et non par haine. J'étais un soldat. Mon métier ignorait, jusqu'à l'arrivée en Espagne, le crime.

Mais l'affaire était grave. L'Espagne était une flamme. L'affaire devait être étouffée. Le feu de la vindicte aurait pu nous embraser. Le quartier pouvait se retourner contre nous s'il avait vent de l'événement.

Résolu à l'efficacité, je me tournai vers François :

« Lieutenant, lui ordonnai-je, martelant chaque syllabe, fermez immédiatement tous les volets. Isolez-nous de la rue. Ceci fait, courez prévenir l'adjudant de Place et revenez accompagné de gendarmes. Passez par l'arrière-cour, et revenez par le même chemin. Trouvez aussi un transport pour sortir discrètement le corps.

— À vos ordres, mon Capitaine ! répondit François sur un ton qui montrait qu'il avait parfaitement pris la mesure de la situation.

François ferma tous les volets et sortit par-derrière. Je verrouillai les issues. Puis, ouvrant une armoire, j'en tirai un drap, dont je recouvris le cadavre. Paul Mahuret nous avait prodigué de la lumière, allumant un feu dans la cheminée. D'Alencourt dégaina son sabre et entreprit, à la pointe et au tranchant de l'arme, une fouille poussée de la maison. Il fracassait, fendait, déchirait tout ce qui résistait à son enquête. Pedro et Juanita sanglotaient. D'Alencourt revint face à eux pour obtenir la révélation de la cachette, la pointe de son sabre les menaçant. Ils s'entêtèrent dans leur refus de ne rien révéler.

« Ils ont dû déposer votre fortune en un autre lieu, expliquai-je au lieutenant. Peut-être même l'ont-ils, en farouches patriotes, confié à la junte militaire.

— Vous avez sans doute raison. Me voilà refait !

— Consolez-vous toutefois de n'avoir pas perdu la vie également en cette mauvaise affaire.

— Que le diable emporte ces Espagnols ! jura d'Alencourt en pleine colère.

Nous nous calmâmes et commençâmes à attendre. L'atmosphère émanant de ce huit clos devenait lugubre.

On frappa à la porte ! Je m'approchai et demandai :

« Qui est-ce ?

— C'est moi, mon Capitaine », répondit François de sa voix claire.

J'ouvris aussitôt. Le jeune lieutenant entra, suivi de trois gendarmes, qui courbèrent la tête pour ne pas accrocher au linteau de la porte leurs grands bicornes empanachés. Le plumet était rouge, de même que les parements et les épauettes, leur habit bleu, barré par un baudrier jaune bordé de liserés blancs, leur culotte enfin, prise dans de hautes bottes, était de couleur ocre. Ils étaient entrés mousquetons à la main.

Je leur exposai brièvement la situation. Le maréchal des logis qui était à leur tête m'apparut compréhensif. Tout comme je le souhaitais, il estimait également qu'on devait procéder le plus discrètement possible.

François avait réquisitionné judicieusement une charrette à bras. On y chargea le cadavre ainsi qu'un monceau de linges. Pedro fut obligé de pousser le tout, encadré par deux gendarmes. Ils s'éloignèrent par l'arrière-cour, n'attirant guère plus de curiosité parmi les Espagnols que n'en inspirait un pauvre diable soumis à la corvée par l'occupant.

« Qu'allez-vous faire du cadavre ? demandai-je au maréchal des logis, qui se tenait sur le pas de la porte en train de surveiller le bon déroulement de l'évacuation.

— On va le jeter à la fosse commune, en espérant que l'oubli l'emporte. Il n'y a rien de pire que le sang des martyrs.

— Mais ce n'est pas un martyr ! m'opposai-je, contrarié par ce mot. C'est un criminel !

— Je sais. Mais ici, les criminels sont honorés.

— Et pour la femme et les enfants, que fait-on ? demandai-je encore.

— Je les emmène aussi. S'ils restent, la nouvelle va se répandre comme une traînée de poudre, après quoi on aurait à subir de nombreuses représailles. Évitions les assassinats. Laissons le gouverneur tranquille avec ça.

— Je partage entièrement votre point de vue. Mais comment les faire sortir sans éveiller l'attention ?

— Je vais attendre le retour de mes hommes. Nous sortirons tranquillement à l'heure du couvre-feu.

— Vous restez donc avec nous, intervint d'Alencourt en tendant au gendarme une tasse de café.

— Merci. Mais c'est du café ?

— Oui, et du bon, confirma le lieutenant. Je viens juste de le préparer. Qui en veut encore ? »

Nous en prîmes tous et le bûmes lentement tandis que, blottis dans un angle de la pièce, Juanita et ses enfants tremblaient. Que de misères accompagnaient cette guerre ! Mais aussi, qu'avaient ces Espagnols à refuser notre paix ! Que pouvaient-ils espérer, à nous faire ainsi la guerre ? La muerte ! Ce devait être ça : la mort. Oui, c'était la mort qu'ils voulaient. Certes, je la leur eusse donnée volontiers s'ils l'eussent récla-

mée encore par leur fanatisme. Ne l'avais-je pas prouvé en ce jour ? Ah ! vraiment, cette guerre n'en finissait pas...

Je regardai encore ces quatre malheureux enfants et leur mère. Qu'allaient-ils devenir ? Une pensée me dégoûta aussitôt d'être compatissant. Plus rien ne pouvait nous les réconcilier. Juanita, si elle restait pour faire nos repas, trouverait bien le moyen de coller du poison dans le manger. Quoi, moi, capitaine de dragons, je tremblais devant une pauvre femme ! Et bien, oui ! Car je n'ai pas peur de la balle qui vole en plein jour sur le champ de bataille, mais je redoute l'ombre de l'assassin, quelle que soit sa silhouette.

La nuit tombée, les gendarmes repartirent avec la femme et ses enfants. Nous verrouillâmes les portes. Nous étions ainsi barricadés, reclus à l'abri des portes et des volets clos. Nous pouvions dormir sans craindre le couteau de l'assassin. Mon sommeil fut agité.

Le lendemain matin, on tambourina à la porte. Je me levai d'un bond et, après m'être muni d'un de mes pistolets, je descendis voir qui nous dérangeait de si bonne heure.

C'était le maréchal des logis-chef Tomasson qui, comme chaque matin, venait nous donner le réveil. Je lui ouvris.

« Mes respects du matin, mon Capitaine. Je vois que vous êtes déjà sur pieds, et toujours sur le qui-vive ! Il est vrai qu'on n'est jamais trop prudent, dans ce pays de sauvages.

— Entrez, Tomasson.

— Merci, mon Capitaine.

— Bon, à partir d'aujourd'hui, vous logerez ici, au rez-de-chaussée. Vous y serez mieux qu'au cantonnement. Vous irez chercher dès ce matin vos affaires pour vous installer au plus vite. Vous partagerez le logement avec le brigadier

Lamoureux. Faites-le lui savoir. Ramenez aussi avec vous une des cantinières de l'escadron. On a besoin de quelqu'un pour nous faire la popote.

— Je vous propose la Jeanne, mon Capitaine. Elle cuisine tout comme j'aime. Vous n'aurez pas à vous en plaindre.

— Dites, Tomasson, il n'y a pas que sa cuisine qui vous plaise, n'est-ce pas ?

— Mon Capitaine, on ne peut blâmer un homme d'avoir un faible pour une femme.

— Eh bien ! Vous vivrez sous le même toit, dorénavant. Allez vite la chercher.

— Oh, merci, mon Capitaine ! » s'exclama le soldat, le cœur gros de joie.

Toute la matinée fut occupée par l'emménagement du brigadier Lamoureux, du maréchal des logis-chef Tomasson et de sa cantinière, la plantureuse Jeanne. C'était une magnifique idée que j'avais eue de les faire venir. Ils incarnaient tous les trois le meilleur des bons sens de la terre et la plus ingénieuse des débrouillardises. Avec eux, au moins, on ne manquerait de rien. Et puis, le rire plein de soleil de Justin Lamoureux égayait mon cœur.

Vers midi, le logement des nouveaux venus avait pris des allures de caverne d'Ali Baba : des jambons, des saucissons, des chapelets d'oignons et de gousses d'ail, des bouquets de plantes aromatiques, des écumoières de fromage frais pendaient au plafond. Des barriques, des tonnelets, des paniers à victuailles, et même une chèvre en chair et en os, se disputaient le peu de place qui restait dans la cuisine.

La Jeanne était aux fourneaux, déployant ses batteries de poêles et de poêlons. Elle inspectait aussi tous les ustensiles

et ingrédients demeurés dans la cuisine après le départ des Espagnols, mettant le nez au-dessus des pots, grimaçant ou écarquillant des yeux suivant le résultat. Cela m’amusa fort de la regarder faire. Il avait raison, Tomasson, la Jeanne était appétissante. Je supposais que sa cuisine se parerait de la même générosité.

Je ne m’étais pas trompé : le plat qu’elle nous servit sentait bon, et mieux que ça, il sentait bon le terroir. Nous nous étions tous rangés à table pour partager le même repas. Jeanne nous servit le cassoulet bien gras, comme on n’en mange que dans le sud-ouest. Tomasson ouvrit une bouteille de vin de l’Hérault. Dans le fumet qui montait de nos assiettes, on pouvait respirer la France. L’agrément des herbes chantait plus fort l’attachement à la patrie que la Marseillaise.

Je rotais le premier de contentement. Tomasson tapa au passage sur les fesses rebondies de Jeanne pour la remercier. Sans s’émouvoir, elle lui rendit un sourire.

La voix de Justin Lamoureux chantait comme les grillons dans la garrigue. J’avais envie de rire, ou de pleurer ; je ne savais plus très bien ; j’étais ému.

Nous avons beaucoup mangé et bien arrosé le repas. Les lieutenants et moi-même, nous quittâmes la cuisine le pas lourd, et nous montâmes à l’étage en tirant sur la rampe. Nous étions partis pour faire une bonne sieste.

J’en écrasais. Je devais même ronfler. On frappa à la porte ! Dans ma gorge, les ronflements se bousculèrent, manquant de m’étouffer, ce qui me réveilla. J’avais l’esprit embrumé. Je marchai vers la porte sans me sentir très bien. La voix de Tomasson me parlait :

— Mon Capitaine, mon Capitaine, c’est la prévôté. On vous demande. »

Je descendais sans bien réaliser ce qui se passait. J'étais encore tout comateux. Le maréchal des logis-chef me parlait toujours. Je n'avais aucune capacité pour l'écouter.

À l'entrée de la maison, mon regard croisa celui d'un sous-officier de gendarmerie. Ce pouvait bien être le même que celui de l'affaire d'hier soir. Je l'écoutais, essayant de me ressaisir. Une parole sur deux me parvenait :

« Mon Capitaine, dit-il, il vous faut me suivre au Palais du gouverneur. L'adjudant de Place demande à vous voir. Êtes-vous prêt à me suivre ? »

Prêt ? Moi ? Tout en acquiesçant vaguement de la tête, je remontai péniblement l'escalier. Toutefois, quelques mauvaises perspectives me secouèrent, me redonnant du tonus et un tant soit peu d'à-propos.

Mon casque et mon épée en main, je rejoignis le gendarme. Tomasson m'apporta ma monture. Une fois en selle, nous partîmes. Le gendarme me devançait et j'avais la plus grande des peines à me maintenir à sa hauteur. Il me guidait à vive allure à travers le méandre des rues de la ville.

Nous débouchâmes finalement dans une grande cour intérieure ; le carré de pavés était bordé d'arcades, que surmontaient des balcons ajourés. Au dessus des balcons courait une frise estampillée de blasons. Dans la cour, des soldats en petite tenue, leurs bonnets de police sur la tête avec une flamme pendant sur le côté de la figure, déchargeaient des barriques d'une charrette, les faisant rouler sur le sol jusqu'à l'ouverture d'une cave ; d'autres, en uniforme de service, montaient en selle ou en descendaient, emportant ou apportant une missive, un pli, un ordre ; d'autres encore remplissaient leur office de sentinelle, devant le porche ou dans l'encadre-

ment des grandes portes de la cour. En face de nous, au balcon principal, flottait un grand drapeau français frangé d'or.

Le gendarme me conduisit dans cette direction. Nous empruntâmes, sous l'œil vigilant de deux gardes, un escalier monumental en double hélice. À en juger par le double mouvement de va-et-vient qui animait l'ouvrage, dans un sens l'on montait et de l'autre on en descendait. Nous croisâmes, bien que séparés physiquement d'eux par l'orientation de la maçonnerie, des gendarmes et des officiers qui prenaient le chemin de la cour. Quant à nous, parvenus à l'étage, nous allongâmes le pas le long d'un vaste couloir au parterre en damier fait de dalles de porphyre et de cinabre. D'un côté, on pouvait, entre deux arcades, jeter un œil en contrebas dans la cour ; de l'autre côté, nous longions un mur à la surface blanche, scandée par des portes de bois sculpté. Le gendarme ouvrit l'une d'elles et me pria d'entrer.

Je me retrouvai dans un petit vestibule, où l'on me demanda d'attendre.

Il y avait là, dans la petite pièce, un coffre en bois sombre sous une tapisserie. L'objet me servit de siège. Le gendarme avait disparu par une autre porte. J'attendais qu'il revînt. J'étais anxieux. Que signifiait au juste cette convocation ? L'affaire d'hier soir avait peut-être eu un rebondissement inattendu. Pedro avait dû avouer où il avait caché l'argent du lieutenant d'Alencourt. Quoi que j'imaginasse, je ne me sentais pas à l'aise. Ce rendez-vous ne me disait rien qui vaille.

Le gendarme réapparut : il m'invita à pénétrer plus avant dans le domaine du gouverneur. J'entrai. C'était une salle aux murs couverts de rayonnages dégoulinant d'archives. À plusieurs bureaux et pupitres, des gratte-papiers faisaient crisser leurs plumes d'oie parfaitement taillées. Un autre fonction-

naire, accroché à une échelle, rangeait des papiers, somme toute d'importance, à en juger par le soin qu'il mettait à leur classement. Depuis l'estrade où ils travaillaient, trois des scribouillards me jetèrent un regard curieux. Le chef de cette escouade de scribe me fit signe du bout de sa plume de m'asseoir. Je m'installai dans un fauteuil libre. Une porte à double battant séparait la salle d'un bureau, très certainement.

On me faisait de nouveau attendre. Qu'est-ce que tout cela pouvait signifier ? Le gendarme avait de nouveau disparu, et je n'avais même pas vu par où !

J'attendais toujours, silencieux, jusqu'au moment où l'on m'adjoignit un compagnon, et quel compagnon !

Le chef d'escadron Meyer venait de faire son entrée. On le pria, lui aussi, de s'asseoir. Fort heureusement pour moi, je n'eus pas à croiser son regard, puisqu'il s'assit dans le siège à côté du mien. Il n'y en avait pas d'autre de libre. L'homme dut bien me lancer un regard que je ne relevai pas. Dans un silence crispé, l'attente reprit...

La porte à deux battants s'ouvrit soudain. Un homme de petite taille, le corps serré dans un uniforme bleu très strict, apparut. Il nous toisa immédiatement :

« Capitaines Meyer et Gardin, je suppose ?

— Oui ! répondîmes-nous, en nous levant d'un bond.

— Veuillez me suivre. »

La voix qui nous invitait à venir était bien distincte, à tel point que l'homme dont elle émanait semblait ignorer l'hésitation.

Nous entrâmes dans le bureau et, sans nous laisser une seconde, l'homme nous attaqua, bille en tête :

« Gaspar Foulque, adjudant de Place. Je vous conseille de rester debout ; le genre de nouvelle que j'ai à vous annoncer

réclame de l'aplomb. Êtes-vous bien campés sur vos jambes ? »

Meyer ne répondit rien. Je l'imitai.

L'adjudant alla vers un meuble, du placard duquel il tira un gros paquet. Il revint ensuite à son bureau, où il déposa le mystérieux colis.

« Ouvrez-le, je vous prie. »

Nous nous rapprochâmes, le capitaine Meyer et moi-même. Mon chef d'escadron écarta la toile du paquet, en en rabattant les pans sur la surface du bureau. Il y avait, à l'intérieur, un habit veste vert à revers rose, tout maculé de sang, et un casque bosselé au turban arraché et au plumet décomposé. Sortant d'une des poches de l'habit ensanglanté, une montre en or portait sur son boîtier une inscription : Fabio Pergollini. Je fus saisi d'effroi. Meyer ne broncha pas, extérieurement du moins.

« Cet uniforme, précisa l'adjudant de Place, a été enlevé sur le cadavre d'un dragon. Son corps a été repêché sur la rive du Rio pisuerga, en aval de Valladolid, du côté de Simancas. Cet uniforme appartient bien à l'un de vos hommes, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit laconiquement Meyer.

— Le lieutenant Pergollini, ajoutai-je, manque à l'effectif de la compagnie depuis le 10 au soir.

— Et ce n'est que maintenant que vous me signalez sa disparition ! lança Meyer.

— C'est que je croyais le lieutenant en grand délassement dans les bras d'une señora...

— D'une veuve noire, vous voulez dire ! me corrigea l'adjudant de Place.

— C'est confondant, bafouillai-je. C'est-à-dire que le lieutenant avait un rendez-vous galant...

— Un guet-apens audacieux, commenta l'adjudant de Place, en me coupant une nouvelle fois la parole. L'affaire est grave. Le gouverneur déteste les assassinats, surtout dans Valladolid. Je vais faire circuler une note à tous les chefs de corps, leur enjoignant de veiller sur leurs hommes exposés aux tentations de la chair avec des Espagnoles douteuses.

— Vous allez affoler la troupe, intervint Meyer. Le soldat a besoin des femmes. Il vaudrait même mieux supprimer les munitions de sa giberne que de lui interdire d'entreprendre les femmes, si l'on veut encore gagner cette foutue guerre !

— Je vous comprends bien, Capitaine, admit l'adjudant de Place qui venait de sentir peser sur lui tout le poids d'acier du regard de Meyer. Mais le gouverneur...

— Le gouverneur ne va pas m'empêcher de baiser, sacre-bleu ! s'emporta Meyer.

— Reprenez-vous, Capitaine...

— Fermez-la ! Je déteste vos manières. Que signifie au juste cette mise en scène ? Qu'aviez-vous besoin de théâtraliser la disparition de l'un des nôtres ? Monsieur, je vous emmerde ! »

Et sur ces mots, Meyer ramassa les effets du lieutenant Pergollini et sortit de la pièce sans qu'on l'y eût autorisé.

« Et bien, capitaine Gardin, me lança-t-il, vous me suivez où vous restez avec ce Jean-Foulque !

— Non, mon Capitaine, pas Jean-Foulque, mais Gaspar-Foutre », insistai-je méchamment à la suite de mon chef.

Nous claquâmes la grande porte derrière nous et traversâmes d'un pas que rien ne peut arrêter la salle des écritures.

L'adjudant de Place, dans notre dos, salua notre départ par une flopée d'injures.

Nous descendîmes au pas de course l'escalier en double hélice, et ce, du côté de la montée, bousculant devant nous tous ceux qui nous entravaient le passage. Nous débouchâmes sur la cour et, tandis que Meyer sifflait sa jument, l'adjudant de Place hurla depuis un balcon que l'on nous arrêta. Meyer tira son sabre et lança des éclairs de son regard de fou. Les deux premiers gendarmes, qui se faisaient fort de nous empêcher, reculèrent. La jument du chef d'escadron venait de rejoindre son maître ; ma monture était toute proche, attachée à l'anneau d'une colonne. Nous montâmes aussitôt en selle.

Nos chevaux vivement éperonnés, nous jaillîmes sous le porche, où des gendarmes tentèrent de nous arrêter. Nous les bousculâmes sans ménagement. Meyer en piétina même un dans la mêlée qui s'en suivit. Enfin, nous nous échappâmes au galop !

#### SOMMAIRE

## CHAPITRE IV

### Les yeux de Chimène

La réaction du capitaine Meyer m'avait grandement surpris et favorablement impressionné. Ce Rodolphe Meyer remon-  
tait dans mon estime. Pour la première fois, je lui découvrais  
un côté fort humain.

Je crois que la disparition de l'un de ses hommes l'affectait  
beaucoup ; ce qui était tout à son honneur. Du reste, je conce-  
vais parfaitement que notre chef d'escadron eût ressenti très  
négativement la présentation un peu légère de la mort de  
Pergollini par ce Jean-Foulque ou ce Gaspar Foutre, comme  
on voudra. Il méritait bien l'injure, cet adjudant de Place qui  
avait le premier insidieusement insulté notre ami défunt, le  
désignant comme un obsédé demeuré pour être tombé entre  
les griffes d'une Espagnole vengeresse. Quand on aime, on  
est aveugle. Mais il est vrai que cela se finit rarement aussi  
tragiquement. Notre ami Pergollini était donc mort d'avoir  
trop aimé ! Au moment où il devait avoir abandonné son uni-  
forme, son épée, son casque, la nuque découverte, à nue, lisse  
et dégagée, sa terrible amante, folle patriote, veuve noire,  
Espagnole en diable, lui aurait planté ses banderilles, l'ache-  
vant en pleine ivresse. Ce n'était pas une petite mort, une  
dérobade, un piètre ennemi, un accident ; c'était, tout à l'in-  
verse, une fin éminemment tragique, une issue foudroyante,

un dragon terrible, une succube impitoyable, un assassinat, qui avait eu raison de sa trop grande vie. Pour moi, le lieutenant Pergollini venait de tomber en héros. Qu'on ose venir me prétendre le contraire et je suis prêt, sur le champ, à en demander réparation par un duel. Qu'il vienne, l'insolent, le donneur de leçon d'honneur. Les femmes peuvent être terrifiantes. En Espagne, certaines femmes donnent plus implacablement la mort que les hommes ! Nous en aurions bientôt la preuve à Salamanque : le sang de Maria l'indomptable coule toujours dans les veines des hautes et noires Ibères. La noblesse des femmes de ce pays se nourrit de colère ! Car, j'en étais persuadé, la meurtrière de Pergollini était noble, d'une noblesse de haut rang. D'après le récit de François, le lieutenant Pergollini avait bel et bien pris le chemin de la mort en carrosse. Peu d'Espagnoles possèdent un tel attelage. J'imaginai bien la veuve d'un Don quelque chose tué par les Français à la bataille ou dans la répression. J'imaginai alors la Dona Maria, folle d'amour brisé, capable d'ériger son corps en piège mortel. Sa beauté ne pouvant plus briller pour l'homme de sa vie, elle devenait une arme pour donner la mort à ceux qui l'avaient séparée de lui à jamais. Le moins que l'on puisse dire, c'est que cette femme m'inspirait, me faisant sans cesse balancer entre l'horreur et la fascination. Qui était-elle ? Je crois que j'aurais aimé la rencontrer. Mais je délirais ! Il fallait punir, et non pas s'éprendre. La tête m'en tournait. Nous galopions...

J'avais même un moment oublié que Rodolphe Meyer et moi-même étions en train de fuir les gendarmes du gouverneur. Le capitaine Meyer fonçait vers la Casa Grande. Il avait raison d'aller prévenir notre colonel, de lui expliquer toute l'affaire et, finalement, de trouver auprès de lui ce père qu'un

chef est toujours pour ses hommes dans les heures difficiles. Nous avons besoin de son intercession, de l'immunité que lui conférait son grade, sa responsabilité, sa renommée, sa gloire. Nous étions capitaines de l'armée française et nous allions devoir nous cacher des gendarmes. Quelle honte !

Nous parvînmes à toute allure à la Casa Grande. Notre arrivée ne fut pas plus remarquée que cela. Il faut dire qu'une grande effervescence agitait l'endroit. Dragons et civils chargeaient des chariots, mettaient à l'attelage des bœufs, emportaient des caisses, des réserves de foin, des tonneaux, des sacs de victuailles. Des cavaliers allaient et venaient, sautant de leurs montures comme des fous ou grim pant en selle comme des tigres sur le dos de l'éléphant. Vivandières et cantinières énuméraient leurs biens au fur et à mesure que les soldats en chargeaient le contenu dans les voitures. Le brigadier-chef Octave Barlien, maréchal-ferrant du régiment, faisait hisser ses enclumes, ses soufflets, ses pinces et marteaux parmi les bagages. Les malles des officiers étaient transportées à la file, passant de mains en mains, jusqu'à ce qu'elles fussent déposées dans les chariots. Le boulanger emportait un four de campagne, des sacs de farine et de froment. Le vétérinaire inspectait le parc des chevaux qu'on avait attachés sur la place, le long d'une corde tendue d'un bout à l'autre du lieu. Accompagné par deux dragons en tenue d'écurie, il faisait ouvrir les gueules et soulever les queues pour vérifier dents et croupions. Il ramassait aussi des échantillons de crottin, les reniflant sans répulsion. Son aide, une tablette à la main, notait les prescriptions. Chaque bête avait un numéro, et leur possesseur devait être averti et administrer les soins exigés.

Tout bien considéré, le régiment paraissait sur le départ. Nous passâmes le porche de la Casa Grande. À l'étage, nous trouvâmes notre chef. Le colonel Honoré Philippe de Droin-Bellegarde était dans ses appartements. Il triait des papiers, archivant les uns et jetant les autres, devenus indésirables, au feu. Les restes de parchemins carbonisés finissaient en cendre ou venaient se coller aux chenets, s'enroulant en rétrécissant autour de leur masse noircie. Une ordonnance, dans une pièce voisine, aidait le colonel à faire ses bagages, à fermer ses malles.

Rodolphe Meyer frappa contre le bois de la porte, qui était toute grande ouverte.

« Qu'est-ce que c'est, encore ? grogna le colonel, sans relever la tête de ses papiers.

— Capitaine Meyer, mon colonel.

— Meyer ? Mais où donc étiez-vous passé ? Votre escadron vous attend pour prendre le mouvement du départ.

— Nous partons ? demandai-je, surpris.

— Oui ! » répondit le colonel, sans trop faire attention à ma présence.

Il alla livrer aux flammes une brassée de documents, qui s'embrasèrent aussitôt.

« Voyez-moi ça ! », dit-il encore, cherchant sur son bureau parmi un monceau de paperasses.

Il mit enfin la main sur une lettre décachetée, qu'il vint brandir sous notre nez. Meyer et moi-même tentâmes d'y jeter un œil, mais le colonel la subtilisa aussitôt à notre vue dans un mouvement d'humeur.

« C'est incroyable ! Vous avez lu ?

— Non, mon colonel, répondit en toute franchise Meyer.

— Mais lisez donc ! C'est invraisemblable ! »

Et le colonel revint vers nous à la charge, furieux, le bras tendu en avant, la lettre tremblant dans sa main crispée. On aurait cru qu'il voulait nous exorciser avec son bout de parchemin.

Meyer et moi, nous lûmes avec application l'étrange lettre :

*« Le 11 mai 1810, à Valladolid,  
Quartier général du prince d'Essling.*

*Ordre est donné au 15<sup>e</sup> régiment de dragons de prendre le chemin de Salamanque. Le régiment est chargé de l'escorte de la Malle des Postes et de la personne du général baron Simon devant rejoindre le VI<sup>e</sup> corps d'armée. Le départ doit prendre effet avant la fin de la semaine. La date du 13 serait une excellente preuve de diligence.*

*Le colonel de Droin-Bellegarde et son régiment sont priés de ne plus prétendre à exercer, auprès de la personne du prince, aucune sorte d'escorte ou de service.*

*Sur ordre du maréchal Masséna, duc de Rivoli, prince d'Essling.*

*Établi par le général Fririon, chef de l'état-major général.»*

« C'est inouï, n'est-ce pas ? » s'exclama le colonel.

— En effet...

— Vous avez lu la fin de la lettre ? In vraisemblable ! C'est invraisemblable ! Nous sommes priés de ne plus nous approcher de Sa personne. On a le choléra, ma parole ! Qu'avons-nous fait pour mériter un tel blâme ? Et, vous avez vu, la lettre a été rédigée le jour même de son arrivée. Je veux croire que c'est le tout premier ordre que le prince aura donné à l'armée.

— On vous croirait frappé de disgrâce, me risquai-je ?

— Mais je n'ai jamais rencontré le prince avant ce fâcheux incident d'avant-hier ? Que peut-il bien me reprocher ? »

Nous fronçâmes les sourcils, en guise de réponse.

« Nous voilà donc exilés, reprit le colonel. Le Tzar envoie les récalcitrants en Sibérie, et le prince d'Essling nous expédie à Salamanque.

— On sera plus proche de la bataille, fit remarquer Meyer.

— Parfait ! Alors, prenez bonne note de ce que je vais dire, martela, sur un ton féroce, le colonel. Je veux que tous les jours de la campagne, on vienne rebattre les oreilles du prince avec des faits d'armes glorieux du 15<sup>e</sup> dragon. Ah ! le prince ne veut plus nous voir, et bien, il va désormais entendre parler de nous, croyez-moi ! Je veux que nos hommes soient irréprochables sur le terrain et que la gloire s'attache à toutes leurs actions. Je veux que notre héroïsme fasse tourner la tête du prince, jusqu'à lui en donner la migraine. Ce n'est pas un vœu, c'est un ordre. Messieurs, j'espère m'être bien fait comprendre. »

Nous acquiesçâmes, tout en masquant notre sentiment intérieur de désapprobation. Une telle surenchère d'héroïsme tapageur signifiait, à l'évidence, que nous serions de tous les engagements les plus dangereux et de toutes les missions les plus périlleuses. Car, ce n'était pas dans des actions faciles que nous trouverions des occasions de briller plus que les autres. Nous allions verser des larmes de sang !...

Il ne nous restait plus qu'à espérer qu'avec le temps, la colère du colonel de Droin-Bellegarde retomberait. En attendant, il fallait espérer que les combats ne surviendraient pas dans l'immédiat.

Meyer se risqua ensuite à expliquer notre mauvaise affaire du palais du gouverneur :

« Mon Colonel...

— Oui ?

— Nous revenons de chez l’adjudant de Place. Un de nos officiers, le lieutenant Pergollini, a été assassiné par des Espagnols fanatiques. En la circonstance, le ton badin de l’adjudant de Place m’a profondément déplu. Je l’ai traité de jean-foutre, avant de prendre congé. Il a lâché sur nous ses chiens de garde. Je viens auprès de vous solliciter une protection, mon colonel.

— Eh bien, dites donc, Meyer, vous n’avez pas perdu votre temps ! Et maintenant, vous voudriez que j’arrondisse les angles, peut-être ?

— Si c’était possible, mon Colonel.

— Vous m’amusez, Meyer. C’est bien le moment de venir m’asticoter avec votre farce grotesque.

— Mais un des nôtres est mort, mon Colonel.

— Attention, Meyer, n’allez pas me trouver léger : pas de reproches ni d’injures comme vous avez fait avec l’adjudant de Place. Vous n’aurez plus personne chez qui aller pleurer.

— J’encaisse, mon Colonel, mais ça fait mal.

— Moi aussi, j’en ai plein le dos ! Ce n’est pas le jour, vous comprenez ? Alors, planquez-vous jusqu’à demain matin, jour du départ du régiment. Salamanque est hors de la circonscription militaire du gouverneur. Vous serez sauf, alors.

— Merci du conseil, mon Colonel.

— Bon, maintenant, vous pouvez disposer. »

Nous saluâmes notre chef et fîmes demi-tour sur nos talons. Je jetai sur le chemin du retour, un œil par une des fenêtres du couloir. Je vis des gendarmes, en contrebas, qui traversaient le patio, cherchant un escalier pour monter à l’étage. J’en fis la remarque au capitaine Meyer, et nous changeâmes aussitôt d’itinéraire.

À peine esquivée la horde du gouverneur, nous grimpâmes en selle et nous nous en allâmes sans demander notre reste. Quelle journée !

Il fallait donc nous mettre à l'abri : aussi proposai-je au capitaine Meyer de me suivre rue Fray Luis de Léon. Nous en prîmes à toute allure la direction, tant nous oppressait encore la crainte d'être rejoints par la maréchaussée.

En vue de la rue, nous commençâmes à calmer nos montures, ralentissant leur course à l'approche de la maison. Alors que nous arrivions à sa hauteur, j'aperçus aussitôt, en un éclair m'ordonnant la fuite, deux gendarmes gardant le pas de la porte. Ils nous avaient précédés, cette fois. Notre refuge était compromis. J'éperonnai mon cheval afin qu'il allongeat sa foulée. Meyer me filant le train, nous passâmes au galop devant le logis, animant au passage, dans le vent de notre course, les plumets écarlates des chapeaux des deux gendarmes médusés. Nous filâmes, penchés sur l'encolure de nos bêtes.

« Halte ! Halte, ou je tire ! »

À l'écho de cette semonce, nous nous penchâmes davantage sur nos destriers, emportés au galop.

Un coup de feu claqua ! Un second retentit à sa suite !

« Bande de fumiers ! hurla Rodolphe Meyer.

— Les bougres, ils tirent sur des Français ! », m'exclamai-je, horrifié.

Fort heureusement, ils nous avaient ratés. J'osais espérer qu'ils l'avaient fait exprès, déchargeant en l'air leurs armes pour nous impressionner et nous faire finalement rétrograder. Mais c'était, de toute manière, un mauvais calcul, car, leurs

fusils vidés, nous nous moquions bien alors de leur obéir enfin. Nous poursuivîmes notre échappée.

Rodolphe Meyer pensait que leur tir avait été tendu, et dans le but de nous toucher. Je ne voulais pas le croire. Même un gendarme ne tirerait pas sur un officier de l'Empire.

Enfin, et quoiqu'il en fût, j'étais contrarié. Le capitaine Meyer était légionnaire, et moi-même, un ancien d'Austerlitz. J'enrageais de devoir fuir comme un vulgaire voleur. Quel spectacle honteux offert aux yeux des Espagnols ! À cela, j'ajouterais que la privation d'un toit où me reposer de ce tumulte me tracassait. Je pensais bien que François réunirait pour moi mes affaires, mais je craignais toutefois de devoir passer le reste de la journée, et toute la soirée, dans une taverne, guettant toujours une irruption probable de la gendarmerie. J'étais las de toutes ces péripéties, et je m'en entrouvris à Meyer :

« Qu'allons-nous faire, maintenant ? Les tavernes me paraissent dangereuses. Où aller ? J'aimerais bien me poser.

— Qu'à cela ne tienne, je connais un endroit où nous serons bien accueillis. Suivez-moi, capitaine Gardin. »

Et il éperonna son cheval. Je le suivis. N'était-il pas mon supérieur, et ne lui devais-je pas la confiance ?

Nous tournâmes pas mal avant d'emprunter une petite ruelle. Au fond, se trouvait, après un porche, une cour isolée. Nous y fîmes halte. Meyer mit pied à terre et me fit signe d'en faire autant. Il tira de son habit une clef et, se dirigeant vers une lourde porte, il en ouvrit les deux battants. C'était une écurie privée dont mon chef d'escadron possédait le sésame. J'étais intrigué. L'écurie s'allongeait sur la droite en une vaste grange, au milieu de laquelle se trouvait un carrosse. Des chevaux blancs, appartenant très vraisemblablement à l'atte-

lage du véhicule, se reposaient là. Meyer me chuchota de mener ma monture en l'endroit et de l'y attacher. Ce que je fis aussitôt.

Nous ressortîmes discrètement pour aller prendre, en face de l'écurie, le chemin d'un escalier, coincé entre une lourde bâtisse et une épaisse muraille. Nous en fîmes l'ascension. Une terrasse dominait la muraille et les toits du quartier. Des vasques de fleurs en parsemaient la pelouse. Un chemin de graviers conduisait, sous l'ombre d'un saule aux longues branches tombantes, vers une grande demeure. Il faisait bon, mais un peu sombre, le soleil étant masqué par un voile de nuages épais. Je suivais, de plus en plus surpris, Meyer, qui prit la direction de la demeure. Où m'emmenait-il ?

Le capitaine s'immobilisa sur le perron de la demeure, dont l'architecture m'apparut comparable à celle des constructions classiques de notre pays du temps de Louis XV. Meyer tira une cloche, ébranlant le bronze en un écho sonore.

De la lumière se fit et, à travers la grille en fer forgé aux tournures alambiquées, nous vîmes un domestique venir à nous, un chandelier à la main :

« *Capitan Meyerre ?*

— *Si, Rodrigo, soy yo !*

— *Pero, Dona Veronica no lo ha dicho que viniera en la tarde.*

— *Perdon. Yo quiero verla. Es posible ?*

— *Créo que si. No es el Capitan, el amigo de la señora ? »*

Le vieux domestique, à la livrée très propre, bien qu'un peu usée, nous ouvrit. Nous pénétrâmes dans un vestibule aux murs de pierres tapissés de tableaux, parmi lesquels figuraient des portraits nobiliaires. De ce que je pouvais déchiffrer de ces illustres personnages, je remarquai que l'un d'entre eux

arborait l'ordre de la Toison d'or. Le mystère restait entier. Aussi regardai-je Meyer avec la plus grande des interrogations. Qu'est-ce que tout cela signifiait ?

Je ne cessais pas de m'interroger lorsqu'on nous fit entrer dans un salon. Il y avait là beaucoup de meubles et de bibelots, tous très raffinés, des tentures aux couleurs ordonnées en jolis motifs, un grand miroir encadré de vagues d'or, une pendule où Diane chassait les heures, des vases en porcelaine mouchoetés avec art. Un plafond à caissons, typiquement espagnol cette fois, nous couvrait à bonne distance du sol, soutenant un lustre dégoulinant de cristaux. Rodrigue nous pria de bien vouloir attendre ici un instant. Nous restâmes debout, tandis que le domestique communiquait la flamme qu'il tenait de chandelle en chandelle, auréolant le salon de brillantes lumières. Il alla ensuite tirer les rideaux épais, alourdis de brocards. Les hautes fenêtres disparurent derrière le tissu des rideaux. Je regardai, avec la plus grande curiosité qui fût, le domestique agir. Il allait enfin prendre congé de nous, lorsque, s'avançant pour sortir, il s'arrêta net au niveau d'un clavecin. Sur la surface du clavier aux touches noires diésées de blanc, il porta un coup fatal à la poussière qui s'y trouvait, l'époussetant à l'aide d'un mouchoir immaculé. Il longea ensuite le corps de l'instrument, essuyant la surface blanche agrémentée de peintures de bouquets de fleurs délicates, roses, bleu pâle et jaune pastel. Il recentra également un biscuit reposant sur une étagère. Puis, satisfait de cette rectification majeure, il nous quitta.

Rodolphe Meyer semblait connaître ces lieux. L'irréalité de la situation me passionnait. Je mettais toute mon application à en capter l'atmosphère étrange, quand, enfin, parut la maîtresse de maison.

Sa venue avait la force d'une apparition. J'en fus frappé aussitôt que je la vis. Elle me subjuga.

Rodolphe Meyer s'avança, fit claquer ses talons, et la gratifia d'un baisemain parfaitement exécuté. Je ne croyais pas le moins du monde ce rustre d'Alsacien capable d'une telle prouesse mondaine. Le sourire plein de grâce, et pour tout dire, joyeux de l'hôtesse, me laissa songeur et, à la vérité, me rendit un tantinet jaloux du capitaine. Était-il possible, et je me refusai encore à l'admettre, que la femme majestueuse que je voyais fût la maîtresse de l'indomptable bretteur ? Il y avait certainement méprise sur les personnes, fantaisie de ma part à voir les choses comme elles se présentaient. J'en concevais une inquiétante sensation de gêne, presque amoureuse, en somme. Ce que ne manqua pas de dévoiler l'instant où le capitaine nous présenta. Je regardai l'admirable beauté de cette femme en baissant aussitôt les yeux, comme un petit garçon qui vient de faire une bêtise.

« Dona Veronica », la présenta tout simplement Meyer, signalant à mon attention la présence de la dame admirable.

Je dus répondre en bafouillant une formule de politesse aussi compliquée qu'incomplète. Meyer me lança un regard où se mêlaient incompréhension et malaise.

Je pris un peu de recul, cherchant une honnête distance à l'impressionnante entrevue. Je vis alors l'incroyable tableau des deux amants, car comment pouvait-il en être autrement, à les voir ainsi confus et complices ?

Meyer s'avança d'un pas vers moi, sans achever son mouvement, embarrassé. Comment parler à un soldat des sentiments du cœur ? Je le sentis extrêmement vulnérable sur ce terrain de l'amour, où les inclinations ne doivent si souvent rien à la raison ni au devoir. Oui, pour la première fois, je vis

le regard implacable du capitaine refuser d'en soutenir un autre. Je lançai aussitôt mon regard inquisiteur dans la direction de la jeune femme pour l'interroger à son tour. Ses yeux me répondirent avec une douceur désarmante que ses paupières voilèrent bientôt de pudeur.

Je n'en revenais toujours pas. Et plus je les observais, plus j'en concevais un étonnement toujours plus grand.

À côté de l'officier à l'habit vert, au revers rose garni de boutons de cuivre doré, bordé d'épaulettes frangées, au foulard noir dépassant du col droit de l'uniforme, à la croix à cinq branches bifides et émaillées de blanc de la Légion, se tenait une femme à la robe de velours noir aussi sobre qu'élégante. Son visage possédait la plus douce physionomie qui me fût jamais donnée d'admirer. Ses traits, à la fois délicats et nourris, enchantaient le cœur et animaient de frissons la chair. Ses yeux, d'un brun sombre brillant, se vêtaient de reflets troublants, trop lumineux pour n'être point source d'attrance, et trop fuyants pour manquer d'être poursuivis sans cesse. J'enviais le capitaine Meyer. Je mesurai alors le terrible sacrifice qu'il avait dû consentir pour m'amener en ce lieu merveilleux, écrin secret de ses amours. Il ne m'avait pas dit de me débrouiller, me donnant rendez-vous le lendemain matin à l'heure du départ du régiment. Il avait accepté le risque de ma présence auprès de celle qu'il devait jalousement chercher à préserver de toute atteinte extérieure. Je l'avoue, je n'aurais, à sa place, jamais accepté de me voir perdre, ne fussent que quelques instants, l'exclusivité de l'intimité avec une telle femme. Mais c'était, tout bien réfléchi, par sa générosité que le capitaine avait dû conquérir le cœur de la belle Chimène.

Ne le pouvant point par eux-mêmes, je me devais de les tirer de leur embarras :

« Capitaine Meyer, je suis vraiment désolé que les événements vous aient obligé à trahir le secret de votre bonheur, qui ne devait être connu que de vous seul. Je suis plein d'admiration pour votre couple et suis très touché par l'hospitalité que l'on se propose de m'offrir. Mais je ne puis accepter de troubler vos retrouvailles. Je vais donc prendre congé. Je vous jure, par ailleurs, mon Capitaine, d'enfouir au plus profond de mon cœur ce beau témoignage d'amour que j'ai découvert entre vous. Je vous en fais le serment. Vous avez ma parole d'officier. Et maintenant, je vous souhaite une bonne fin de journée.

— Capitaine Gardin...

— Non, mon Capitaine, ne me retenez pas. Elle est trop belle et mon cœur ne résisterait pas à feindre l'ignorance. Je vous envie, et c'est bien là assez vous avoir prévenu pour que vous me laissiez partir. Permettez-moi d'être heureux de votre bonheur, mais ne supportez pas que je puisse connaître un autre sentiment. Mon Capitaine, à présent, chassez-moi.

— Si vous le dites, Gardin. Enfin, merci...

— Merci à vous. »

Je me retirai. Jamais je ne m'étais senti aussi seul de ma vie, mais il le fallait. Le jour prenait des couleurs qui annonçaient la venue de la nuit. Je franchis le seuil de la demeure et m'en allai à pas rapides. Le vieux domestique m'interpella :

« *Capitan Gardan! Las llaves!* »

Le brave homme me courait après du mieux qu'il pouvait, brandissant les clefs de l'écurie. Je l'attendis. Puis, ensemble, nous allâmes récupérer mon cheval. Ceci fait, je montai en selle et partis.

Le soleil venait de descendre sous les nuages, embrasant l'horizon de son feu dévorant. Les plus belles nuances d'orange et de roses se mêlaient à l'incendie des rouges. C'était l'heure lugubre et fantastique entre chiens et loups. Je m'avançais à travers les ruelles tortueuses, inclinées, obscures, de Valladolid. Au détour d'une de ces ruelles, une lueur, filtrant d'un soupirail, attira mon attention. Je m'approchai. La chaussée était étroite. Une épaisse porte reposait sous un gros linteau. À gauche de l'entrée, le pavé scintillait comme une mare d'or pur. J'y sautai à pieds joints, éclaboussant mes bottes de lumière. J'attachai ensuite ma jument à l'anneau d'une borne proche. Puis, courbant la tête, j'entrai dans la taverne.

Un escalier en bois descendait au fond de cet endroit reclus. Les poutres pesaient au-dessus de ma tête de leur masse sombre et imposante. Deux lustres en fer, desquels dégoulinèrent des gâteaux de cire, éclairaient d'un jour sans joie le lieu.

Quelques Espagnols étaient attablés là. Leurs regards me transpercèrent : on m'eût lancé d'emblée des couteaux que je n'eusse pas moins senti le danger de rester là. Mais cet étrange soir, chez moi, les sentiments d'abandon furent plus forts que les sentiments de crainte. Je ne reculai pas. Je m'installai au fond, dos au mur, avec la perspective de pouvoir observer tout ce petit monde de malfaisants d'un seul mouvement d'œil. Ils étaient, tous les cinq, hirsutes, noirs, l'âme brûlée par la haine. Je les regardai en les bravant. Un Français, seul, cela devait leur paraître étrange et cacher un danger, certainement. Que venais-je faire dans cette taverne ? Ce devait être leur question. C'était également la mienne.

Finalement, un des hommes se leva et s'approcha. J'aurai juré qu'il allait me cracher à la figure et m'insulter ; il me demanda ce que je voulais.

« *Beber!* » répondis-je.

Il m'apporta une bouteille de vin et un gobelet sale. Je crachai dans le verre et l'essuyai du mieux que je pus. Je me mis à boire. Ce à quoi les Espagnols répondirent par un sourire lugubre. Saoul, évidemment, je devenais une proie plus facile. J'avais bien lu dans leurs pensées. Par défi, je remplissais à nouveau mon verre, et encore, et encore... La bouteille vide, j'en réclamai une autre, qu'on s'empressa de m'apporter. Ils tenaient mon ivresse en horreur, mais se flattaient de me voir m'y perdre. La tête me tournait.

Je voyais sans cesse revenir à mon esprit l'image magnifique de Veronica. J'étais ivre d'envie. Je l'imaginai entre mes bras, là, pour mon bon plaisir. Mais elle était dans les bras d'un autre. Et pourquoi lui, plutôt que moi ? À l'un l'amour, à l'autre, la solitude. Quelle injustice ! Et revenait toujours le visage de la belle dame. Ses yeux, ses joues, sa bouche... Soudain, je vis passer l'attelage de chevaux blancs. Ils marquaient le pas dans mon esprit. Son empreinte s'y fixa, indélébile. François n'avait-il pas parlé d'un attelage qui aurait conduit Pergollini à la mort ? La belle dame ne pouvait-elle pas être la Dame de Pique ? Après Pergollini, ce serait le tour de Meyer. Non, non, je délirais. Le visage de Veronica vint infirmer cette folle supposition. Elle avait la grâce de l'innocence et le charme fragile d'une personne réellement amoureuse. J'enviais à nouveau Meyer. Pourquoi lui ?

Je réclamai encore à boire. Je voyais les regards d'assassins des Espagnols danser la farandole autour de moi, s'écarquiller et rire de haine, m'accompagnant dans ma débauche, comme

le diable espérant la mort du pécheur. Ils s'amusaient follement de me voir si fou. Le moment n'allait cependant pas tarder où, tombant le masque de l'incitation, ils en viendraient à montrer les dents qui déchiquettent la proie devenue impuisante. Rassemblant mes forces, parvenant, avec la plus grande des peines, à coordonner mes mouvements, je pris le chemin de la sortie. Les monstres hésitèrent, pris au dépourvu. Ils restèrent assis, alors que je passai près d'eux. J'entamai l'escalade des marches qui menaient à la porte. L'un d'eux, le plus proche, se leva, poussant sa chaise en arrière dans un grincement sinistre. Aiguillonné par un frisson, je dégainai avec vivacité un pistolet. Le canon et mes yeux brillaient du désir de brûler la cervelle de l'impudent. Il le comprit aussitôt et revint lentement s'asseoir. Sans que j'eusse relâché mon attention, j'avais escaladé tout l'escalier. Malgré la fièvre de l'alcool, la peur continuait de m'alerter. Mais je sentais poindre le moment où j'allais tituber. J'ouvris précipitamment la porte et débouchai dans la nuit de la ruelle. La fraîcheur des ténèbres me sauva, balayant un instant, celui qui assura ma fuite, les brumes pesant sur mon esprit. Je me hissai sur mon cheval et l'éperonnai vivement. Sans trop voir où cela portait, je lâchai un coup de feu sur les ombres jaillissant dans mon dos. Je m'enfuis le plus loin possible...

Le martèlement des sabots résonnait horriblement dans ma tête. Je tanguais dangereusement sur ma selle, prenant de la gîte, à droite puis à gauche, selon les tournants. J'allais chavirer. Je tirai sur les rennes. Le cheval s'arrêta, puis marcha lentement. Je tombai lourdement...

J'avais les yeux révoltés dans le monde des rêves. J'écartai, vil voyeur, le pan d'une tenture. Je découvris les chairs pâles et entrelacées des amants. Veronica s'offrait, sous mes yeux

rouges de rage, au capitaine Meyer. Il embrassait sa peau nacrée. Elle le regardait faire. Je la regardais le regarder. J'avais encore espoir qu'elle ne l'aimât pas. Elle tira de sa chevelure noire de jais une épingle longue et scintillante. Sa main libre caressa la nuque du cavalier. Les doigts de la femme, belle en diable, tâtonnaient l'espace propice. L'autre main enfonça avec un art consommé le dard effilé. Du sang vint sourdre entre les spondyles du malheureux soldat. Un cri d'horreur ne put sortir de ma gorge. La tête de l'épingle brillait, dominant un bouillonnement écarlate. Je vis le visage vermeil de Veronica, et sa bouche pourpre et dégoulinante comme un fruit trop mûr. L'ange était maintenant fardé de luxure, et sa figure démente respirait le meurtre. Un jeu de cartes jaillit alors, répandant en l'air l'éventail de ses cartes. Du lot, je ne distinguai que la Dame de Pique !

Je me réveillai en hurlant ! Mes paupières sur mes yeux battaient la chamade. Ce n'étaient que ténèbres autour de moi. Je gisais sur le pavé, la tête éventrée de douleurs, l'haleine puant la vinasse. Je me redressai tant bien que mal. Pas si loin, mais trop loin encore pour un ivrogne titubant se trouvait une fontaine où buvait déjà mon cheval. Je parvins à gagner la margelle et plongeai jusqu'à mi-corps dans l'eau. Je m'ébrouai et replongeai. Les ablutions me réveillèrent assez pour me rendre la vigueur physique, mais point suffisamment encore pour calmer mes esprits. Je n'avais plus qu'une seule idée en tête : rejoindre à temps, si le drame ne s'était pas encore déroulé, le capitaine Meyer et l'arracher aux griffes de Veronica. Était-ce le souci de l'assistance à une personne supposée en danger, ou l'envie qui me poussait à retourner au pavillon, je n'aurais su le dire exactement ? Peut-être, traîtreu-

sement, les deux sentiments à la fois. Ah, si quelqu'un avait pu alors me garder d'une telle entreprise !

Je repris place en selle. Je cherchai parmi l'obscurité des rues, l'itinéraire qui conduisait à la demeure de Dona Veronica. Je cherchais désespérément un repère, un détail, qui m'eussent remis sur la piste. Je craignais pour la vie du capitaine. Je voulais démasquer cette femme tueuse. Je voulais la retrouver, lui mettre la main dessus. Il fallait que je la visse, que je la tinsse, que je l'obligeasse à l'aveu. Son visage, son visage opérait sur moi comme un charme puissant. Elle m'ensorcelait et, pour ce faire, elle ne pouvait être à mes yeux qu'une sorcière. J'en étais certain : sa beauté diaphane cachait une noire meurtrière. Derrière l'écran des apparences, l'âme pensait à l'âcre poison d'un philtre mortel, à l'étincelle qui court le long du stylet, du poignard, de la dague. Elle méditait le moyen le plus sûr pour donner la mort à son amant. Le choix de l'arme et de l'heure du crime n'en était peut-être pas encore arrêté, le raffinement et l'efficacité de l'exécution se disputant toujours la vie du capitaine. Je priai alors qu'ils ne s'accordassent point de sitôt, me laissant la possibilité d'intervenir à temps.

Je tournais et retournais, arpentant la ville, la nuit, combattant le sommeil, la peur, scrutant les ombres, le silence. Aucun signe ne venait me révéler le lieu du crime à venir, ou déjà commis. Je n'entendais que mon souffle empestant l'air de relents de vinasse, que le choc chaotique des sabots. Mon cheval était devenu mon maître : il me conduisait nulle part et partout... Nous devons être perdus. Mais où ? Dans Valladolid !

Je ne croisais aucune patrouille, et ce ne fut pas faute d'avoir tourné ! J'étais désespéré. Comment avais-je pu abandonner le capitaine ? Comment avais-je pu méconnaître les véritables intentions de Veronica ? Ah ! Veronica, Veronica... Son visage revenait sans cesse me hanter, me mordre l'âme, défier mes sens et ma raison. Je vacillais. Rien, non, rien n'eût alors pu m'empêcher de la revoir. Elle, toujours elle... Traîtreusement belle, diaboliquement belle, blanche et noire à la fois. Mon cœur, en détresse de son visage, l'espérait revoir. Était-il possible que je fusse amoureux ? Que je fusse amoureux fou ? Il eût alors fallu m'arrêter, m'empêcher, m'entraver, me sauver d'elle et de moi-même !

Je l'aimais. Oui, je l'aimais. Innocente ou meurtrière, je l'aimais. Meurtrière, même davantage, peut-être. Meyer mort, elle m'appartiendrait. Meyer, mort ? Non, je devais le sauver. Le sauver, le sauver...

Le porche au fond de la ruelle qui ouvrait sur la cour... Oui. Non. Si ! Je venais enfin de retrouver sa trace. Je passai sous l'arche et reconnus les bâtisses, l'écurie, la muraille de la terrasse, l'escalier. Je tombai de mon cheval, ramassai mon corps sur le pavé, puis me redressai en titubant. J'escaladai les marches, difficilement, laborieusement, comme à reculons. Enfin, je parvins sur la terrasse. Au détour d'un arbre, la demeure m'apparut, masse plus sombre que la nuit. Je me traînai jusque sur le seuil. J'assailis aussitôt la grille avec les poings :

« Ouvrez ! Ouvrez ! Au nom de l'Empereur, ouvrez !... Capitaine, j'arrive ! C'est moi, Gardin. Je viens vous sauver ! Fuyez, Capitaine, fuyez ! Fuyez, avant qu'elle ne vous tue ! Vous allez m'ouvrir ! Vous allez m'... »

Je dégringolai les quelques marches du perron. Je me retrouvai le cul par terre. Le portail demeurait clos.

« On va voir ce qu'on va voir ! » m'écriai-je en me redressant.

Je marchai, cette fois, à l'assaut de la façade. J'en empoignai le lierre qui descendait en longues tresses sur les pierres.

« À l'abordage ! Tenez bon, Capitaine, j'arrive !... »

Je grimpai assez haut pour me faire mal si jamais je devais tomber. Ce qui ne manqua pas de se produire. Un craquement sinistre se fit entendre, funeste présage de chute. Un cri d'effroi m'échappa, tandis que j'étais attiré vers le sol. Je tombai de toute ma masse, la chute de mon corps s'estompant au sol dans un bruit sourd. Je gisais maintenant, tout auréolé de débris de lierre.

Au grand balcon, j'entendis qu'on ouvrait une fenêtre. Une silhouette se pencha pour voir, en contrebas, ce qui se passait. Je redressai la tête :

« Capitaine... Capitaine Meyer... »

La nuque tout endolorie, ma voix retomba en même temps que ma tête.

Lorsque je revins à moi, deux silhouettes entourées de lumières balançaient au-dessus de mon corps. Je vis alors, un chandelier en main, qu'il approchait de mon visage, le capitaine Meyer. À ma vue, ses yeux vrillèrent d'étonnement. Il se pencha plus avant pour avoir l'assurance certaine de la découverte qu'il venait de faire. Je lui attrapai le bras et, ne voulant plus le lâcher, je me mis à articuler des bouts de phrases :

« Capitaine !... c'est Veronica qui a... c'est la mort !... la Dame de Pique... la Dame de Pique... Capitaine... Véronica... danger, Pergollini, mort... Capitaine !... »

— Gardin, mais vous êtes complètement ivre ! Et puis, que faites-vous là ? Vous nous aviez donné votre parole de nous laisser tranquilles. Qu'est-ce à dire ?

— Veronica... Veronica a tué... a tué Pergollini...

— Vous délirez, Gardin ! Vous êtes devenu fou, ma parole !

— Véronica... Véronica... il faut l'arrêter... l'arrêter...

— Gardin ! Il suffit ! Vous n'êtes même pas drôle. Allez cuver votre vin ailleurs.

— Rodolphe, *que pasa* ? demanda une voix féminine depuis le grand balcon.

— Ce n'est rien, mon amour. Juste un ivrogne. Avec Rodrigue, nous allons le redescendre dans la rue. Ceci fait, je te rejoins. Ne t'inquiète plus. Rentre donc plutôt, la nuit est fraîche. »

Le capitaine Meyer et Rodrigue me transportèrent ensuite jusqu'à l'écurie. Ils en ouvrirent une porte et me couchèrent dans le foin. Je retrouvai lentement mes esprits. Le vieux serviteur tenait un chandelier en main, tandis que le capitaine me parlait :

« Gardin, je vous tiens rancœur de cette intrusion. Nous en reparlerons demain. Je vous laisse cependant dormir là, dans la paille. Vous ne le méritez pas. Si je ne vous estimais pas par ailleurs, me rappelant vos qualités et vos exploits, je vous aurais volontiers abandonné dans la rue aux brigands... »

À ces mots, l'éclat fracassant de sabots vint remplir la petite cour. Le capitaine Meyer s'empara du chandelier de Rodrigue et en souffla les chandelles. L'irruption des cavaliers nous figea sur place. Nous restâmes muets et silencieux. De l'autre côté de la porte, encore entrebâillée, des sons de voix étouffées nous parvenaient. Meyer se risqua à se rapprocher de l'entrebâillement pour y jeter un œil.

Je distinguai à peine la haute silhouette du capitaine se tenant entre les deux portes. On entendait les chevaux marquer le pas dans la cour, leurs naseaux souffler. Des hommes aussi étaient là :

« *Ramirez, Alberto, con me !* »

Le capitaine Meyer me rejoignit silencieusement et me chuchota :

« Par les cornes du diable ! Des guérillas. J'en ai compté au moins sept. Trois sont montés à la villa. Je crains pour la vie de Veronica. Gardin ! Reprenez le dessus, on va avoir besoin de vous. »

À l'évocation du nom de guérilla, les dents de Rodrigue se mirent à claquer. Quant à moi, je ne pouvais m'empêcher de penser que la Dame de Pique nous avait tendu un piège.

« Debout, Gardin, ordonna Meyer, me rappelant à l'ordre. Dépêchez-vous, il n'y a pas une seconde à perdre ! »

Je me redressai en m'appuyant sur son bras. J'avais affreusement mal au dos. Mais ce n'était pas le moment de geindre, surtout que j'avais déjà souffert bien des cruelles avant ce soir-là. Je me targuais d'une réputation de dur à cuire. Alors, j'insultai la douleur en grimaçant et en étouffant des jurons dans ma gorge. J'avancai vers ma jument et retirai des chapeçons de selle mes pistolets. Meyer en tenait déjà un en main, ce à quoi s'ajoutèrent deux des miens, dont je le gratifiai.

Des pas se rapprochaient de la porte, soit que son entrebâillement les eût attirés, soit que les claquements de dents de Rodrigue les eussent conduits jusque là. Quoiqu'il en fût, le résultat fit que plusieurs des bandits se retrouvèrent groupés sous le feu de nos canons. J'ouvris d'un coup sec la porte. Trois décharges partirent en claquant, ébranlant la nuit. Trois formes s'effondrèrent à nos pieds. J'avais ajusté le mien à bout

portant, ce qui convenait parfaitement à une personne comme moi, encore un peu grise. Le bandit était grand, et je le vis s'effondrer en disparaissant sous un vêtement coupé en triangle et un chapeau en feutre à bords rabattus. Au même moment, Meyer en allumait deux autres, les foudroyant sur pieds.

Nous jaillîmes de l'écurie, comme des diables d'une boîte. Dans la cour, des chevaux se cabrèrent. Un quatrième homme en tenait les rênes. Dans la foulée, je le visai. Le coup claqua, abattant une pauvre monture, qui se mit aussi sec à hennir et à tressauter sur le pavé, secouée par d'horribles convulsions. Coup manqué, qui me valut, en retour, d'écooper d'un coup d'épingole, tout aussi mal ajusté, heureusement.

Sans perdre un instant, Meyer et moi courûmes vers l'escalier, le grimpâmes et, dans la foulée, traversâmes le jardin en terrasse. Sur le perron, un Espagnol nous disputa l'accès de la demeure. Il tira le premier, déchargeant sur nous son premier pistolet. Meyer répliqua, arrachant en même temps, de la tête du bandit, le foulard qui l'ornait et un bout de cervelle ! Il visait souvent juste, le Meyer. L'Espagnol s'écroula, son second pistolet chargé encore à la main. Le capitaine Meyer s'empressa de ramasser l'arme. Au moment même où il se baissait, un autre bandit, posté dans le vestibule, ouvrit le feu sur lui. À deux doigts près, la balle eût frappé le capitaine. Seul un peu de poudre brûla son habit. Le rescapé se vit ensuite immédiatement assaillir à l'arme blanche, toujours par le même Espagnol, qui renversa le capitaine, lui plantant dans l'épaule gauche la lame de son terrible poignard. Je jetai aussitôt mes pistolets, qui étaient vides, pour tirer mon sabre. J'accourus à la charge, tandis que le capitaine arrêtait à main nue un nouveau coup de poignard. Ses mains saignaient, lut-

tant contre le fer qui frappait. J'arrivai enfin, et pourfendai la tête du fanatique d'un puissant et lourd coup de sabre. Le mouvement n'était certes pas très académique, mais il ouvrit assez largement le crâne de l'énergumène pour le calmer de manière définitive. Le corps du bandit recouvrait maintenant celui du capitaine, que j'aidai à se dégager de dessous le cadavre.

« Veronica ! Il faut sauver Veronica ! », me hurla le capitaine tout sanguinolent.

J'obtempérai en m'introduisant plus avant dans la maison. Après avoir heurté au passage meubles et parois, je fis irruption dans le salon que j'avais visité quelques heures plus tôt. Veronica se tenait en son centre, immobile, drapée d'une chemise de nuit légère et de rayons de lune. À ses côtés, un homme, en costume grotesque et dépareillé, tira de sa ceinture vermeille un pistolet et me visa. Le chien s'abattit, mais le coup ne voulut point partir ! Il venait de faire long feu et me lança, de rage, à la figure son arme récalcitrante. J'eus tout juste le temps de me protéger le visage avec mon avant-bras. Le pistolet, tournoyant, heurta mon bras et vint rebondir sur le haut de mon crâne, avant de s'écraser contre un des battants de la porte du salon. Je vacillai, m'accrochant à un meuble dont j'emportai les bibelots en tombant à la renverse. Le chef des bandits en profita pour se saisir d'une petite table montée sur trépièdes, dont il se servit pour fracasser une fenêtre. Les carreaux et les croisillons de bois volèrent en éclats. L'homme acheva de nettoyer les bords de la fenêtre encore hérissés de débris de verre, afin de se dégager un passage ; et, tandis que je me relevai difficilement, il s'élança à travers l'espace ainsi libéré, pour rejoindre la nuit, fuyant par le jardin... Je m'avançai jusqu'à la fenêtre dévastée, d'où je pus observer la

silhouette du mécréant, tout auréolée de reflets de lune, s'évanouir peu à peu, jusqu'à disparaître définitivement par l'escalier de la terrasse.

Le capitaine fit alors son entrée dans le salon. Veronica poussa un cri horrifié, tant il était vrai que l'officier ressemblait à un moribond. Toutefois, et ce le premier moment de trouble passé, elle se précipita à sa rencontre, le soutint de son corps frêle, et l'aida à s'asseoir dans un fauteuil. Elle n'hésita pas à soulever le pan de sa chemise pour en déchirer des morceaux qu'elle devait aussitôt transformer en pansements. Je vis, dans l'intermède de cette transformation, ses jambes jusqu'à mi-cuisses. Sa peau m'apparut soyeuse et brillante dans la clarté lunaire. Mon sang m'ébouillanta l'esprit. Ma respiration se fit haletante. Enivré de vin et de concupiscence, j'avançai groggy, les yeux fiévreux. J'attrapai Veronica par le bras et la ramenai tout contre moi :

« Espèce de sale petite garce ! lui hurlai-je en baissant son visage de mon haleine fétide. Tu croyais faire la peau au capitaine, hein ! Et bien, tu vas voir ce qu'on leur fait, nous, aux assassins !

— Mais, mais, s'opposa Véronica de toute sa détermination, vous faites erreur. Ernesto ne venait pas tuer le capitaine, mais pour me réclamer de l'argent, car il sait que j'en ai depuis que mon père...

— Ferme-la, maudite catin ! »

Et je la repoussai violemment. Elle s'affala de tout son long sur un tapis brodé.

« C'est elle, la Dame de Pique... »

Je me retournai alors vers Meyer en disant ceci, lorsqu'un poing vigoureux me frappa en pleine face. Je titubai sous le choc. Le capitaine venait de m'assener une patate !

« Gardin ! Cette fois, vous venez de dépasser les limites. L'offense est trop grave ! Il me faut vous tuer, pour laver dans le sang l'insulte que vous avez faite à Dona Veronica. Les mots que vous avez prononcés contre elle sont odieux. Ils appellent la plus terrible colère... »

Ses yeux me comprimèrent la trachée, ce qui eut pour effet, comble du sort, de m'arracher un rôle incoercible. C'était aggraver mon cas irrémédiablement. Meyer me tua alors du regard, en attendant de le faire par les armes. Le capitaine s'en alla aussitôt chercher une paire d'épées.

Ce répit me laissa pourtant sans voix. Mon regard fut encore attiré par les mouvements du corps de Veronica qui se relevait. Ses yeux de biche aux abois et ses mèches de cheveux noirs défaits tombant sur ses épaules m'enflammèrent à nouveau. L'ingénue meurtrière, venimeuse à souhait, derrière ses apparences pleines de candeur, raviva en mon cœur le désir de la posséder. Dans la folie des sens, j'acceptai le propos du duel, espérant effectivement la mort du capitaine, afin de lui ravir définitivement sa maîtresse. Il revint avec deux épées de duellistes.

« Suivez-moi dehors, dans le jardin ! m'ordonna Meyer.

— Volontiers ! rétorquai-je. Je vais vous prendre la vie et votre maîtresse.

— C'est donc cela, espèce de salaud ! Je n'aurai donc aucun remords à vous tuer ! »

Le capitaine planta dans l'herbe une des épées, me la désignant. Je l'arrachai du sol et la pris en main comme un brandon ; elle s'anima de mon feu. Je portai traîtreusement l'assaut d'estoc, sans avoir préalablement salué mon adversaire. Meyer, redoutable bretteur, para l'injure que je lui faisais de la pointe de mon épée. Il repoussa violemment la lame ; je

reculai maladroitement, emporté avec elle. Les yeux du capitaine me lancèrent un regard féroce. La lune était rousse et son jour livide. Comme un loup-garou, j'en buvais l'effluve fatale. Tremblante sur le perron, vêtue d'un rien, les mains sur les épaules, Véronica suivait avec effroi nos passes d'armes.

Bien que blessé, sa chemise maculée de sang, le capitaine demeurait redoutable. Il ne semblait rien vouloir laisser au hasard. Il assouplissait son poignet, faisant évoluer en petits cercles provocateurs son épée devant lui. J'essayais de prendre une posture d'escrime digne de ce nom, mais j'en étais incapable et titubais à chaque pas. Meyer porta l'assaut à son tour, emportant en voltige mon épée en trois coups à l'écho métallique. Je reculai, que dis-je, je lâchai le terrain jusqu'à m'écrouler honteusement. Meyer aurait pu pousser son avantage et me tuer, mais il se ravisa. Reprenant sa garde de par devant lui, il attendit ensuite que je me relevasse. Ce que je fis laborieusement, pour, à peine redressé, retomber en plantant un genou en terre. Je m'aidais de la lame de l'épée comme d'une canne. C'était lamentable à voir. Enfin, je parvins à me tenir droit sur mes deux jambes, quoiqu'une légère oscillation menaçât toujours mon précaire équilibre.

« Il suffit ! me lança Meyer, exaspéré. Vous n'êtes pas en état de vous battre. À poursuivre, ce ne serait plus du duel, mais du meurtre. Ajournons l'affaire. Nous reprendrons ce propos lorsque vous aurez dessoulé. Je ne connais qu'une bonne cure de sommeil pour corriger un ivrogne. Quelle honte, Gardin ! Regardez-vous, mon pauvre. Vous faites vraiment pitié... »

Et le capitaine s'approcha vivement de moi, m'arrachant des mains mon épée sans que j'eusse même eu le réflexe de l'en empêcher. Sur ce, il m'empoigna et me conduisit hors de

la propriété, me bottant les fesses quand je traînais des pieds.  
Nous retrouvâmes Rodrigue en chemin :

« *Capitan Meyerre, que matanza ! Tres cadaveres !*

— *No importancia, Rodrigo. Son banditos.* »

Trois cadavres gisaient dans la petite cour, ainsi que le cheval que j'avais malencontreusement tué. Meyer me lâcha parmi les cadavres. Il alla chercher mon cheval à l'écurie, me hissa ensuite dessus et m'y ficela.

« De la sorte, Gardin, je vous expédie le plus loin possible de nous. Bonne chevauchée nocturne ! »

Et il frappa, d'une terrible claque, la croupe de ma jument. La pauvre bête m'emporta au galop...

#### SOMMAIRE

## CHAPITRE V

### Honorine

Le lendemain matin, 13 mai 1810, je fus aspergé d'un grand seau d'eau froide. Voilà ce que l'on peut appeler un réveil brutal !

J'avais dormi sur une paille, dans le poste de garde que tenaient des Grenadiers du 65<sup>e</sup> régiment de ligne. Patrouillant dans les rues de la ville, ils m'avaient trouvé en train de déambuler, ficelé sur un cheval. Je leur devais d'avoir passé le reste de la nuit au chaud, à l'abri des murs de leur poste de garde.

Les grenadiers se préparaient à rejoindre leur compagnie pour le rassemblement du matin. Je gisais encore sur ma paille, lorsqu'ils s'apprêtaient à quitter le poste. Ils me ramassèrent, pour ainsi dire, avec leurs affaires. Ils mirent au dos leurs havresacs et m'arrosèrent :

« Eh, le dragon, debout ! C'est l'heure de lever le camp. Nous, en tout cas, on s'en va... »

Ce qu'ils firent, enfilant leurs bonnets d'ourson à plumets écarlates, tout de suite après avoir franchi le seuil de la maison. Je quittai également, derrière eux, cette maison aménagée, l'espace d'une nuit, en corps de garde.

Je retrouvai ma jument dehors et resserrai les étrivières le long de ses flancs, tandis que s'éloignait la patrouille en fredonnant un air à la mode :

« J'aime l'oignon frit à l'huile,  
J'aime l'oignon quand il est bon,

J'aime l'oignon frit à l'huile,  
J'aime l'oignon quand il est bon,  
Au pas camarad', au pas camarad'  
Au pas, au pas, au pas,  
Au pas camarad', au pas camarad'  
Au pas, au pas, au pas... »

Ils allaient certainement faire la pause casse-croûte du matin. De mon côté, j'espérais qu'ils m'avaient secoué assez tôt, afin que je ne manquasse pas le départ de mon propre régiment.

Il fallait rejoindre la Casa Grande. Je montai en selle. J'eus très mal : j'avais les reins en compote. À chaque mouvement du cheval, une douleur aiguë comme un coup de poignard m'aiguillonnait dans le bas du dos. Avec le retour de la douleur lombaire, revint aussi le souvenir des événements de la soirée. Meyer et moi, nous nous étions défiés en duel. Que dis-je ? Nous nous étions battus en duel ! Qui avait gagné ? À l'évidence, ce devait être moi, puisque j'étais toujours en vie. Mais non, mais non, je devais m'égarer, ma mémoire me jouant un drôle de tour. À la vérité, je ne me rappelais plus très bien de l'affaire ni de son déroulement. Veronica, les guérillas, le duel... Un mauvais rêve, voilà tout. Mais, de cela non plus, je n'étais pas très sûr ! Cela m'apprendrait au moins à ne plus boire autant, car, avec la gueule de bois que je me payais, j'avais dû pas mal me "pochetroner" ! La tête comme si on l'avait cogné contre une enclume, je cherchais douloureusement mon chemin.

Arrivé à la Casa Grande, le régiment avait déjà bougé. Je lui courais après... Vraiment, depuis quelques jours, tout allait de travers. À ce rythme, j'allais bien finir par me faire tuer avant même d'avoir atteint les champs de bataille. Il fallait

impérativement que je reprenne un peu d'influence sur le cours des choses. Nous étions en route pour faire l'histoire, pour créer les événements, et non pas pour les subir passivement ! L'avenir devait obéir à ma volonté !

Je rejoignis enfin la queue de colonne du 15<sup>e</sup> régiment de dragons dans les faubourgs sud-ouest de la ville. Trois charriots, tirés par des bœufs, s'intercalaient entre chaque compagnie, les séparant les unes des autres. La compagnie d'élite de Pierre Leberton fermait la marche. Je poussai mon cheval pour rattraper le convoi.

Nous longions, en descendant le Paseo de Zorilla, des bois de chênes verts. Les ombres des grands feuillus baignaient de fraîcheur le chemin. Une douce fragrance sylvestre nous enivrait de son charme odorant. Je dépassai mes confrères dragons de la compagnie d'élite pour rejoindre, en tête, ma place auprès de mes hommes.

François Lozac, Louis-Armand d'Alencourt et Jean Tomasson saluèrent ma venue. Juste devant eux chevauchait le colonel, talonné par son second et leurs ordonnances.

« Mes respects du matin, mon colonel, lui dis-je aussitôt qu'il remarqua ma présence.

— Ah, voici le capitaine Gardin ! répondit notre chef sur un ton narquois. Les gendarmes ne vous ont pas empêché de dormir, si je considère l'heure à laquelle vous nous ralliez ! Mais peut-être vous êtes-vous assommé contre le montant de votre lit ?

— Vous dites, mon colonel ?

— Que vous avez une affreuse bosse sur le haut du crâne !

— Euh... oui, en effet, constatai-je en passant la main sur le front.

— Et le capitaine Meyer ?

— Comment, m'exclamai-je, il n'est pas ici ?

— Non, si j'en crois mes yeux. Ce n'est guère rassurant sur son sort. La gendarmerie l'aura donc épinglé. Tant pis pour lui, il n'a plus qu'à se débrouiller tout seul, maintenant. Ce n'est pourtant pas sorcier de se faire oublier une soirée durant, tout de même ! S'il s'est fait attraper, je ne le lui pardonnerai pas. »

Après ce petit entretien, je décidai de rejoindre la compagnie de mes amis officiers. Je fis tourner bride à mon cheval, tirant sur les rênes en pivotant des épaules. Il y eut alors un bruit de craquement au niveau du bas du dos. Je restais misérablement bloqué dans cette position de torsion. Mon cheval, suivant infailliblement l'ordre de départ de tourner, décrivit un cercle complet. Après une première révolution, il commença à en exécuter une seconde. Je demeurais toujours bloqué. La situation était grotesque. Les cavaliers qui venaient derrière moi étaient obligés de me contourner, car je gênais le passage à tourner ainsi sur place. Je désespérais à décrire des cercles comme au manège, quand, enfin, François vint à mon secours. Il attrapa ma jument par le mors et la guida sur le bas-côté.

« François, le suppliai-je, conduisez-moi à un des chariots ! Il me faut m'allonger. J'ai le dos bloqué, et la douleur en est terrible.

— Oui, mon Capitaine. Tout de suite, mon Capitaine ! »

Quel spectacle, et quelle honte ! Car, pour gagner le premier chariot, je dus remonter le long de toute la colonne de ma compagnie, assis de travers sur ma selle. Nous longeâmes avec François un grand chariot bâché. À l'arrière, nous en écartâmes la toile afin que je me frayasse un passage à l'intérieur, m'y glissant tant bien que mal. Mais que ne vîmes-nous

pas ! Une vivandière, assise au fond de l'habitacle sur une malle en osier, recevait les caresses d'un dragon entreprenant. La dénommée Augustine, ses jupons retroussés sur le haut des cuisses, les jambes écartées, habillées de gros bas en laine retenus au-dessus des genoux par des jarretières grossièrement improvisées en chutes de tissus et en bouts de ficelles, les pieds dans des sabots, son opulente poitrine débordant de son corsage entrouvert, accueillait avec ferveur les baisers enflammés du soldat à genoux devant elle. À notre vue, la généreuse vivandière rappela à l'ordre son homme en lui tapant sur l'épaule. Le dragon se retourna vers nous, grognon :

« Chacun son tour ! J'ai pas fini. »

Je reconnus alors notre aimable vétérinaire qui, à l'évidence, ne soignait pas que les bêtes.

« Je suis désolé, rétorquai-je, mais il me faut impérativement m'allonger... »

— On est tous pareils, je sais bien, concéda le vétérinaire. Toutefois, mon Capitaine, il faudra attendre. Ne vous en faites pas, votre tour viendra bientôt. Après moi, c'est au tour d'Octave Barlien, le maréchal ferrant. Il y aura encore à venir le Commissionnaire. Après quoi, vous pouvez vous inscrire à sa suite.

— Vous faites fausse route : je ne désire que me détendre un petit moment, le temps de retrouver un peu d'aisance. Vous comprenez, je ne tiens plus en selle... »

— Mon Capitaine, le privilège du grade, en cette circonstance, n'a pas de valeur. La règle qui commande, c'est la faveur d'Augustine et l'ordre d'arrivée.

— Il me faut parler plus clairement à ce que je vois, car vous vous méprenez totalement sur mes intentions. J'ai les reins bloqués. J'ai très mal. Il me faut me coucher, m'allonger,

me détendre... Enfin, je veux dire, prendre une position relaxante... Enfin, quoi, me remettre en place les vertèbres ! Vous saisissez ?

— Ce n'est pas avec des métaphores douteuses que vous allez me piquer la place, nom d'une pipe ! Vous me prenez pour un idiot, ou quoi ?

— Je crois qu'il n'y a rien de bon à tirer de ce chariot-là, intervint François.

— Mais si, s'insurgea le vétérinaire, mais chacun à son tour. C'est la règle, quoi !

— Vous avez raison, lieutenant Lozac, on s'en va. Allons voir si un autre chariot est plus accueillant. »

Et, sur ces mots, je demandai à François de me conduire à l'attelage suivant.

Nous tombâmes alors sur la Jeanne, heureusement seule, et sur la Francine, pour le moins décatie et peu avenante, ce qui, enfin, était gage de repos pour mon pauvre dos. J'avais cependant oublié que la Francine se prévalait de quelques dons de rebouteux. Elle me prit donc, aussitôt connu mon mal de reins, en charge, se faisant un devoir de me manipuler un peu.

La pauvre femme était tout en angles. Je sentais les jointures de ses articulations me presser. Elle n'était pas bien forte, mais parvint tout de même, à ma plus grande surprise, à me remuer et à me faire craquer. J'eus alors un regard médusé, qui arracha un gros soupir à la Francine tout épuisée. Ses efforts venaient d'être payants. À coup sûr, j'étais débloqué, mais je me sentais tout patraque. J'avais maintenant la nausée et commençais à défaillir. La Francine m'appliqua immédiatement deux ou trois claques. La Jeanne m'apporta une fiolinette de gnôle. La première gorgée me fit le plus grand

bien. Je saluai son bon effet en en reprenant une seconde, qui elle-même méritait qu'on l'arrosât...

« Doucement, capitaine ! », me gourmanda gentiment la Jeanne.

La plantureuse cantinière se tenait tout près de moi, lorsqu'un ordre de notre colonel arrêta notre colonne. Les essieux des chariots grincèrent, les armatures soutenant les bâches tremblèrent, les montants vibrèrent, et les roues reparurent légèrement en arrière, avant de s'immobiliser totalement. Dans ce mouvement brusque qui nous secoua, la Jeanne perdit l'équilibre et vint s'affaler sur moi ! Elle était, pour le moins, lourde et rebondie, ce qui ajouta l'étouffement à l'écrasement. Francine se précipita pour me sauver, accusant aussitôt la Jeanne de vouloir saboter tout le travail qu'elle avait fait sur ma personne. Il faut bien dire que la chute de la cantinière ne m'aidait pas à aller mieux...

Dépouillé du corps de cette femme généreusement bâtie, je me sentis ridiculement maigrichon, comme exposé et chétif. Elle devait drôlement bien le couvrir, notre maréchal des logis-chef Tomasson !

Enfin, je demandai à François Lozac ce qui se passait à l'extérieur.

« Une voiture à quatre chevaux nous a rejoints, mon Capitaine. Il y a aussi un autre attelage qui tire un long caisson. Un aide de camp, certainement d'un général de brigade, si j'en juge par le brassard bleu azur qu'il porte au bras, s'approche de notre colonel pour le saluer... Oui, voilà, c'est très courtoisement fait. L'aide de camp vient d'ôter son chapeau au grand plumet bleu clair. Dites, mon Capitaine, il a un bel uniforme, cet aide de camp. Son habit est superbe, bleu marine à parements bleu azur, le revers ouvert en pointe laissant appa-

raître un gilet écarlate. Ouah ! il porte des bottes à la hussarde, avec des glands en or qui y pendent. C'est très seyant. Et puis, ce n'est pas tout : ses épaulettes sont en or, et avec aiguillettes...

— Bon, ça suffit, lieutenant Lozac, le coupai-je. On n'est pas à la revue du Carrousel. Je vous rappelle que vous êtes dragon : c'est de notre uniforme que vous devriez être fier. Qu'est-ce que ça veut dire, enfin, ce goût pour les accoutrements d'aide de camp ? Vous n'allez pas commencer à nous faire des infidélités, hein ? Racontez-moi plutôt ce qui se passe.

— Bien, mon Capitaine.

— Je vous écoute, Lozac !

— Et bien, notre colonel s'est avancé à cheval, en compagnie de l'aide de camp, vers la portière de la grande voiture. Un homme vient d'en baisser la vitre.

— À quoi ressemble-t-il ?

— Il a un gros visage, le front haut et dégagé, les cheveux qui frisent et tout gris. Des favoris lui mangent les joues. Ce doit être un général, son col est brodé de lauriers d'or !

— Bien sûr que c'est un général ! C'est même le général baron Simon. Nous sommes chargés de l'escorter jusqu'à Valladolid, où il doit prendre un commandement au sein du VI<sup>e</sup> corps d'armée.

— Ah, bon ? s'étonna François.

— Mais arrêtez de bayer aux corneilles. Que se passe-t-il, maintenant ? Parlez !

— Un des hommes de l'attelage du caisson avance et salue le général, puis le colonel.

— Oui, je vois. Ce doit être l'intendant des postes impériales. Il vient confier le convoiement des dépêches et du courrier à notre colonel.

— Si vous voyez si bien d'où vous êtes, mon Capitaine, se fâcha François, contrarié, délivrez-moi de cette ridicule tâche de perroquet que vous me faites jouer !

— Ne le prenez pas mal. Allez, poursuivez donc. Que se passe-t-il, encore ?

— Des gendarmes viennent d'arriver.

— Vous me charriez, François ! N'est-ce pas ?

— Je ne me le permettrai pas, mon Capitaine.

— Et alors ?

— Et alors, quoi ?

— Mais que font-ils, triple buse !

— Ils musardent...

— Comment ça, ils musardent ?

— Mais oui, vous avez une fois de plus raison, ils ne sont pas là par hasard. Je croyais qu'ils flânaient, mais on dirait qu'une affaire importante les dirige sur nous...

— Aïe, ils viennent me chercher !

— Vous dites encore vrai. Ils entreprennent de fouiller les chariots. Un gendarme vient de monter dans celui d'Augustine. Il a fait chou blanc ! C'est drôle à voir, la tête qu'il fait ! On dirait qu'il a vu...

— Notre bougre de vétérinaire en pleines manœuvres. »

François partit d'un grand éclat de rire !

« Lieutenant, lieutenant, reprenez-vous, m'inquiétai-je. Vous allez nous faire prendre. Chut ! »

Le gendarme qui inspectait les chariots vint aux abords de celui qui m'abritait. François avait les joues empourprées et

ne pouvait s'empêcher de pouffer de rire. Le gendarme lui jeta un regard mauvais :

« J'ai assez vu de putasseries comme ça ! J'espère pour vous que ce chariot est bien tenu, ou j'embarque toutes vos femelles !

— Rassurez-vous, brigadier, expliqua François au gendarme, là-bas on régale, ici on restaure. »

La finesse du propos échappa au gendarme, qui monta à bord en se demandant si François ne se moquait pas un peu de lui. Son œil autoritaire scrutait le jeune officier, soucieux de prévenir toute atteinte au prestige du corps de la gendarmerie. Mais François Lozac ne fit que lui sourire aimablement, le priant de visiter l'habitable du chariot.

Le gendarme vit la Francine et la Jeanne, les dévisagea, souleva quelques affaires et ouvrit quelques malles, puis ressortit bredouille. François avait le visage contracté par une envie furieuse de rire. Le gendarme interrogea une nouvelle fois du regard l'intention du jeune officier. Le lieutenant Lozac fit un effort extraordinaire pour ne pas donner l'impression de se moquer, passant sa main sur sa bouche, détournant ses yeux. Le gendarme s'éloigna, visiblement agacé. Il alla inspecter le dernier chariot que gardait la compagnie d'élite.

Le danger passé, je sortis de ma cachette, soulevant l'avalanche étouffante des kilos de jupons de la Jeanne. Je fis irruption d'entre ses jambes comme un nouveau-né à la liberté. J'embrassai sur la joue, avec une galante pudeur, ma bienfaitrice. Je la fis rougir. Elle était vraiment sympathique.

« Rien à signaler ! », hurla le gendarme qui venait de visiter le dernier chariot.

Sur ces entrefaites, le convoi reprit son mouvement. La voiture du général Simon et l'attelage de la malle des postes intégrèrent alors notre colonne.

Lorsque nous eûmes dépassé les gendarmes et déjoué toutes leurs observations, même les plus tatillonnes et les plus lointaines, François explosa de rire, et son rire résonna. Nous franchîmes ensuite un pont qui enjambait le Rio Pisuerga, toujours accompagnés par les rires joyeux du jeune dragon hilare. François en pleurait. Son beau visage lisse et joufflu accueillait, sous une toison de cheveux bruns, les larmes qui coulaient de ses yeux couleur noisette. Avec ses boucles, on eût dit un gamin.

La voiture du général avait trouvé une place juste après notre chariot. Un cocher en habits civils, flanqué d'un acolyte du même acabit, se tenait perché sur une haute banquette, d'où il dirigeait l'attelage. Sur le toit du véhicule étaient arrimées des malles de voyage ainsi qu'une volière où s'égosillaient des serins tout excités. Le général devait être animé d'une passion pour les petits oiseaux !... L'on voyait alors tellement de choses étonnantes qu'on ne les relevait que lorsque leur curiosité nous empêchait de poursuivre notre route. Le présage d'oiseaux ne retint donc guère plus que cela notre attention.

Nous prîmes, dans la direction du sud-ouest, la route de Salamanque. Voilà, nous étions partis pour un long voyage jusqu'à Lisbonne. Derrière nous, Valladolid vibrait de reflets sous le soleil. Nous observions la ville diminuer d'importance à nos yeux, au fur et à mesure que notre progression vers Salamanque nous éloignait d'elle. Je ne regrettais pas de la quitter. Elle m'était devenue hideuse et macabre depuis la mort du lieutenant Pergollini. Pouah ! Allez, en route vers Salamanque...

Chemin faisant, l'aide de camp qui avait salué notre colonel vint aborder François Lozac :

« Vous êtes bien gai, Monsieur. Je me présente : capitaine Destouche.

— Enchanté. Sous-lieutenant François Lozac.

— Mais, peut-être vouliez-vous rire tout seul encore un moment ? J'espère ne pas venir gâcher votre bonne humeur ?

— Non, non, pas du tout, répondit poliment François, avec du sourire encore plein les lèvres et des gloussements intermittents dans la bouche. C'est moi qui vous prie de m'excuser... »

Et le jeune dragon repartit d'un énorme fou rire !

« Je vois que vous êtes plein de ressources et que votre joie est inaltérable, s'avisa le capitaine Destouche. Serait-il indiscret de vous demander pourquoi vous riez tant ?

— C'est trop de cocasseries pour une seule et même matinée, voyez-vous. Et puis, ces oiseaux qui piaffent sur la tête de votre général... »

François accompagna la fin de sa phrase par une montée en puissance de rires. Les sons venaient d'éclater en un vibrant allégo vivace ! Il riait alors tellement de bon cœur que l'autre n'y vit aucune offense.

« Je ne voudrais d'aucune sorte briser l'objet de votre amusement, mais en ce qui concerne la volière, je peux vous affirmer qu'elle n'appartient pas au général, mais... »

— Il n'aurait plus manqué que cela ! Votre général entourant de soins ses petits oiseaux, c'est à mourir de rire !... »

Et, cette fois, c'en était trop pour notre jeune ami, qui explosa littéralement de rire, à tel point qu'il dut s'éloigner pour se laisser choir !...

Étendu dans la prairie, il cherchait en vain à reprendre son souffle. L'aide de camp ne le laissa pas en paix, le poursuivant de son propos risible :

« Lieutenant, la volière n'appartient pas au général...

— Je sais, je sais !... Vous venez de me le dire !... Ah, ah, ah !... »

François se roulait maintenant par terre, plié en deux.

« J'insiste, intervint le capitaine Destouche, la volière appartient...

— Oh, non ! Oh, non, pitié ! Je vous en supplie, ne dites plus rien !... ah, ah, ahahah !...

— Mais enfin, s'insurgea l'aide de camp, la volière appartient à la fille du général, Honorine ! Tenez-vous-le pour dit ! La volière appartient à Honorine !

— Hono... Ho, ho, ho, ho !... hohohohohono !...

— Ho-no-ri-ne !

— Honorine ? répéta François en essayant de récupérer.

— Oui, tout à fait. »

François parvint enfin à retrouver un peu de calme et put détendre ses zygomatiques.

« Capitaine, je vous prie de m'excuser, mais vous m'avez odieusement harcelé. Vous savez, vous avez failli me tuer... Je crois que ça va aller mieux, maintenant. »

François s'était couché sur un tapis de fleurs jaunes. Toutes les prairies alentour étaient diaprées de mille et une couleurs printanières. Les fleurs, par myriades, encerclaient de petits bosquets d'orangers, dont les fruits, déjà mûrs, ne demandaient qu'à être cueillis.

Le lieutenant Lozac et le capitaine Destouche remontèrent à cheval et rattrapèrent la queue de peloton du convoi. Ils restèrent à l'arrière, ayant pour horizon les bonnets d'ourson à

plumets écarlates des cavaliers de la compagnie d'élite. La mine ravie, ils bavardaient en flânant :

« Oui, Honorine est la fille unique, et ô combien chérie, du général Edouard-François Simon. Le général est veuf depuis autant d'années qu'en porte sa fille, la pauvre enfant ayant perdu sa mère à la naissance. Sa fille est son unique famille, puisque l'homme ne s'est pas remarié. Ils sont tous les deux inséparables.

— Vous voulez dire que le général a emmené sa fille avec lui en Espagne ?

— Tout à fait. Elle voyage en ce moment même en sa compagnie.

— Dans la voiture à la volière ?

— Bien sûr. La volière suit la jeune fille partout.

— Et, est-elle jolie ?

— Vous posez là, mon cher, la plus judicieuse des questions.

— Et qu'est-ce à dire ?

— Mon cœur, qu'elle a déjà depuis longtemps troublé, ne saurait vous répondre autrement que par l'affirmative la plus catégorique. Elle est la beauté même. Il ne lui manque pour être Vénus, que la nudité, ses pieds baignant dans un bénitier géant.

— Ne me dites pas qu'elle ressemble à cette inaccessible déesse qu'a peinte le maître italien, dans un moment d'inspiration inouïe !

— Si, je vous assure, elle projette du charme, comme le soleil sa lumière. Vous verrez, vous aussi, elle vous éblouira.

— Vous me taquinez pour rien, car je sens bien qu'elle est déjà vôtre.

— Ah, soupira le jeune capitaine, si cela pouvait être vrai. C'est le plus beau parti que je connaisse. Sa jeunesse se pare de plus, du titre de baronne d'Empire. Vous savez, elle a fait très bonne figure et forte impression au mariage de L'Empereur et de Marie-Louise d'Autriche. Combien de soupirants galonnés d'or et auréolés de gloire ont, à cette merveilleuse occasion, tourné autour d'elle ? Je ne parviens même plus à les recenser. La concurrence est rude et douloureuse. Comme vous me découvrez, je ne suis qu'un simple capitaine. Je ne suis même pas légionnaire, ce qui aux yeux de son Père est rédhibitoire.

— En somme, il vous faudrait la Croix. La chance vous sourit : cette Campagne va vous offrir les moyens de prouver votre grande valeur, et vous ouvrir le chemin de l'octroi de la suprême distinction.

— Vous êtes un optimiste né, lieutenant Lozac !

— Pas encore lieutenant, mon Capitaine, mais sous-lieutenant. Fort heureusement, à ce propos, la Croix se moque du grade : elle peut être décrochée par n'importe quel homme du rang, pourvu qu'il soit un brave. Seul, le mérite est récompensé. C'est vraiment la plus belle des médailles. Blanche et or, avec un cordon rouge, elle frappe l'œil et identifie un homme plus qu'un long discours élogieux. J'ai, moi-même, l'ambition de l'accrocher un jour à ma poitrine.

— Ah, ah ! À tout hasard, me chercheriez-vous sur le chemin de la concurrence ? Je vous préviens, Honorine est ma raison de vivre, et de vivre héroïquement. Vous-même devenu légionnaire, je ne vous la céderai jamais !

— Mais, comment voulez-vous que je vous concurrence ? Je ne la connais même pas, et vous êtes, de votre côté, tous les

jours auprès d'elle en tant qu'aide de camp de son père. Dites-moi, ne seriez-vous pas d'une jalousie malade ?

— Vous me comprendrez mieux lorsque vous l'aurez vue.

— Si vous le dites... Mais à trop me vanter son charme, vous risquez de me trouver déçu à l'occasion de sa rencontre.

— Si cela se produit, c'est que vous êtes sot ou aveugle ! »

Pendant ce temps, nous progressions. La matinée était superbe, se parant des plus beaux effets et nous enchantant. Nous longions, depuis quelques lieues, la rive gauche du Rio Pisuerga, en en suivant les flots. L'eau était limpide, avec des reflets argentés miroitants. Sur les bords de la rivière, nous vîmes des soldats appliqués à laver du linge dans les eaux claires. Contre des pierres plates, sur le flanc desquels le cours de la rivière venait glisser, les hommes brossaient, frappaient, nettoyaient et essoraient des chemises, des culottes de pantalon, des guêtres, du linge de corps... Deux d'entre eux, qui, visiblement, appartenaient à un régiment d'infanterie, se présentèrent à la croisée de notre route en poussant une brouette, sur laquelle était amoncelée une impressionnante pyramide de linge, encore tout humide. Nous leur coupions le passage et ils durent attendre, avant de pouvoir traverser la route, que toute notre colonne s'écoulât devant eux.

Nos dragons les regardaient, du haut de leurs destriers, avec mépris. De sous son casque de bronze, l'un des nôtres osa formuler à voix haute ce que nous pensions tout bas de la corvée de linge des piétons pétrifiés devant nos chevaux :

« Eh, les gars, visez-moi ça un peu ! Les lavandières ont de la moustache !

— Les lavandières ont le cul propre, au moins ! rétorqua un des fantassins, piqué à vif.

— Répète voir un peu ça !

— C'est bien ce que je pensais : y'a qu'un cul crotté pour se fâcher tout rouge ! »

Le dragon visé sortit du rang et chargea les deux piétons, qui s'enfuirent... Le cavalier les poursuivit jusqu'à la rivière où, comme un imbécile, il se retrouva seul au milieu d'une meute d'assaillants. Les lavandières le désarçonnèrent et commencèrent à le corriger à coup de battoirs !

D'autres dragons s'élancèrent à sa rescousse. Ils tirèrent leurs lattes pour en frapper le groupe hystérique. L'incident tournait à l'affrontement. C'était encore une fois à ma compagnie qu'on devait l'origine du désordre !

Le lieutenant d'Alencourt s'aperçut enfin de ce qui se passait dans son dos :

« Carlin ! cria-t-il. Trompette Carlin, sonnez immédiatement le ralliement.

— À vos ordres, mon Lieutenant ! »

Aussitôt, le brave trompette poussa ses notes stridentes, rappelant à l'ordre les dragons querelleurs. Dieu merci pour le prestige de ma compagnie, mes hommes refluèrent, abandonnant la lutte.

« Rentrez dans le rang ! gronda d'Alencourt. Et que je ne vous vois plus broncher ! »

Penauds, les cavaliers reprirent leurs places respectives.

Sous les yeux du colonel, l'incident était tout à fait malvenu. N'aurait-il pas pu faire l'économie d'une parole blessante, ce dragon "à la manque" qui avait mis le feu aux poudres ? J'appris par la suite que nous devions la réussite de cette prestation remarquée au talent du brigadier André Decordé. Ce n'était pas la première fois que ce mauvais esprit s'autorisait une bravade. J'allais lui en faire passer le goût, croyez-moi !

Enfin, l'altercation réglée, nous poursuivîmes. Nous dépassâmes, sur notre droite, le village de Simancas. La campagne était toujours aussi belle. Sur notre gauche, chantaient les eaux du Rio Pisuerga. Face à nous, à quelques kilomètres de là, un château, accroché à un piton rocheux, faisait irruption dans la plaine. On eût dit une fortification du Moyen Âge, avec ses tours, ses chemins de ronde, ses murailles crénelées, ses échauguettes et son imposant donjon. Un chemin, qui se détachait de notre route, serpentait jusqu'au château. Non loin du point de départ de ce chemin s'élevait une autre éminence, beaucoup moins prononcée que celle qui supportait l'édification médiévale. L'élévation en question était couronnée, quant à elle, par un petit cimetière.

Ce lieu du repos des morts se trouvait ceinturé par un muret de pierres blanches, encadrant, sur l'un des côtés délimitant son vaste périmètre, un grand portail en fer forgé. Au sommet de l'entrée ouvragée étaient représentées les armes de quelques Grands d'Espagne. Ce décor retint toute mon attention.

Lorsqu'on eut fini de me décrire l'endroit, je ne pus m'empêcher de penser à la mort de Pergollini et à ce qu'en avait dit l'adjudant de Place, Gaspar Foulque. Je fis aussitôt mander le lieutenant d'Alencourt et, ce dernier à peine arrivé à mon chevet, je le mis au courant de toute l'affaire. Il n'hésita pas un instant à aller chercher la confirmation de mes hypothèses. Il partit au galop en direction du cimetière...

Le lieutenant Lozac reconnut d'Alencourt, qui se détachait de la colonne pour aller seul courir la campagne. Il remonta aussitôt, toujours accompagné par l'aide de camp du général Simon, jusqu'à mon niveau pour se faire expliquer, lui aussi, la situation. François avait un sacré coup d'œil, auquel rien

n'échappait. Du reste, que m'importait, en cette affaire, de lui cacher ma découverte.

Aussitôt instruit, François fit faire volte-face à sa monture. Le capitaine Destouche l'apostropha au passage :

« Eh ! Sous-lieutenant Lozac, où allez-vous comme ça ?

— Au cimetière, Capitaine, vérifier une inscription.

— Je vous suis ! »

Et les deux cavaliers éperonnèrent de concert leurs chevaux. Ils s'élançèrent à la conquête de l'éminence, gravissant au grand galop sa longue pente...

Parvenu au sommet devant les grilles ouvertes du portail, ils mirent pied à terre. Le cheval du lieutenant d'Alencourt se tenait à l'entrée, broutant quelques herbes. Il y avait également sur place une traverse de train d'artillerie que tiraient quatre chevaux, eux aussi à l'arrêt, s'ébrouant et frappant le sol de leurs sabots. Ils ne semblaient pas très bien supporter la chaleur. Des mouches les énervaient de leur vol harassant, provoquant des secousses continues de leurs crinières.

Lozac et Destouche s'avancèrent dans le cimetière, croisant du regard les croix dressées de toutes parts. Ils aperçurent sur la droite, le long d'un muret, le lieutenant d'Alencourt, en pleine conversation avec trois hommes. Deux d'entre eux pelletaient de la terre. Ils en remplissaient une fosse fraîchement creusée. Les pierres blanches du cimetière, chargées de lumière, aveuglaient. Le troisième homme était un sergent-major, des chevrons couleur chamois et or couvrant ses deux bras au-dessus des coudes et au bas des manches. L'homme portait un pantalon ample, taillé dans une défroque de capucin et dans laquelle ses jambes flottaient. L'emploi d'un expédient maintenait l'article en place : la défroque était retenue sous

son gros ventre par de la ficelle. Il répondait avec mauvaise grâce aux questions du lieutenant d'Alencourt.

Lozac, toujours suivi de Destouche, s'approcha. D'Alencourt lui fit signe de les rejoindre. Le sergent-major et les trois fossoyeurs, qui étaient eux aussi des soldats français, accueillirent les nouveaux venus avec des visages fermés.

« Le sergent-major, expliqua d'Alencourt, vient de me confirmer qu'ils étaient en train d'enterrer le lieutenant Pergollini au moment où je suis arrivé. C'est là-bas, montera-t-il du doigt, sur la rive du Rio Pisuerga, qu'ils ont recueilli la dépouille de notre ami.

— Le lieutenant Pergollini mérite une vraie cérémonie, se plaignit François en jugeant de la mauvaise mine des apprentis croque-morts et de leurs manières peu raffinées.

— Vous avez entièrement raison, acquiesça d'Alencourt. Nous allons prévenir notre colonel et lui demander que nous rendions l'hommage des armes à notre compagnon. Restez là, je vais à sa rencontre. »

Et il se dirigea, à grandes enjambées, vers la porte du cimetière. Lozac et Destouche le virent dévaler la pente. La colonne du convoi s'éloignait déjà sur la route de Salamanque.

François interrogea ensuite du regard les trois soldats, qui l'ignorèrent. Le sergent-major donna immédiatement l'ordre de reprendre le travail d'enfouissement. On entendait la terre fouetter les planches du cercueil...

Soudain, les deux cavaliers sursautèrent, une voix désagréable venant de les apostropher vivement :

« Que se passe-t-il ? »

Un capitaine d'infanterie au shako de guingois sur la tête, ce qui donnait une gîte impressionnante aux cordons et aux

raquettes qui en pendaient, s'avancait d'un pas rageur, l'air irrité et contrarié.

« Et puis, qui êtes-vous ? Lança-t-il aux visiteurs sur un ton à vous rendre quelqu'un antipathique dès le premier contact.

— Vous, d'abord ! rétorqua Destouche qui ne se laissait pas faire.

— Capitaine Gémini, déclina l'homme en serrant les dents. Je commande la 3<sup>e</sup> compagnie du 8<sup>e</sup> bataillon du 82<sup>e</sup> régiment d'infanterie de ligne. Vous êtes ici chez moi !

— Charmant ! commenta François, en jetant un oil sur l'étendue du cimetiere... Ceci dit, permettez-moi de me présenter à mon tour : sous-lieutenant Lozac, 2<sup>e</sup> compagnie, 1<sup>er</sup> escadron, 15<sup>e</sup> régiment de dragons.

— Pour ma part, je suis le capitaine Destouche, Premier aide de camp du général Simon !

— Je n'aime pas les fanfarons ni les fouineurs ! Alors, je vous conseille de déguerpir rapidement, compris !

— Hola, l'ami ! Parlez sur un autre ton, ou je m'en vais vous tailler les oreilles en pointe ! menaça à son tour Destouche.

— Essayez donc un peu », surenchérit aussitôt l'officier d'infanterie qui, en vil gredin, tira de sa ceinture un pistolet.

Il en pointa le canon en direction de l'aide de camp. Outr, Destouche ne pensa pas même à protester. Une telle attitude était inqualifiable. François aurait voulu étrangler ce mécréant, qui ne méritait ni son grade, ni même de porter l'uniforme français.

Le Sergent-major, après avoir jeté un oil par-dessus le muret, prévint son chef qu'une cohorte de cavaliers arrivait. L'officier s'approcha pour s'en rendre compte par lui-même :

« Merde ! » lâcha-t-il.

Et il rengaina son arme. Destouche lui lança un regard qui ne laissait pas douter qu'il y aurait une suite à cette affaire.

Quelques minutes plus tard, le colonel de Droin-Bellegarde, le général baron Simon et une escouade de ma compagnie parvenaient au cimetière. Le capitaine Gemini se précipita à leur rencontre. Il essaya, sur le seuil du cimetière, de leur en interdire l'accès avec de mauvais prétextes, tous plus fallacieux les uns que les autres. Mais il n'y put rien, les gens du 15<sup>e</sup> dragon voulant à tout prix honorer une dernière fois la mémoire de l'un des leurs.

Devant la tombe du lieutenant Pergollini, le colonel de Droin-Bellegarde fit un assez long éloge funèbre, ce qui prouvait au moins qu'il connaissait assez bien le disparu. Une fois les dernières paroles de cette oraison improvisée prononcées, les personnes présentes se recueillirent, énumérant les diverses scènes de vie qui les avaient associées au lieutenant défunt. Le silence devint total. Les silhouettes se tenaient immobiles, projetant devant elles leurs ombres noires, en signe de deuil.

L'inhumation avait déjà eu lieu. Le colonel demanda qu'on saluât une dernière fois, en soldat, notre frère d'armes. C'était justement l'escouade du lieutenant Pergollini qui se trouvait, dans le cimetière, devant la tombe, représenter notre régiment. Le lieutenant Pergollini n'étant plus, le commandement de l'escouade échouait au sous-lieutenant Lozac. Lui revenait donc l'honneur d'ordonner une salve d'adieux, ce qu'il prit en charge aussitôt. Dégainant son sabre, il remercia, d'un coup de bouc, le colonel de l'honneur de cette dernière dédicace faite au disparu. Les vingt dragons de l'escouade se placèrent sur deux rangs. Enfin, le regard impénétrable et la voix claire, Lozac commanda :

« Présentez... armes ! Épaulez... armes ! »

Les canons de métal scintillant des mousquetons s'élevèrent, menaçant les cieux...

« À mon commandement... Feu ! »

Une salve de décharges retentissantes ébranla le silence du lieu de solitude. Des arbres alentour, alarmés, des nuées d'oiseaux s'éparpillèrent dans les airs à tire d'ailes. L'écho de la salve résonna dans toute la campagne. Elle alla frapper les murailles du château de Simancas, dressant sur les créneaux des silhouettes de sentinelles. La main placée au-dessus des yeux, les soldats interrogeaient l'origine d'une telle détonation.

Cet ultime hommage rendu, le général Simon recoiffa son chapeau à pointes, décoré d'une frise de plumes noires. Sur sa poitrine rutilait la plaque d'officier de la Légion d'honneur. Il s'éloigna, le capitaine Destouche l'accompagnant. Notre colonel leur emboîta le pas, l'air songeur. François suivit avec sa nouvelle escouade.

Seul, d'Alencourt demeura un instant devant la tombe. Il fit signe aux fossoyeurs d'attendre encore un peu avant de reprendre leur travail d'ensevelissement. L'officier sortit alors, du revers de son habit, un morceau d'étoffe brodée et des petits objets en bronze. Puis, se penchant sur le bord de la fosse, y plongeant le bras, il déposa, au fond, les symboles maçonniques qu'il venait de rassembler dans sa main. Alors, le lieutenant d'Alencourt se redressa et récita, solennel, doit comme un "i", une antique ode rosicrucienne.

Enfin, ceci accompli, il alla rejoindre les autres à l'entrée du cimetière. Là, devant le portail, le général Simon s'interrogeait sur l'origine et l'emploi de l'imposant château. De sa haute silhouette, la forteresse semblait nous défier. Le lieute-

nant d'Alencourt arriva à pic pour lui apporter une réponse experte :

« Mon Général, permettez-moi de vous renseigner.

— Faites donc. Ce château m'intrigue fort.

— C'est le château de Simancas, mon Général. Il a été fondé en 1480 par les amiraux d'Espagne, puis racheté par les Rois Catholiques. Après la prise de Grenade, les rois affirmèrent leur autorité sur les Grands en leur interdisant de se fortifier. Le château a été ensuite converti par Charles-Quint en archives générales du royaume. Il abriterait, dit-on, plus d'un million de documents traitant de la politique et de l'administration de l'Espagne. La collection est d'une richesse inouïe pour qui se passionne pour l'histoire de ce pays. Je signale également à votre attention, et je pense que cela pourrait vous intéresser plus particulièrement, une section géographique très bien achalandée en relevés et cartes géographiques.

— Il m'apparaît tout à fait pertinent d'y aller faire un tour... Lieutenant, vous semblez très introduit à la chose : voudriez-vous m'accompagner et me servir de guide ?

— Avec plaisir, mon Général.

— Capitaine Destouche, faites connaître au colonel de Droin-Bellegarde mon intention de visiter le château et d'en fouiller les archives. Priez-le, par exemple, afin qu'il nous en accorde le temps, de faire fourrager les chevaux de son régiment et de faire mettre ses hommes à la popote. C'est une excellente heure pour manger, n'est-ce pas ?

— L'idée me paraît bonne, mon Général, et devrait convaincre le colonel. Je saute à cheval le rattraper et l'en persuader... Yaha ! »

Et le capitaine Destouche dévala la pente, à la poursuite du colonel et de l'escouade que commandait désormais François Lozac.

Le général Simon et le lieutenant d'Alencourt, quant à eux, tournèrent bride en direction du Château de Simancas. Près de l'attelage d'artillerie, demeuré jusqu'alors en retrait, un homme les héla. C'était l'antipathique capitaine Gémini, gardien du cimetière :

« Mon Général, vous ne pouvez aller au château consulter les archives sans autorisation, dit-il.

— Ne m'en donnera-t-on pas une ?

— Il faudrait aller la demander à Madrid, au roi Joseph. Le Château de Simancas relève de sa juridiction.

— Et qui commande, au château ?

— Moi. »

Le général jeta un coup d'œil d'inspection au soldat vaniteux. Son incrédulité agrandissait son œil :

« Je ne vous crois pas ! Alors, je vais aller le vérifier sur place par moi-même. »

Et il éperonna son cheval. D'Alencourt bondit à sa suite. Le capitaine Gémini, pris de panique, leur courut après, leur criant :

« Arrêtez ! Vous n'avez pas le droit ! Revenez !... »

Puis, ses protestations demeurant vaines, il se mit en quête de sa monture. Il prit aussitôt en chasse les deux cavaliers...

Le général et le lieutenant se présentèrent les premiers à la herse du château. À la vue d'un officier général, on s'empressa de leur ouvrir...

« Je désire voir immédiatement le commandant de la place, réclama fermement le général Simon à une pauvre sentinelle. Qui est-il ? »

Bousculé, le fantassin répondit machinalement :

« L'adjudant commandant Boursault doit être dans son cabinet d'études. Prenez l'escalier de la tour de gauche, c'est au troisième étage.

— Merci, mon brave. »

Le général et le lieutenant poussèrent aussitôt vers la tour indiquée, sautèrent de selle et s'engouffrèrent par la porte encastrée au pied de la tour. Ils gravirent, trois par trois, les marches de l'escalier en colimaçon qui menait aux étages supérieurs.

Dans la cour, venait de débouler le capitaine Gémini. Renseignements pris auprès de l'infortunée sentinelle sur les intentions des visiteurs, il se mit à injurier le bavard, puis, ses nerfs passés sur le pauvre soldat, il marcha rageusement vers la fameuse tour. Lui aussi, il monta au pas de course les escaliers. Mais il arriva trop tard pour empêcher la rencontre...

Au troisième étage, sous un plafond magistral à caissons, dans lesquels des baguettes en marqueterie dessinaient des étoiles entrelacées, ou encore, du centre desquels pendaient des stalactites en bois, s'étendait une grande salle aux murs habillés de bibliothèques. La façade de droite était scandée par de belles fenêtres portant des vitraux colorés. Une galerie, aux balustrades ajourées, courait tout autour de la vaste pièce, juste au-dessus des pointes d'arcade des fenêtres. Deux grandes tables trônaient au milieu de la bibliothèque – dans sa longueur –, encadrées par d'énormes globes terrestres montés sur des pieds pivotants. La surface des tables massives était incrustée de pierres méticuleusement agencées et figurant des fleurs ou des oiseaux d'Amérique.

À l'étage de la galerie, perché sur une échelle, un homme tirait un manuscrit d'une bibliothèque, dont la vitrine était ouverte. Il jeta, en contrebas, un coup œil aux visiteurs. Puis, redescendant de son échelle, il vint s'enquérir de leur visite :

« Messieurs, bonjour. À qui ai-je l'honneur ? »

L'homme chaussait des souliers vernis à boucles d'or, des bas blancs que recouvrait, sous les genoux, une culotte blanche immaculée. Deux chaînes en or pendaient sur le devant de son habit-veste bleu ciel, garni, sur le pourtour du revers, de boutons et de broderies d'argent. Une lavallière en dentelles ornait son cou. Le visage de ce haut personnage paraissait souriant, mais non pas tant par inclination naturelle à la bonne humeur que par affabilité figée des gens de cour.

Le général et le lieutenant se présentèrent. L'homme leur répondit qu'il était l'adjudant-commandant Boursault, officier adjoint à l'état-major général du roi.

« Nous aimerions, enchaîna le général, consulter vos cartes. Nous partons en campagne pour le Portugal, aussi quelques informations sur l'étendue du terrain seraient les bienvenues. J'ai cependant entendu dire qu'une demande préalable devait être adressée à Madrid. Est-ce exact ?

— Qui vous a dit cela ?

— Moi ! intervint tout à coup le capitaine Gémini, qui venait de faire son entrée. Excellence, il faut me pardonner l'intrusion de ces deux hommes. Ils sont parvenus à tromper ma vigilance. Si vous le voulez, je peux immédiatement les refouler dehors.

— Je vous remercie, capitaine, mais ça ira bien comme ça. Vous pouvez nous laisser. »

L'officier salua son supérieur et s'en alla.

« Il est plutôt expéditif, votre chien de garde, commenta le général.

— Je ne me plains pas de son zèle, estima, quant à lui, l'adjudant-commandant. Mais revenons-en à nos moutons. Ne désiriez-vous pas consulter des cartes ?

— Certes.

— Alors, veuillez me suivre au cabinet de géographie. »

Le cabinet de géographie était en vérité une salle de billard, reconvertie, pour répondre au besoin d'étaler les cartes, en un espace où les surfaces de jeu servaient à l'étude de la topographie. Cinq billards, disposés en quinconce, débordaient d'amoncellements de cartes, tandis qu'aux murs, dans les angles, sur des commodes, et jusque dans les râteliers prévus pour les queues, étaient empilés des tubes en carton. Deux grandes baies vitrées, encadrées par des rideaux d'un vieux rouge cramoisi, accordaient à la lumière une large intrusion.

« Comme vous pouvez le constater, dit l'adjudant-commandant Boursault, vous n'avez que l'embarras du choix.

— Peut-être pourriez-vous nous aider à y voir un peu plus clair ? demanda le général.

— À dire vrai, je n'ai que peu de temps à vous accorder. Le roi Joseph m'a confié la lourde tâche de recueillir, parmi cette somme de documents que contiennent les archives de Simancas, toutes les informations intéressantes, et de lui en adresser régulièrement un rapport. Je me suis laissé absorber par trop de recherches, et n'ai cependant rédigé que très peu de notes de synthèse. Je suis donc en retard. Il faut dire qu'il y a tant à tirer de cette fourmillante documentation : sur les titres de noblesse accordés ou retirés, les actes des conseils les plus divers, les apanages, les terres annexées ou rétrocédées, les traités, sur leurs clauses secrètes, sur les liens qui unissent

les familles d'Europe à celles d'Espagne, sur l'inquisition, les relations avec le siège de Rome, l'organisation de l'armée, l'évaluation des richesses du pays en vue de l'impôt, sur les droits commerciaux, sur la gestion des finances, sur l'administration des provinces et des colonies d'Amérique, et sur encore tout un tas de choses, dont l'énumération elle-même m'échappe, tant est vaste le registre des sujets à inventorier. Le travail est colossal, mais je crois effectivement qu'il peut devenir la clef d'une meilleure maîtrise de ce pays. Si nous en sommes devenus les maîtres, il nous faut aussi en conserver la conquête ; et bien plus : il faut l'asseoir sur des bases puissantes, tirant leur force de la compréhension de l'histoire de l'Espagne et des mécanismes par lesquels elle a été jusqu'alors gouvernée. Telle est ma tâche. Aussi, comprendrez-vous que je ne puis m'y soustraire trop longtemps.

— Vous nous avez convaincus de l'importance de votre tâche, agrée le général. Mais la nôtre nous presse davantage encore par le temps, quoique plus immédiate dans ses effets, sans doute. Elle réclame également, vous en conviendrez, que nous ne laissions rien au hasard. Je vais mener des hommes à la bataille. Je ne peux les conduire aveuglément. Il me faut connaître le terrain. Par le savoir que vous avez acquis, vous êtes le plus à même de nous enseigner toute la science géographique qui nous manque. Vous ne regretteriez certainement pas que nous ayons vaincu grâce à vos lumières.

— Vous avez l'art de convaincre, général. Bon, soit ! Je vous accorde une heure. Suivez-moi à ce billard, je vais vous montrer les cartes de Lusitanie. »

Sur le billard du milieu, au centre de la pièce, l'adjudant-commandant Boursault écarta des deux mains une carte qui s'était rétractée en s'enroulant sur elle-même. Il en cala

ensuite les angles à l'aide de bibelots assez lourds : statuettes en bronze, boîtes à cigares ou à musique, fers à cheval, grosses médailles commémoratives, pincettes, lots de clés, cendriers, ornaient les bords de la table de jeu et servaient à maintenir les cartes déployées.

« Voici le Portugal, déclara magistralement l'adjudant-commandant. Comme vous pouvez le constater, le pays se décompose, sur cette carte, en trois parties indépendantes, le nord, le centre, et le sud, que fleuves et montagnes séparent. Ce découpage est conforme aux attributions du traité de Fontainebleau, du 27 octobre 1807 : le nord revenant à la reine d'Étrurie, le centre à la France, et le sud à Godoy, qui obtenait ainsi une "petite principauté" en remerciement de sa signature au bas du traité, au nom de l'Espagne. Mais puisque le traité est caduc, l'Espagne étant nôtre et le Portugal allant le devenir également dans son intégralité, je vous propose une nouvelle approche, plus globale, de la géographie du pays. Disons tout de suite que ce royaume, d'une superficie de 91 000 kilomètres carrés, est baigné du nord au sud par l'océan Atlantique ; il est borné, sur les autres points, par l'Espagne. Il se développe du nord au sud, sur une longueur de... »

L'adjudant-commandant s'empara d'un compas, dont il écarta les branches. Il en ajusta ensuite l'écartement sur l'éta-lon donnant, au bas de la carte, l'échelle. Puis, l'écartement pris, il en reporta sur la carte la mesure, faisant pivoter le compas sur ses pointes.

« Voilà, j'y suis. L'échelle est donnée en Lieues légales d'Espagne. Converties, cela nous donne une longueur de vingt-cinq myriamètres, et de l'est à l'ouest, une largeur de vingt-deux myriamètres. Soit 550 kilomètres sur 220. Le sol est volcanique et accidenté. Trois grandes séries de sierras, ou

montagnes, coupent le pays d'est en ouest : l'Estrella, le Monchique, la Morena. Une quatrième chaîne, au nord, est appelée Cantabre. Quatre fleuves arrosent le Portugal ; ces fleuves coulent : la Guadiana, entre les sierras de Morena et d'Ossa ; le Tage, entre cette dernière et l'Estrella ; le Duero, entre l'Estrella et les monts Cantabre ; le Minho, qui sort des monts Cantabre, coule du nord au sud. Tous ces fleuves ont leurs sources en Espagne. À cela, s'ajoutent deux rivières principales qui se jettent dans l'Océan : le Mondego et la Lima.

— Et pour envahir ce pays, demanda le général, comment procéderiez-vous ?

— Je commencerai par exclure, exposa doctement l'adjudant-commandant, l'invasion par le nord depuis la Galicie. Tout d'abord, parce que le maréchal duc de Dalmatie a échoué de ce côté-là l'année passée...

— Rappelons, toutefois, à ce propos, intervint le lieutenant d'Alencourt, que le maréchal Soult s'est laissé manœuvrer par Wellington sur le terrain politique. Certains prétendent que l'Angleterre aurait offert au maréchal de France le trône de Porto et le gouvernement de toute la partie nord du Portugal. Des témoins affirment même avoir assisté au sacre de Nicolas I<sup>er</sup> à Porto ! Mais, pour le malheur du nouveau monarque, ses troupes sont demeurées fidèles à l'Empereur, pour leur part. Les soldats indignés se seraient révoltés, abandonnant le roi Nicolas Soult. Ce dernier les aurait ralliés tant bien que mal, quoique trop tard pour s'opposer efficacement aux Anglais. Ces gens habiles savaient d'avance l'avantage à tirer d'une telle trahison. Ils avaient très bien estimé le désordre et la confusion que sèmeraient un tel sacre ! Et ainsi fûmes-nous rejetés de ce côté-là du Portugal.

— Lieutenant, se plaignit le général, l'affaire est assez grave et malheureuse pour être tue. Le maréchal Soult aurait dû mériter le peloton d'exécution. Si l'Empereur a renouvelé sa confiance au duc de Dalmatie, nous devons, nous aussi, en faire autant. Je le redis, l'affaire de Porto est close !

— Bien, reprit l'adjudant-commandant, abandonnons l'idée de passer par le nord. Du reste, l'armée que rassemble le prince d'Essling n'est pas géographiquement au bon endroit pour une invasion par le nord. De plus, son but étant Lisbonne, la marche la plus courte semble la plus indiquée. Pour cette raison encore, le nord est à écarter. Si vous voulez mon sentiment, je choisirai, quant à moi, d'envahir le pays par le sud, en passant par l'Alentejo. Depuis l'Estrémadure jusqu'aux bords du Tage, en passant par l'Alentejo, aucun obstacle majeur ne peut arrêter notre progression. La seule difficulté se trouve au départ, côté Espagnol. Il faut enlever la place forte frontalière de Badajoz, afin de s'ouvrir le chemin de l'Alentejo. À cela j'ajoute que pour le ravitaillement des troupes, la région de l'Alentejo est la plus riche en cultures de tout le Portugal. Une invasion par ce côté-là obligerait les Anglais à rétrograder immédiatement sur Lisbonne.

— Et comment feriez-vous pour prendre Lisbonne ? Le Tage fait obstacle de ce côté.

— Il suffirait de franchir ensuite le fleuve, à Santarem, par exemple, pour passer sur l'autre rive. Des équipes de pontonniers pourraient construire des barges, et ce d'autant plus facilement que l'on en aurait prévu l'usage à l'avance en emportant le matériel adéquat.

— Certes, accepta le général, mais une telle entreprise ne nous incombe pas. La base de départ en Espagne pour une excursion par l'Alentejo est l'Estrémadure. Or, l'Estrémadure

est la zone de manœuvre du maréchal Soult, et non pas du prince d'Essling. C'est donc au maréchal Soult, à vous écouter, qu'il reviendrait d'envahir le Portugal.

— Alors, il vous reste l'attaque par le centre !

— Et comment la chose se présente-t-elle ?

— Difficile...

— Et encore ?

— Il faut préalablement prendre Ciudad-Rodrigo qui garde, côté espagnol, la frontière et le couloir qui mène à Lisbonne. Ensuite, il faut encore enlever, cette fois côté Portugais, la place forte d'Almeida. Ceci fait, et ce sera déjà beaucoup...

— De toute manière, coupa le général, nous ne pouvons laisser des villes occupées par les insurgés. Le maître d'un pays doit être maître de toutes ses places fortes.

— J'entends bien, général. Mais vous m'interrogez, rappelez-vous, sur le meilleur itinéraire à suivre ; aussi je vous réponds que l'accès par le sud est le plus aisé.

— Mais poursuivez vos explications par le couloir du centre.

— Alors, voyons ça de plus près... »

L'adjudant-commandant se pencha sur la carte. Le général et le lieutenant l'imitèrent.

« Bon ! Les derniers rapports nous indiquent que l'armée anglo-portugaise se tient sur la frontière, en prenant appui sur les gorges de la Coa et la place d'Almeida ; cette position leur offre la double possibilité, soit de marcher au secours de Ciudad-Rodrigo en entrant en Espagne, soit de retraiter en se repliant derrière la rivière Mondego, que couvrent sur les ailes les sierras d'Alcoba et d'Estrella. La rivière Mondego forme une boucle, en repiquant nord-sud, parallèlement à la frontière. Elle offre donc un obstacle majeur, derrière lequel Lord

Wellington peut s'appuyer et nous causer de lourdes pertes. Il peut, de là, également, facilement décrocher et reprendre position sur un nouveau terrain avantageux. Ce qui retarderait d'autant, en de sanglantes étapes, la progression de nos troupes vers Lisbonne. Le plus judicieux, mais ce serait tout de même osé, reviendrait à passer par la rive droite du Mondego, en contournant par le nord la sierra d'Alcoba. L'armée passerait ainsi par la ville de Viseu, où elle pourrait largement se ravitailler. Viseu est l'une des plus grandes cités du pays. Suite à quoi, l'armée redescendrait sur Coïmbre, autre grande ville prospère. Et, de là, gagnerait Lisbonne. Les difficultés du chemin par Viseu, en est l'état déplorable des routes, voire leur quasi-inexistence. Autant dire qu'il sera presque impossible de faire cheminer les voitures et les trains d'artillerie. Les problèmes de ravitaillement deviendront, de la sorte, insurmontables. Voilà, Messieurs, mon opinion. Je vais maintenant prendre congé de vous, l'heure impartie étant déjà écoulée.

— Et bien, conclut le général, nous vous remercions pour ce remarquable exposé. Mais serait-il possible d'en conserver une trace, en emportant, par exemple, la carte ?

— Je vous attendais bien là, général. Prenez-la donc, et qu'on ne dise plus que les différents états-majors ne collaboreraient pas entre eux en Espagne.

— Merci mille fois. Vraiment, merci. Je ferai personnellement part au maréchal Ney de votre contribution.

— Bien, veuillez me suivre, je vous raccompagne... »

L'adjudant-commandant chercha du regard le lieutenant d'Alencourt. Ce dernier s'était mis à flâner dans la pièce, soulevant des cartes, inspectant des bibelots. Parmi ce fatras, quelle ne fut pas sa stupeur de découvrir, face visible lui

sautant aux yeux, un morceau de carte à jouer, coupé en biseau par le milieu et figurant une Dame de Pique ! Il s'en saisit et la retourna aussitôt. Au dos, était inscrite la phrase suivante :

« Rendez-vous, Plaza de la Universidad, devant le portail churrigueresque, le 10 mai à 7 heures du soir. »

Le lieutenant d'Alencourt s'avança vers l'adjudant-commandant en brandissant la Dame de Pique :

« Vous l'avez trouvée sur le cadavre du lieutenant Pergollini, n'est-ce pas ?

— Euh... Oui, confirma l'adjudant-commandant après un moment d'hésitation inquiète. Nous l'avons, en effet, retrouvée dans une des poches de son habit.

— Puis-je la conserver ?

— Euh... Oui, pourquoi pas ?

— Merci. »

Et les trois hommes quittèrent le cabinet de géographie.

Pendant ce temps, le 15<sup>e</sup> régiment de dragons s'organisait pour "faire gamelle". On dessella les chevaux et on les laissa aller tranquillement dans les prés et pairies alentour chercher leur fourrage. Les dragons mirent leurs mousquetons en faisceaux et commencèrent la popote. On plumait des volailles et on préparait de gros lièvres. Pour constituer le "bouilli", on ajoutait à la viande, dans des gamelles communes remplies d'eau, du lard, des haricots et des pommes de terre. Mais l'on dut, cette fois, se passer pour la recette, de l'ingrédient des patates, celles-ci ayant la galle noire ! Si Augustine, la vivandière, s'occupait davantage des denrées que des hommes, la catastrophe qui frappait les pommes eût pu être évitée. Mais c'était trop tard pour s'en rendre compte, la contagion ayant gagné toute la réserve. Les faveurs de la mignonne valaient

bien quelques pommes, durent penser les soldats pour se consoler.

À la bonne heure, il y avait du vin et du soleil à s'en faire tourner la tête. On me descendit du chariot, afin que je prisse part au festin. La Jeanne et la Francine nous servaient comme des princes. Certains, qui étaient allés surveiller les chevaux, revinrent les bras chargés d'oranges. Nous les mastiquâmes jusqu'à ce qu'elles rendissent tout leur jus. Ce fut délectable. Toutefois, le délice de cette fin de matinée, nous le dûmes à l'apparition d'une jeune fille qui, telle une fleur en plein désert, éclaboussa de sa jeunesse rayonnante notre horizon maussade de soldats.

S'inquiétant de ne pas voir revenir son père, le général Simon, Honorine était sortie de la voiture. Sa robe de mouseline blanche accapara immédiatement tous les rayons du soleil d'Espagne et tous les regards de dragons. Afin de protéger son beau visage au teint de rose, elle ouvrit une ombrelle en dentelle. La fragile corolle dessina un écran de fraîcheur sur sa face délicate. Un corselet d'une belle couleur rose pâle, lacé par-dessus un corsage léger en coton, donnait à voir sa taille dans ce qu'elle avait de plus mince, une cambrure presque outrée distinguant la jeune fille avec cette élégance hautaine des aristocrates d'antan. Elle s'avança, d'un pas souple et léger. Ses petits pieds ravissants étaient chaussés de souliers en toile, à talons plats, et munis de lacets noués autour des chevilles jusqu'aux mollets ; ce que nous découvrîmes à sa descente de voiture.

Honorine s'immobilisa dans la prairie, son chaperon, une gouvernante ayant passé l'âge d'être courtisée, marquant également l'arrêt, à peine à plus d'un mètre en retrait de sa jeune maîtresse. La jeune fille lança des regards inquiets autour

d'elle, et croisa, tout compte fait, le regard subjugué de François. Elle l'interpella d'une voix claire et chantante :

« Monsieur l'officier, savez-vous où se trouve le général ? »

François Lozac la dévisagea de la tête aux pieds, ce dont il aurait eu tort de se priver, mais ce qui agaça visiblement la jeune fille, susceptible d'aimer être admirée avec plus de tact.

François afficha ensuite un air faussement dédaigneux, dans le but subtil et efficace de capter l'attention de la jeune fille. Il imaginait bien l'agacement que cela pouvait provoquer chez elle. La jeune fille était habituée à se trouver irrésistible à travers le regard d'autrui. En un mot, François la snoba, tirant de cette ruse le plus grand avantage : faire douter de ses charmes la jouvencelle.

Honorine répéta sa question, alors qu'elle avait l'habitude d'être entendue dès la première formulation, ou même mieux, que l'on eût anticipé sur ses désirs.

« Savez-vous où se trouve le général ? demanda-t-elle à nouveau, avec un air de gêne évidente à devoir se répéter comme un perroquet.

— Le général ? Quel général ? fit semblant d'ignorer François.

— Le général Simon, voyons ! Toute l'armée connaît le général baron Simon. Se pourrait-il que vous soyez aussi inculte que la dernière des recrues ?

— C'est que, voyez-vous, Mademoiselle, la taquina-t-il plus avant, on ne m'a parlé que des héros. J'ignore de fait ce nom que vous portez si haut. Mais, peut-être qu'une omission maladroite expliquerait l'absence de votre général de ma liste des plus fameux soldats ?

— Eh bien oui, Monsieur, votre liste est à réviser, ou tout au moins à compléter. Mon Père doit y faire figure. C'est un héros que les soldats aiment et respectent.

— Ah, mais, j'y suis ! Ce doit être ce général qui vient de s'élancer tout seul, comme un brave, à la conquête du château que nous voyons là-bas. C'est très audacieux, surtout sans reconnaissance préalable susceptible de nous donner une estimation de la force adverse...

— Ah, mon Dieu ! s'écria Honorine. Et tous ces soldats qui ne le suivent pas ! C'est horrible !

— Non, rectifia François, c'est héroïque ! »

Enfin, sur ce mot, le capitaine Destouche apparut. Honorine l'assaillit aussitôt de reproches :

« Capitaine, comment avez-vous pu abandonner mon Père, le laisser partir seul conquérir ce château ? C'est indigne d'un aide de camp soi-disant dévoué ! Allez courir le rejoindre et le sortir de ce mauvais pas !

— Mais, très chère baronne, sa vie n'est point en danger. Le château est aux mains des Français. »

Alors, à ces mots, Honorine tourna vers François un regard chargé de fureur. Le jeune sous-lieutenant se déroba à la brillante colère de ses yeux en jouant habilement les ingénus :

« Mais, je ne savais pas. Il est vrai que dans le cas contraire, l'assaut d'un seul homme contre un château fort, même au pays de Don Quichotte, cela eût fait beaucoup de vaillance pour un bien piètre résultat.

— Mais dites, François, intervint le capitaine Destouche, vous nous jouez une farce. François, quelle imagination, quelle débauche de mots et d'idées entortillées ! Mais de qui, de quoi parlez-vous, au juste ?

— Je crois qu’il vaudrait mieux que je vous laisse. Ma méprise est irrattrapable. »

Et, sur cette galipette sibylline, François Lozac s’éloigna. Honorine et le capitaine Destouche entrèrent en grande conversation. François n’osa pas se retourner, craignant de croiser le regard désapprobateur de l’aide de camp, instruit de la petite farce.

Enfin, il fut temps de reprendre la route. Les dragons ramassèrent leurs fourbis et remontèrent en selle. Le général Simon et le lieutenant d’Alencourt nous rattrapèrent au moment du départ. Honorine retrouva son Père, et l’interrogea sur sa visite au château. Ils remontèrent en voiture.

Le colonel de Droin-Bellegarde, de son côté, commanda que deux escouades devançaient le convoi et prissent toutes les dispositions nécessaires au repos des hommes et des bêtes dans la ville de Tordesillas, où le régiment ferait halte pour la nuit. Tordesillas était, comme prévu, notre première étape sur la route de Salamanque.

Quarante dragons, sous les ordres de Louis-Armant d’Alencourt et de François Lozac, prirent la direction de Tordesillas. Leurs chevaux s’éloignèrent rapidement, soulevant de leur galop la poussière qui traînait sur la route. Ils allaient, les braves, nous préparer un agréable séjour, réquisitionnant logis et prévenant nos besoins en vivres et en eau.

Le général Simon dépêcha également son aide de camp, afin que celui-ci lui réservât une maison digne de son rang, et avec tout l’agrément souhaité qui pût plaire à sa fille chérie. Le capitaine Destouche partit ainsi avec la petite troupe chargée de la belle mission de nous faciliter les choses à Tordesillas.

Chevaux et cavaliers étaient heureux de prendre le galop, respirant le bon air en mouvement que brassait leur course. Le soleil brillait haut et fort. La campagne alentour se parait de sa lumière, qui enflammait les couleurs des pâturages et des champs de leurs plus vives tonalités. La poussière s'élevait, en un long panache volatile, derrière les cavaliers. Leurs casques dardaient des reflets de bronze en fusion. Les panaches et les crinières qui s'y trouvaient attachés s'animaient dans le vent du galop. Les torses et les cuisses des chevaux avaient la peau luisante ; sous la peau satinée saillaient les muscles puissants de ces superbes bêtes racées. On eût dit qu'ils flottaient sous la surface de la peau, tant leurs mouvements étaient limpides, fluides, élégants et dynamiques.

Le capitaine Destouche, qui à l'évidence avait grand plaisir à s'entretenir avec le sous-lieutenant Lozac, l'aborda pour reprendre une conversation avec lui :

« Alors, François, comment l'avez-vous trouvée ?

— Qui ça ?

— Allez, ne faites pas l'idiot. Vous savez fort bien de qui je veux parler. La belle Honorine, vous vous souvenez ?

— Ah, Honorine, répéta François.

— Oui, elle-même ! C'est une vraie beauté, n'est-ce pas ?

— Vous avez raison : sa beauté est outrageante pour les autres femmes. Mais c'est une enfant gâtée, que je soupçonne d'être insupportable.

— Tout juste ! Vous venez de taper dans le mille. La psychologie féminine ne semble pas vous être étrangère ?

— J'ai surtout le don de sentir venir les ennuis et par conséquent, d'en éviter l'écueil.

— Mais, convenez-en, Honorine représente un bel écueil. La satisfaction de l'incendie des sens vaut bien qu'on prenne le risque de braver la tempête de son mauvais caractère.

— Vous voilà donc prévenu et fort engagé, déjà. Je vous souhaite bon courage !

— J'aurais parié que vous me concurrenceriez. Je suis un peu déçu. »

Le groupe de cavaliers poursuivait sa course en direction de Tordesillas...

En fin d'après-midi, apparut, massé sur la rive abrupte du fleuve Douro, la ville de Tordesillas. Les cavaliers s'en rapprochèrent. À l'extrême gauche de la cité se dressait le monastère Sainte-Claire. Les quarante-deux dragons et l'aide de camp pénétrèrent dans la ville, sillonnant ses rues étroites, dont les maisons, aux tons ocre, avaient les murs enduits de boue séchée. Le soleil faisait ressortir la pigmentation orangée des façades, lorsque celles-ci échappaient à l'ombre des bâtisses en vis-à-vis et extrêmement proches les unes des autres. Les cavaliers firent irruption sur la Plaza Mayor, très curieuse avec son pourtour de piliers en bois sculpté.

On alla s'informer auprès de l'Alcalde et de l'autorité militaire du lieu. Comme nous n'allions rester qu'une nuit, on ne nous distribua pas de bons de logement. On nous réserva plutôt l'espace de la Plaza Mayor et les étages des bâtiments qui en faisaient le tour. Nos dragons conduisirent leurs bêtes à des fontaines voisines. Nous nous fîmes livrer ensuite du fourrage, que l'on répandit, en partie, sous les arcades. Nous touchâmes également quelques vivres. On commençait à s'organiser. D'Alencourt, Lozac et Destouche se firent ouvrir les portes des logis qui nous étaient attribués. Ils en imaginaient déjà la

répartition entre les différentes compagnies. Mais l'aide de camp ne semblait pas satisfait, les logements qu'il voyait n'offrant pas le confort souhaité pour héberger dignement le général et sa fille. Il s'en plaignit amèrement auprès de l'Alcalde. Le pauvre maire lui répondit que Tordesillas offrait un luxe tout relatif, et que les demeures donnant sur la place étaient les plus vastes, les mieux aérées, et certainement parmi les rares construites en pierres. Le capitaine Destouche ne savait pas où loger son général. Il ne pouvait se résigner à voir sa princesse soumise, ne fût-ce que l'espace d'une nuit, à un régime aussi spartiate. Imaginez donc : il n'y avait même pas de lit digne de ce nom. Ah, non, vraiment, c'était là chose impossible ! L'Alcalde, jugeant de la mine déconfite de l'aide de camp, lui suggéra de demander, pour la jeune fille, asile au couvent Sainte-Claire. Alors, son visage s'illumina, et il bondit en selle quérir l'autorisation pour sa protégée. François Lozac lui fila le train.

Les deux jeunes gens étaient partis implorer l'asile pour celle qu'ils aimaient secrètement. Ils sonnèrent à la porte barricadée du monastère. La tourière ouvrit un judas, derrière la grille en croisillons de bois duquel, elle leur jeta un regard pudibond. Les deux officiers plaidèrent la cause d'Honorine avec très peu de mots d'Espagnol, mais avec beaucoup de ferveur. La tourière alla en référer à sa prieure.

« Qu'a-t-elle dit ? demanda François au capitaine Destouche.

— Qu'elle allait demander la permission à... à son général en guimpe ! »

Les deux hommes attendirent un moment devant la bâtisse aux allures de forteresse. La sœur revint enfin, et son œil brilla

à nouveau dans l'espace minuscule ouvert dans l'énorme porte :

« *De acuerdo.* »

Les sœurs clarisses acceptaient la venue d'Honorine. Elle devait se présenter à l'hôtellerie avant l'heure des complies, après quoi le monastère fermait ses portes pour toute la nuit.

L'affaire entendue, les deux cavaliers repartirent.

Alors que le ciel se parait d'un bleu plus profond à chaque heure qui passait, nous touchions au but. La soirée était bien avancée lorsque nous arrivâmes à Tordesillas. Sur la route, venant à notre rencontre, s'avançaient le capitaine Destouche et François Lozac. Ils nous abordèrent. Le bruit d'une cloche tinta dans la nuit. Le capitaine Destouche se redressa sur sa monture, tournant son regard vers la masse sombre du monastère Sainte-Claire. La cloche continuait de sonner. François s'en alarma. Il demanda au lieutenant Mahuret :

« Que sonnent les cloches ?

— L'heure des complies, répondit l'ancien prêtre.

— Nous allons être en retard ! s'inquiéta François.

— Et depuis quand allez-vous à complies ? demanda, surpris, le lieutenant Mahuret.

— Depuis que je connais une jolie catholique ! »

Destouche et Lozac éperonnèrent leurs chevaux pour gagner la voiture du général. L'aide de camp salua son chef et lui expliqua l'affaire. Mais la voiture était coincée dans la file du convoi. Le général se retrouvait dans l'impossibilité de se dégager et d'arriver à temps. Du reste, les cloches venaient de se taire.

On gagna tout simplement la Plaza Mayor. On trouva un logement assez digne pour être occupé par le général et sa

fille. Honorine laissa voir au capitaine Destouche qu'elle lui tenait rigueur de ce manque de zèle envers sa personne. Le pauvre soldat en fut tout contrit. Il aida encore au déchargement des malles et de la volière. Puis, il prit congé, l'air abattu, n'ayant pu offrir à sa princesse un palais pour la recevoir. Mais il eût fallu être un mage pour découvrir un palais à Tordesillas.

François, de son côté, se fit discret. Il entendait bien que l'échec ne fût porté qu'au discrédit du capitaine Destouche. Il se ferait connaître, quant à lui, à l'occasion d'une intention de plaire plus probante. Finalement, il avait tout intérêt à laisser le capitaine Destouche s'empressez maladroitement auprès d'Honorine, tandis que lui-même feindrait l'indifférence en se montrant le plus souvent possible aux yeux de la jeune fille, sans toutefois révéler que la rencontre eût été voulue, ou même eût engagé à quelque rapprochement que ce fût. Le but de la manœuvre visant à devenir, dans l'esprit d'Honorine, le cavalier mystère.

De toute manière, le logement au monastère Sainte-Claire représentait un mauvais présage, car, comme nous l'expliqua le lieutenant d'Alencourt, ce lieu de réclusion fut néfaste à toutes les femmes qui vinrent y résider ; je ne parle pas ici des professes, mais des visiteuses qui, tout à l'exemple des religieuses, ne quittèrent l'endroit qu'au jour de leur mort ! Pierre le Cruel cacha là Marie de Padilla, qu'il avait épousée secrètement. Quoique déjà marié à Blanche de Bourbon, il garda sous la main sa maîtresse jusqu'à sa mort, dans ce lieu insoupçonnable. La pauvre jeune femme, qui avait grandi dans la beauté de Séville, se retrouva entre des murs de pierres, qui ne devaient lui accorder pour toute possibilité d'évasion qu'une amère nostalgie. On enferma également, en 1506, à Sainte-Claire de Tordesillas, une autre célèbre pensionnaire :

Jeanne la Folle. La jeune femme avait 28 ans lorsqu'on l'y enferma après le décès prématuré de son époux. Elle devait y rester confinée 44 ans dans le désespoir. Heureusement pour Honorine, les cloches annonçant les complies avaient sonné avant sa venue. Avec une telle matière, s'il l'avait connue, le capitaine Destouche eût pu aisément se faire pardonner la fermeture intempestive des portes du monastère.

Une fois de plus, d'Alencourt, toujours en verve d'explications, nous instruisait sur l'histoire de l'Espagne. Après nous avoir parlé des vies tragiques de Marie de Padilla et de Jeanne la Folle, le lieutenant d'Alencourt s'approcha de moi et m'entreprit à part. Il sortit de sa poche un morceau de carte. Je n'eus aucun mal à reconnaître la tristement fameuse Dame de Pique. Comme je le savais de par mon père, Jules Gardin, les piques dérivait du nom de l'arme. La Dame de Pique était donc une femme violente et guerrière, capable de donner la mort à ses amants. La Dame de Pique, ou plus justement la dame de banderilles, car elle était espagnole, faisait de nouveau une apparition remarquée. Je repensai également, au même moment, à Dona Veronica. L'absence du capitaine Meyer ne trahissait-elle pas sa culpabilité ? Mais je devais me tromper. Rodolphe Meyer avait sans doute été pris par la gendarmerie. Mais la Dame de Pique existait bel et bien, puisque le lieutenant Pergollini avait été victime de son amante espagnole.

Le lieutenant d'Alencourt me remit la carte à jouer. Je m'approchai d'une fenêtre pour la mieux voir. Dehors, sur la Plaza Mayor, les dragons s'occupaient à décharger des charriots ce qui était nécessaire pour la nuit. Il faisait toutefois trop sombre pour lire ce qui était écrit sur la carte. J'allais donc allumer une chandelle. J'observai ensuite, à la lueur de la

flamme, l'objet qui avait scellé le destin du lieutenant Pergollini :

Au recto, était écrit un petit mot, qui donnait rendez-vous à la femme fatale :

« Rendez-vous, Plaza de la Universidad, devant le portail churrigueresque, le 10 mai à 7 heures du soir. »

Le tracé de l'écriture était parfaitement rectiligne, ce qui ne correspondait pas à l'état d'empressement dans lequel Fabio Pergollini nous avait déclaré avoir rédigé le mot. De plus, la carte était coupée en biseau, et l'écriture en suivait l'orientation, penchée suivant le même angle. Cela signifiait, si l'on se donnait la logique comme guide, que le petit mot avait été rédigé après que la carte fût découpée. Que Pergollini eût découpé la carte en deux, la chose semblait étrange. Cependant, en y réfléchissant, cela était moins étrange que le fait que les mots mentionnés fussent d'une autre main que celle du lieutenant ! Car je connaissais l'écriture du lieutenant, et celle que je lisais là, sur la surface de la carte, n'était pas la sienne. Peut-être était-ce celle de sa meurtrière ? Mais alors, pourquoi Pergollini nous aurait-il dit avoir écrit lui-même ce mot qui donnait rendez-vous ? Mais le plus grand mystère résidait encore ailleurs ; en effet, la carte, et quoique le cadavre de Pergollini eût séjourné dans l'eau, n'était absolument pas ramollie, ni son écriture délavée ! J'en venais à l'incontournable conclusion, bien qu'insoluble dans sa compréhension, selon laquelle le lieutenant Pergollini, mort ou vif, était arrivé jusqu'à Simancas, non par voie fluviale, mais par voie terrestre ! L'affaire devenait de plus en plus ardue à résoudre, d'autant qu'elle se mélangeait dans mon esprit à la figure de Dona Veronica. N'avais-je pas vu un attelage comparable à

celui décrit par François dans les écuries de la propriété de la belle hispanique ?

Toute la nuit durant, mon sommeil fut agité par mille suppositions, tout aussi absurdes que grandioses, dans l'horreur qui s'en dégageait. J'avais, selon la formule usitée, fait des cauchemars.

Le lendemain matin, nous fûmes réveillés au son de la trompette de Carlin. Des cris indignés, des paroles véhémentes, pleines de haine et de consternation, me firent lever plus vite que je ne l'eusse projeté sans cela. Je me redressai et ouvris grand les fenêtres. De l'étage où nous étions logés, je vis, sur la place, nos dragons en train d'encercler la voiture du général. Les portières du véhicule portaient une honteuse dédicace :

« ; *Viva Fernando VII!* »

L'inscription avait été faite à la chaux, durant la nuit, et ce à la barbe des sentinelles postées pour prévenir tout danger. Fort heureusement, aucun homme n'avait été assassiné pendant son sommeil. Mais, vraiment, la dédicace prouvait combien nos adversaires étaient hardis et invisibles. Nous avions à mener la guerre contre des ombres. Autant chasser des spectres et demander au Père Mahuret de se remettre à ses exorcismes !

Le général Simon porta haut son mécontentement. Il faut dire que l'on n'eut pas le temps d'effacer l'injure avant qu'il ne la vît. Notre colonel trouva les mots les plus rudes pour blâmer les hommes de garde, et les mots les plus mielleux pour s'excuser auprès du général. L'affront équivalait à une véritable déclaration de guerre. Le général prit donc aussitôt l'énergique décision de réquisitionner les cinq premiers

Espagnols de passage par la Plaza Mayor, pour leur faire nettoyer l'odieuse dédicace. Le général les prévint en hurlant qu'il les ferait fusiller s'ils laissaient n'être-ce qu'une infime trace ou la moindre rayure ! Je ne sais si les Espagnols prirent à la rigolade le propos, mais il est vrai qu'ils étalèrent plus qu'ils n'effacèrent. Je dois également témoigner qu'ils abîmèrent aussi le beau revêtement de la voiture. Fiers de leur sabotage, les cinq Espagnols se tournèrent vers le général et dirent, avec une provocation poussée jusqu'à l'inconscience :

« *El vehiculo esta como nuevo !* »

Alors, le général vit l'affreux barbouillage qu'ils venaient de laisser. Il entra dans une fureur indescriptible, que nous fûmes obligés de calmer en fusillant les provocateurs !

Ainsi avançait cette guerre : à reculons du bon sens ! Les Espagnols cherchaient à faire triompher leur cause par l'exemple du martyr, et nous, de notre côté, nous tuions de moins en moins de soldats, et de plus en plus de civils. Encore que cette distinction, entre soldats et civils, tendît à devenir de plus en plus floue. Nous venions donc de tuer cinq ennemis.

Sur ces entrefaites, nous reprîmes la route de Salamanque, traversant le fleuve Douro. Nous laissâmes les cadavres des fusillés sur la place. On se doutait bien que la pitié de ceux qui restaient aurait soin d'enterrer les morts et de les... venger ! Putain de guerre !

Le voyage dura encore trois jours. Le 14 mai, nous fîmes halte pour la nuit à Alaejos. Le lendemain au soir, nous n'eûmes d'autre choix que de bivouaquer en pleine campagne. Honorine et sa gouvernante dormirent dans la voiture,

tandis que le général passait la nuit sous la guitoune. Pour nous autres, c'était un peu de foin et notre couverture de selle.

Enfin, le 16 mai, en début d'après-midi, nous arrivâmes en vue de Salamanque.

#### SOMMAIRE

## CHAPITRE VI

### **Bal à Salamanque**

Quinze jours s'étaient écoulés depuis notre arrivée à Salamanque. Nous étions logés, plus que convenablement, dans la maison de Maria la Brava. Ironie du sort, la demeure de l'indomptable vengeresse nous avait été désignée pour résidence. Nous nous retrouvions, les lieutenants d'Alencourt et Mahuret, François Lozac et moi-même, dans un appartement, au premier étage de la fameuse maison. La chambre que je partageais avec François avait un tapis de nattes indiennes et de bons fauteuils. Un revêtement en cuir, retenu par des clous à tête ronde et dorée, couvrait les murs jusqu'à hauteur de hanche. Un très beau brasero à bassine d'argent ornait le centre de la pièce. La bassine regorgeait de noyaux d'olives incandescentes. Les deux lits se tenaient dans les angles de la chambre, contre les murs opposés aux fenêtres. Les matelas étaient en laine de Ségovie, et recouverts d'une housse de soie. Des piquets en bois, aux quatre coins du lit, portaient des tringles sur lesquelles reposaient des rideaux de pékin des Indes. Les pans des amples rideaux pouvaient être noués et retenus autour des piquets à l'aide d'embases, découpées dans le même somptueux tissu.

Tel était le lieu clos où je faisais nuit et jour les cent pas. Car il faut dire que les foudres du colonel de Droin-Bellegarde m'avaient sévèrement frappé cinq jours plus tôt. J'étais, jusqu'à nouvel ordre, aux arrêts de rigueur, interdit de sortie

et de visite. Qu'avais-je donc fait pour mériter un tel châtiement ? Il est peut-être encore trop tôt pour vous l'exposer. J'y reviendrai dans un moment. Pour l'instant, j'aurais aimé vous dire un mot de cette Maria la Brava, dont la maison servait en la circonstance de cachot pour ma personne. Ce que je vais vous rapporter maintenant, je le tiens, bien évidemment, de Louis-Armand d'Alencourt, notre éminent guide. Ainsi étions-nous logés Plaza de los Bandos, du nom que l'on prêtait, au XV<sup>e</sup> siècle, à ces turbulents chevaliers qui agitèrent et ensanglantèrent de leurs luttes partisans la ville de Salamanque. Or, un beau jour, deux d'entre eux, les frères Monroy, du Bando de Santo Tomé, furent tués durant une partie de jeu de paume – jeu de mains, jeu de vilains ! –, par les frères Manzano, du Bando de San Benito. Ce fut alors que se leva Dona Maria, mère des deux trépassés. Comme les Érinyes implacables, elle enfila une armure et s'élança à la poursuite des meurtriers. Elle les retrouva et les tua. Pour finir, elle leur coupa la tête et vint déposer les sanguinolents trophées sur la tombe de ses fils. Voilà le genre de femme que l'on trouve en Espagne ! Ce sont des érinyes sauvages, assoiffées du sang de la vengeance. Cette image de femme tueuse m'obsédait toujours et, sans cesse, revenait à ma mémoire l'image de la Dame de Pique, le visage de Dona Veronica. À ce propos, je puis, maintenant, vous dire pourquoi je me retrouvais aux arrêts de rigueur. Lorsque je fus convoqué chez le colonel, j'appris de sa bouche ce que lui avait rapporté à mon sujet la gendarmerie. J'avais – entendez bien –, tué à Valladolid, en duel, le capitaine Rodolphe Meyer ? Le motif du combat en était, et je ne pouvais pas le nier, une histoire de Dame, dont nous nous étions, le capitaine et moi-même, disputés le cœur. Je me rappelais bien m'être querellé au sujet de

Veronica avec Meyer. Nous avons même croisé le fer. Cependant, ma mémoire s'embrumait lorsqu'il s'agissait de me rappeler l'issue du duel. C'était le noir, le noir de la nuit de la mémoire. J'expliquai au colonel que j'étais alors ivre et qu'aucun souvenir de la finale de l'enjeu ne me revenait ; ce qu'il eut beaucoup de mal à croire. À sa place, j'aurais suspecté également un subterfuge pour éviter d'endosser une trop lourde responsabilité. Or, je refusais en mon âme et conscience avoir pu donner la mort au capitaine Meyer. C'était la Dame de Pique, Maria la Brava, Dona Veronica la meurtrière. Mais l'on ne voulait pas m'entendre sur ce registre, Veronica ayant porté l'affaire devant la justice. En effet, qu'avait-elle besoin de crier haut et fort la mort de Meyer si ce n'était pour en pourchasser et punir le véritable coupable, moi en l'occurrence ? Mais je n'avais pas tué Meyer ; ce que je n'eus de cesse de répéter au colonel. Alors, qui ?

Je n'avais pas convaincu. Je repartis pour établir durablement mes quartiers dans la maison de Maria la Brava. Je n'avais convaincu personne. Du reste, n'avais-je pas reconnu m'être battu en duel comme cela m'était reproché ? Et un duel finit souvent par la mort d'un des deux protagonistes. Je devais m'y résoudre : je devais être coupable...

Je m'étais étendu sur mon lit. Je venais de faire des allers-retours à travers la chambre. Un dragon montait la garde devant notre porte, filtrant les entrées et les sorties. Toutes les deux heures, le pauvre planton se voyait relevé par un de ses congénères. Et ainsi duraient leur corvée et mon assignation à résidence. Je m'étais étendu sur mon lit, disais-je, las d'avoir trop marché sans autre but que la rencontre des murs opposés de la chambre. Je battais de la pointe du pied un pan de rideau

du lit. Je m'arrêtais un moment, puis recommençais. Je cherchais à calmer mon agacement, sans toutefois y parvenir...

François entra dans la chambre. Il revenait d'une promenade avec Honorine et le capitaine Destouche. Ces trois-là avaient pris l'habitude de se balader ensemble. François devait à l'amitié de Destouche l'agrément de fréquenter assidûment la fille du général Simon. Toutefois, le jeune dragon poursuivait sa redoutable politique d'indifférence envers Honorine. Crédule, le capitaine Destouche pensait qu'Honorine laissait François indifférent, et que ce dernier ne venait aux rendez-vous que pour retrouver son ami soldat. C'était une grave méprise, d'autant plus qu'après avoir été agacée par l'attitude de François, la jeune fille commençait, au détriment du capitaine, à s'intéresser au jeune dragon qui boudait ses charmes. Honorine faisait désormais de perfides remarques au capitaine Destouche, du style :

« Je suis sûre que François n'aurait pas agi comme vous. N'est-ce pas, François ? »

À l'évidence, la jeune fille cherchait à faire parler l'impénétrable sous-lieutenant Lozac, qui savourait en secret la parfaite réussite de son stratagème à chaque fois qu'Honorine se trahissait à divulguer de la curiosité à son égard. Or, François demeurant toujours aussi réservé et mystérieux, renvoyant toujours les deux autres à leur propre embarras, la jeune fille n'en insistait que davantage à percer l'étrange mutisme de l'officier, mutisme toutefois teinté de séduction. Honorine persistait donc à s'enquérir ouvertement des pensées de François au détriment de celles de son soupirant déclaré :

« Le capitaine pense ainsi, et vous, François, qu'en dites-vous ? Je suis sûr que vous avez un autre avis qui, je crois, vaut la peine, lui aussi, d'être entendu. »

Et François répondait faussement en jouant les modestes, prétextant que le capitaine avait plus d'expérience et que son avis prévalait, ne fût-ce que par l'autorité du grade. On imagine à quelle torture était soumis le capitaine Destouche, le pauvre garçon cherchant par tous les moyens à s'excuser de son ascendant :

« Mais non, François, mais non, je vous en prie, au contraire, exprimez votre point de vue. L'autorité de mon grade n'entre pas en jeu dans l'ordre d'un échange privé, vous le savez bien.

— Si vous le dites », répondait alors François sur un ton intentionnellement sceptique.

Le jeune dragon en profitait aussitôt pour lâcher une énormité, qui ne manquait pas de fâcher le capitaine. François se faisait violemment contredire et remettre à sa place, ce qu'il avait, à dessein, cherché, prouvant par là même sournoisement que le capitaine ne pouvait pas s'empêcher d'abuser de l'autorité que lui conférait son grade. Aux yeux d'Honorine, le capitaine apparaissait ainsi intolérant, et François, victime de ce dernier, passait pour une personne douée, dont l'opinion gagnait à être connue, la preuve étant faite qu'elle suscitait de vives réactions, tant, semblait-il, par son originalité que par l'irrévérence de sa pensée.

Le capitaine n'en revenait pas que François pût se montrer aussi stupide dans son propos. Il était énervé après son ami, car il l'estimait et trouvait regrettable qu'en présence d'Honorine, celui-ci se montrât en un tel désavantage. L'avis de l'aide de camp était rigoureux, mais ignorait la ruse en

cause. Plus grave, Honorine ne partageait pas ce point de vue : bien au contraire, elle se flattait d'avoir découvert en François un homme d'esprit, plein de pensées surprenantes, et assez sage pour savoir qu'elles pouvaient choquer le sens commun. Ainsi s'imaginait-elle avoir compris pourquoi François demeurait si réservé en présence du capitaine, dont l'étroitesse de jugement et l'intolérance devenaient manifestes.

Fier et heureux de sa ruse et des progrès qu'il accomplissait dans la conquête de l'estime d'Honorine, François s'avança dans la chambre et se jeta sur son lit. Il lâcha un soupir de contentement en se remémorant comment il avait bien manipulé tout son petit monde. Machiavel lui-même en eût pâli de jalousie !

Je regardai François. Cela m'offrait une grande distraction de l'observer après avoir fait le tour, durant de longues heures, du moindre détail du décor de la pièce. Le jeune insouciant souriait, réprimant des bouffées de rires. Vraiment, ce François Lozac était d'un tempérament qui ne boudait pas la bonne humeur. Je ne m'en plaignais pas, tant notre séjour en Espagne était triste, pesant, et déprimant de laideur.

François calma peu à peu sa joie sans la réprimer, mais pour la cacher dans un coin de son cœur paré de gaieté. Une nouvelle émotion l'envahissait maintenant, montant peu à peu jusqu'à imprimer sa marque particulière sur son visage expressif. François sortit de sa veste un morceau de papier. Il le déplia avec précaution. Installé confortablement sur son lit, il se mit à l'examiner. Je devinai, après quelques minutes silencieuses d'observation, qu'il s'agissait d'un dessin...

Oui, c'était un dessin, et plus précisément encore, le dessin que lui avait vendu un étudiant, Plaza de la Universidad, à Valladolid. On pouvait voir, croqué à la sanguine, un soldat –

un dragon à n'en point douter –, se tenant sur le seuil d'une entrée monumentale. Le dessinateur avait bien reporté le jeu de la lumière, projetant l'ombre de la silhouette du dragon sur le sol pavé, marquant d'incrustations plus ou moins sombres les différents éléments sculptés du décor. Surplombant et entourant les portes, les pierres de l'édifice étaient, dans une recherche de somptuosité tapageuse, surchargées jusqu'à l'outrance. Les pierres se trouvaient torturées de colonnes torsées où s'enroulaient des pampres, de pilastres en pyramides renversées, de grotesques, de rinceaux, de médaillons, d'entablements, de corniches, et de tout un tas d'autres trouvailles sculpturales tirées d'un répertoire ornemental touffu. Sous cette avalanche de pierres ciselées se tenait un dragon, feu le lieutenant Pergollini.

François semblait absorbé dans une vaste et profonde méditation. À en juger par l'immobilité de son corps et le mouvement de ses yeux, l'évocation du dessin lui parlait intimement. Il scrutait, toujours plus loin, dans la perspective du dessin, la réponse au mystère de la disparition de Pergollini. L'officier se tenait là, en rouge sur fond blanc, devant le monument churrigueresque, figé dans une attitude indéchiffrable. Sa présence, qui était pourtant celle d'un mort, donc une absence, irradiait cependant une troublante force. Le personnage représenté sur le dessin avait l'expression impressionnante de ceux qui se trouvent face à leur destin. La sensation qui s'en dégageait laissait perplexe. Pergollini, à travers cette esquisse, revenait comme un spectre, terriblement dérangeant, terrifiant par sa mort cruelle et si abrupte.

Soudain, François replia le dessin, comme pour s'arracher au sortilège. Pergollini était mort, on n'y pouvait plus rien !

Je parvins enfin à m'assoupir. Qu'avais-je d'autre à faire ?

Je m'étais assoupi en pensant à François : le coquin la jouait très finement avec Honorine et son incontournable soupirant, le capitaine Destouche. Quel tacticien hors pair, ce François ! Sous ses airs d'innocent jeune homme se cachait un manipulateur de l'étoffe d'un Valmont. Ceci dit, l'embuscade risquait d'être périlleuse si, découvrant la faiblesse de François pour elle, Honorine le faisait à son tour languir. Je sentais pointer le moment où la jeune fille trouverait quelque plaisir terrible à torturer le cœur de celui qui lui aurait fait l'aveu de l'amour. Qu'allait-elle exiger de lui ? Car il faudrait bien se montrer digne d'épouser une si fraîche jouvencelle, dont le seul titre de baronne d'Empire réclamait, à tout prétendant issu du métier des armes, de lui apporter une moisson de trophées et mille preuves d'héroïsme pour obtenir sa main. Dans le domaine militaire, François avait encore à faire ses preuves. Il avait pour lui, dans ce dénuement de gloire, l'avantage d'être vierge de toute expérience ; que la première lui soit heureuse, et sa renommée serait établie. Cette campagne du Portugal pouvait et devait lui offrir l'occasion de se distinguer. Oui, la Croix. Il fallait à tout prix décrocher la Croix !

Je fus réveillé par des bruits de portes et des échanges de voix. J'écarquillai les yeux. François venait de s'asseoir sur son lit, un pli ouvert entre les mains. Il semblait tout à coup soucieux, comme frappé par un funeste coup du sort. Sa superbe assurance, qu'il affichait au retour de sa promenade en compagnie d'Honorine, se trouvait entamée. Un événement, tardivement annoncé et gardé jusqu'alors secret, et donc qu'il n'avait pu ni prévoir ni prévenir, s'imposait. François paraissait fâché, contrarié, pris de court.

« Comment se fait-il qu'elle ne m'en ait pas parlé ? lâcha le jeune officier, courroucé. Me voilà pris au dépourvu. Je n'ai, devant moi, plus le temps de faire face. L'occasion est perdue. Je n'irai pas, voilà tout.

— Mais de quoi parlez-vous ? demandai-je. Je décèle à travers vos paroles un parfum néfaste d'abdication. Quelle cruelle vous frappe donc à ce point, pour vous acculer à l'abandon ?

— Capitaine Gardin, Honorine vient de me tendre un piège. Je suis sans parade, démuné, floué, rabaisé. Comment un pauvre sous-lieutenant pourrait-il relever le défi ?

— Allons, bon ! Vous voilà maintenant défaitiste. N'y a-t-il vraiment aucune solution à votre dénuement ?

— Je crains que non... Je suis prévenu à la dernière minute qu'un bal est donné en l'honneur d'Honorine et que j'y suis cordialement invité. Comment faire ? Je ne possède pas la tenue exigée ni la science des mondanités.

— Qu'à cela ne tienne ! intervint tout à coup le lieutenant d'Alencourt, qui venait d'apparaître dans l'encadrement de la porte de notre chambre.

— Vous dites ? l'interrogea François avec étonnement et l'esquisse d'une lueur d'espoir dans le regard.

— Je dis, articula d'Alencourt avec emphase, que la chance vous sourit. Évidemment, vous étiez bien niais, cher François, d'estimer pouvoir taquiner votre jolie baronne sans qu'elle exigeât de vous revoir dans l'appareil et le cadre de prédilection des gens de sa classe. Le bal est l'incontournable exercice de style auquel nul soupirant n'oserait croire être dispensé. La chose est aussi certaine, pour qui prétend vivre en société, que ne l'est l'exigence de l'amour pour le cœur des jeunes gens. Me suis-je bien fait comprendre ? Mais voyez-vous, en une

telle circonstance, je m'improvise avec joie votre conseiller et fournisseur ; et je suis bien certain, également, que vous en remporterez l'argument.

— Et comment donc ? demanda aussitôt François, émerveillé.

— Votre tournure est agréable et votre taille correspond à la mienne. Vous devriez, sans difficulté aucune, revêtir l'habit de bal que je me fais fort de transporter avec moi où que j'aille. Et si j'ai dû abandonner à Valladolid, chez le bottier et le tailleur, de quoi briller sur le champ de bataille, j'avais, dès notre départ de Paris, ajouté à mon bagage l'indispensable habit de bal et ses accessoires. Je me propose, en la circonstance, de vous les prêter. Qu'en dites-vous ?

— C'est formidable ! s'écria François. Vous me sauvez. Le bal est pour ce soir, sans vous j'étais relégué au rang des absents.

— Allez, venez essayer. »

Et Louis-Armand d'Alencourt tira François par le bras, l'invitant à le suivre dans sa chambre. Là, le lieutenant tendit au sous-lieutenant une paire de souliers vernis à boucles d'or sur le devant, une paire de bas en soie, une culotte en coton blanc, impeccable et toute neuve, puis un habit à la française, aux couleurs du 15<sup>e</sup> dragon. Louis-Armand sortit encore de sa malle des épauettes blanches, dans l'entrelacement des tresses desquelles couraient des fils d'argent. Enfin, il extirpa le couvre-chef, un bicorne, muni d'une cocarde, également aux couleurs du régiment.

Devant la glace, et sous l'œil attentif de son conseiller, François s'habilla avec soin. De pied en cape, il était parfait. D'Alencourt hocha la tête en signe d'acquiescement :

L'habit était vert, du beau vert commun et spécifique aux dragons, avec des parements, des collets, des revers et des retroussis de basques, de couleur rose. Notre fameux rose à nous, gens du 15<sup>e</sup> dragon, dois-je le rappeler. Les boutons des revers étaient en or ! D'Alencourt concevait pour le détail une rare et coûteuse attention. Du col de l'habit sortait une laval-lière, dont la dentelle flottait sur le haut du poitrail de notre ami François. Il se sentit, dans un moment de doute teinté de honte, un peu ridicule, se trouvant fagoté comme un petit page d'Ancien Régime. Ses jambes étaient habillées de bas de soie, recouverts au niveau des genoux par une culotte moulante, qui mettait ostensiblement en relief ses attributs. Il rougit aussitôt à l'idée qu'Honorine pût le voir ainsi livré dans son intimité. Mais Louis-Armand d'Alencourt le rassura immédiatement, lui expliquant qu'il en allait parfaitement ainsi, et que même, la chose ne s'entendait pas autrement. L'exhibition était de rigueur. Sans quoi, quel plaisir aurait eu Honorine à inviter ses soupirants, si ce n'était pour les observer plus attentivement, jugeant de leur apparence et de la manière avec laquelle ils s'acquitteraient de cet examen. François commençait à ressentir comme une espèce de contrariété, de déplaisir, de réserve extrême pour tout dire, à aller s'exposer ainsi au regard impudique de la jeune fille. Il la regardait lui-même autrement depuis qu'il venait de découvrir par quel jeu libertin elle avait l'intention de s'offrir à voir un jeune homme qui lui plaisait. Ce qu'on appelait "bal", apparut à François comme une affaire d'indécence friponne, où les dames pouvaient choisir sur pièce leur proie. Mais c'était encore ignorer, lui apprit Louis-Armand, que les femmes avaient besoin d'aimer un homme à travers le regard que la société renvoyait en bien de lui. Ce n'était pas tant question d'apparence que de

plébiscite. François avait, à l'évidence, beaucoup encore à apprendre. Aussi, lorsqu'il eut enfin digéré tout ce qui venait de lui être inculqué, Louis-Armand l'interrogea, lui demandant s'il était décidé à s'exposer à la reconnaissance d'Honorine, ou bien s'il s'entêtait toujours à vouloir la séduire avec les arguments qui plaisent aux hommes, mais non pas aux femmes.

« Ce que vous estimez devoir lui plaire, expliqua d'Alencourt, est à bien des lieues de ses réflexes en matière de désir. Songez-y, une femme aime tout différemment l'amour en comparaison de nous autres. Apprenez à toucher son cœur et ses sens par les chemins détournés de l'âme féminine. Ces chemins peuvent, j'en conviens, vous dérouter, mais ne les méprisez pas pour autant, car ce sont les seuls qui conduisent la femme à se laisser aimer. »

François en demeura tout abasourdi. Il entrevit quelle étrange différence distinguait les deux sexes. Il commençait à peine à imaginer la complexité des rapports que deux êtres aussi dissemblables, et pourtant si passionnément attirés l'un vers l'autre pouvaient entretenir ensemble. L'aventure de l'amour lui parut alors beaucoup plus hasardeuse qu'il ne l'avait cru. Mais encore, y avait-il même songé ? L'amour l'avait rendu aveugle. Et si Honorine disait « oui », qu'advierait-il ? La chose semblait aussi mystérieuse et initiatique que le baptême du feu. À qui n'a jamais tremblé face à l'abîme des possibles, je dirai : « Votre âme est glacée, sans passion, sans désir, sans rêve et sans nécessité ! »

Louis-Armand d'Alencourt porta la dernière touche à la tenue de François en lui accrochant au côté gauche une épée d'apparat.

« Vous voilà paré, estima le lieutenant. Un dernier conseil : ne vous empressez pas d'acquiescer, sans toutefois oublier de donner votre assentiment, mais avec ce délai qui donnera à croire à votre interlocuteur que son propos vous a positivement offert à réfléchir. Il en sera flatté et vous prêtera autant d'esprit que vous lui en aurez de la sorte reconnu vous-même. S'il vous faut, à l'inverse, vous opposer à un point de vue, que ce soit avec l'air de vous excuser de ne pouvoir changer d'avis en cette occurrence. Invoquez alors le poids de votre éducation, le mauvais souvenir d'une expérience tragique, ou une incapacité momentanée à progresser au-delà d'une construction d'idées qui vous aurait valu beaucoup d'efforts à édifier, et que vous n'êtes pas encore assez mûr pour remettre en cause. Vous donnerez ainsi de l'ampleur à l'argumentation de votre insistant querelleur tout en vous soustrayant à ce qu'il prolonge, sur une pauvre victime comme vous, un propos trop déstabilisant. Vous n'aurez pas renoncé à votre idée et vous aurez l'estime de votre contradicteur, celui-ci se faisant fort de revenir à l'assaut vous convertir à sa pensée le jour opportun. En tout bien, s'intéressera-t-il dès lors à votre cas. D'adversaire, vous gagnez le statut de disciple.

— Vous me donnez le tournis, Lieutenant.

— Allons, bon ! Rien de bien sorcier, tout de même. J'en suis persuadé, vous vous en tirerez à merveille. Vous avez le front intelligent et le regard naïf. En deux mots, de quoi ravir ou attendrir. »

À l'heure fixée par l'invitation, François Lozac se présenta à l'hôtel particulier où se donnait le bal. Il fut reçu par deux domestiques en livrées rouges grotesques. Des perruques, comme on en portait du temps de Louis XV, encadraient leur

visage à la peau mate. Les blanches toisons de cheveux factices contrastaient avec les faces brunies. La dissonance des tonalités fit sourire le jeune sous-lieutenant. Les deux domestiques, un chandelier en main, l'accompagnèrent des grilles du jardin au perron de l'hôtel.

La salle de bal était vaste et prodigieusement lumineuse. Ses illuminations, portées sur des candélabres ou accrochées à des lustres imposants, se reflétaient à l'infini dans la perspective de glaces recouvrant les murs. François s'avança. Sa silhouette, précieusement drapée, projeta des sosies aux quatre extrémités de la salle dans le jeu des miroirs. Le lieu accueillait ainsi sa venue en en décuplant l'apparition. François se figea sur place, intimidé. L'image de ses doubles, toute empreinte de préciosité et tout auréolée de myriades de lueurs, lui infligea l'accablante impression de ne pas être à sa place, de jouer un rôle pour lequel il n'avait ni goût ni talent. Le jeune homme allait faire demi-tour et fuir ce piège miroitant, lorsqu'une voix amie l'interpella :

« Ah, François, vous êtes venu ! Quelle joie de vous voir !

— Capitaine Destouche, je ne fais que passer. J'étais sur le point de partir...

— Mais que dites-vous ? Allez, suivez-moi au buffet. Tous nos invités s'y trouvent. Je vous guettais. Allez, venez... »

Le capitaine revêtait une tenue en tout point comparable à celle de François, hormis les coloris de l'habit. Cette constatation faite, notre jeune ami admit l'hypothèse, invraisemblable toutefois, que leur déguisement était bel et bien de rigueur, et que si lui-même devait être ridicule, tous le seraient également. François avait donc craint d'être le seul invité costumé de la fête.

Le capitaine introduisit son ami dans la pièce où l'on avait dressé le buffet. Des officiers de tous les grades, de toutes les gammes de couleurs d'habit, s'y pressaient, ou tournoyaient autour de dames, restées décemment en retrait, et qui attendaient que leurs chevaliers servants vinsent les ravitailler. Les robes qu'elles portaient étaient longues et cintrées juste en dessous de la poitrine. Les coiffures, élaborées, étaient piquées de bijoux, constellées de perles ou de pierreries fines. Le chatoiement des parures des dames rivalisait d'intensité avec l'éclat des dorures des galons des hommes.

François s'approcha du buffet, saluant d'un sourire au fil de sa progression quelques visages interrogeant sa venue. Dans le soin mis à se préparer, il en avait oublié de se restaurer ; aussi chercha-t-il en priorité de quoi calmer l'anxiété de son ventre. D'un coup d'œil, il avisa un plateau, et attrapa un premier canapé entre son pouce et son index. François l'engloutit. Il en prit un second, l'avala. L'impression ressentie avec le premier se confirmait avec le second. Il manquait quelque chose à l'agrément de cet assortiment. François se retourna, avec un air désapprobateur, vers le capitaine Destouche :

« Comment se fait-il qu'il n'y ait pas de beurre sur les canapés ?

— Vous n'êtes donc pas au courant ?

— Non.

— Le beurre est proscrit chez les Simon.

— Question de régime, je suppose ?

— Vous ne pensez pas si bien dire. Oui, tout à fait, c'est une question de régime ; et ce depuis que le général a conspiré du temps où il était attaché au service de Bernadotte.

— Bernadotte, le maréchal, reprit François, celui qui est devenu prince héritier de Suède ?

— Oui, lui-même. Mais autant vous dire qu'à l'époque, il était farouche républicain. À ce propos, savez-vous, cher ami, que le futur roi de Suède porte, en tatouage sur le bras, un sérieux démenti à sa prétention royale...

— Que voulez-vous dire ?

— Qu'il s'est fait tatouer, sous la révolution, la devise suivante : "Mort au roi !".

— Sans blague ! lâcha François, éberlué.

— Mais si, mais si, c'est historique, insista Destouche, fier de l'effet produit par la surprenante révélation qu'il colportait.

— Soit, accorda Lozac, mais quel rapport avec le beurre ?

— J'y venais, justement...

— Ah, parce qu'il y a un rapport ?

— Et plus que d'évidence. Figurez-vous qu'en 1802, le général Simon a participé aux côtés de Bernadotte à un complot visant à déstabiliser, que dis-je, à renverser Bonaparte. Le premier mouvement de l'entreprise séditeuse consistait à importer de Bretagne à Paris des libelles contre le premier Consul dans des pots de beurre. Mais le préfet de police, à leur arrivée dans la capitale, les a interceptés. Bernadotte nie toute participation au "complot des pots de beurre", comme on appelle depuis lors l'affaire. C'est donc notre pauvre général Simon qui se dévoue pour couvrir son supérieur. Et voilà le baron emprisonné à Quiberon. Quant à Bernadotte, il n'entreprend rien pour son ami ! Même la solidarité maçonnique ne joue pas. C'est très laid, vous ne trouvez pas ? Il ne restait donc plus qu'à demander le pardon à Napoléon en personne. Notre empereur, en véritable homme de cœur, le lui a accordé.

Le général a été réintégré dans son grade deux ans après la triste affaire. »

François avait écouté avec étonnement le récit des aventures politiques du baron Simon. La disgrâce du général était finie. La gloire auréolait à nouveau son front. Le jeune sous-lieutenant s'en trouvait soulagé, car il aurait eu quelques déplaisirs à épouser la fille d'un réprouvé. Le nom de l'Empereur était le plus grand nom qui fût au cœur de François. Quelle fascination Napoléon n'exerçait-il pas sur nous ? Honorine parviendrait-elle à détrôner l'Empereur dans le cœur du jeune officier ? À ce propos, où était-elle, Honorine ? François la chercha tout à coup avidement du regard. Parmi le flot d'invités, il ne la trouva pas. S'en inquiétant, il se retourna vers le capitaine Destouche :

« Honorine ne vient pas au bal ?

— Vous plaisantez, mon cher. Elle n'attend que ça ! Mais avant cela, il lui faut s'habiller, et la chose est compliquée. Vous allez voir, sa tenue est magnifique. Je crois savoir que, ce soir, elle portera la robe qu'elle a revêtue pour le mariage de l'Empereur et de Marie-Louise d'Autriche. Pour résumer brièvement, ce fut toute une histoire que le choix et l'élaboration d'une toilette pour une telle occasion. Le pire, évidemment, eût été de faire pâle figure, d'être éclipsée dans le rayonnement de la beauté d'une autre dame de la Cour. La parure, mon ami, la parure, c'est avec elle que les femmes se concurrencent, s'affrontent et se jalourent l'attrait du regard des hommes. Aussi, comprenez bien qu'Honorine se devait de paraître. Je fus, dans l'ordre des préparatifs, attaché à sa personne. Je l'accompagne donc dans les magasins les plus prestigieux de la capitale, les bras, à chaque halte, toujours plus chargés de paquets, de cartons, d'accessoires. Quel péri-

ple ! Tous les hauts lieux de la mode : nous avons commencé par choisir l'étoffe de la robe, chez *Lenormand*, *Au Grand Turc* ; puis les gants, chez *Gervais-Chardin*, à la *Cloche d'Argent*, et ce par deux fois, car la première paire sélectionnée ne correspondait plus, au final, avec le modèle de la robe choisie ; nous avons poursuivi chez *Cop*, avec les chaussures. Imaginez : l'artiste en crée de si légères, de si petites, de si fragiles, qu'on croirait qu'elles sont faites pour ne pas servir. Ce n'est pas tout : après nous être occupés des pieds de Vénus, nous sommes passés chez *Panier*, *Au Père de Famille*, pour habiller ses jambes ; oh, quelle merveille que les jambes de cette femme, François ! Je les ai aperçues subrepticement, en vil voyeur, drapées de bas de soie qu'elle essayait derrière une tenture incomplètement tirée ! Mais ce n'était là qu'une agréable, mais trop courte trêve ; la corvée reprit aussitôt : chez *Poupart*, *Au Temple du Goût*, elle essaye tous les chapeaux, alors pour le plaisir, car on n'en porte pas à la cour. Honorine choisit et j'achète. L'argent du baron file à grand train. Qu'importe : rien n'est trop beau pour sa fille ! Et c'est le bouquet final. Moment critique. Il fallait se décider enfin pour un modèle de robe. Nous allons donc chez *Leroy*, rue Richelieu. Chez *Leroy*, vous m'entendez...

— *Leroy* ? répéta François, sans savoir de qui il s'agissait.

— Oui, *Leroy*, le grand *Leroy*, qui est devenu, pour toutes les femmes devant paraître, l'"indispensable". On s'arrache la faveur de ses services. Il agace tant par sa suffisance que le théâtre s'est emparé de son personnage en le caricaturant sous les traits d'un certain "Crêpon". Mais n'en doutez pas, on se l'arrache, ce chantre de la frivolité, du ciseau aérien et des métamorphoses du tissu. Ainsi, chez *Crêpon*, Honorine consulte le catalogue du maître : *La Revue du Suprême bon*

ton. Et bien, cher ami, avant de parvenir à choisir un modèle, elle en a tourné des pages et ouvert des tomes. J'ai cru mourir de folie, de rage et d'impatience. À peine un modèle plaisait-il, qu'un suivant plaisait davantage encore, à moins que celui, vu une heure auparavant, on ne savait plus trop où, était peut-être de la coupe providentielle et, par trop de légèreté, trop rapidement écarté. On y revient donc, pour le quitter aussitôt, déçu de l'effet, plutôt rêvé que mémorisé. À vous rendre fou le plus patient des hommes, vous dis-je ! Enfin, bref, le modèle inespéré fut découvert. Je pouvais souffler. Il n'y avait plus qu'à aller chez *Picot* pour choisir les motifs de broderies d'or à coudre sur la robe. Une bagatelle qui nous coûta encore une heure et une somme folle. Sur ce, le supplice doit ce soir éclater en triomphe. Et ne me dites pas, une fois de plus, que vous êtes insensible. On ne peut pas l'être ! »

François savourait à l'avance le plaisir qu'il allait avoir à découvrir l'aimée de son cœur dans un accoutrement digne d'une princesse antique ; car la mode, il faut le rappeler, était à l'Antique.

Le capitaine Destouche s'excusa auprès de son ami et s'éloigna. François se retrouvait seul parmi une foule de sémillants inconnus. Il se heurta, en se tournant en direction du buffet, à l'épaule d'un autre officier qui, lui, était en quête d'une coupe de champagne.

« Mille pardons, s'excusa François.

— Za n'est pas Grabeu, répondit la victime aspergée. Ze necdar neudache bas, n'est-il vrai ?

— Si vous le dites...

— Bermedez-moi de meu brezender : Hauptman Karl Wallner, deu la Légion Hanovrienne.

— Sous-lieutenant François Lozac, du 15<sup>e</sup> dragon, enchanté. »

Les deux hommes eurent à peine le temps d'échanger quelques mots que des frappaements de mains les interrompirent. Le capitaine Destouche réclamait l'attention de tous les invités :

« Chers amis, si vous le voulez bien, vous êtes conviés à rejoindre la salle de bal. Le général baron Simon et sa fille Honorine vous y attendent. Ils vont ouvrir le bal. »

Les convives se détachèrent aussitôt des groupes qu'ils formaient pour rejoindre la salle de bal. François Lozac et l'officier hanovrien les imitèrent.

Les gens entraient dans la salle de bal en se glissant sur les côtés pour laisser libre, à l'intérieur, un espace aux danseurs. Là, au milieu, sous le regard de tous, le général, à la tenue bleue brodée de feuilles de chêne et de lauriers en or, tenait dans sa main vigoureuse la main délicate de sa fille adorée.

François bouscula quelque peu des invités qui faisaient obstacle à son entrée dans la salle. Pour rien au monde il n'aurait manqué un tel spectacle.

Au balcon, qui surplombait la salle, juste au-dessus de l'entrée par laquelle on venait d'arriver, les musiciens du 26<sup>e</sup> de ligne entonnèrent un air de danse. L'écho des notes résonna, comme un signal, dans le corps des danseurs qui s'animent. La mélodie se développait, accompagnant le général et sa fille. Le baron, impérial, quoiqu'un peu trop rigide, regardait de sa haute stature la divine Honorine exprimer, avec la plus touchante des grâces, le don de la beauté. Le père était admiratif, et sa fierté lisible sur son large front brillant. La jeune fille se mouvait avec une élégance limpide, une distinction souple et sans faille. François se laissa hypnotiser. La

musique, lente et majestueuse, drapait admirablement, du rythme de ses notes flûtées, le corps en mouvement de la jeune et jolie baronne. Sa robe, au tissu pourpre aussi léger qu'un voile le long duquel glisserait le souffle d'une brise, s'animait en douces vagues que guidaient des plis étudiés, depuis leur départ, juste en dessous de la poitrine, jusqu'à une frise de palmettes au fil d'or, de derrière laquelle, au bas de l'étoffe, émergeaient de-ci de-là de petits souliers en satin vert brodé de motifs dorés. Les bras de la nymphe vibraient d'une blancheur éclatante à travers des manches ondulantes en gaze transparente, retenues, à l'épaule, par un froissement de tissu ballonné, et aux poignets, par deux boutons de diamants étincelants. La poitrine, portée haute et décolletée en carré, frémissait, pâle et fraîche, le galbe supérieur des seins offert à la vue de tous. Le visage, d'une douceur exquise, où la lumière ne plaquait aucune ombre, resplendissait d'une beauté parfaite, rose et satinée. Les joues, comme des fruits à croquer, saillaient avec une coloration plus soutenue que celle illustrant le front et le cou. Les yeux, bleus, célestes, de la pureté diaphane d'une aigue-marine, chatoyaient, entre ciel et mer, avec cette claire transparence qui aveugle, tant elle fait vibrer la lumière. Au rythme de leurs battements, paupières et cils, saupoudrés de paillettes d'or, scandaient l'époustouflante apparition des iris éclatants. Les cheveux, d'une belle couleur auburn, recevaient en parure, posée sur deux bandeaux de mèches lissées et brillantes, un diadème garni de camées, sur l'ovale brun desquels, figuraient les délicats profils blancs de sa défunte mère, de son illustre père, et de l'empereur Napoléon I<sup>er</sup>.

On eut dit une reine. Le cœur de François battait très fort. Au firmament de la beauté paraissait Honorine. Comment

pourrait-il la rejoindre dans cette splendeur irréaliste ? Il lui semblait être l'impure boue au pied de la rose inouïe du jardin des délices.

Le moment arriva où le morceau de musique s'interrompit. Maintenant, François devait aller inviter Honorine à danser. Son cœur s'accéléra. Il fallait se montrer...

Sans avoir tout à fait conscience de son mouvement, François Lozac s'avança. Pétrifié au-dedans, il n'en marcha pas moins extérieurement vers la jeune fille. Il s'arrêta à sa hauteur, imité en cette posture par deux autres prétendants. Se tenaient là, également, face à la divine Honorine, l'inlassable Destouche, et un nouveau venu, l'officier hanovrien au fort accent germanique.

« M'agorderiez-vous zette dance ? » osa l'importun.

Lozac et Destouche le fusillèrent du regard. Fort heureusement, et les deux amis en louèrent la jeune fille, Honorine déclina son offre. Karl Wallner fit claquer ses talons, inclina la tête, et se retira. Le capitaine Destouche en profita aussitôt, sûr de lui, pour ravir à Honorine sa précieuse main. Elle se déroba entre ses doigts comme s'enfuit la chair sous l'effet de la brûlure d'un feu trop vif. Demeurait alors, seul en lisse, François, bouillant au dedans, bien qu'apparemment calme au dehors. Mais sous cette façade, il était hérissé de flammes dévorantes.

« François, vous ne m'invitez pas ? », lui glissa Honorine d'une voix sensuelle et désarmante.

Le cœur du jeune dragon s'embrasa littéralement. Ses yeux trahissaient son feu intérieur, lançant de fougueux éclairs, implorant, pour apaiser l'incendie, de se noyer dans l'océan du regard de la jeune fille. Les pupilles d'Honorine se dilatèrent d'effroi, puis de fascination. François réalisa tout à coup

qu'ils étaient en train de danser ensemble. Cependant, cette prise de conscience ne dura qu'un instant, et il replongea aussitôt dans le bleu, éblouissant, saturé de pureté, des yeux de sa bien-aimée. Leurs regards, rivés en extase l'un vers l'autre, ne s'interrompaient plus, grands ouverts, absents au monde alentour, captivés par l'influence et la clarté des yeux de son vis-à-vis. La richesse des parures, le halo des lumières, le reflet des miroirs, le tournoiement de la danse, tout, oui, tout contribuait à enlever, à emporter, à transporter les deux êtres dans un rêve éveillé, féérique, au-delà du temps, suspendu aux lèvres, au regard, au désir...

Autour du couple absorbé dans sa propre contemplation, on commençait à voir très clairement que se dessinait là, entre les deux danseurs, un sentiment moins superficiel que le simple plaisir de danser ensemble. Le général Simon fronçait les sourcils. Le capitaine Destouche sentait son élan pour Honorine fondre et, par une cruelle alchimie, se muer en mélancolie. Il se dressait, à chaque tressaillement de désespoir, sur la pointe de ses souliers, en en faisant crisser le cuir verni. La révélation de l'amour entre ces deux-là le retournait de haine, d'horreur, d'effroi, de désespoir. Son cœur n'y tenait plus à les voir danser ainsi, éperdus. Aussi le capitaine se retira-t-il précipitamment, abandonnant derrière lui la vision abominable du couple amoureux.

Honorine et François évoluaient toujours dans l'ivresse, insouciantes et fascinées. Ce fut à peine s'ils entendirent, s'ils réalisèrent que les dernières notes de musique venaient de s'éteindre. Le sortilège, si puissant, les emporta aussitôt à choisir de s'échapper. Frayant la foule colorée, comme on écarte une brassée de fleurs, ils prirent le chemin de la terrasse. Une grande porte-fenêtre entrouverte, au voile encore gonflé

par un ample flot d'air frais, témoignait de leur passage, de leur envolée. Ils avaient disparu dans la nuit, laissant les autres participants au bal pleins de stupeur. Le général sursauta. On enlevait sa fille sous ses yeux ? Il se rua vers la terrasse, foula les dalles de marbre, cherchant du regard, parmi les vasques, les buissons, les ombres des arbres, sous les reflets de la lune et le scintillement des étoiles, les deux jeunes inconscients frappés d'amour. Il les débusqua sous les longues branches d'un saule, Honorine appuyée contre le tronc noir, sa poitrine respirant à plein désir, son ravisseur penché sur elle, l'embrassant dans le cou.

« Honorine ! hurla le général.

— Oh ! mon père...

— Monsieur, s'interposa François, aveuglé et résolu, je vous demande de m'accorder la main de votre fille.

— Hola, mon gaillard ! Pas si vite. Je ne vais pas laisser le premier hussard venu m'enlever ma fille !

— Je suis dragon, rectifia François, et j'ai de l'éducation.

— Foutre, non ! Espèce de chenapan. Je vais t'apprendre la politesse...

— Non, Père ! intervint Honorine. Je l'aime. Vous me blesseriez à le renvoyer comme un brigand.

— Soit, je ne lui casserai pas le nez. Mais qu'il ne revienne pas, ce va-nu-pied prétentieux, me demander la main de ma fille ! Et toi, Honorine, que te prend-il à t'amouracher du premier soldat venu ? Tu n'y penses pas : il n'a pas même la Croix !

— Mais, Père, la Croix, François va la décrocher. N'est-ce pas, François, que vous allez la décrocher pour moi ?

— Assurément, répondit le jeune officier, piqué à vif. Je vous en fais le serment.

— Trêve de balivernes, coupa court le général. Tout a été dit. Maintenant, veuillez vous retirer.

— À vos ordres, mon Général », salua rageusement François.

Puis, se retournant vers Honorine, il lui lança, avant de s'élançer à la conquête de la Croix, un retentissant : « Je vous aime ! »

« Qu'il aille au diable, maugréa le général, exaspéré.

— Même s'il revient avec la Croix ? demanda Honorine, inquiète.

— On verra, on verra... s'énerva le général. De toute manière, il ne l'a pas encore, sa Croix ! J'aimerais bien voir ça, tiens ! »

François, en habit, en bas de soie et souliers vernis, son épée d'apparat au côté traversa la salle de bal, le regard déterminé, l'esprit entièrement absorbé par la quête de la Croix. Il ne fit aucunement attention aux personnes qui le dévisageaient. Il déboula dehors.

Marchant d'un pas rageur, il s'enfonça dans la nuit...

## SOMMAIRE

## CHAPITRE VII

### **Siège de Ciudad-Rodrigo**

Le bal des Simon avait eu lieu le 1<sup>er</sup> juin. Le lendemain matin, à sept heures, des bruits de tambours crépitèrent sous nos fenêtres, Plaza de los Bandos. Des fantassins, en grand nombre, fusil à la bretelle et sac au dos, foulèrent le pavé de leurs gros souliers recouverts de guêtres blanches. Ils étaient beaucoup à défiler, nous jetant un œil au passage, à nous autres perchés à nos balcons.

« Que se passe-t-il ? Où allez-vous ? leur criai-je.

— À Ciudad-Rodrigo. On va y mettre le siège.

— Ouais, confirma un autre fantassin. Même que c'est le rougeaud qui nous conduit à la fête.

— Le rougeaud ? me demanda François.

— Oui, le rougeaud, répondis-je. C'est comme ça que la troupe appelle le maréchal Ney. »

À voir autant de soldats passer, c'était, à n'en point douter, tout le VI<sup>e</sup> corps d'armée qui prenait le chemin de Ciudad-Rodrigo. On en venait aux choses sérieuses : la guerre commençait.

« Et nous, sursauta François, fou d'excitation à l'idée de se battre et de décrocher sa Croix, on n'y va pas, à Ciudad-Rodrigo ? Pourquoi on ne part pas, nous autres ?

— Mon jeune ami, lui rétorquai-je, engagez-vous dans l'infanterie. Avez-vous déjà vu prendre des villes à cheval ? Ou

bien alors, faites-vous artilleur ou sapeur, pour en abattre les murailles.

— Oh, regardez ! C'est le général Simon. Là-bas, à cheval, la tête haute et la poitrine qui bombe. Qu'a-t-il besoin d'y aller, lui, se plaignit le jeune homme, il l'a déjà, lui, la Croix !

— Allons, allons, calmez-vous, François. Vous le donnerez, le coup de sabre ; la guerre nous rattrapera assez vite, croyez-moi. »

Sous nos yeux, musique en tête, le 26<sup>e</sup> régiment d'infanterie de ligne, à la suite du général, passa. Les hommes donnaient une impression de force emprunte de détermination. Les musiciens de la troupe partaient à la bataille avec les mêmes instruments qu'ils avaient pour animer le bal de la veille. Drôle d'époque où, sur le même air de flûte, on allait au bal et la guerre. Et sur combien de mélodies légères, tirées d'opérettes à trois sous, entraîna-t-on les hommes dans la danse macabre de charges sanglantes ? Mais, la lutte finie, quelle dissonance avec les râles des agonisants !

Après le 26<sup>e</sup> de ligne, défila, toujours sous les ordres du baron Simon, la légion du Midi, puis la Légion hanovrienne. Nos alliés allemands venaient payer le tribut du sang à l'Empereur. Leur alliance leur valait de mener les mêmes campagnes militaires que nous autres Français. En tête du régiment hanovrien, dont les soldats portaient le casque noir à chenille noire et l'uniforme bleu ciel à parements et collets rouges, paradait le dénommé Karl Wallner. À ses côtés, se retournant vers lui pour échanger, de temps à autre, un mot, se tenait le capitaine Destouche.

François l'apostropha. Il voulait souhaiter bonne chance à son ami qui partait pour les combats. Mais celui-ci répondit durement :

« Sous-lieutenant Lozac, vous ne connaîtrez jamais la gloire ; vous ne reverrez jamais plus Honorine. Je m'en vais, quant à moi, décrocher la Croix qu'il vous manquera toujours. Tenez-le-vous pour dit, le seul rouge qui décorera votre poitrine sera celui du raisiné. Adieu, traître de dragon ! »

Le capitaine détourna la tête, et il ne fut plus, parmi le flot des casques et des shakos, qu'un bicorne au panache bleu azur agité.

« Votre amitié, fis-je alors remarquer, semble s'être heurtée à l'exclusive de l'amour.

— Ce n'est pas juste. Le sort lui offre l'occasion de me devancer sur le terrain de la gloire.

— Attendez, cher François, de voir ce qu'il va récolter. Sur les champs de bataille, sachez qu'on trouve plus souvent la mort que les lauriers immortels de la gloire. Et beaucoup de héros eux-mêmes n'ont pas survécu à leur héroïsme. Si j'ai bien compris, il vous faut obtenir la Croix, mais aussi revenir vivant pour en obtenir la main d'Honorine. »

François s'arracha au larmier de la fenêtre et alla se jeter sur son lit. De rage, il frappa du pied un des montants, qui cassa.

« Hé là, François ! Ménagez votre literie, vous avez peut-être encore longtemps à attendre ici avant que nous n'avancions vers les combats.

— Ah, non, Capitaine, ne parlez pas de malheur ! »

Et le jeune dragon s'effondra sur sa couche, exhalant un profond soupir.

Nous étions, désormais, deux lions en cage. À mon impatience d'être libéré de l'enfermement, s'ajoutait la hargne de François d'aller en tâter. Des poings, nous heurtions les murs

et, des pieds, nous frappions les pieds des lits. On aurait dit deux fous furieux. Et cela ne nous avançait guère, les heures s'allongeaient de plus en plus, interminables...

Trois jours venaient de s'écouler ; de s'écouler avec la lenteur d'un sablier géant, dont on désespère de voir le contenu disparaître entièrement par le goulot, mais qu'il faut, aussitôt le phénomène produit, renverser pour revivre, inlassablement, avec tout le poids de l'ennui que cause le temps si on le regarde passer, la même expérience qui vous dégoûte l'âme dans la contemplation de l'inaction.

Trois jours, donc, venaient de s'écouler. Or, cette fois, les choses devaient nous sortir de notre torpeur. On nous réclamait pour une mission, pour une mission de convoi.

Le major Alphonse Laloup se tenait devant nous avec un œil réprobateur et un ordre à nous remettre.

« Capitaine Gardin, la guerre vient à votre secours, commenta le major sur un ton déplaisant. Le colonel de Droin-Bellegarde vous réactive. Et n'allez pas persifler : vous n'êtes pas sorti d'affaire pour autant ; disons que les circonstances vous servent. Mais ce n'est qu'un sursis. Compris ?

— Oui.

— Bien. Ceci étant dit, je vous expédie à Ciudad-Rodrigo, vous et votre compagnie, plus un peloton de la compagnie d'élite. Le capitaine Leberton est du convoi. Toutefois, comme il a davantage encore que vous déplu au colonel, c'est vous qui commanderez le convoi. Mais je vous arrête tout de suite, n'allez pas croire qu'il s'agit d'une promotion. Depuis la disparition du capitaine Meyer, mumr... nous manquons d'officiers compétents. Je crois que vous m'avez compris.

— Oui.

— Bon, voilà, c'est très simple : vous allez à Ciudad-Rodrigo avec des vivres, des munitions, et trois pièces de gros calibre. Le tout est destiné aux soldats qui assiègent la ville. Vous verrez pour le détail avec l'ordonnateur du VI<sup>e</sup> corps d'armée. Il loge Tour du Clavero en face du Palais de Fonseca.

— Et quand devons-nous partir ?

— Aujourd'hui même. Ah, j'allais oublier ! Un colonel en profitera pour gagner Ciudad-Rodrigo en votre compagnie. C'est un officier du génie. Il s'appelle Valazé. J'ai entendu dire que c'était un petit protégé du général Junot. Allez savoir qui remportera la mise ?

— Que voulez-vous dire ?

— Les états-majors se disputent l'honneur de faire tomber les murs de Ciudad-Rodrigo. Le colonel Valazé, à ce qu'il paraît, s'est déjà fait rembarquer par le rougeaud. Mais, ce coup-ci, il retourne voir Michel le rouge avec un ordre signé du prince d'Essling. Officiellement, c'est le maréchal Ney qui conduit le siège, mais avec Valazé comme chef de travaux, je vois déjà Junot s'enorgueillir qu'un de ses hommes ait brisé les défenses de la ville-citadelle. J'imagine bien Ney, avec son foutu caractère, le jeter comme un malpropre, ce pauvre Valazé. Si les officiers du Génie ne s'entretuent pas aux pieds des murailles, peut-être que celles-ci tomberont !

— Sacré programme !

— Comme vous dites.

— Autrement, demandai-je, que ferons-nous, la compagnie et moi-même, après avoir livré le ravitaillement, les obusiers et le colonel Valazé ?

— Le général Montbrun place la 2<sup>e</sup> division de dragons sous les ordres du maréchal Ney. Sans nul doute allez-vous prendre position pour couvrir les approches de la ville, préve-

nant en cela les assaillants de toutes tentatives ennemies de la désenclaver. On signale que les *goddams* de Wellington se rapprochent. Il y aura sûrement une grosse bagarre autour de la ville. Du reste, le VIII<sup>e</sup> corps de Junot et le II<sup>e</sup> corps de Reynier vont marcher, eux aussi, sur Ciudad-Rodrigo pour en défendre les abords, pendant que Ney, ou Valazé, ou Eblé en feront le siège.

— Éblé ?

— Oui, Éblé. C'est le commandant général de l'Artillerie à l'état-major général du prince d'Essling. Encore un candidat pour faire sauter les murs de la ville !

— Mais je ne comprends plus. Vous venez de nous dire que le prince d'Essling avait nommé le colonel Valazé pour effectuer le travail. Que vient donc faire là Eblé ?

— Le prince est un vieux renard : Ney est officiellement en charge du siège, à lui revient l'honneur de prendre la ville ; Valazé le seconde pour faire plaisir à Junot ; enfin, Éblé, l'homme du prince, supervise le tout, pour que son maître ne soit pas spolié d'une victoire en tant que commandant en chef de l'armée.

— Quel imbroglio ! Je crois, au contraire, qu'au lieu de ménager les susceptibilités, ce savant remodelage des tâches ne fasse qu'envenimer les choses.

— Et bien, capitaine Gardin, vous pourrez en juger par vous-même en observant quel accueil Ney réserve à Valazé. Bon, sur ce, je vous laisse. Bonne route.

— Merci. »

Ce Laloup se bonifiait. En tout cas, nous étions prévenus : il risquait d'y avoir du grabuge à Ciudad-Rodrigo. François avait écouté avec la plus grande attention les propos du major. Son visage s'était illuminé de joie lorsque l'hypothèse d'une

grande bataille avait été évoquée. Du coin de l'œil, je l'observais, notre jeune officier, se dépêcher de rassembler ses affaires. Il sifflotait.

Après avoir pris, dans différents dépôts, avec la caution de l'ordonnateur, vivres, fournitures, munitions, poudres et canons, nous partîmes pour Ciudad-Rodrigo. En plein milieu de l'après-midi, sous une grosse chaleur, nous quittâmes Salamanque en empruntant le Ponte Romano, qui enjambe le Rio Tormès. Vraiment, ces Romains construisaient solide. Les sabots des chevaux résonnèrent sur les antiques pierres de l'appareillage du pont. Chariots, caissons et trains d'artillerie suivirent, foulant de leurs hautes roues cerclées d'acier, dans un bruit de tonnerre, le Ponte Romano. Dans Salamanque, derrière nous, maintenant, les cloches des églises et de la cathédrale sonnaient à grande volée. Nous apprîmes plus tard que les cloches sonnaient pour les défenseurs de Ciudad-Rodrigo, et que la population de Salamanque priait ouvertement contre nous.

Je me retrouvai à la tête d'un convoi. Il y avait là les quatre-vingts sabres de ma compagnie, suivis par les trains d'artillerie et leurs équipages. Acheminant les trois obusiers, des soldats du train, vestes grises, bottes, shakos, collets, revers, parements et pattes d'épaule noirs, à califourchon sur les attelages, côtoyaient des artilleurs à cheval, colback à flamme rouge enfoncé sur la tête jusqu'aux sourcils, dolman bleu foncé à brandebourgs rouges moulant leur buste, et dont l'œil brillait du même éclat que le bronze des canons qu'ils ne quittaient jamais du regard. Derrière les convoyeurs et les lanceurs de foudre, suivaient les caissons de boulets ensabotés et

les chariots de barriques de poudre. Leur faisant suite, progressaient les fourgons de vivres et de fournitures. Enfin, fermant la marche, balançaient, au rythme d'un trot soutenu, les bonnets d'ourson des vingt dragons de la compagnie d'élite que commandait le capitaine Leberton. De l'avant du convoi, je les distinguais, les devinant sous leurs hautes coiffes animées de soubresauts.

À mes côtés se tenaient les lieutenants d'Alencourt et Mahuret, le sous-lieutenant Lozac, et notre nouveau compagnon de voyage, le colonel Valazé. C'était un homme plutôt affable, jeune, athlétique. De taille relativement courte, il n'en apparaissait que plus trapu. Son visage était ovale et son nez effilé, de même que la bouche, quoique, on s'en serait douté, dans un alignement différent, mais cependant point tout à fait perpendiculaire à l'appendice nasal. En effet, un rictus donnait à sa bouche de l'oblique, et ce sous une fine moustache, dont un des rangs de poils papillonnait plus haut que l'autre. Il avait donc une physionomie curieuse, notre jeune colonel.

Nous chevauchions donc de concert, et, la route s'allongeant, nous échangeâmes propos et anecdotes. Au fil de la conversation, le colonel Valazé me parut fort instruit, géomètre dans l'âme, et tout à fait capable de mener un siège, tout au moins autant que puisse en juger un cavalier. Le mois d'avril dernier, n'avait-il pas conduit brillamment le siège d'Astorga ? Ce qui lui avait valu plusieurs blessures, dont une des séquelles lui faisait remuer d'un côté la moustache, par intermittence. Ce signe de nervosité n'en était donc pas un. Toutefois, lorsque j'en vins à évoquer la rencontre prochaine avec le maréchal Ney, la lèvre du jeune colonel se mit à battre la chamade. Sa moustache trahissait les petits mouvements

convulsifs de la chair, dont l'onde se propageait jusqu'à la narine, qui palpitait, se rétractant et se dilatant successivement.

« J'espère, cette fois, s'emporta le jeune colonel, que cet animal de Ney se rendra à l'injonction du prince d'Essling. Son entêtement peut faire manquer toutes nos opérations. Avec le prince, nous avons élaboré la meilleure solution possible pour conduire ce siège. Ce serait pitoyable d'abandonner entre les seules mains de cet emporté un plan qui demande, tout au contraire, de la méthode et du calcul.

— Si vous me permettez une question de profane, me risquai-je, comment allez-vous vous y prendre ?

— Ho, là ! Capitaine, je ne peux vous mettre dans le secret des Dieux.

— Vous ne voulez donc rien nous dire ?

— Allez, ne soyez pas amer. De toute manière, un exposé dans le détail, avec toute la technicité de la science géométrique, topographique, balistique, vous ennuerait sûrement.

— Certes... Mais peut-être une petite présentation toute simple des données du problème nous éclairerait-elle ?

— Bon, soit. Que voulez-vous savoir ?

— Et bien... C'est vous qui savez, non ?

— Je vous ferai donc un petit exposé. Voyons voir ça... Pour commencer, disons que Ciudad-Rodrigo est situé dans une plaine. La ville domine la plaine de toutes parts, sauf d'un côté, où elle est dominée elle-même par une éminence appelée le Tesou. Les parties sud, ouest et nord sont bâties sur un roc, à pic, ce à quoi s'ajoute un ravin, au fond duquel coule une rivière, l'Agueda. La rivière est large et plutôt profonde. Certes, sur ses côtés sud, ouest et nord, la ville ne possède qu'une seule enceinte, mais la nature fait plus que doublement rempart. Reste donc la partie est, a priori la plus exposée. Or,

il fallait s'en douter, c'est là que l'homme a le plus entrepris pour accroître la défense du lieu. Ainsi, à l'enceinte d'origine, on a ajouté une sorte d'ouvrage à la Vauban, avec une fausse braie munie de son fossé, le tout flanqué par deux bastions avec ligne de feu sur l'approche de cette construction. Le glacis qui mène à la fausse braie risque d'être copieusement quadrillé et arrosé par les canons des défenseurs. J'en veux pour preuve que Ciudad-Rodrigo est le centre de la meilleure école d'artillerie de tout le Royaume d'Espagne. Plus grave encore, c'est le plus important dépôt de poudre et de bouches à feu de toute la Castille.

— C'est bien notre veine, tiens !

— Ce n'est pas tout : figurez-vous que la ville compte 8 000 réguliers, auxquels se sont joints de nombreux paysans armés et tout ce que la contrée compte comme fanatiques et bandits de la pire espèce. Les combats de rue risquent d'avoir des airs de Saragosse ! À cela ajoutez, renseignements pris, que les magasins de vivres ont été copieusement fournis pour tenir, dit-on, un blocus d'un an.

— De quoi faire désespérer le plus patient des assiégeants...

— Mais nous ne sommes pas patients, me reprit le jeune colonel Valazé, nous sommes hardis ! »

C'était bien encore, dans la tête de beaucoup d'officiers, une croyance que de penser prendre des forteresses à coup de formules. L'enthousiasme révolutionnaire ne valait plus grand'chose en Espagne en 1810. Les idées nouvelles, telles les trompettes de Jéricho, n'abattaient plus les murailles. C'étaient plutôt ceux qui se retranchaient derrière ces murailles de l'obscurantisme qui nous ébranlaient, tant par leur violence que par leur conviction. Nous avions peur d'eux.

Quel aveu d'impuissance ! Aussi, hardiesse ou pas, on ne nous enlèverait plus de l'esprit les visions d'horreur de camarades découpés en morceaux, dont les bouts de viande, et c'est tout ce à quoi ça ressemblait encore, pendaient, sanguinolents, aux branches d'arbres isolés, et ce exprès, bien visible, pour qu'on ne les manquât pas ! En traversant les Pyrénées, j'ai vu cet horrible tableau, au-dessus duquel tournoyaient des vautours moines. Les fils de la terreur venaient, en Espagne, de trouver leur maître. Car, il faut bien l'avouer, il y avait encore dans nos rangs un grand nombre de sans-culottes tout droit sortis des colonnes infernales de Turreau. Ceux-là parlaient le même langage que les moines enfiévrés de l'Espagne. Mais la frayeur qui émane des couteaux des fanatiques triomphait chez les Espagnols. Qu'attendait l'Empereur pour nommer Turreau en Espagne ? Les femmes espagnoles étaient certainement moins innocentes que les femmes vendéennes. Alors ?

Nous progressions dans une lande sablonneuse, parsemée d'épineux et d'arbres rabougris. Le paysage apparaissait, à des kilomètres à la ronde, plat et ennuyeux. La chaleur s'y répandait en stagnant, accablante. Des couches ensoleillées, plaquées au sol et faisant vibrer l'air au-dessus d'elles, inondaient d'une luminosité excessive nos yeux saturés. La sueur perlait de nos casques le long des jugulaires, pour s'accumuler sous le menton, d'où elle gouttait sur les mains et la charbraque. On baignait dans nos uniformes. J'imaginai quelle chaleur il devait faire sous les bonnets d'ourson des cavaliers de la compagnie d'élite. Les hommes du capitaine Leberton formaient l'arrière-garde.

Le colonel Valazé me demanda si j'étais satisfait de son petit topo. Puis, me voyant tourner la tête vers l'arrière du

convoi, il m'interrogea pour savoir si tout allait bien. En fait, il n'y avait rien à signaler. J'expliquai seulement me sentir plein de compassion pour ces pauvres dragons de la compagnie d'élite du capitaine Leberton.

« Leberton ! sursauta le colonel Valazé à l'évocation de ce nom. Mais de quel régiment de dragons fait-il partie ?

— Du nôtre : le 15<sup>e</sup> dragon. Le numéro du régiment est inscrit sur les portemanteaux de selle. Il n'y a qu'à lire, voyons.

— Le fameux capitaine Leberton voyage ainsi avec nous...

Je vis se peindre sur le visage du colonel un sourire. Sous l'effet d'une pensée malicieuse, sa moustache venait de remonter sur le côté.

— C'est donc vrai, se dit-il à lui-même, tout haut.

On pouvait lire sur sa figure de l'amusement. À présent, le colonel, lui aussi, tournait volontiers la tête en direction de l'arrière du convoi.

— Vous avez repéré quelque chose ? demandai-je, curieux.

— Non, non... Rien d'important. Tout va bien, je vous assure. »

Et son sourire s'élargit tandis qu'il se retournait pour faire face à la route. Mais je surpris encore l'homme en train de jeter des coups d'œil par dessus son épaule à plusieurs reprises. Qu'avait-il à épier de la sorte la queue du convoi ? Le prenant sur le fait, alors qu'il louchait en arrière, je lui demandai aussitôt :

« Craignez-vous une attaque des guérillas ?

— Non, non, du tout. Ce n'est pas ça...

— Alors, quoi ? lâchai-je, agacé.

— Je vous en prie, restez discret. Il pourrait nous entendre. Ne donnons pas l'impression de l'observer.

— Mais qui ça, il ?

— Taisez-vous, capitaine, ou il va finir par s'apercevoir que nous nous payons sa tête. Faut bien avouer que j'aimerais bien voir à quoi il ressemble, ce Leberton.

— Je vous préviens, il n'y a rien d'extraordinaire à voir : le capitaine Leberton a une tête d'officier de dragons, voilà tout. C'est un homme brave et vigoureux, intègre et réservé, quoiqu'un peu austère aux dires de ses compagnons d'armes, dont je suis. Un soldat exemplaire, en somme. De toute manière, d'ici, vous ne pourrez guère le distinguer parmi la masse des dragons de la compagnie d'élite. Ils portent tous des bonnets d'ourson.

— Je pensais en repérer un qui porte des cornes.

— Des cornes ? sursautai-je. Mais nous ne sommes plus au temps des guerriers francs !

— Le colonel a raison, mon Capitaine, insista le lieutenant Paul Mahuret, qui s'invitait de la sorte à notre conversation. Chaque tête du dragon porte dix cornes.

— Dix ? répéta le colonel, effaré. Je croyais, quant à moi, qu'il n'en avait que deux. Ce qui paraît suffisant, et de loin, pour faire de lui un sujet de dérision.

— Vous avez, une fois encore, tout à fait raison, colonel. Les pouvoirs du dragon sont dérisoires, car ils sont voués à la destruction. Mais en attendant d'être anéanties dans la vallée de l'Armagedon, les sept têtes du dragon, couronnées de dix cornes chacune, s'avancent orgueilleusement. Nous en sommes et nous courons à notre perte. Comptez bien. Saint Jean, à Patmos, l'a prédit : les sept têtes du dragon seront abattues. Oui, comptez bien : au VIII<sup>e</sup> corps, la division Clauzel, une tête, la division Solignac, deux têtes ; au VI<sup>e</sup> corps, la division Marchand, une troisième tête, la division Mermet, et de quatre, la division Loison, ça nous fait cinq têtes ; au II<sup>e</sup> corps,

la division Merle, encore une tête, et cela fait six, enfin la division Heudelet, une nouvelle et dernière tête, sept ! Oui, sept divisions qui font sept têtes. Voilà l'ossature de la Bête immonde, du dragon de l'Apocalypse, comme c'est écrit dans les saintes lettres. Nous marchons à la mort, pour la plus grande gloire de Dieu. Je suis heureux de constater, colonel, que le *Livre de l'Apocalypse* vous est familier. Relisez-le de plus près, vous verrez, les temps sont consommés. Nous formons l'armée de l'Antéchrist. C'est la fin, certaine, implacable, bouleversante, purificatrice. Je vois, ô déluge de feu, tes colonnes incandescentes embraser nos têtes et les consumer, cendre sur poussière, poussière sur cendre. Rien, non rien, il ne restera rien de nous ! Malheur à nous, serviteurs de l'Antéchrist, les sept divisions de notre armée vont être écrasées, foulées aux pieds, dévorées dans leurs cadavres par les oiseaux du ciel ! »

À ces mots, je me sentis terriblement mal à l'aise. L'image des corps de camarades, découpés en morceaux et exposés en pâture sur les arbres aux charognards, m'infligea une terreur incontrôlable. Dans un élan de nausée, je m'éloignai, à grands coups d'étriers, de ce fou de Mahuret.

« Allez au diable, Mahuret ! », hurlai-je en m'enfuyant.

Je chevauchais seul en tête, le long ruban de la route s'étirant devant moi. J'entendis bientôt un bruit de sabots qui me rejoignait. C'était le colonel Valazé. Il me fit signe. Je me mis à ralentir.

« Le lieutenant Mahuret est fou ! me lança-t-il. Ce genre de délire le prend souvent ?

— À chaque fois qu'on lui parle de cornes, répondis-je avec ironie.

— Croyez-moi, j'étais loin de penser au diable en parlant des cornes du capitaine Leberton.

— Et si vous ne parliez pas des cornes du dragon, à quelles cornes faites-vous allusion ?

— Aux cornes de cocu, voyons ! Le capitaine s'en trimbale une belle paire. En tout cas, à l'état-major du prince, c'est notoire. Quant à moi, je l'ai su à Valladolid, lorsque le général Junot, duc d'Abrantès, a reçu le prince au palais de Charles-Quint. Voyez-vous, parmi ses bagages, notre commandant en chef a apporté avec lui sa maîtresse. On prétend même qu'il a l'intention de la traîner à la guerre à ses côtés. Déguisée en officier de dragon, il pense que la dame passera inaperçue. Le plus cocasse, c'est que son mari soit lui-même officier de dragon, et qu'il serve sous les ordres de l'amant de sa femme.

— Attendez, si je vous suis bien, la maîtresse du maréchal prince d'Essling ne serait autre que la femme de l'infortuné capitaine Leberton ?

— Exact.

— Mais c'est indigne de la part de notre chef de s'afficher ainsi aux yeux de l'armée avec une maîtresse ; que dis-je : avec la femme d'un de ses soldats !

— Ne vous alarmez pas comme ça ; vous n'êtes pas obligé de colporter l'inadmissible faiblesse du prince. Après tout, Madame Leberton peut très bien s'en tirer incognito, sous son uniforme de dragon, non ?

— Je comprends, maintenant, pourquoi Pierre Leberton ne voulait pas escorter le prince à son arrivée à Valladolid...

— C'est inouï, et je l'ai déjà remarqué maintes fois, comme les cocus se montrent dignes, drapés dans leur honneur bafoué. Je suis sûr que le capitaine Leberton n'a jamais paru aussi vertueux que depuis que sa femme le trompe. C'est

comme ça, et puis l'on prête toujours volontiers l'innocence aux victimes.

— Vous y allez fort, colonel. Ce qui me fait dire qu'à être cocu, je ne sais si le plus grave est de se retrouver trompé ou de devenir la risée de tous. Mais restons nous-mêmes prudents ; sur chacune de nos têtes, comme dirait Mahuret, il y a peut-être au moins dix cornes !

— Parlez pour vous, capitaine ; moi, je ne suis pas marié.

— Je vous rassure tout de suite, moi non plus. Je n'ai jamais eu que des espérances trompées. Jamais d'épouse fidèle ou infidèle. Ma dernière divagation en date est une Espagnole nommée Veronica. J'ai même, à ce qu'il paraît, tué un homme pour elle. Résultat : je suis certain qu'elle me hait.

— Il faut un début à tout, capitaine. Rien de pire, à la vérité, que l'indifférence. En tout cas, je vous vois en homme de cœur. Vous cherchez l'unique et grand amour, est-ce que je me trompe ?

— Non.

— Alors, méfiez-vous des Eugénie Renique !

— Qu'est-ce à dire ?

— Eugénie Renique : c'est le nom de jeune fille de Madame Leberton. »

Sur ces bonnes paroles, nous entrâmes dans un profond silence ; silence qui nous berça jusqu'à la tombée de la nuit.

Nous mîmes deux jours pour rejoindre Ciudad-Rodrigo. C'était de bon matin. Nous découvrîmes la ville-forteresse, isolée dans une vaste plaine. Perchée sur une colline et ceinte de murailles, elle vibrait sous le soleil levant. Au sommet, dominant toutes les autres constructions, se dressait la double tour carrée de l'Alcazar. Le donjon, qui rutilait dans la lumière

naissante, donnait à la ville un incontestable cachet médiéval. Rien ne semblait avoir changé depuis le XIV<sup>e</sup> siècle. Mêmes tours, mêmes échauguettes, mêmes moines fanatiques, mêmes pierres muettes qu'au Moyen Âge, faisaient de la ville un sépulcre pour la liberté du peuple. Que de superstitions devaient habiter ces murs !

Nous avançâmes en direction de cette désolation de tout humanisme, de cette prison dressée contre l'esprit, de ce monumental aveu de rudesse orgueilleuse, de barbarie légale, d'inquisition dominatrice. La pensée de la destruction de cette ville me réjouit. Quelle joie d'en abattre l'enceinte, d'en libérer les âmes. Je me jurai alors de mettre tout mon cœur, toute mon énergie, à briser ce carcan. Que tombe Ciudad-Rodrigo ! Delenda est Rodrigo !

Brillant dans le jour qui se levait, les baïonnettes des fusils disposés en faisceaux signalaient la présence des nôtres aux pieds de la citadelle. Enroulés dans leurs couvertures, allongés à même le sol, nos soldats se réveillaient doucement taquinés par la lumière. Quelques sentinelles, accroupies autour de braises mourantes, se redressèrent à notre approche. Et, tandis que nous foulions la route qui menait au murailles, les clairons retentirent, tirant les hommes, en une pétarade de notes assourdissantes, des dernières brumes effilées du sommeil.

Tout autour de nous s'étendait la masse encore titubante des fantassins. Pêle-mêle, les soldats se levaient, s'étiraient, maugréaient, maudissant ce premier jour de guerre. Et ils avaient bien raison d'être mécontents : les Espagnols saluèrent le lever de nos soldats par une volée de boulets. Les détonations retentirent avec fracas. Elles achevèrent de sortir les hommes de leur hébétude. Ceux qui étaient à portée de tir s'empressèrent de détaler pour se mettre à l'abri. Un chariot

fut fracassé. Il s'effondra par le milieu en même temps qu'en montait un prodigieux panache de poussière. Nos montures se cabrèrent. On entendit des officiers qui hurlaient des ordres. À la vérité, les Espagnols nous avaient poussés à la faute. Depuis l'arrivée du VI<sup>e</sup> corps, ils n'avaient ouvert le feu qu'avec des pièces de moindre calibre. Nous avons alors décidé d'établir notre bivouac juste à la limite de la portée maximale des tirs ennemis. Les soldats s'étaient beaucoup amusés à observer les boulets espagnols rouler, inefficaces et inoffensifs, jusqu'à leurs pieds. Aussi, quelle stupeur lorsqu'une pluie d'acier s'abattit en plein centre du bivouac d'un de nos bataillons.

Nous arrivions en pleine panique. Une nouvelle série de salves balaya le terrain de nos bivouacs, soulevant des volutes de poussière, renversant, saccageant, trouant bagages, barriques, fourgons, brisant même quelques membres au passage. Un officier eut, sous mes yeux, la tête arrachée. Dix mètres plus loin, un tambour creva, ainsi que son instrumentiste.

À cheval, fou de rage, furieux de s'être laissé berner, Michel le rouge apparut, hurlant qu'on se repliât immédiatement de trois cents coudées. Toutes les troupes, tant à l'est qu'à l'ouest, tant au nord qu'au sud, avaient été copieusement arrosées. Le maréchal Ney, plus incandescent que jamais, fit le tour, au triple galop, du large cercle de son corps d'armée réparti autour de la ville.

« Dégagez ! Foutez le camp ! hurlait-il. Au large, les gars ! Mais emportez-moi leurs boulets. Ramassez-les. On va les leur renvoyer à la gueule, putain de merde ! »

Ce fut sur ces doux mots que le maréchal fit irruption devant nous, cabrant sa monture, tournant sa face rouge comme la crête d'un coq dans notre direction.

Le maréchal Ney n'était beau que lorsqu'il se mettait en colère ; cela animait une physionomie un peu molle autrement. Sous le rapport de l'aspect, l'homme devait connaître l'avantage à tirer d'une colère, car il en piquait beaucoup. Sa chevelure, hirsute, cuivrée, désordonnée, ressemblait à la tignasse d'un vieux lion. Et il rugissait tout en rougissant, Michel le rouge. Le front très haut, cramoisi par la fièvre, le nez court, la bouche presque invisible, le menton en galoche, les lobes des oreilles incendiés, les joues gonflées et rougeoyantes, offraient à voir, sous l'éclairage de la colère, toutes les nuances de la couleur vermeille. De ce visage empourpré, seuls les yeux, bien qu'étincelants, n'étaient pas rouges. Les deux prunelles nous fixèrent :

« Aïe ! lâchai-je, prophétiquement.

— Qu'est-ce que vous attendez pour bouger vos gros culs ? Artilleurs, c'est le moment de nous livrer vos colis. À moi votre bronze ! Mettez en batterie les trois pièces, on va leur répondre. On va leur fracasser la tête, vous m'entendez ! Allez, grouillez-vous, bande de culs gras ! »

Le maréchal, pour accélérer la manœuvre qu'il venait d'ordonner, sauta de cheval et bondit vers le premier attelage. Il arracha un des convoyeurs de sa monture et prit les commandes à sa place. L'attelage s'ébranla à grand renfort de sursauts. Le maréchal conduisit la pièce à portée de tir sous le feu des Espagnols. À peine ceci exécuté, il alla détacher le canon. Derrière le maréchal, effarés et effrayés, couraient les artilleurs, refouloirs, mèches, dégorgeoirs et boulets en main.

« Non, non ! gueula Ney. Lâchez-moi ces boulets. J'en veux des espagnols, entendu ! Qu'on m'en apporte sur le champ ! Et mettez en position les deux autres pièces. Combien de fois vais-je devoir le répéter, bande d'empotés ! »

Le maréchal alla lui-même, tournant le dos aux Espagnols, bourrer la gueule du canon. Se précipitant de nouveau de l'autre côté de l'affût, il bouscula l'artilleur préposé à la mise à feu, perça la gargousse de poudre par la lumière, plaça la mèche et mit sans plus attendre le feu. Le coup partit en hurlant de la bouche ! La pièce reflua violemment, manquant, dans son mouvement de recul, d'emporter la jambe du maréchal. À peine remis de ses émotions, le rougeaud retourna charger la pièce, dont la bouche brûlante fumait encore.

« Aucune méthode, se lamenta le colonel Valazé, resté à mes côtés. Aucune méthode. Ce type est aussi fou que brouillon. Il va saboter toute ma tâche. Un vrai cauchemar en perspective... Il faudrait tout de même le calmer, non ?

— L'homme est maréchal d'Empire », fis-je remarquer, impuissant.

Pendant ce temps, Ney poursuivait, sous le regard de ses soldats éberlués, son duel d'artillerie avec les défenseurs de la ville. Têtu, le maréchal répondait en faisant vomir les trois pièces de gros calibre. Finalement, les Espagnols, moins puérils et surtout plus réalistes, devant économiser leurs munitions, cessèrent ce duel vain. Les boulets français frappaient du côté le moins accessible. Autant nous laisser faire, en somme. Il n'y avait aucun gain possible par là. C'était évident, à en croire l'avis éclairé du colonel Valazé.

Le maréchal Ney revint vers nous pour faire signe aux artilleurs de cesser le ravitaillement en boulets des trois canons. La cadence de tir avait exigé qu'on en expédiât des nôtres. Mais le maréchal, après s'être laissé grisé par le feu qu'il avait déchaîné, revint au souci chauvin de ne point dilapider nos munitions en un stérile affrontement. Tout compte fait,

l'homme avait de la contenance, il est vrai, une fois le coup de folie passé.

Ce fut ce moment que choisit aussitôt Valazé pour se présenter une fois de plus au maréchal. J'interceptai du regard le jeune colonel, lui glissant que son audacieuse résolution devrait peut-être attendre une autre occasion pour obtenir satisfaction, mais il me répondit :

« Pensez donc ! Il n'y a rien de bon à espérer. Cet homme est intraitable. Le plus tôt sera le mieux. Au moins serai-je vite fixé. Rien de pire que de se bercer d'illusions et d'attendre fébrilement une réponse, que l'on sait inéluctable. Il ne m'appartient pas d'influencer les décisions de cet homme. Je suis à l'abri derrière les ordres du prince. La réponse appartient, maintenant, au maréchal Ney, et je vais de suite me l'entendre dire. »

Valazé se rapprocha vivement du maréchal, s'interposant devant lui. Volontaire et énergique, il tendit, sans même prononcer un mot, l'ordre écrit du prince. Ney attrapa le bout de papier et regarda dans les yeux le nouveau venu :

« Je ne vous ai pas déjà vu, par hasard ? Votre tête me rappelle quelque chose...

— À Salamanque, peut-être ?

— Peut-être ?... Sacrebleu ! Mais si, bien sûr ! Le postulant de Junot pour faire sauter les murs de Ciudad-Rodrigo.

— Pardon, il y a méprise : je ne suis plus le postulant de Monsieur le duc d'Abrantès, mais celui du prince d'Essling en personne. Veuillez lire les ordres. Ils sont clairs et catégoriques.

— Nom de nom ! s'emporta Michel le rouge, qui déchira la missive sans même l'avoir lue. Pour qui me prend-on ? Je suis duc et maréchal d'Empire ! Masséna l'ignore-t-il ? Nous

sommes frères d'armes, et qu'il ne vienne pas me rebattre les oreilles avec son titre de prince ; cela ne vaut qu'aux Tuileries où les courtisans lui doivent maintenant des courbettes. Mais ici, qu'il cesse ses enfantillages, c'est la guerre, merde alors ! Oui, qu'on ordonne à Michel Ney de conduire ses troupes à l'ennemi, vous verrez comme il obéira, mais qu'on ne vienne pas bouleverser l'état-major des armées. Cette tâche incombe au seul prince de Neufchâtel, qu'on se le tienne pour dit ! Je n'obéis, en cette matière, qu'aux ordres de Paris. Votre nomination est-elle confirmée par le maréchal Berthier, prince de Neufchâtel ?

— Euh, non... enfin, je ne crois pas.

— Alors, que venez-vous me rebattre les oreilles avec vos prétentions ? Et même si c'était Paris qui vous envoyait, honnêtement, pensez-vous vraiment savoir mieux lancer une bombe que ma vieille moustache ? C'est un solide et rude gaillard, qui possède parfaitement son métier. Il a déjà assiégé, lui !

— J'ai conduit le siège d'Astorga, quant à moi, se rebiffa Valazé.

— Foutaise ! éclata le rougeaud. Y'a même pas eu de combat. La ville s'est rendue toute seule !

— C'est faux ! Et puis la rapidité de l'action prouve à l'évidence que les opérations ont été rondement menées. Le tout, quand on assiège, n'est pas de s'enterrer, mais d'emporter l'obstacle le plus vite possible. Mais, peut-être voulez-vous y mettre plus de temps que de raison ; ne serait-ce que pour faire enrager le prince !

— Silence ! Vous irez danser ailleurs. Disparaissez ! Et ne revenez plus, ou je vous trucidé ! »

Michel le rouge empoigna par le col l'infortuné colonel et il le reconduisit, sous mes yeux, à sa monture. Valazé monta en selle, largement aidé par la poigne du maréchal, qui fouetta ensuite sa jument. Le colonel, après une embardée qui faillit le désarçonner, fut emporté au triple galop par la monture électrisée par la douleur.

« Maréchal, me risquai-je, n'y a-t-il point danger pour la vie du colonel à traverser seul la campagne ? Des guérillas risquent de...

— Tant mieux ! Tant mieux, et encore tant mieux ! »

Et Ney s'éloigna rageusement à son tour, proférant des injures, devant tous ses soldats, contre Junot et Masséna, qui étaient prêts, les accusait-il ouvertement, à semer pour un caprice la zizanie entre chefs.

L'incident fâcheux passé, je décidai raisonnablement de ne plus entreprendre le maréchal pour quoi que ce fût. Concernant la destination du ravitaillement que transportait mon convoi, j'allai plutôt interroger un officier d'intendance du VI<sup>e</sup> corps, que je trouvais du côté des quelques tentes dressées dans la plaine pour le personnel d'état-major. L'homme me fit savoir, sitôt arrivé pour lui présenter l'inventaire du convoi, qu'il ne valait mieux ne pas déranger le maréchal, d'humeur exécrationnelle, ce dont je convins aussitôt avec lui. M'étant acquitté de ma mission, je demandai ensuite où il me fallait conduire mes dragons. L'officier s'étonna de ma question. Je lui expliquai alors que le général Montbrun nous plaçait pour un temps sous les ordres du maréchal Ney. L'homme parut embarrassé. La question réclamait, à l'évidence, qu'elle fût portée à la connaissance de Michel le rouge ; ce qui, en la circonstance, ne réjouissait guère cet officier d'état-major. Il se défilait. J'insistai. Ne sachant plus quoi

faire, il nous expédia, mes hommes et moi, dresser notre bivouac dans un bois, de l'autre côté de la rivière Agueda, derrière un petit village, misérable et ridicule, du nom de San Felices-el-Chico. Je compris tout de suite que l'homme nous oublierait vite et que nous serions, pour ainsi dire, livrés longtemps à nous-mêmes.

Je retournai au convoi, indiquai au capitaine Leberton le bois où nous installer, et commandai qu'on se servît, pour couvrir nos propres besoins, sur les vivres que nous venions de convoier. Ne faisons-nous pas maintenant partie intégrante des troupes assiégeantes ? Cette disposition prise au su de l'intendance, je pouvais songer pour nous à un confortable bivouac, à l'ombre des arbres du bois qu'on venait de nous assigner pour résidence. Je ne pensais qu'à une chose : échapper le plus longtemps possible aux rigueurs du siège, qui frappent si souvent pareillement assiégés et assiégeants. Nous faire oublier, telle était ma visée. La guerre nous rattraperait bien assez vite ; autant la commencer en douceur. Avec un peu de chance, cet empoté d'officier du VI<sup>e</sup> corps allait nous oublier. Pour peu que Ney mît du temps à se calmer et que l'officier n'osât le prévenir, ni pendant sa colère, ce qui est compréhensible, ni même après, craignant les foudres de son maître lui reprochant, légitimement, de ne pas l'avoir renseigné plus tôt, ce qui équivaut à un manquement grave, car comment peut-on, en effet, commander, si l'on est averti trop tard des choses ? Il y avait, là encore, matière à exciter une colère chez le rougeaud. L'officier se tairait donc. Évidemment, je comptais là-dessus.

Nous prîmes donc la direction de ce bois, encore sans nom à ce moment-là. Nous n'allions pas tarder à l'appeler, heureux sous son couvert, Nuestra Casa Verde. Cependant, pour

l'atteindre, il nous fallait passer à portée de tir des canons espagnols. Le pont qui enjambait de ce côté-là l'Agueda pouvait à tout moment être pris sous le feu des bouches de Ciudad-Rodrigo. Nous nous élançâmes, longeâmes la rivière au triple galop, et traversâmes sans coup férir le pont ! La poudre ennemie ne parla que trop tard. Un boulet souleva un panache de poussière ocre à l'entrée du pont, nous signalant que, la prochaine fois, s'il nous venait l'intention de le franchir à nouveau, la vigilance des artilleurs ne serait plus trompée. Il fallait se le tenir pour dit. L'écho du grondement des canons grava le danger dans nos mémoires. Néanmoins, nous étions passés, et ce, à leur barbe. On en tira une grande joie. Et quant à repasser le pont, je n'en avais pas la moindre intention. Par contre, dès le lendemain, pour un bataillon d'infanterie qui devait aller prendre position dans San Felices-el-Chico, l'opération fut plus coûteuse. Trois hommes y perdirent la vie et deux autres, un membre. On ne peut décidément pas être malin deux fois de suite au même endroit en employant la même ruse, surtout lorsque l'on est à pied au lieu de se trouver en selle. Eh, oui, la vitesse... C'était à ces détails que je m'estimais heureux d'être un cavalier.

Nous prîmes donc nos aises à l'ombre de notre casa verde, ce qui se révéla, la chaleur de l'été accablant les assiégeants, d'un confort incomparable. Et tandis que, dans la plaine, ils étouffaient, nous faisons, quant à nous, paisiblement la sieste. Car, comme je l'espérais, on nous avait oubliés. Seul l'écho des coups de canon venait parfois troubler notre repos ; cependant, jamais l'espace de notre retraite ne fut violé par un projectile.

Le temps passait et nous nous organisions. Nous retrouvions les joies simples de la vie au grand air. Nous construisîmes des huttes assez élaborées, et, comme des primitifs, nous y habitâmes. Nos chevaux, également, furent les plus heureux des chevaux français : nous les soignâmes bien, sans les soumettre aux harassantes corvées auxquelles les autres unités répertoriées étaient astreintes. Hormis la présence de quelques tiques, notre séjour dans les bois se révélait, comme je l'avais souhaité, très agréable. Seul François pestait contre notre situation. Il réclamait sa bataille à cor et à cri. Il ne comprenait pas pourquoi aucun ordre ne nous parvenait ; évidemment, je ne désirais pas le mettre au courant de notre étrange situation. Aussi bien, le jour où il réclama à aller s'informer des intentions de l'État-major, lui coupai-je l'herbe sous les pieds, décidant d'y aller voir moi-même. Ce que je feignis de faire, longeant l'Agueda et remontant vers l'ouest, en une longue ballade, jusqu'à l'Azava. Je m'arrêtai devant le bourg de Gallegos sans y pénétrer, puis je revins sur mes pas. Au retour, je fis la rencontre d'un caporal du 6<sup>e</sup> léger, tout de bleu vêtu. Il maraudait pour améliorer son ordinaire. Mais, lorsque je le surpris, il avait dû quitter son poste pour aller jouer les fier-à-bras. Il se retrouvait isolé de sa troupe, tout comme moi, du reste. Nous échangeâmes quelques mots, lui d'abord inquiet à la vue de mon grade, et moi-même gêné de devoir mentir sur ma situation :

« Je suis le capitaine Gardin. Je viens porter un message au prince d'Essling. Et toi, que fais-tu ?

— Oh, mon Capitaine, faut pas me blâmer, j'fais un peu de maraude ; c'est qu'la gamelle est bien chiche.

— Et ton unité ? Où est-elle ?

— À Saint-Felix-le-Ch'tiot, mon Capitaine.

— Mais c'est... c'est très loin d'ici, à pieds. Ma parole, ne serais-tu pas en train de déserté ?

— Oh, non, mon Capitaine ! J'maraude just'un brin. Et pis si j'déserte, où que j'irai ? Y'a que des Espagnols qui veulent nous tuer tous. J'cause même pas leur langue. Vous voyez ben que j'déserte pas.

— D'accord, je veux bien te croire. Mais comment t'appelles-tu ? Je t'ai bien dis mon nom, moi.

— J'm'appelle Jean-Ernest Mathurin, du 6<sup>e</sup> Léger, brigade Maucune, division Marchand, VI<sup>e</sup> corps d'armée. »

Les présentations faites, nous reprîmes ensemble le chemin de Saint-Felix. Mathurin, les bras chargés de sacs alourdis de ses petits larcins, marchait gaiement, à l'évidence heureux que je n'aille pas le dénoncer. Pour peu qu'on ne se fût pas aperçu de son escapade, il allait pouvoir reprendre son poste, ni vu ni connu.

« C'est pas tous les jours que j'peux faire la causette avec un gradé. C'est chic d'avoir des paroles avec moi, Capitaine. Tenez, si vous allez chez l'prince, j'pourrais vous en raconter d'bonnes sur sa vie. Au régiment, y'a un Niçois, tout comme le prince il l'est. Les anciens, là-bas, y z'en ont d'bonnes sur l'bonhomme. Mais p'têt ben que l'prince, ça vous intéresse pas ? P'têt ben même que vous n'allez pas le voir, hein ?

— Que veux-tu dire ? Tu doutes que je sois un coursier ?

— C'est qu'vous n'avez pas de sabretache où mettre le courrier.

— Je pourrais l'avoir glissé dans une des poches de mon habit.

— Mouais...

— Tu ne me crois pas donc ?

— Même avec d’la bonne volonté j’y arriverai pas. Un officier sympathique, c’est louche.

— Bon, d’accord, je ne suis pas coursier. Comme ça, nous sommes quittes : ça te vas ?

— Mouais, M’sieur ! »

Il était fin, ce Mathurin. À mon tour en position délicate, nous devenions égaux. Nous pouvions enfin parler librement. Tout au long de la route, le faux messager et le maraudeur discutèrent à cœur ouvert. De fait, Mathurin me révéla de nombreux détails de la vie de Masséna, aujourd’hui prince d’Essling. Je vais ici même vous en rendre l’essentiel. Il faut dire qu’au 6<sup>e</sup> léger, un dénommé Briano était Niçois, ville où naquit le prince. Et c’était par lui que Mathurin tenait ses informations.

Masséna, donc, était né à Nice en 1758, ce qui faisait de lui, à cette époque-là, un sujet sarde. Sa famille descendait d’une longue lignée de boutiquiers très entreprenants en affaires, et ce depuis le XVI<sup>e</sup> siècle. Ce qui pouvait, du point de vue du legs du sang, expliquer sa cupidité, son avidité au gain. Il aurait ainsi, aux dires des anciens de la ville, passé sa petite enfance au milieu des barils d’olives et de salaisons de l’officine familiale. Son Père était reconnu pour un âpre marchand, dont le négoce fleurissait. Quant à la mère, elle couvait son petit André. Il s’avérait alors chétif, notre futur chef. D’une constitution fragile, il était sans cesse surveillé par sa mère et par les médecins qu’elle s’empressait toujours d’appeler à son chevet. La légende, bâtie sur cet élément de maladie chronique, rapporte qu’un beau jour le bambin voulut s’emparer d’un rameau de laurier qui ornait le crucifix familial. Sa mère, ne lui refusant rien, le lui donna, à la plus grande consternation du médecin qui était justement venu une fois de plus visiter

l'enfant. Le médecin blâma fort la pauvre maman, expliquant que la fleur de laurier est vénéneuse. Mais, loin de céder au médecin plutôt qu'au désir de son fils, madame Masséna laissa l'enfant s'endormir avec le rameau de laurier serré contre son petit cœur. Miracle ! Le lendemain matin, le petit André se réveillait plein de vigueur, pour ne plus jamais être ennuyé par la maladie. Le rameau miraculeux fut précieusement conservé. À dix ans, l'enfant gâté et chéri perdit ses parents. Sur le corps de sa mère, allongée sur le lit de la chambre aménagée en chapelle ardente, il retrouva, enfermés dans un petit sachet attaché à son cou, les débris de la branche de laurier miraculeuse. Depuis ce jour, Masséna s'en est fait une relique, qu'il a gardée précieusement dans un médaillon, et dont il ne s'est plus jamais séparé. On dit aussi que, depuis lors, la chance ne l'a jamais plus quitté. Je serais bien tenté de le croire : l'orphelin était devenu prince. À la mort de ses parents, pour reprendre la chronologie du récit, il devint apprenti chez un de ses oncles qui fabriquait des pâtes alimentaires. Certains vieux Niçois, auprès desquels le dénommé Briano a pris connaissance de toutes les informations que je vous rapporte, racontent encore avoir vu dans une boutique sombre, rue Saint-Jamme, le jeune Masséna taper du cul sur la plate-forme en bois d'une vieille machine à vermicelles ! Quelle bonne blague, notre prince faisant des spaghettis avec son cul ! Mais comme il fallait s'en douter, trois ans plus tard, le garçon se lassa d'étirer des nouilles, et ce dans une aussi ridicule posture. Il tenta donc sa chance au port, auprès d'un autre de ses oncles qui, lui, était marin. Masséna s'embarqua donc comme mousse sur le bateau marchand que commandait son parent. Ainsi l'adolescent prit-il le large, et l'on n'entendit plus parler de lui à Nice, jusqu'au jour où la nouvelle arriva

que le misérable enfant du pays était devenu prince dans un nouvel Empire !

L'histoire m'apparut édifiante ; j'en retenais toutefois que nous étions finalement commandés par un Sarde ! Le maréchal Ney, non plus, ne paraissait pas être un bon Français, lui qui naquit à Sarrelouis, en Lorraine allemande.

« Et que mange le prince ? me demanda, pour rire, Mathurin.

— Je ne sais pas ? répondis-je un peu vite, sans réfléchir.

— Eh ben, les Sardes dînent à l'huile, mon Capitaine ! »

Quel boute-en-train, ce Mathurin ! Toutefois, le moment de rejoindre nos formations respectives arriva. Nous nous serâmes la main et nous séparâmes. Le soldat Mathurin regagna Saint Félix-le-Ch'tiot, comme il disait, et moi Nuestra Casa Verde.

À peine avais-je pénétré sous le couvert des arbres que François m'assaillit. Il me harcela de questions, auxquelles je répondis évasivement. Non, devais-je lui confirmer, sans toutefois pouvoir faire taire ses inquiétudes, nous n'allions pas nous battre dans l'immédiat.

« Et les Anglais ? insista-t-il. Ils ne viennent pas à l'aide des assiégés ?

— On le dit, on le dit... On le dit surtout dans Ciudad-Rodrigo pour remonter le moral des hommes. Leur fanatisme a tout de même besoin de se bercer d'illusions.

— Vous croyez que les Anglais ne viendront pas, alors ? Pourtant, ils ont fait le serment de secourir la ville. La junte le proclame haut et fort. On va se battre, non ?

— Peut-être, peut-être... »

Et je m'éloignai pour retrouver le confort de notre campement. Là, à l'ombre des arbres, les dragons s'occupaient.

Certains taillaient des branches, d'autres préparaient du gibier. Notre trompette, Melchior Carlin, et son homologue de la compagnie d'élite, Mathieu Bausson, échangeaient ensemble quelques notes. Des gars, par petits groupes, tout en préparant la tambouille, se demandaient si on allait bientôt donner un fameux coup de peigne, si certains, et lesquels parmi eux, défileraient en parade. Chacun croyait que la mort ne frappait que les autres. Chacun prétextait posséder une recette miracle pour éviter les balles, les coups de bancal, les biscâiens. Soudain, un dragon se leva, l'oreille dressée :

« Eh, les gars ! Écoutez ! On déchire de la mousseline ! », s'écria-t-il.

En effet, des fusils venaient de crépiter, et pas loin ! Les dragons ramassèrent leurs lattes et arrachèrent leurs mousquetons des faisceaux. Les uns se tapirent, les autres avancèrent en reconnaissance, courbés en deux. Lorsque nous sortîmes du bois pour juger de l'affaire, la fusillade avait cessé. À l'abri d'un talus, des voltigeurs du 6<sup>e</sup> léger rechargeaient fébrilement leurs armes, déchirant les enveloppes des cartouches à grands coups de dents, maniant en de larges mouvements aériens leurs baguettes pour bourrer le canon des fusils. Nous cherchâmes du regard la cible qu'ils avaient visée. Nous ne vîmes qu'un lointain nuage de poussière, derrière lequel, invisible, un hypothétique ennemi s'effaçait. Bientôt, il ne resta plus une seule trace du surgissement hostile. Je reconnus, parmi les fantassins présents contre la pente de terre, le dénommé Mathurin. Il me vit et me fit aussitôt signe de nous mettre à couvert.

« Rien à craindre, rétorquai-je. Ils sont partis ! »

Mathurin se hissa le long de la pente du talus et risqua un œil sur le glacis...

« C'est ben vrai, ça alors ! Ces pétochards de *goddams* ont filé à l'anglaise !

— Des Anglais ! Vous avez vu des Anglais ? demanda François Lozac tout excité.

— Ouais, M'sieur ! Et même qu'c'étaient des dragons, tout comme vous ; enfin, des dragons anglais, quoi !

— Vous voulez dire que c'étaient des *dragoons*, repris-je avec l'accent.

— Oui, c'est ça, mon Capitaine : des “Dragounes” », insista Mathurin.

Et nous avançâmes, déployés en tirailleurs, pour aller voir si l'on n'avait pas abîmé un de ces salopards. On eut beau fouiller les taillis, on ne trouva pas le moindre cadavre, ni la moindre trace de raisiné tachant le sol en rouge.

« On a tiré trop tôt ! On a raté nos premiers *goddams* ! s'en voulait Mathurin.

— J'te l'ai dit qu'il fallait les laisser encore approcher un brin, rappela le fameux Briano, dont je fis alors la connaissance.

— T'en a d'bonnes, riposta Mathurin. N'allait quand même pas leur offrir nos têtes à la découpe ! »

Sur ces entrefaites, nous rentrâmes à la Casa Verde. Tout compte fait, estimai-je alors, notre position dans le bois se révélait exposée. Je n'avais pas bien réalisé jusqu'alors que nous occupions le bois. Maintenant, nous savions qu'ils savaient. Des mesures s'imposaient : le soir, autour des feux de bivouac, une bonne distance serait de rigueur. Déjà, la veille d'Austerlitz, les Russes s'étaient appliqués dans la nuit à viser l'emplacement de nos feux. Un peu en retrait des foyers, on s'était, pour notre part, amusés comme des petits

fous à voir gicler les braises sous l'impact des balles. Finalement, notre campement de Casa Verde avait sa petite importance, et participait à sa manière à l'effort des assiégés, les couvrant. Bref, on faisait bien notre petit boulot, même si seuls les Anglais le savaient. Du côté de nos chefs, point de nouvelles.

Le lendemain, 10 juin 1810, la nouvelle courut que le prince en personne venait visiter le maréchal Ney. À sa suite arrivaient les II<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> corps des généraux Reynier et Junot, qui vinrent border les flancs des troupes assiégeant Ciudad-Rodrigo. J'en fus soulagé pour notre position avancée dans le bois de Casa Verde. On pouvait maintenant attendre de pied ferme les Anglais. Qu'ils viennent, tiens ! On les recevrait !

Mais, disais-je, le prince venait, et pas seul. Dans ses bagages, il ramenait avec lui l'incontournable colonel Valazé, que Ney, cette fois, fut bien obligé d'accepter comme maître d'œuvre. L'humiliation avait été grande pour les trois hommes. Il va sans dire que les protagonistes de ce petit drame devaient encore longtemps après s'en vouloir. Mais cette affaire, sombre de rancœurs, était encore, dans ses conséquences, à venir. Laissons là, pour le moment, ces querelles. Réjouissons-nous plutôt à la vue des équipages accompagnant le prince. Son état-major emplumé était présent au grand complet. Caracolant aux côtés de son père, Prosper Masséna, alors âgé de 16 ans, un colback en peau d'ours brun sur la tête, englobant son front et même ses sourcils, un uniforme blanc éclatant à la hussarde et couvert de dorures habillant son buste et ses jambes, lançait des regards pleins de fierté et de supériorité, qu'autorisait la présence de son papa et commandant en chef. De l'autre côté se tenait Madame Leberthon. Ainsi le

prince chevauchait-il, planté en selle entre son grand dadais de fils et son indigne maîtresse.

Soudain, les Espagnols saluèrent la visite officielle d'une salve de canons rageuse ! Madame Leberton, toujours déguisée en officier de dragon selon la fantaisie du prince, poussa, à l'écho des coups de tonnerre de l'artillerie, de petits cris stridents. Mais la dame ayant de la maîtrise, la surprise passée, se remit rapidement de son premier affolement. Ceci fit beaucoup rire les soldats qui venaient d'assister à la scène. La troupe découvrait les piaffements affolés de la poule de Masséna, comme on n'allait pas tarder à la surnommer.

À la suite de ces trois illustres cavaliers, suivaient le colonel Valazé, tout penaud, le général Fririon, robuste et bourru, le général de Sainte-Croix, beau, jeune et vigoureux, le général Eblé, petit, vif et le regard volontaire, le général Lazowski, commandant en chef du génie – tiens, un de plus ! –, et l'adjudant-commandant Delosne. Mais j'allais oublier de citer, pardonnez-moi, parmi les nombreux aides de camp qui tournoyaient autour du maître en bons pages ou en vils courtisans, le lieutenant Renique, petit frère de Madame Leberton !

Tel était l'équipage du prince André Masséna, notre commandant en chef. L'illustre soldat nous offrit en prime à cette occasion une très belle proclamation, que je n'entendis pas alors, mais que j'eus ensuite le plaisir de lire, car elle fut même imprimée pour l'immortalité :

*« Soldats des II<sup>e</sup>, VI<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> corps,*

*L'Empereur, en me confiant le commandement de son armée de Portugal, a voulu m'associer à la gloire que vous allez acquérir dans cette nouvelle expédition. Vous savez que la discipline et l'obéissance sont les premiers garants de la victoire. Quels obstacles résisteraient donc à votre valeur, si*

*vous observez une subordination rigoureuse dans les camps, dans les marches et dans les combats ?*

*Vous trouverez toujours dans ma conduite et dans celle de vos chefs, mes camarades, l'exemple souhaité. Fatigues, privations et gloire, tout sera commun entre nous, et nous justifierons la confiance qu'a l'Empereur dans notre dévouement.*

*Signé : maréchal Masséna, prince d'Essling. »*

Voilà, c'était dit...

Après le passage du prince, qui préféra ensuite aller installer ses quartiers à Caridad, assez loin du grondement des canons pour ménager le cœur sensible de madame Leberton, et certainement aussi pour éviter la fréquentation trop assidue de cet empêcheur de tourner en rond qu'était Michel Ney, nous reprîmes, quant à nous, nos habitudes à Nuestra Casa Verde. Les jours qui suivirent, des pluies torrentielles s'abattirent sur nos têtes, qu'heureusement pour les nôtres le feuillage des arbres couvrait.

Le siège avançait doucement. Nous avions régulièrement des nouvelles de l'avancée des travaux et des préparatifs en court. Ce fut dans la nuit du quinze au seize juin que les premiers travaux d'approche débutèrent ; il faut dire que, jusqu'à cette date, la pluie, incessante, avait transformé le terrain en borbier, paralysant l'activité de nos valeureux sapeurs. Mathurin m'en décrivit un qu'il avait croisé aux abords du Tesou : l'homme entrevu portait une cuirasse d'acier noir renforcée de clous dorés, ainsi qu'un casque dans le même matériau, avec un couvre-nuque recouvrant aussi les omoplates ; une pioche luisait de tout l'éclat du métal sur son épaule ; et sur sa figure, enflée de fatigue et couverte de terre,

se dressait une paire de moustaches mirobolante, grise et filandreuse, qu'on eût dit être faite en limaille de fer ! Donc, dans la nuit, nos valeureux sapeurs ouvrirent une tranchée, dans le but de toucher la fausse braie. Le temps s'écoulant et le travail s'accumulant, la tranchée s'en rapprochait en zigzaguant. Un beau jour, l'ennemi remarqua notre petit manège, et dès lors la tâche se poursuivit sous un feu nourri d'artillerie, auquel fort équitablement nous répondions. Lorsque nous parvînmes à 250 toises de la fausse braie, les sapeurs pratiquèrent une parallèle, où l'on achemina, après maintes difficultés, une batterie, grâce à laquelle, aussitôt fait, on put battre les remparts. Les sapeurs reprirent leurs pioches en main, poussant cette fois la tranchée sur la droite. Après plusieurs sinuosités, ils atteignirent un couvent et des maisons situés au pied du glacis. L'honneur revint au 6<sup>e</sup> léger de les prendre d'assaut. Mathurin et Briano y excellèrent. Au terme de très vives attaques, l'affaire fut emportée. Les Espagnols abandonnèrent bientôt toute velléité de tenir sur la fausse braie, dont les murs, en grande partie effondrés, n'offraient plus guère de possibilités de défense. Nous en prîmes donc possession. Il ne restait plus qu'à faire brèche au corps principal de la place, et tout serait fini. Encore fallait-il, pour obtenir ce merveilleux résultat, rapprocher nos canons sur la position abandonnée par l'ennemi, s'emparer du Faubourg Saint-François qui bordait les remparts de l'ultime enceinte et, pour conclure, porter l'assaut final. Ouf !

La bataille pour le faubourg Saint-François fut meurtrière : il fallut conquérir, maison après maison, le terrain où l'ennemi s'était prodigieusement retranché. Il s'y trouvait en force. De sanglantes attaques finirent par déloger ces maudits Espagnols, qui furent finalement obligés de céder et de se

réfugier dans la place. Briano rencontra la mort dans cette bataille de rues. Aux dires de Mathurin qui le vit tomber, un dominicain lui brûla la tête à bout portant d'une décharge d'espingole. Le religieux sadique tâta ensuite de la baïonnette de mon ami Mathurin. Il ne resta au sol qu'un paquet noir et blanc emmêlé et percé de déchirures sanglantes. « *Viva la muerte !* », hurlaient les fanatiques encore debout.

Les Anglais, de leur côté, ne cherchaient toujours pas à troubler le siège !...

Les Espagnols ne tenaient plus que derrière leur dernier rempart. Nous espérions leur moral atteint. La capture d'un prêtre déguisé en berger, qui tentait d'apporter un message aux Anglais, nous permit même d'envisager une reddition prématurée de l'ennemi. L'affaire se présentait ainsi : cet homme de Dieu désirait ardemment faire connaître à Wellington l'extrême détresse dans laquelle se trouvaient les assiégés. Il venait réclamer au Lord de tenir son serment. Le prêtre et le gouverneur de la place, un dénommé Herrasti, avaient convenu, pour porter à la connaissance de la ville la réponse anglaise, d'allumer des feux disposés sur les crêtes alentour de manière à former le signal adéquat. On força le faux pasteur capturé à nous renseigner sur le code et l'emplacement des feux à allumer. Il nous révéla avec mauvaise grâce le signal indiquant que les Anglais abandonnaient Ciudad-Rodrigo à son triste sort. Dans le même temps où l'on interrogeait cet homme, le major Alphonse Laloup nous remettait la main dessus. Les explications concernant notre silence s'avèrent suffisantes. Néanmoins, nous ne pouvions plus échapper à l'action. Nous fûmes donc tout désignés pour aller allumer ces fameux feux dans la nuit.

Nous y allâmes en trois groupes de deux, car il y avait trois foyers à allumer. Le lieutenant Lozac, qui se porta aussitôt volontaire, partit accompagné du brigadier Decordé ; le lieutenant d'Alencourt s'engagea avec le brigadier Lamoureux ; et moi-même – on ne peut pas toujours s'esquiver ! –, avec le maréchal des logis-chef Tomasson. Chaque groupe avait avec lui une mule chargée de fagots. Ney fit bombarder la ville pour couvrir le moindre bruit de notre escapade. C'était par une nuit d'encre...

Je ne sais comment les autres s'en tirèrent, mais nous eûmes, Tomasson et moi, la plus grande des peines à gagner l'emplacement prévu. Nous suivîmes à l'oreille les eaux de l'Azava. Nous heurtions souvent d'invisibles obstacles qui nous faisaient trébucher et nous retardaient d'autant. Parfois même, il nous fallait contourner des masses que nos esprits assaillis de ténèbres ne parvenaient pas à déchiffrer. Cahincaha donc, nous nous rapprochions d'une crête, qui, sur les cartes, s'élevait à droite du village de Marialsa, où, pour sûr, les Anglais disposaient au moins d'un avant poste. Nous pensions bien alors avoir fait le plus dur, mais c'était sans compter avec la mauvaise volonté de la mule qui nous suivait dans cette aventure. Elle refusa tout bonnement d'avancer plus avant. On eut beau la tirer ou la pousser de toutes nos forces, la tirer et la pousser tout à la fois, rien n'y fit ! Or, il n'était pas question que nous nous chargions nous-mêmes des fagots qu'elle transportait. On avait déjà assez de mal comme ça à progresser. Tomasson se contenta de récupérer sur l'animal récalcitrant sa hache, et nous reprîmes notre marche.

Des fenêtres des maisons de Marialsa émanait de la lumière. De temps à autre, une silhouette y apparaissait en noir sur fond doré. Ils étaient vraiment tout près ! Nous escala-

dâmes la pente de la crête en sillonnant autour des arbres qu'elle portait sur son flanc. Parvenu au sommet, Tomasson avisa un arbre, dont les branches tombantes pouvaient offrir le combustible souhaité. Je lui fis signe d'attendre, pour en abattre les branches, de porter ses coups de hache au même rythme que retentiraient les coups de canon. Synchronisé sur l'écho des tirs, le débitage des branches s'effectua sans attirer le moindre soupçon. Je sortis mon briquet. La languette de bronze arracha au silex des étincelles : le feu prit...

Jamais de ma vie je n'ai couru aussi vite. Dieu soit loué, la nuit nous vêtait de ténèbres. Nous regagnâmes, sains et saufs, Nuestra Casa Verde.

Le lendemain matin, les cloches des églises de Ciudad-Rodrigo se mirent à carillonner. À l'État-major, Ney jubilait, certain que les cloches invitaient la population à se rassembler en vue d'être instruite de la défection des Anglais et de l'impossibilité de défendre plus longtemps la ville. Mais Michel le rouge dut vite déchanter. Car, loin de se résoudre à se rendre, les Espagnols célébraient maintenant la prochaine intervention de leur allié anglais. À les en croire, le secours attendu et promis était imminent.

Le prêtre nous avait roulés. Il nous avait fait lancer un signal tout différent de celui que nous pensions faire briller dans la nuit. Le traître fut pour ce méfait condamné à mort. Ma compagnie fut, en compensation de ses vains efforts, sollicitée pour accomplir le service de mise à mort. Je chargeai le lieutenant Mahuret de commander le peloton d'exécution. Damné pour damné, il pouvait bien expédier un prêtre auprès de Dieu le Père ! Ainsi s'achevait cette triste histoire, qui prolongeait d'autant nos souffrances, et celles des Espagnols également.

Le siège reprit donc...

Les jours se succédaient. Le 26 juin, vers 5 heures du soir, le brigadier Decordé et le maréchal des logis-chef Tomasson, responsables malgré eux du regain de résistance des Espagnols, allaient faire provision d'eau. Ils se rendaient, comme à l'accoutumée, dans la portion du bois que nous n'occupions pas, et où ils avaient déniché un petit ruisseau à l'eau claire et limpide. Tout paraissait calme. Quand, dressant l'oreille, André Decordé releva l'indice d'une chevauchée se rapprochant. Il fit aussitôt signe au maréchal des logis-chef de se cacher. Tous les deux moulèrent aussitôt leur corps le long d'un tronc d'arbre. À leur plus grande stupeur, jaillirent dans le bois des lanciers... espagnols ! La lance à fanion rouge et blanc menaçante, l'uniforme bleu sombre couvert de poussière et le haut shako enroulé dans un morceau de drap beige, ils traversaient le bois au galop. Decordé, les yeux exorbités, les voyait jaillir de part et d'autre de son arbre. Absorbés par leur course, aucun d'eux ne se retourna vers lui. Tomasson connut le même tourment, craignant qu'un des lanciers retournât contre lui la pointe de sa lance sanguinaire. Il en passa bien au moins une centaine. La croupe du dernier cheval disparue de vue, les deux dragons lâchèrent un profond soupir de soulagement.

Effrayés, les deux hommes bondirent nous donner l'alerte. Nous n'avions, quant à nous, rien vu ni entendu, et il paraissait peu probable que des Espagnols pussent investir notre bois. Ceux de Ciudad-Rodrigo étaient confinés dans leurs murs. D'autres, alors ? Mais, pour venir jusqu'à nous, il leur aurait fallu traverser les lignes du VIII<sup>e</sup> corps d'armée qui gardait sérieusement nos abords, car telle était sa tâche.

Le mystère demeurait entier. L'agitation nous avait cependant gagnés, et j'ordonnai qu'on sellât immédiatement les chevaux. Je me retournai pour donner un nouvel ordre, lorsque je vis surgir dans notre campement un piquet de cavaliers. Ils étaient des nôtres, tous chasseurs à cheval, le buste serré dans leurs habits verts à la "Kinski". L'officier qui commandait ce piquet m'apostropha d'une voix pleine d'excitation :

« Avez-vous vu passer des lanciers espagnols ?

— Oui ! s'écria Tomasson. Ils viennent de traverser le bois, un peu plus haut.

— Il faut leur donner la chasse !

— Mais d'où viennent-ils ? demandai-je.

— De Cuidad-Rodrigo ! Ils ont fait une sortie surprise. Il faut les rattraper avant qu'ils ne rejoignent les lignes anglaises.

— D'accord ! répondis-je. On va former une grand'garde avec vous. Allez, dragons, en selle ! »

François Lozac avait déjà bondi sur sa monture :

« Enfin un combat ! », jubila-t-il en éperonnant vivement les flancs de son cheval.

À sa suite, nous nous élançâmes, mêlés aux chasseurs à cheval, reconnaissables aux longs plumets orange et verts de leurs shakos.

Nous débouchâmes des bois. François, en tête, l'œil perçant, releva immédiatement l'indice d'un envol soudain d'oiseaux, droit devant nous, à une bonne lieue. Nous nous jetâmes dans la direction qu'il venait de nous indiquer.

Notre galop nous porta rapidement sur un obstacle. Devant nous s'étendaient les marais de Marti-Hermando. Les Espagnols étaient encore en train de les traverser. On les distinguait, maintenant, pataugeant. Il nous fallait, nous aussi,

nous y risquer. La surface du marais semblait visqueuse, gorgée d'eau sous une fine pellicule séchée par le soleil. Les grosses pluies de la semaine passée n'avaient rien arrangé !

François, toujours lui, s'élança, plongeant son cheval jusqu'à mi-cuisses dans la tourbe. Vigoureux, l'animal se fraya, à grands coups de son puissant torse, un chenal. Nous suivîmes, non sans quelque répugnance. Une odeur rance s'élevait de cette macération d'eaux boueuses et d'ajoncs en décomposition. La chaleur avivait les odeurs. Les mouches collaient à la terre, se délectant de ses miasmes. Jusqu'alors cachées parmi les bosquets d'ajoncs, des poules d'eau s'envolaient, alarmées.

François, toujours en tête, se démenait pour conduire sa bête le plus vite possible à travers l'étendue du glauque marécage. Il dénicha une piste plus sèche, au support terreux plus dense. Son cheval y aborda. Il le hissa à grands coups d'étriers, puis il prit le galop sur cette langue de terre ferme. Nous-mêmes parvenus à l'endroit propice, nous l'imitâmes aussitôt. Le maréchal des logis-chef Tomasson courait en seconde position.

Gagnant rapidement du terrain sur les derniers Espagnols encore dans le marais, François en repéra un, demeuré en retrait, son cheval embourbé jusqu'au garrot. Sabre au clair, notre impétueux sous-lieutenant se précipita sur l'isolé. L'Espagnol le vit fondre sur lui. N'ayant pas la facilité de retourner sa lance contre son agresseur, il tira, de la main gauche, un pistolet d'un des chaperons de selle. Bien que se sachant visé, François n'hésita pas une seconde : il poursuivit sa charge. Le lancier espagnol déchargea sur lui son arme. Son cheval, au même instant, fit un effort désespéré pour se débarrasser, bousculant le cavalier. Le coup de feu partit de

travers ! François, à son tour, surgit et frappa de taille. Le sabre s'abattit sur le grand shako du lancier, le découpant de haut en bas, mais pas assez profondément pour venir fendre le crâne. C'était un coup pour rien. François, emporté par son élan, avait maintenant mordu dans la vase et dépassé son adversaire, lui tournant le dos. L'Espagnol s'avisa aussitôt de se servir de sa lance contre l'insolent français. François s'en aperçut et ordonna, d'un coup d'éperon, à son cheval de l'éloigner de ce péril de mort. La lance de l'Espagnol porta trop court, manquant sa cible !

Les deux hommes s'échangèrent un regard empli de rage haineuse. François s'empara d'un de ses pistolets et, se retournant sur sa selle, pointa l'Espagnol. Ce dernier avait l'air ridicule avec son shako fendu en deux ! François éclata de rire.

« *Maldita suerte !* », jura l'Espagnol, le visage cramoisi.

Il se rendit. Tomasson, qui venait de surgir, le désarma. Il défit du poignet du lancier la dragonne de sa lance et vint l'offrir en trophée au sous-lieutenant Lozac. Fou de joie, François s'afficha avec la lance au moment où nous le rejoignîmes. Notre jeune ami venait de capturer un brigadier espagnol !

« Fort bien, sous-lieutenant Lozac, le félicitai-je. Mais la poursuite n'est pas terminée. Allez, en avant ! »

Le brigadier espagnol fut confié aux bons soins du maréchal des logis-chef Tomasson, qui le conduisit en direction de Nuestra Casa Verde.

La chasse se poursuivit encore de longues heures, durant lesquelles quatre autres lanciers furent rejoints et tués, car eux refusèrent délibérément de se rendre. Bien que les restrictions causées par le siège eussent affaibli leurs chevaux, le gros des Espagnols nous échappa et put rejoindre les forces anglaises.

Le jour déclinant, nous rebroussâmes chemin, laissant notre proie s'enfuir sous la couverture des ombres de la nuit.

Le lendemain, nous apprîmes que le célèbre chef de guérilla, Don Julian Sanchez, avait trompé la vigilance des assiégeants et forcé audacieusement leurs lignes, emportant avec lui trois cents lanciers, c'est-à-dire à peu près tout ce que le ville comptait en cavalerie. C'était là un terrible adversaire que nous laissions échapper. Don Julian Sanchez : retenez bien ce nom, nous aurions à nouveau à croiser sa route.

Quant à François, il était fou de joie, racontant continuellement son fait d'armes. Ce petit intermède avait, comme par enchantement, chassé l'ennui qui le travaillait depuis des semaines. Cependant, nous ne tardâmes pas à retomber dans l'attente, dans la routine.

Le siège continuait. Les jours passaient. François perdait patience, une fois de plus. Il voulait à nouveau entendre le fracas des armes. Car ce n'était pas avec la capture d'un simple brigadier qu'il allait se voir décerner la Croix. Ah ! s'il avait capturé Don Julian Sanchez en personne, c'eût été une autre affaire. Du coup, il s'en voulait de ne pas avoir davantage poussé sa monture, de n'avoir pas pris plus de risques, de ne pas avoir poussé l'audace à poursuivre l'adversaire dans la nuit, et jusque dans les retranchements anglais. Mais il fallait être raisonnable et convenir qu'il n'y avait pas grand-chose de plus que nous eussions pu accomplir après que ceux qui étaient chargés de surveiller les portes de Ciudad-Rodrigo eussent été trompés.

Le siège se poursuivait. Les préparatifs dont nous avions écho laissaient présager que l'assaut final serait pour bientôt. Déjà, depuis deux jours, les tirs de mortiers et de pièces lourdes avaient redoublé, battant d'une pluie d'acier nourrie

les derniers remparts. Mais l'opération majeure eut lieu le 9 juillet : les hommes du Génie avaient creusé une sape jusque sous la contrescarpe. Une mine de quatre cents kilos – rien que ça ! – avait été disposée sous la muraille, à l'insu des défenseurs. Il ne restait plus qu'à mettre le feu aux poudres... Le brave Valazé étant blessé, l'honneur d'allumer la mine revint au capitaine Coffinhal, son second. L'explosion nous fit tous sursauter jusque dans le bois de Nuestra Casa Verde. Et, lorsque nous sortîmes de dessous nos arbres pour voir ce qu'il en était, nous vîmes un immense panache de fumée monter de Ciudad-Rodrigo.

La contrescarpe était renversée sur une hauteur de huit mètres ! À la base du fossé, une brèche de trois mètres de large était maintenant ouverte et praticable à pied. Il revenait à Ney de donner le signal de l'assaut final...

Curieusement, devant la brèche béante, aucune troupe ne s'assemblait pour le dernier effort. Mais qu'attendait le rougeaud ? La lutte ne pouvait s'arrêter là. C'était par trop absurde !

Enfin, vers 3 heures de l'après-midi, le maréchal Ney salua trois fantassins, qui lui rendirent aussitôt son salut en portant leur fusil à l'épaule. Il y avait là : Thirion, caporal de grenadiers au 50<sup>e</sup> régiment de ligne, Bombois, carabinier, et Billeret, chasseur au 6<sup>e</sup> léger. Sous le regard admiratif de Michel le rouge, les trois soldats se dirigèrent vers la brèche. Sans s'émouvoir, ils mirent la baïonnette au canon et chargèrent ! Là où au moins un bataillon aurait dû mener l'assaut, ils n'étaient que trois à faire le coup de poing !

C'était tout bonnement invraisemblable ? Qu'est-ce que cela signifiait ? Eh bien, Ney, ne voulant pas risquer inutilement de nombreuses vies en un assaut incertain, expédiait

trois pauvres diables, volontaires pour cette folie, tester l'affaire avant tout le monde.

Et voilà que nos trois braves escaladaient en courant le tas d'éboulis qui menait à la brèche. Aucun coup de feu ennemi n'avait été tiré pour les en empêcher. Les trois fantassins firent irruption sur la brèche et déchargèrent en trois salves sonores leurs fusils dans l'ouverture.

Ney observait la scène dans sa lorgnette. Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il vit deux des courageux soldats faire de grands signes des bras, tandis que le troisième aidait à sortir de la brèche le gouverneur de la ville, qui brandissait un drapeau blanc ! Non, il ne rêvait pas. La fumée de la mousqueterie dissipée, il fallait bien se rendre à l'évidence : Ciudad-Rodrigo venait d'être enlevée d'assaut par... par trois soldats !

Quel prodige ! Oui, quel prodige, et quelle honte pour le glorieux maréchal !

Fiers comme Artaban, quoiqu'encore eux-mêmes incrédules de ce coup de maître, Thirion, Bombois et Billeret conduisirent le gouverneur Herrasti auprès du maréchal Ney.

Michel le rouge condescendit à accepter la reddition de la ville que lui offrait son pauvre gouverneur. Le siège de Ciudad-Rodrigo était terminé.

Le lendemain, 7 000 hommes sortaient de la place. Comme prisonniers de guerre, ils furent conduits en France. Nous les vîmes défiler dans leurs uniformes blancs couverts de poussière ou tachés de sang. Une troupe démoralisée semble toujours vêtue de guenilles. Une fois encore, cette impression se confirmait. Quoi de plus humiliant que la défaite, lorsque l'on a tout sacrifié à une victoire qui finalement vous échappe ?

En ville, dans les magasins et l'arsenal, tout ce qui pouvait être récupéré le fut. Parmi les armes que déposèrent les vaincus, je pris comme part de butin cinq pistolets. Je reformais ainsi ma collection perdue à Valladolid. Le général Montbrun, quant à lui, mit la main sur d'autres articles, que je n'eusse moi-même jamais songé à utiliser. Le commandant en chef de la cavalerie, le fier Montbrun, ordonna que tous les cavaliers de ligne, du nombre desquels nous étions, fussent équipés de rapières ! Son caprice nous valut de posséder chacun une lame, incroyablement lourde et longue, qui remontait au temps des guerres du XVII<sup>e</sup> siècle ! Aussi aberrant que cela puisse paraître, la vue de ces lames invraisemblables allait être une cause de rumeurs et de peurs incontrôlées dans le camp de nos adversaires portugais ? Il faut reconnaître que le spectacle d'un géant comme Montbrun équipé d'une immense rapière avait de quoi jeter l'effroi !

Les Anglais n'avaient pas songé un instant à secourir la ville. Nombreux étaient ceux qui, parmi les habitants, ayant souffert ce siège cruel, récriminaient ouvertement contre leur perfide allié. Mais, ne l'oublions pas, officiellement, l'allié anglais se trouvait en guerre contre le Royaume d'Espagne ! Ce n'était pas là le moindre des paradoxes de cette guerre. Mais l'Anglais s'y retrouvait : que lui importait, en effet, qu'il fût l'allié des Espagnols ou des Tatares, du moment que cela pouvait nuire aux intérêts de la France. Du reste, je me suis toujours demandé comment les chefs de la junte, catholiques fanatiques, pouvaient s'accommoder de l'anglicanisme hérétique de leur supposé allié. Pour peu qu'on sût bien s'y prendre, nous devions parvenir à les dissocier. Que les Anglais sacrifiasent encore une ville d'Espagne comme ils venaient

de le faire avec Ciudad-Rodrigo, et nous pouvions espérer voir leur “sainte alliance” voler en éclat.

Ciudad-Rodrigo tombée, nous allions pouvoir, cette fois, nous occuper exclusivement du cas de ces fumiers d’Anglais !

#### SOMMAIRE

## CHAPITRE VIII

### Siège d'Almeida

Sur la route qui devait nous mener à Lisbonne, nous venions de faire sauter le premier verrou : Ciudad-Rodrigo. Le second verrou qui entravait notre progression s'appelait Almeida. C'était une ville fortifiée portugaise. Nous allions donc entrer au Portugal. Enfin, notre armée du Portugal porterait territorialement son nom.

À peine le siège de Ciudad-Rodrigo achevé, nous portâmes nos armes contre Almeida. Le VI<sup>e</sup> corps se présenterait pour investir cette nouvelle place, tandis que les II<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> corps couvriraient ses flancs. Nous n'avions qu'à reproduire côté portugais l'opération réussie côté espagnol. Rien de bien nouveau, en somme ; mais pourquoi changer une formule victorieuse ? Seule ombre au tableau, une grande partie des effectifs du VIII<sup>e</sup> corps était atteinte de dysenterie ! On jugea bon de transformer leur position de couverture en position de repos. L'ennemi n'était pas censé le savoir. Et puis, même avec la diarrhée, les soldats de Junot, pour peu que les Anglais ne les approchassent pas de trop près, pouvaient s'acquitter de leur tâche de protection des troupes assiégeantes. Les hommes du VIII<sup>e</sup> corps monteraient donc la garde le cul, sur le pot ! Mais l'affaire était assez grave pour qu'on décidât d'évacuer une partie des malades sur Salamanque. Nous étions déjà, sans même avoir engagé les *goddams*, un peu moins...

Pour le 15<sup>e</sup> dragon en tout cas, les choses se présentaient bien. Les hommes avaient bon moral. Notre régiment venait d'être regroupé ; et ce fut au grand complet, le colonel de Droin-Bellegarde en tête, que nous pénétrâmes au Portugal.

Le corps du maréchal Ney franchit la frontière à Fort Concepción. Nous autres, nous la franchîmes à Fuentes de Onoro.

Fuentes de Onoro et ses environs avaient pour synonyme la désolation. Et le premier contact que nous eûmes avec la terre du Portugal ne fut pas sans nous impressionner fortement. Tout ce que l'imagination peut se figurer de plus mélancolique parviendrait à peine à restituer l'atmosphère qui se dégageait de ce lieu. Pour sûr, l'endroit était triste et sombre, encore fallait-il exclure à l'évocation de cette image tout mouvement d'âme romantique. Car ici, la nature n'invitait pas à la communion de sentiments, elle se faisait au contraire repoussante, et donnait plutôt le gage d'une hostilité radicale, immanente. Le paysage était parsemé de collines calcaires, dépouillées de toute végétation, au sol rugueux et saupoudré de poussières sèches. Tristesse muette et sans larme, isolement, vallonnements sans relief et, surtout, grise chapelure de l'érosion des roches, nous donnaient, à nous autres vivants, la sensation d'être devenus étrangers au monde.

Nous progressions, silencieux. Il n'y avait que le ciel, bleu, et le soleil, d'or, pour rendre un peu d'humanité à cet environnement. Avec des nuages en couverture, l'univers tout entier eût été enfermé dans l'horreur, inspirant en nos âmes l'unique sentiment de la fuite. Heureusement, le soleil nous guidait du jeu de ses lumières à travers la désolation du décor.

Nous arrivâmes aux abords de Fuentes de Onoro. C'était un misérable village, abrité au fond d'une vallée baignée de lits de cendres sans histoire. Ces duvets de terres grises ignoraient les reflets argentés que révèle ordinairement le soleil. Les montagnes voisines, aux formes ternies, dégoulinèrent jusqu'aux murs des maisons de cette grisaille de teintes rongées. L'intérieur du village était embarrassé d'une prolifération de murets, derrière lesquels chaque demeure se trouvait enclose. Construit avec les pierres rocailleuses ramassées aux alentours, l'ensemble de ces constructions donnait au village un aspect labyrinthique. Chaque maison, chaque jardin, chaque ruelle s'abritaient derrière un paravent de pierres. Les murs succédaient aux murs, sur les parapets desquels on pouvait s'attendre à voir surgir autant de fusils qu'il y aurait de mains pour en brandir.

Le major Laloup expédia aussitôt un peloton en reconnaissance. L'endroit paraissait l'embuscade à plein nez. Bien évidemment, ce fut à moi et mes hommes qu'incomba cette dangereuse mission. J'emmenai le peloton du lieutenant d'Alencourt. Les hommes n'étaient pas très fiers de devoir s'avancer pour vérifier s'il y avait un risque d'être pris pour cible. Drôle de métier que celui d'éclaireur ! Pas le temps ni la peine de crier "danger !", les coups de feu qu'on essuierait le diraient assez fort à notre place.

Je fis signe aux gars de mettre de l'espace entre eux, et de mettre encore de l'air dans ces mêmes espaces. Nous mordîmes sur un ravin érodé, au fond duquel coulait paresseusement le reliquat d'une rivière. Nos chevaux en foulèrent les eaux en s'enfonçant tout au plus de vingt centimètres. Un pont, constitué de trois larges dalles posées sur deux gros blocs, enjambait plus que largement les eaux en décrue de la

rivière Dos Casas. Nous n'empruntâmes pas le pont. Le ruban des eaux était franchissable à gué, et l'ennemi susceptible de nous y coucher dès la première salve. Je les imaginai bien justement en train de nous épauler au débouché du pont. Qu'ils gardent en mire cette direction, je me faisais fort de les tourner !

Sans sortir du ravin, où nous étions masqués au regard de l'ennemi, nous remontâmes le Dos Casas. Parvenu, d'après mes estimations, à l'extrémité droite du village, je fis signe à mes gars de jaillir du ravin. Nous en gravâmes subitement la pente. Nous nous élançâmes aussitôt vers le village. Aucun coup de feu ne claqua. L'effet de surprise avait joué. Sans perdre un instant, nous pénétrâmes dans le village par une ruelle. Perché sur mon cheval, pistolets aux poings, je lorgnai anxieusement par-dessus les murs des jardins que je dominais. Nous remontions le long d'une ruelle serpentine. Au premier embranchement, les dragons obliquèrent à droite et à gauche, sabre au clair. Les chevaux dérapaient, menés furieusement au galop dans l'étroit chenal de ces ruelles escarpées. Rien !

Rien ! Non, rien ! Le village était désert ! Nous mîmes pied à terre et enfonçâmes quelques portes. Pas une âme en vue, ni de près, ni de loin. L'abandon se trouvait confirmé.

Je revins auprès du major Laloup faire mon rapport. Le major alla en répercuter la substance au colonel de Droin-Bellegarde. Le colonel le fit à son tour savoir à l'état-major du général Montbrun.

Tout le régiment traversa bientôt le village fantôme de Fuentes de Onoro. Après nous passa le 25<sup>e</sup> dragon, avec lequel nous formions la 2<sup>e</sup> division de cavalerie. Nous poursuivîmes sur la route en direction de Vilar Formasa.

Nous chevauchions au trot, toujours dans le même paysage sans âme que celui qui cernait Fuentes de Onoro. Soudain, élevant le bras, le major Laloup fit stopper notre colonne. Sur notre droite, en marge de la chaussée, une borne, entourée d'herbes brûlées par les vents et le soleil, marquait la frontière hispano-portugaise.

« Le Portugal ! cria le major en tendant le bras par-dessus la ligne invisible de la frontière.

— Vive l'Empereur ! Vive la France ! Vive nos aigles ! », hurlèrent les dragons, ivres de joie à l'idée d'envahir un nouveau pays.

C'était, à n'en point douter, encore un titre de gloire à accrocher à notre aigle. Les dragons réclamaient maintenant que le coucou passât en tête. Le colonel commanda aussitôt que l'aigle fût emmené à l'avant de notre colonne. Le lieutenant Ancelin Guillot, de la 1<sup>re</sup> compagnie du 2<sup>e</sup> escadron, et qui était notre porte-étendard, rejoignit au galop notre chef.

« Lieutenant ! commanda le colonel de Droin-Bellegarde sur le ton de l'orgueil le plus pompeux, passez le premier, et que l'aigle glorieux que vous portez nous ouvre le chemin de la victoire en ce nouveau royaume.

— À vos ordres, mon colonel ! »

Et le fier lieutenant ouvrit notre marche en Portugal. Nous suivions du regard le coucou, l'aigle d'or des plus beaux exploits, des plus folles expéditions. François, surtout, rêvait, dans le miroitement des ailes de métal brûlant, aux plus fantastiques faits d'armes, aux plus grandes batailles, aux plus heureuses occasions de se couvrir de gloire. À quand l'envoiee de son destin ? Je voyais briller ses yeux.

Nous progressions en territoire ennemi comme à la parade. Il faut dire que l'ennemi ne se montrait toujours pas. À n'en

point douter, les Anglais avaient abandonné les positions qu'ils occupaient au moment du siège de Ciudad-Rodrigo.

Nous approchions maintenant de Vilar Formasa, premier village portugais sur notre route. Plus au nord, d'autres colonnes de nos corps d'armée progressaient également sans rencontrer d'obstacle, s'enfonçant toujours plus avant en Portugal.

Vilar Formasa était perché sur une montagne ramollie, nue, privée de toute végétation. Point de torrents, de rochers noirs et moussus, point de sapins non plus, rien qu'une austère désolation de roches terreuses, assaisonnées de sécheresse. Au sommet de l'éminence endeuillée d'ombres, on pouvait voir, en noir sur fond rouge, les silhouettes de maisons rabougries. Il fallait bien qu'apparût le cercle incandescent du soleil couchant pour nous en révéler les misérables contours.

Là non plus, nous ne trouvâmes aucun ennemi, aucun habitant. Ils s'étaient tous retirés, emportant tout. Nous découvrîmes des masures à moitié détruites. La plupart des toits manquaient, récemment abattus, ou depuis toujours absents. Notre colonel décida que nous établirions le camp ici. Nous commençâmes aussitôt notre installation pour la nuit. Parmi ce champ de ruines, voulues ou entretenues, je dénichai une maison pas trop endommagée. La porte était sans ferrements, retenue au mur par un simple coin en bois. Lorsque je le retirai, la porte manqua de s'effondrer. Tomasson vint à mon secours pour la maintenir à peu près droite et la déplacer dans cette position. À l'intérieur, il n'y avait plus que les restes d'un foyer, que des tessons dispersés, que des brins de paille éparpillés. Une fenêtre, la seule de la bâtisse, donnait sur le pays alentour. La maison se trouvait accrochée à la pente la plus

raide de la montagne. On dominait du regard les environs. Au moins, de la sorte, ne serions-nous pas surpris par l'ennemi s'il lui venait l'idée saugrenue de nous reprendre ce tas de ruines qu'était Vilar Formasa.

Les jours qui suivirent, nous demeurâmes au même endroit, améliorant de notre mieux ce sinistre séjour. François recommençait à ronger son frein. Il avait soif de batailles. Mais aucun Anglais, pourtant repérable à des lieues à la ronde dans son uniforme écarlate, n'approchait pour nous défier.

Une semaine avait passé. Nous dûmes même, dès lors, partager les piteux édifices, à peine assez vastes et confortables pour nous, avec un régiment d'infanterie qui venait d'arriver sur le sommet. Quelle poisse ! Nos forces réunies, nous tenions Vilar Formasa, retranchés derrière ses murs. Nous défendions donc cette position stratégique contre toute tentative adverse de la reprendre. Mais pourquoi l'auraient-ils abandonnée sans combattre si c'était pour devoir la reconquérir ensuite avec de grandes pertes ? Bah ! Comme à Ciudad-Rodrigo, on couvrait ainsi les flancs des assiégeants. Car des nouvelles nous parvenaient enfin. Les troupes de Ney, après quelques échaffourées avec les Anglo-Portugais, venaient d'investir Almeida. Ils pouvaient, ces braves du VI<sup>e</sup> corps, reprendre un siège. Cela devait leur manquer depuis le mois dernier ! La situation revenait au même. Les événements se répétaient. Les Anglais s'étaient retirés de l'autre côté des gorges de la Coa, à l'abri desquelles, maintenant, ils se retranchaient. Ils avaient tout bonnement abandonné les défenseurs d'Almeida à leur sort. Nous apprîmes alors que nous n'étions guère à plus de quinze kilomètres de la ville fortifiée. J'en pro-

fitai immédiatement pour observer la chose depuis la fenêtre de la maison que nous occupions.

Almeida était située sur le plateau d'une montagne. La réputation de cette ville nous invitait d'emblée à la patience : on rapportait qu'elle était la meilleure place forte du Portugal ! Elle était défendue par six bastions en pierre et par autant de ravelines. Je distinguai en son centre un puissant château. J'entendais déjà François se désespérer de le voir tomber. Il y avait également une cathédrale abritée derrière les murailles. Y jouerait-on jamais, nous autres Français, un Te Deum ? Nous nous attendions tous, renseignements pris, à un siège long et périlleux. Le souvenir de la conduite des affaires à Ciudad-Rodrigo nous renforçait dans cette conviction.

En attendant, nous étions blottis, en cette nuit du 17 août, lendemain d'ouverture de tranchée face à Almeida, dans nos couvertures. Notre triste mesure ne nous abritait qu'imparfaitement de la fraîcheur nocturne. Un feu de bivouac en noircissait le mur du fond. La fumée s'échappait par un bout de toit manquant. François et Louis-Armand étaient en grande conversation. Outre les interminables leçons de Portugais que notre jeune ami prenait toujours auprès de notre savant lieutenant, les deux hommes discutaient de plus en plus souvent avec le plus vif intérêt mutuel. Je pensais alors que c'était toujours le même sujet qui les captivait. Car, il faut le préciser, d'Alencourt s'exprimait avec passion, tout en veillant à n'être entendu que de son seul interlocuteur, et François écoutait avec la plus aimable des attentions qui ne me fut jamais donnée de lire sur un visage. Il respirait véritablement les propos du noble, ne l'interrompant que pour obtenir une précision, qui lui permettait aussitôt de mieux se pénétrer encore de ce qui lui était dit. Le temps passait ainsi plus vite pour lui ; et il

est vrai que je l'entendais de moins en moins se plaindre. Mais que pouvait donc bien lui enseigner d'Alencourt en plus du portugais ? J'eusse bien aimé le savoir, mais ils faisaient leur possible pour que je restasse à l'écart de leur propos. Ils ne me repoussaient pas ouvertement, bien sûr, mais je sentais bien, lorsque je me joignais à eux, que leur conversation déviait aussitôt vers un sujet plus neutre. Jamais alors je ne pus percevoir, ne fût-ce qu'en substance, la nature de leur propos. J'en restais sur ma faim. Et le temps me semblait bien long. Pour tromper l'ennui, il y avait bien l'Augustine et les autres ribaudes, mais je craignais la vérole. Je me retrouvais seul. Je repris finalement la plume. Mais comment n'y avais-je pas pensé plus tôt ? Cette Campagne du Portugal ne se déroulerait pas sans rapporteur, j'étais là aussi pour ça. Voyons donc... Où en étais-je resté ?

La semaine suivante se passa sans incident notable. Ma rédaction s'étoffait. J'avais de plus en plus conscience d'écrire un livre.

Le soir du 26 août 1810, nous nous étions couchés un peu plus tard que d'habitude. François et Louis-Armand avaient beaucoup discuté. J'avais, de mon côté, noirci plusieurs pages bien senties. Nous nous endormîmes d'un sommeil profond. Le seul bruit qui berçait notre nuit était le crépitement des flammes de notre feu de bivouac. La sentinelle postée sur la façade nord entretenait au passage notre feu. Elle pouvait surtout, entre deux rondes, s'y réchauffer.

Cela faisait déjà de longues heures que la nuit me berçait d'un agréable sommeil réparateur. Je m'apprêtais à entrer dans la dernière phase onirique de ce voyage silencieux...

Tout à coup, un bruit fracassant, un bruit terrifiant, brisa l'air et fit trembler la terre ! Ce fut en transes que cette décharge, d'une puissance inouïe, nous arracha au sommeil. Je roulai sur moi-même, retourné sur un sol éventré de douleur. Secoué par les spasmes de la terre en émoi, je fus incapable de me relever de suite. À quatre pattes, sonné, je cherchai, affolé, un repère.

Bientôt, le tremblement de la terre cessa, tandis qu'un grondement sourd roulait toujours à l'horizon. Je me relevai enfin, difficilement. Une lueur rouge magenta empoisonnait les murs de ses reflets sanglants. Cela ne pouvait pas provenir des flammes chétives de notre feu de bivouac. Je marchai en titubant vers la fenêtre, vers l'unique fenêtre. Ce que je vis frappa de plein fouet mes sens : un incendie dévastateur embrasait l'horizon, le tordant de douleur dans la furie de ses flammes. Hautes et aveuglantes, elles montaient, prodigieuse fournaise, dans le ciel en grondant.

François Lozac et Louis-Armand d'Alencourt, groggy, me rejoignirent à la fenêtre. Réfugié dans un coin de la pièce, recroquevillé et pleurant toutes les larmes de son corps, Paul Mahuret implorait que le ciel l'épargnât. Il y avait en effet de quoi trembler devant ce spectacle d'apocalypse ! Sous nos yeux, Almeida avait disparu dans les flammes. En lieu et place de la ville se dressait un incendie, épouvantable et incoercible. Le feu de l'enfer lui-même engloutissait tout. Murs, remparts, maisons, tout avait succombé sous la colonne de feu qui montait, tel un geyser, de la montagne vers le ciel. D'un instant à l'autre, et bien que nous nous prétendassions libérés de toutes peurs superstitieuses, nous nous attendions à voir des démons ailés survoler cette fournaise, pour y aller plonger et achever tous ceux qui se trouvaient piégés dans les tourments de ses

gerbes brûlantes, de ses émanations toxiques, de ses éclairs aveuglants comme mille feux de phosphore.

Finalement, l'Enfer ne vint pas sur terre, car il s'y trouvait déjà. Le père Lapisse ne put que s'en réjouir. Dieu avait, en cette nuit du 26 août 1810, décidé de surseoir à son châtiment. L'ancien vicaire de Lagnieu, tout maudit qu'il se disait, n'en remercia pas moins le Ciel de l'avoir épargné. Je commençais à croire qu'un jour notre homme mettrait plus de foi en la miséricorde de Dieu que dans un châtiment éternel. Quoiqu'il en fût, il ne restait plus rien d'Almeida. La cathédrale elle-même avait disparu ! Cette constatation acquise, nous commençâmes à nous demander dans quel camp était Dieu ?

Un vent brûlant soufflait dans les montagnes, et toute la nuit la ville brûla, incendiant l'horizon sous un ciel sans étoiles. On eut dit une braise d'un rougeoiement surnaturel perdue au fond d'un four immense tout entier façonné de ténèbres.

Le lendemain matin, le soleil se leva, alors que nous contemplions le spectacle merveilleux d'horreur, du sinistre. Les flammes de l'incendie s'estompèrent peu à peu dans la lumière du jour. En début d'après-midi, un long panache de fumée distinguait encore la ville, mais le feu était maintenant éteint.

Le colonel de Droin-Bellegarde réclama une escorte pour se rendre à Almeida. Il voulait aller voir de plus près et être instruit sur le prodige qui avait illuminé la nuit. Une fois de plus, nous fûmes chargés à ma compagnie de la mission. Mais nous aurions eu mauvaise grâce, cette fois, à nous y soustraire. Nous mourions de curiosité d'en savoir davantage. C'était l'occasion rêvée. Nous n'allions pas nous en priver.

J'emmenai avec nous le sous-lieutenant Lozac qui, malgré les diatribes fascinantes de d'Alencourt, avait surtout besoin d'exercice physique. Nous quittâmes Vilar Formasa et nous prîmes la direction d'Almeida, ou plutôt de ce qu'il en restait.

Nous nous rapprochions, nos chevaux battant de leurs sabots un sol gris et poussiéreux. Un des dragons nous signala un drôle d'objet qui traînait dans la campagne et qui avait retenu son attention. Le colonel l'autorisa à aller voir de quoi il en retournait. Le dragon s'élança, accompagné par un autre de ses congénères. Nous les vîmes s'éloigner vers le but de leur curiosité. Quant à nous, sans nous être arrêtés, nous continuions notre chevauchée en direction de la ville martyre.

Les deux dragons nous rattrapèrent bientôt, revenant sur nous au galop. L'un d'entre eux brandissait à bout de bras un curieux objet, certainement celui qu'il avait été ramassé. Et lorsqu'il fut plus près, nous distinguâmes ce que l'homme rapportait : un bras en partie calciné ! Nous en restâmes stupéfaits. L'explosion avait arraché ce membre à son propriétaire et l'avait propulsé à travers les airs. Le bras avait échoué à plusieurs kilomètres de distance de la ville.

Le colonel salua la malheureuse victime, ou du moins ce qu'il en restait, puis il fit gratter le sol à son cheval. L'animal creusa la terre de ses pattes avant, avec un sabot, puis l'autre. Ceci fait, le dragon qui avait découvert le bras, le déposa dans l'excavation. Il recouvrit précautionneusement avec de la terre la partie du membre qui dépassait encore. Sous un petit tumulus, nous abandonnâmes la dépouille et reprîmes notre route.

Au fur et à mesure que nous nous rapprochions, nous découvrions dans la campagne d'autres restes humains. Ils témoignaient tous éloquemment de la violence de l'explosion. Nous trouvâmes même, incrusté dans le sol, un canon. La

bouche en bronze avait fait un vol par-dessus les murailles ! Tout ceci était proprement ahurissant.

La ville, enfin, offrait un drôle de spectacle : ses remparts étaient demeurés intacts, mais tout, oui, tout, à l'intérieur de la cité, avait été dévasté ! Nos tranchées et tous nos travaux de siège étaient remplis de décombres et de blocs énormes de pierre.

Des fantassins étaient en train de faire l'inventaire des dégâts, des trouvailles. Nous passions dans le bivouac de la brigade Maucune. Je me souvins que le 6<sup>e</sup> léger appartenait à cette formation.

« Mon colonel, dis-je, je connais quelqu'un au 6<sup>e</sup> léger. Si vous désirez des précisions sur toute cette affaire, je peux demander à l'homme de venir nous rejoindre.

— Oui, capitaine Gardin, allez le chercher. J'aurai bien deux à trois questions à lui poser. »

J'avancai parmi les tentes du bivouac. Des groupes de prisonniers portugais attendaient debout, sous bonne garde, qu'on vînt les renseigner sur leur sort. Ils avaient l'air abasourdi. Dans leurs uniformes marron à parements et collets couleur moutarde, déjà peu seyants, les flammes avaient mordu et des particules d'incendie s'étaient incrustées. Ceux-là, au moins, étaient sortis vivants de la fournaise. J'avisai enfin des gars du 6<sup>e</sup> léger. L'un d'eux m'indiqua où trouver mon homme. Je le ramenai, tout excité, avec moi.

« Mon colonel, permettez-moi de vous présenter le caporal Mathurin, du 6<sup>e</sup> léger.

— Caporal Mathurin, lui dis-je à son tour, voici le colonel de Droin-Bellegarde, commandant le 15<sup>e</sup> dragon.

— Très bien, très bien », fit notre colonel, désirant en finir avec ces présentations.

Qu'avais-je donc besoin, estimait-il, de le désigner à un vulgaire troupier ? Je m'égarais à mettre sur un pied d'égalité un grand seigneur et un va-nu-pied. C'était à se demander si l'on avait un jour fait la révolution en France ? Rien de neuf sous le soleil ! Enfin...

« Bon, caporal, articula le colonel, remettant à sa juste place Mathurin, dites-nous ce qui s'est passé ? Et veuillez parler sans familiarité ni vulgarité, je vous prie. Nous vous écoutons.

— Ne vous faites pas d'mourron, colonel. J'va essayer de ben l'dire.

— Non mon ami : pas colonel, mais mon Colonel. Entendu !

— Je crois, mon Colonel, intervins-je aussitôt, que c'était de ma part une mauvaise idée de vous proposer les services de cet homme. Je pense que vous auriez plus vite fait de vous informer auprès d'un officier.

— Vous avez certainement raison. Congédiez ce caporal ; nous allons prendre connaissance de l'affaire auprès d'une personne plus convenable. »

Et le colonel s'éloigna, suivi par ses dragons. Mathurin les regarda s'éloigner en haussant les épaules.

« Je suis désolé, Mathurin, m'excusai-je aussitôt.

— J'sais ben, c'est toujours pareil. Mais vous, Capitaine, elle vous intéresse pas, ma p'tite histoire ?

— Mais si, bien sûr ! Au contraire, même : je suis tout ouïe.

— Ah, ben, j'aime mieux ça ! J'aime, moi, les gens qui disent oui.

— Enfin, entendez : je ne disais pas oui, mais ouïe.

— Qu'est qu'y dit ?

— Bon, d'accord, Mathurin, oubliez tout. Racontez-moi simplement votre histoire.

- Y veut, ou l’y veut pas l’ouïr mon récit, l’animal ?
- Mais si, mais si...
- C’est qui faut pas m’faire tourner en bourrique, hein !
- Mais non, mais non...
- Bon ! ça ira pour c’tte fois. J’frai pas ça pour tout le monde. C’est ben parce que vous êtes un ami, pas vrai ?
- Absolument, Mathurin.
- Alors, voilà : c’était vers les 5 heures du matin. La batterie n° 4, c’était son tour de balancer sa bombe de l’aut’ côté des remparts. Au même moment, d’l’aut’ côté des murs, les gars – inconscients, j’vous dis qui sont ! –, y faisaient des cartouches. Ben pire, y roulaient des tonneaux d’poudre à travers les rues. Imaginez l’tavail ! V’là ti pas qu’not’ bombe pète sur la gueule du premier pousseur de tonnelets, y foutant sitôt l’feu. C’est qu’ensuite ça s’communique de tonneau en tonneau comme une traînée d’poudre – c’est l’cas d’le dire, tiens ! La flamme remonte jusqu’au grand magasin et boum ! et reboum ! C’est le feu d’artifice, mon ami. Le plus fameux et le plus fumeux que j’ai jamais vu ! Le gars qu’a balourdé la bombe, il l’a des couilles en or, pardi !
- Il y a beaucoup de victimes ?
- Un vrai carnage : un tiers des habitants sont morts. Et les gars d’la garnison qui sont encor’ vivants, sont tellement retournés qu’ils demandent à intégrer not’ armée.
- Les volontaires vont certainement venir étoffer les rangs de la Légion portugaise du marquis d’Alorna.
- C’est ça, c’est ça, Capitaine. Y l’ont dit qu’ils voulaient voir de La lorgna. J’mé d’mandais qu’c’était ?
- Et parmi les nôtres : des pertes ?
- Ya ben eu quelques écrabouillés chez nous aussi, mais un filet de sang à comparer l’massacre d’ennemis.

— Et bien, caporal Mathurin, merci pour toutes ces joyeuses nouvelles. »

L'événement était d'autant plus heureux que le siège commençait à piétiner. La Campagne du Portugal ne pouvait pas s'ouvrir sur un meilleur présage. Nombreux, parmi nos soldats, étaient ceux qui attribuaient à la chance légendaire de Masséna cet événement extraordinaire. Napoléon, lui-même, n'avait-il pas surnommé Masséna « l'enfant chéri de la victoire » ? Notre prince niçois devait toujours porter autour du cou sa miraculeuse relique. Les restes du rameau de laurier demeuraient redoutablement efficaces. Même chez nos adversaires, certains venaient à se demander si Dieu ne les avait pas abandonnés. Pour le Père Mahuret, au contraire, il ne faisait pas de doute que la divine providence cherchait manifestement à nous aveugler, comme elle fit jadis avec pharaon. D'ailleurs, à cet égard, une défaite dès le départ de cette campagne militaire, n'aurait-elle pas arrêté aussitôt notre course vers le trépas ? Nous nous serions certainement ravisés. Dieu nous attirait au fond du Portugal, à l'endroit précis décidé depuis toujours pour nous y perdre à jamais. Telle était la conviction profonde du prêtre maudit qui nous accompagnait.

Enfin, toujours est-il que nos affaires débutaient bien, et même fort bien. Le gouverneur de la ville était un général anglais nommé Cox. Il était maintenant notre prisonnier. Il avait réclamé aux Portugais qu'il commandait qu'ils continuassent, malgré l'incendie et les destructions irréversibles, à se battre. Les soldats avaient refusé et poussé leur commandant à se rendre. Plus grave encore pour la cohésion de l'alliance anglo-portugaise, les prisonniers portugais demandaient, dans leur quasi-totalité, à combattre dorénavant dans notre camp. Pour ce faire, ils intégrèrent les rangs de la légion

du marquis d'Alorna. Ce noble portugais, loyaliste et brave, était le symbole de la future noblesse du pays. Cet homme luttait contre le fanatisme religieux avec conviction. Nous n'envahissions pas le Portugal, nous le rendions à des chefs dignes de le conduire à l'avenir. Le marquis d'Alorna était l'un de ces hommes. Pour l'heure, la propagande des moines le jetait en pâture à la haine du peuple, qu'ils entretenaient savamment, usant de la religion comme d'une arme meurtrière. Ne lisait-on pas dans le catéchisme portugais de cette année 1810 les aberrations suivantes, qu'on enfonçait dans le crâne des enfants :

« Qui es-tu mon enfant ?

— Portugais par la grâce de Dieu.

— Quel est l'ennemi de ton pays ?

— L'empereur Napoléon.

— Qu'est-ce que l'empereur Napoléon ?

— Un hérétique, le vice en personne, le destructeur de tous les biens, l'antéchrist.

— Combien a-t-il de natures ?

— Deux : la nature humaine et la nature diabolique.

— L'antéchrist se partage en combien de personnes ?

— En trois personnes : Napoléon, le marquis d'Alorna et Masséna.

— Lequel des trois est le plus méchant ?

— Ils se ressemblent.

— De qui dérive Napoléon ?

— Du péché mortel.

— Et d'Alorna ?

— De l'ambition.

— Et Masséna ?

— De la rapine et de la cruauté.

- Que sont les Français ?
- D'anciens barbares, devenus hérétiques.
- Le Portugais qui servirait Napoléon, d'Alorna ou Masséna mérite quel supplice ?
- La mort par le gibet.
- Qui doit nous délivrer de nos ennemis ?
- Le poignard.
- Qui tue un Français commet-il un péché ?
- Au contraire, en tuant ces chiens d'hérétiques, on est certain de gagner le ciel. »

SOMMAIRE

## CHAPITRE IX

### Déconvenue à Viseu

Le deuxième verrou, Almeida, venait de sauter. La route de Lisbonne était enfin ouverte. Il ne nous restait plus qu'à marcher sur la capitale du Portugal.

Les Anglais, une fois de plus, avaient lâché les positions sur lesquelles ils s'étaient établis tandis que nous assiégeons Almeida. Dès que, la ville prise, nos corps d'armée se retrouvèrent libres de reprendre leur progression, l'ennemi se déroba. Wellington abandonna les gorges de la Coa pour établir sa défense dans la boucle de la rivière Mondego. À notre approche, l'ennemi reculait sans cesse. Nous jugions à chaque fois sa position défensive excellente, et pourtant rien n'y faisait, il la lâchait presque aussitôt pour une autre. On n'avait jamais fait reculer un ennemi à si peu de frais. Les Anglais inventaient là une drôle de façon de défendre l'intégrité du territoire portugais. L'affaire nous semblait facile et courue d'avance. Seul, le lieutenant Mahuret annonçait un désastre pour nos armes.

Ciudad-Rodrigo et Almeida avaient été reconverties en dépôts, à partir desquels nous serions ravitaillés en Portugal. L'intendant général Lambert se voyait chargé de mettre en place tout ce qui paraissait nécessaire à la bonne marche des opérations de ravitaillement. C'était là une tâche colossale. Une chose en simplifiait l'exécution, tandis qu'une autre la compliquait. La chose simplifiante : c'était que l'armée fran-

çaise avait pour habitude de vivre sur le pays, y trouvant tout ce dont elle manquait : chaussures, vêtements, nourriture, bétail, logement, et même femmes. Certes, il ne fallait pas s'attendre auprès des filles du pays à l'accueil généreux que nous avaient toujours offert les Allemandes. Donc, pour satisfaire ce besoin naturel de la troupe, nos bataillons et escadrons traînaient à leur suite cantinières, vivandières et ribaudes. De l'avis de Coste, premier médecin des armées, la chose se comprenait fort bien : « Une trop longue abstinence épuise ». Quant à la syphilis, toujours selon l'avis médical, « le soldat meurt plus vite d'une balle que de cette vérole » ! Entendez par là que le but est d'emmener les gars au champ d'honneur par tous les moyens. Au final, la maladie n'est qu'une des péripéties de la guerre. On peut mourir en brave dans n'importe quelle posture et dans n'importe quelle souillure. Du moment qu'on meurt en brave, il n'y a rien à redire. Tout compte fait, j'allai me passer de femmes en Portugal. Pour ce qui était des chaussures, il valait mieux aussi faire une croix dessus. Les gens du pays portaient des espadrilles, choses impropres à de longues marches et tout juste bonnes à protéger le bout des orteils. Pour le reste, et surtout pour la nourriture, il n'y aurait qu'à se servir. Néanmoins, la chose qui compliquait la tâche du brave Lambert, c'était l'état désastreux des routes ; et ce d'autant plus que le prince avait décidé de faire un large crochet par le nord en direction de la ville de Viseu. La manœuvre se voulait double : premièrement, éviter de donner en plein dans le dispositif anglais sur le Mondego, secondement, enlever Viseu pour s'emparer de ses approvisionnements. Pour résumer, on mangerait en arrivant à Viseu !

L'armée française se mit en mouvement le 16 septembre 1810. Les II<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> corps se dirigeaient par Guarda sur

Celorigo, et de là sur Viseu. Le VIII<sup>e</sup> corps, quant à lui, marchait sur Pinhel pour continuer ensuite sur Viseu en passant par Transcoso. Les trois corps d'armée devaient faire leur jonction à Viseu et s'y ravitailler.

Nous fîmes la route, nous, 15<sup>e</sup> dragon, avec le VIII<sup>e</sup> corps du duc d'Abrantès, en empruntant l'itinéraire le plus au nord. La route d'Almeida à Pinhel m'apparut moins mauvaise que ce qui nous avait été prédit. Oui, de nombreuses ornières en déformaient le tracé ; certes, il se mit à pleuvoir ; oui, la route serpentait ; mais au moins il y avait une route, ce qui se révéla moins évident par la suite. À partir de Lomegal jusqu'à Transcoso, et de Transcoso jusqu'à Viseu, les chemins n'avaient plus de tracé que sur les cartes. Leur état était si déplorable qu'ils se confondaient avec les étendues rocailleuses qu'ils traversaient ! Et puis, il pleuvait à verse...

Le trajet était, le mot paraît même faible, détestable. On pataugeait. Sous la pluie, les crinières de nos casques collaient à notre dos. Une cascade continue d'eau coulait de nos visières devant nos yeux hagards. Nos chabraques en peau de mouton étaient gorgées comme des éponges. Si nous avions eu le courage de les presser, nos chevaux auraient porté dix kilos de charge en moins. Nos capotes ruisselaient. Emmittoufflés dans nos capotes blanches ou grises, nous ressemblions à des spectres. Drapés dans ces linceuls humides, nous avançons, ne pensant à rien. Nous n'étions plus qu'une longue procession de fantômes, de fantômes qui ne se souciaient même plus du lieu qu'ils hantaient ni du misérable état dans lequel ils erraient. Nous avançons...

Mais il y avait pire condition que la nôtre : les fantassins avaient les pieds dans la boue ; à tel point, parfois, que la terre visqueuse leur arrachait les souliers. Néanmoins, ils s'esti-

maient heureux lorsqu'ils comparaient leur sort, déjà sordide, à celui des artilleurs. En plus de patauger, ils avaient pour fardeaux leurs canons. Les attelages devenaient rétifs, hennissant de fatigue. Les pièces de quatre, six et douze livres s'embourbaient. Les roues des caissons et des canons fondaient de moitié dans les ornières gorgées d'eau boueuse. Il fallait des efforts prodigieux pour ranimer les bêtes sous leur joug et tirer les pièces des bourbiers où elles venaient de s'enfoncer. Mais, à peine avait-on désembourbé un canon qu'il fallait tout recommencer, la pièce s'embourbant cent mètres plus loin. Travail de Sisyphe s'il en fut...

Et pour les chariots me demanderez-vous ? Et bien, au 15<sup>e</sup> dragon, nous avons eu la sage précaution d'en transporter le contenu à dos de mulets. Bien sûr, cela faisait beaucoup de mulets, mais au moins purent-ils remonter le long des routes sans nous réclamer trop de peine. La Jeanne, la Francine, l'Augustine, la Pétronie, l'Agathe, et une douzaine de ribaudes, ramassées dans les environs de Ciudad-Rodrigo, suivaient également à dos de mules. Courageuses, elles nous accompagnaient dans cette triste expédition. Le déluge continuait. Le passage des premiers équipages déformait encore plus, pour les suivants, les chemins.

Les II<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> corps, de leur côté, progressaient dans les mêmes conditions déplorables. Encore eurent-ils la chance de raccourcir un peu leur trajet initial ; en effet, parvenus à Celorico, ils purent franchir la rivière Mondego, car l'ennemi en avait abandonné la défense. Ney décida le franchissement pour éviter de prolonger le calvaire de ses troupes dans les montagnes. Un intermède dans la vallée les soulagerait un peu. Mais il fut bien court, car pour rejoindre Viseu, il fallait à nouveau franchir le Mondego. Les hommes passèrent à

Fornos sur la rive droite de la rivière pour gravir encore des montagnes, longer des escarpements, et serpenter le long de pentes abruptes.

Les Anglais ne se trouvaient plus en barrage derrière le Mondego. Le franchissement de la rivière par les II<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> corps à Celorico en fournissait la preuve. Des patrouilles, maintenues sur la rive gauche, et lancées dans la direction du sud-ouest, finirent par débusquer l'ennemi. Cette fois, les soldats de Wellington se retranchaient derrière la rivière Alva, un affluent du Mondego. On jouait à cache-cache !

Notre mouvement par le nord, pour éviter une bataille défavorable sur le Mondego perdait un peu en cela de sa valeur stratégique. Mais tout, dans ce trajet épuisant, n'était pas perdu : le gain de Viseu s'offrirait bientôt à nous. Nous pourrions, sous peu, nous y ravitailler, nous y refaire une santé.

Et puis les choses se présentaient sous un meilleur jour : la pluie avait cessé et nous nous rapprochions de Viseu sans rencontrer la moindre résistance.

Le 15<sup>e</sup> dragon fut désigné pour éclairer la route et reconnaître les abords de la grande ville. Nos supérieurs supposaient Viseu défendue. Nous étions sur nos gardes.

Le 20 septembre, nous étions enfin en vue de Viseu. Le colonel de Droin-Bellegarde commanda qu'au sein des escadrons, les compagnies se déployassent par pelotons et qu'elles descendissent vers la ville en décrivant un large demi-cercle. Les sonneries de trompettes donneraient, pour la suite des événements, les ordres de ralliement, de repli, ou de mise en formation nécessaire.

J'étais à la tête du peloton de Pergollini. Nous formions, sur la gauche, une des extrémités du large mouvement qui

se dessinait. Tout de suite sur notre droite, s’avançaient les dragons de François Lozac. Notre jeune sous-lieutenant était complètement absorbé dans la contemplation de la ville, qui grandissait sous nos yeux au fur et à mesure que nous nous en rapprochions. Sur la droite des dragons de François, progressaient au petit trot ceux de d’Alencourt. Derrière les pelotons Lozac, d’Alencourt, et celui que je commandais, suivait à distance, prêt à intervenir au cas où, le peloton Mahuret. Avec les dragons du peloton Pergollini, je longeais maintenant un ravin.

Les dragons chevauchaient les rênes dans la main gauche et le mousqueton chargé dans la main droite, avec la crosse calée dans le creux de la hanche. Pour le moment, il n’y avait rien à signaler...

Soudain, je perçus des bruits. Ils venaient du fond du ravin que nous bordions.

« Attention à l’embuscade ! », criai-je aussitôt, en tournant deux pistolets en direction du danger.

Mes hommes m’imitèrent, épaulant leurs mousquetons.

Mais le danger tardait à se préciser. Je me décidai alors à me rapprocher du ravin : le surplombant, j’y jetai un œil.

Alertés, Mahuret et ses dragons venaient de jaillir à la rescousse.

« Qu’est-ce que c’est ? me demanda le lieutenant Mahuret ne voyant rien venir, lui non plus.

— Regardez au fond du ravin. »

Là, une femme à l’ample chevelure noire en bataille gémissait, un tout jeune enfant pleurant dans ses bras. Le prêtre vit la femme éplorée et déclara sentencieusement :

« Malheur à celles qui seront enceintes et à celles qui allaiteront en ces jours-là ! », saint Matthieu, Chapitre 24, verset 19.

Et il passa son chemin...

Le mouvement que nous exécutions commandait que nous maintenions notre cohésion. Nous reprîmes donc notre progression par rapport à l'ensemble du régiment, abandonnant derrière nous cette pauvre mère et son nourrisson.

Nous abordâmes la ville par un de ses faubourgs. Une drôle d'atmosphère planait sur ce lieu. Nous avions la sensation étrange d'aborder un corps vide. En effet, tout en remontant les rues vers le cœur de la cité, nous ne rencontrions personne...

Stupéfaction : la ville était déserte. Les 9000 âmes qui habitaient d'ordinaire l'agglomération avaient disparu. Hommes et femmes avaient disparu en emportant tout avec eux. Les maisons étaient vides, les terrasses et les places désertes.

Dans la rue que nous remontions, dépités, il ne restait plus que des débris abandonnés par la marée humaine qui s'était retirée devant nous. Des paniers troués, quelques épaves de charrettes aux roues brisées, des cruches fracassées, des ballots éventrés et brûlés, voilà tout ce qu'on nous laissait pour richesses. Nous nous retrouvions floués, vaincus par la pénurie.

Soudain, nous braquâmes nos armes, mettant en joue... un chien qui passait devant nous. Le pauvre animal était efflanqué. Il errait en quête de nourriture.

Nous remontâmes une autre rue. Même spectacle de désolation. Pire, le sol se trouvait là saupoudré de taches blanches. Ces bougres de gens avaient éparpillé à la hâte la farine qu'ils ne pouvaient plus emporter !

Nos montures foulèrent ce damage immaculé. Nos estomacs pleuraient sur ce gâchis criminel. Nous débouchâmes sur un carrefour. Des arbres se dressaient là, leurs branches garnies de pendus. Une pancarte, accrochée au cou de l'un des suppliciés, portait la sentence laconique suivante :

« Pour l'exemple ! »

Des récalcitrants à l'abandon de la ville avaient été conduits, sans autre forme de procès, au gibet. J'imaginai volontiers que la femme que nous avons découverte dans le fossé était l'épouse de l'un de ces hommes dont les corps pendouillaient.

Je fis signe à plusieurs dragons de détacher les corps. Sans descendre de cheval, ils vinrent se placer au niveau des machabées et, d'un coup de sabre vigoureux, ils tranchèrent les liens qui avaient brisé les nuques. À son tour, Paul Mahuret se rapprocha des morts. Discrètement, il dédicaça les dépouilles d'un aimable signe de croix. Puis il vint vers moi, le visage éclairé par une sombre conviction :

« Les habitants ont fui dans les montagnes.

— Oui, répondis-je. Ils ont dû partir se cacher dans les montagnes alentour.

— C'était écrit : "Alors, que ceux qui sont en Judée s'enfuient dans les montagnes, que celui qui sera sur la terrasse ne descende pas dans sa maison pour prendre ses affaires, et que celui qui sera dans les champs ne retourne pas en arrière pour prendre son manteau !". Et encore, ici : "Priez pour que votre fuite ne tombe pas en hiver, ni un sabbat. Car il y aura alors une grande tribulation telle qu'il n'y en a pas eu depuis le commencement du monde jusqu'à ce jour, et qu'il n'y en aura plus jamais". Ces paroles sont tirées de la *Petite Apocalypse* de saint Matthieu.

— Fort bien, mon Père ! Mais vos ouailles n’ont pas oublié, avant de s’enfuir, de prendre toutes leurs affaires avec eux. Ils ne nous ont pas laissé une seule betterave ni une once de blé !

— Je vous l’avais dit, Capitaine ! Dieu nous attire dans un piège. Déjà, nous commençons à éprouver l’étreinte puissante de la faim. Aujourd’hui, Dieu lance contre nous le Cavalier noir : “Et voici qu’apparut à mes yeux un cheval noir ; celui qui le monte tient à la main une balance, et j’entends comme une voix, du milieu des quatre vivants, qui dit : un litre de blé pour un denier, trois litres d’orge pour un denier ! Quant à l’huile et au vin, ne les gâche pas !” Le Cavalier Noir, c’est la famine !

— Ça suffit comme ça, Mahuret ! Ici, on ne paye pas en deniers, mais en crusades ! Abandonnez vos folles prophéties, c’est un ordre ! »

Pendant ce temps, nos dragons avaient forcé les portes des maisons pour y chercher à manger. Deux d’entre eux ressortirent d’une des habitations en soutenant un vieillard. L’homme, épuisé, avait le visage complètement ridé, le crâne dégarni, les mains calleuses, et ses jambes dévoilées à nos regards étaient grêles. Aidé par les deux dragons, il fit quelques pas dehors et alla s’asseoir sur un banc en pierre adossé à la maison. Il étendit douloureusement ses jambes cadavériques, dont les genoux noueux formaient deux boules entre de longues tiges.

Le lieutenant d’Alencourt, qui parlait couramment portugais, s’approcha du vieil homme :

« Que s’est-il passé ? Où sont-ils tous allés ?

— Les plus riches sont partis à Porto, au nord, ou à Lisbonne, au sud. Les autres ont fui dans les montagnes sous la menace des Anglais. Les récalcitrants, ces chiens d’Anglais

leur ont écrasé les pouces à coups de crosse. Ceux qui s'enfermaient chez eux ont été enfumés. Une fois extirpés des maisons, les plus malheureux d'entre eux ont été pendus, pour l'exemple.

— Et toi ? Tu n'es pas parti avec les autres ?

— Tu parles ! Les vaches, ils m'ont abandonné dans la cave à mon triste sort. Une vieille carcasse comme moi ne tient plus la route, pardi !

— Et la nourriture ? Il en reste ? Ils en ont caché quelque part ?

— Les Anglais ont tout réquisitionné. Ils ont même fait annuler la foire aux grains et aux bestiaux qui se tient à cette époque à Viseu. Il n'y a plus rien ! Ou presque : j'ai vu mon gendre, cette espèce de salaud, enterrer de la nourriture et de l'argent dans le jardin. Vous pouvez le lui prendre, ça lui apprendra, tiens !

— Merci, vieil homme.

— Et moi ? Qu'est-ce que je vais devenir ?

— Ne t'en fais pas : on va te conduire à Almeida, où tu trouveras un toit et de quoi manger. Je t'en donne ma parole. »

Le vieillard et l'officier discutaient depuis un moment. Je commençais à m'impatienter. Je voulais savoir ce que racontait ce vieux Portugais.

« Lieutenant d'Alencourt ! Pourriez-vous nous traduire, s'il vous plaît ?

— Oui, mon Capitaine, certainement. Cet homme a été abandonné par les siens. Ils ont même caché des vivres dans le jardin. Le vieux les a vu faire, mais il n'a pas eu la force de sortir de la cave. Sans nous, il était condamné à mourir. Je lui ai promis de le faire conduire à Almeida.

— Vous assumerez seul votre engagement, lieutenant. Il est fort probable que les événements perturbent votre généreuse offre. Mais que s'est-il passé, au juste ?

— Les Anglais ont délogé toute la population. Ils ont tout emporté pour leur propre ravitaillement. Le prince d'Essling risque d'être fort contrarié. L'armée n'a plus rien à se mettre sous la dent ! »

C'était la disette qui s'installait parmi nos bataillons, parmi nos escadrons.

Nous restâmes trois jours à Viseu, le temps que l'artillerie nous rejoignît. Le prince en personne vint constater l'échec de son plan. Accompagné de son fils et de sa maîtresse, il remonta les rues, où les soldats, moroses, les regardèrent passer, le visage marqué par la faim.

#### SOMMAIRE

## CHAPITRE X

### **Bataille de la Sierra do Bussaco**

Jusqu'à présent, nous avons traversé le pays d'est en ouest ; nous allons maintenant piquer plein sud en direction de Coïmbre et de Lisbonne, notre droite bordée par l'océan, et notre gauche par la Sierra d'Alcoba.

Notre progression vers le sud s'effectuait sans trop de difficultés. La route qui mène de Porto à Coïmbre, et que nous suivions alors, était une grande et bonne route en comparaison des chaussées défoncées que nous avons dû emprunter.

Or, le 26 septembre, à sept heures du matin, l'avant-garde du VI<sup>e</sup> corps marqua le pas. Un obstacle nous barrait la route : nous étions en présence de l'ennemi !

Le contact était pris avec l'arrière-garde ennemie. Les voltigeurs du 6<sup>e</sup> léger poussèrent aussitôt les partis adverses qu'ils rencontraient, les refoulant. Notre ami Mathurin était de l'affaire avec ses compagnons du 6<sup>e</sup> léger. Bondissant, se tapissant, faisant le coup de feu, il harcelait les chasseurs portugais en présence desquels il se trouvait. Les voltigeurs poussèrent leur avantage jusqu'au pied d'une montagne. Là, les Portugais s'évanouirent par un chemin escarpé. L'endroit était enveloppé d'un épais brouillard. Le colonel du 6<sup>e</sup> léger, prudent, rappela ses voltigeurs. Ils revinrent un peu en arrière du départ de la montagne pour s'installer dans le petit village de Moura.

Vers neuf heures, le brouillard se dissipa. Le maréchal Ney venait d'arriver à l'avant-poste de Moura. Il put constater de ses propres yeux que la route de Porto à Coïmbre passait par un col ; par un col garni d'ennemis. On distinguait nettement les uniformes marron des Portugais et les tuniques rouges des Anglais. Ils étaient rangés en bataille. Le passage du col qu'ils défendaient se trouvait flanqué par des montagnes abruptes et fort peu praticables, même à pied. En fait, il était absolument impossible d'en gravir l'aplomb. S'il fallait passer, il faudrait passer par le chemin qui menait au col. Mais l'ennemi s'y trouvait fortement retranché. Ney estima à au moins 30 000 hommes la force anglo-portugaise en présence. Il écrivit aussitôt un rapport au prince d'Essling, qu'il s'empessa de lui faire parvenir dans les plus brefs délais.

Réponse du prince : tous les corps d'armée convergeront sur la position tenue par les troupes de Lord Wellington !

On voulait nous disputer le passage : et bien se serait chose faite ! Du reste, il n'y avait que la route de Porto à Coïmbre par laquelle les trains d'artillerie et les bagages de l'armée pouvaient passer. Cette restriction forçait à la bataille.

Ainsi, toute la journée du 26, l'armée se rassembla au pied de la montagne en face du col défendu. Ce relief imposant et hérissé de rochers, était connu sous le nom de Sierra do Bussaco.

J'arrivais moi-même sur place avec le 15<sup>e</sup> dragon vers cinq heures après midi. En voyant la nature de l'obstacle, j'eus aussitôt à regret que les Anglais n'eussent pas, comme il nous y avait habitués, le désir de se replier. Ils semblaient décidés, cette fois, à ne plus se laisser impressionner par notre approche. Ils voulaient en tâter. Néanmoins, ils le voulaient dans de strictes conditions, et je dois reconnaître qu'en la cir-

constance la nature les servait avec le meilleur des avantages s'ils adoptaient la défensive. Ce dont il y avait fort à parier. Nous allions donc devoir jouer le rôle des attaquants. Déjà, les pièces se mettaient en place sur l'échiquier. Chacun des deux commandants en chef devait être en train de vérifier le placement de ses troupes, de jauger leur détermination au combat qui approchait, d'estimer les chances de l'emporter.

Une seule chose me consolait : l'attaque ne serait pas menée par la cavalerie. Le terrain ne s'y prêtait absolument pas. À moins que ce fou de Montbrun eût décidé de rééditer son exploit de Somo Sierra ! Or, il n'était plus sous les ordres directs de notre audacieux Empereur, mais sous la férule d'un prince calculateur. Cela me soulagea de penser que je ne participerai pas au premier choc de la bataille à venir. Du reste, les dispositions prises me confirmaient dans ce jugement : nous étions placés en réserve derrière les corps d'infanterie. Nous prîmes position sur le plateau d'une éminence. De là, on ne raterait rien du spectacle !

Le jour se couchait sur nos bivouacs. Nous allions vivre une nuit de veille de bataille. Terrible épreuve des cœurs. Le sommeil serait introuvable, agité, peuplé de songes et de présages, bons ou mauvais. Aucun, en tout cas, ne restait insensible à cette montée en puissance vers le moment crucial. Les anciens laissaient croire que leur expérience les avait immunisés. Mais au fond d'eux-mêmes, ils se savaient penchés sur le bord d'un gouffre.

Certains, avant d'aller se coucher, firent connaître leurs volontés testamentaires, les donnant en pâture à l'écriture des rares hommes instruits parmi les régiments. Tous, sacrifiant au rituel de ceux qui vont approcher la mort, firent une méticuleuse toilette de leur corps : ils se rasèrent de près, se

coiffèrent, et lavèrent leurs membres crasseux du mieux qu'ils purent. Enfin, ils sortirent de leur havresac la grande tenue, gardée jusqu'alors précieusement rangée. Ce pourrait être, demain, le dernier jour ; aussi, comme le disait d'Alencourt : « Autant mourir avec panache ! ».

Mathurin, comme tous ses compagnons du 6<sup>e</sup> Léger, ouvrit son havresac. Devant lui, il déploya son habit-veste bleu à revers bleu et à passepoil et boutons blancs. Les manches de l'habit portaient deux chevrons rouges au-dessus du coude, et deux autres, jaunes et taillés en biseau, sur l'avant-bras ; au niveau des poignets, les manches étaient ornées de parements bleus passepoilés de blanc, avec des pattes de parement rouges à trois boutons blancs. Le collet de l'habit était jaune, droit, et rehaussé d'un liseré rouge. Mathurin accrocha les épaulettes pour compléter la tenue : les épaulettes étaient jaunes avec des tresses écarlates. Ensuite, sur son shako noir, il fixa un long plumet rouge et jaune, puis un cordon et des raquettes jaunes. Il astiqua l'aigle impérial doré sur le devant de la coiffure. Au sommet de ses guêtres, il plaça des glands dorés. Puis, il sortit sa culotte bleue et nettoya son baudrier porte-sabre et son baudrier porte-giberne. Enfin, il huila le fourreau de son briquet et nettoya méticuleusement son fusil. Il était prêt ; autant que peut l'être un homme devant affronter la mort.

Le lendemain matin, à six heures trente, les hommes de la division Loison se rangeaient en ordre de bataille. Se tenaient là, en tête de la ligne d'attaque, les fantassins du 26<sup>e</sup> régiment d'infanterie. À eux revenait le redoutable honneur de passer les premiers...

Le général baron Simon, engoncé dans son uniforme bleu chamarré d'or, la culotte blanche, immaculée, serrée dans de hautes bottes de cavalier rutilantes, la frise de plumes noires, garnissant son imposant bicorne, animée par le vent, remontait à cheval le long des rangs de sa brigade. À la suite de son maître, monté sur un pur-sang blanc, le capitaine Destouche souriait. Les franges bleu azur de son brassard d'aide de camp et le long plumet de sa coiffure s'agitaient au rythme des soubresauts de sa monture. Ce jour, il le réclamait pour qu'éclatât dans toute son apothéose le courage qui avait fait de lui un soldat.

Les deux hommes longèrent les rangs de la légion du Midi, puis de la Légion hanovrienne ; ils débouchèrent finalement sur les soldats du 26<sup>e</sup> de ligne. Au 2<sup>e</sup> bataillon, on était en train de sortir de son étui le drapeau du régiment. Les deuxième et troisième porte-aigle – un espton à lame effilée en main – encadraient le lieutenant premier porte-aigle, qui était en train de monter le drapeau sur sa hampe et de fixer à son sommet l'oiseau ailé, symbole de la gloire impériale. Le général et son aide de camp s'arrêtèrent pour saluer le drapeau. Au même moment s'approcha le général de division Loison, escorté par quatre sémillants cavaliers aux panaches écarlates et aux fines moustaches lissées.

« Général Simon ! l'apostropha Loison. Je voulais vous dire que... que je compte sur vous. »

Et les deux hommes échangèrent un salut, dans lequel on pouvait lire tout à la fois un échange de hargne, de foi communicative, et aussi d'adieux. Le général de division fit tourner bride à sa monture et s'éloigna. Il s'empressa d'aller donner ses dernières directives, ses ultimes recommandations, à ses autres subordonnés.

À son tour, le général Simon s'approcha du colonel du 26<sup>e</sup> de ligne :

« Colonel, lui lança-t-il, m'offririez-vous le commandement de votre régiment ?

— Mon Général, j'en serai très honoré, mais ne craignez-vous pas pour votre personne à vous exposer à la tête des troupes ?

— Aujourd'hui, colonel, les hommes n'iront pas seuls à la bataille. Qu'ils le sachent ! Je vais commander en tête.

— À vos ordres, mon Général ! »

Le capitaine Destouche jubilait : il allait s'offrir en héros à la vue de tous.

Un peu en avant du village de Moura se tenait le 1<sup>er</sup> bataillon du régiment. Le général s'approcha. Le commandant du bataillon vint au-devant du glorieux baron :

« Mon Général, c'est trop bon de votre part de venir soutenir par votre présence le moral de mes hommes. N'ayez crainte, ils feront leur devoir.

— Capitaine, je marche en tête avec votre bataillon.

— Hourra ! Hourra ! crièrent les soldats de la compagnie de voltigeur qui se tenaient là et qui avaient tout entendu.

— Capitaine, regroupez tous les musiciens des compagnies du centre derrière la compagnie de tête, et qu'ils commencent à faire battre nos cœurs.

— Et la compagnie de grenadiers derrière les compagnies du centre pour pousser tout ce petit monde et décourager ceux qui auraient la fâcheuse idée de tourner les talons...

— Non, Capitaine, pas comme ça ! Pas de ça chez des braves comme vous. N'est-ce pas fiers soldats du 26<sup>e</sup> ? lança le général au front de la troupe.

— Oui, mon Général ! hurlèrent les hommes. On se fera tous tuer plutôt que de reculer. On vous en fait le serment ! »

Le général les fixa tous intensément. Ils le regardaient, fascinés. Le général crispa les doigts de sa main droite et, dans un geste de hargne, brandissant son poing, il ordonna :

« Baïonnette au canon ! »

Déjà les tambours battaient la cadence, faisant bondir à chaque ra les cœurs dans les poitrines. Les musiciens étaient sublimes dans leurs habits rouge capucine à revers bleus passepoilés d'or. Les shakos s'ornaient de panaches bicolores, blancs et bleus. Le tambour-major, un bicorne chamarré de plumes rouges et bleues et couronné d'un immense panache blanc, scandait le rythme à l'aide d'une incroyable canne à grosse pomme, décorée avec un ruban jaune en torsades. Parmi ces musiciens, certains avaient joué pour Honorine à Salamanque...

L'excitation montait. Les soldats étaient galvanisés par la vue des forces déployées, par les bruits de rupture des tambours. Un sentiment de puissance, qui devenait même à ce point une jouissance, envahissait les cœurs. Rien ne leur résisterait, ils en avaient maintenant la conviction suprême. Les tambours, formant batterie, entretenaient le sortilège et donnaient le vertige. Les variations rythmiques et les oppositions de sonorités obtenues par l'alternance des coups de baguette frappant la peau ou le rebord de la caisse trempaient les âmes au mépris de la mort.

Le général Simon descendit de cheval, imité en cela par le capitaine Destouche. Ils ne pouvaient aborder l'obstacle en selle sans se rompre le cou. Ils abandonnèrent donc leurs montures sur place. Le général demanda ensuite aux hommes de se débarrasser de leurs encombrants havresacs. Il fallait gravir

la pente rocheuse le plus vite possible. Les fantassins posèrent leurs fardeaux à terre.

Soudain, un geste ! Les tambours s'étaient tus. L'écho sourd d'une vibration planait encore. Le bras du général Simon se dressait en l'air, suspendu, main ouverte. L'instant forçait l'admiration. Le bras se rabattit en même temps que grondait l'immense appel :

« En avant... Marche ! »

Les tambours reprirent aussitôt, soulevant les cœurs d'un mouvement si violent qu'on eut cru y perdre la vie !

Droit devant, s'allongeait le chemin qui montait jusqu'au col. L'ennemi s'y trouvait établi par échelons du milieu de la pente jusqu'à son sommet. La première ligne s'appuyait, à mi-côte, sur un village. Le village s'appelait Sula. C'était le premier objectif, la première étape. La seconde ligne se déployait trois cents toises plus haut. On pouvait voir briller sur son front les bouches des canons que l'ennemi avait disposés là. Enfin, sur le plateau du col, l'ultime défense frissonnait de l'éclat des baïonnettes exposées aux rayons du soleil naissant. Au sommet était également perché un monastère : le monastère des minimes de Bussaco. L'endroit offrait un retranchement de plus à l'adversaire. Le village de Bussaco se trouvait de l'autre côté de la montagne. On espérait l'atteindre rapidement. Sa prise signerait la victoire.

Le signal de l'attaque était donné. Les compagnies s'ébranlèrent en avant, dépassant les havresacs déposés à terre. Combien d'hommes retrouveraient-ils, dans quelques heures, leurs affaires ?

Les fantassins marchaient en s'appuyant les uns contre les autres, serrés au coude à coude. Ils mordirent sur la pente.

L'ascension commençait. Les pas des hommes se faisaient plus pressés. Le général fit signe aux voltigeurs de se déployer, de commencer leur travail d'approche rapide et de harcèlement. Recrutés parmi les hommes vifs, agiles et de petite taille, les voltigeurs, à ce moment du combat, étaient chargés de se disperser en avant du gros de l'attaque et de faire feu à volonté sur ce qu'ils jugeaient bon d'être frappé d'une balle. Tel un essaim de guêpes, les hommes aux panaches jaunes et verts se hâtèrent vers l'ennemi, s'éparpillant en avant de son front. Derrière eux, formés en lignes bien ordonnées, progressaient en masses profondes les compagnies du centre, plumet rouge rivé au shako.

La mousqueterie des voltigeurs crépitait. La ligne des défenseurs retenait encore son feu. Par contre, les canons grondaient, maintenant, tirant à mitraille. Les fantassins entendaient le cliquetis des bisciaïens qui parcouraient les baïonnettes dressées en l'air au bout des fusils.

« Y visent trop haut, les cons ! », commenta un fusilier.

Ses compagnons en riaient, quand, soudain, un bisciaïen fit éclater la tête d'un d'entre eux. Le tir à mitraille se précisait dangereusement. Des rangs entiers allaient bientôt être fauchés ! C'était le moment où jamais. Le général Simon, en vieux chef averti, le savait mieux que quiconque. C'était le moment où jamais d'accélérer le mouvement :

« Chargez ! »

Dans une clameur fantastique, qui écrasa de son vibrant écho tous les bruits du champ de bataille, les soldats s'élançèrent en avant, comme un seul homme, la baïonnette leur ouvrant le chemin.

Les fusils de la ligne portugaise crépitèrent, couchant au sol le premier rang d'assaillants. Mais l'élan de la charge ne

fut pas pour autant brisé. Les rangs suivants passèrent en courant sur les corps de leurs compagnons tombés. Une balle venait de traverser en sifflant la coiffure du capitaine Destouche. Le général Simon comptait également parmi les rares survivants des premiers Français ayant surgi sur l'ennemi. Tous les Portugais qui se tenaient devant le village de Sula venaient d'être foudroyés ou massacrés à la baïonnette ! Les fusiliers du 26<sup>e</sup> s'élançaient maintenant à l'assaut des maisons barricadées. Les fenêtres, les portes, et la moindre anfractuosité dans les murs étaient hérissées de fusils aux décharges meurtrières. Des barricades avaient été dressées en travers des rues. Les hommes tombaient comme des mouches, foudroyés, désarticulés, vidés de leur sang à bout portant.

Quelques voltigeurs avaient trouvé un espace de survie le long d'un mur, derrière une borne, ou à l'abri du rempart formé par la dépouille d'un frère d'armes. Les braves donnaient quelques coups de feu sporadiques qui, quoique précis, ne pouvaient contrebalancer le nombre de nos pertes ni faire fléchir l'ennemi. Déterminés et retranchés, les défenseurs offraient une âpre résistance. Notre assaut allait être brisé net. Alors que l'attaque semblait contre l'écueil de la défense portugaise, gardant assez de sang froid, le général Simon intercepta la compagnie des sapeurs du 1<sup>er</sup> bataillon. Il les entraîna à sa suite pour abattre l'obstacle. Les sapeurs, hommes géants et puissants, barbus, les mains larges et inébranlables, se ruèrent à l'assaut, brandissant leurs glaives lourds et leurs énormes haches. À la vue de ces titans, les fusiliers reprirent espoir. À la vue de ces titans, ils ramassèrent leurs membres meurtris, soulevèrent leurs corps exténués par l'effort et la peur, et se ressaisirent de leurs fusils à la baïonnette menaçante. Ils se rassemblèrent à la suite de ces colosses

qui montaient à leur tour à l'assaut. Ce mouvement ne pouvait être que celui de la victoire, car, après lui, l'attaque n'aurait plus aucun ressort. L'énergie nous abandonnait au rythme du sang qui coulait de nos plaies. Il fallait passer maintenant ou jamais ! Le général Simon pointa droit devant lui son épée.

Les sapeurs firent irruption sur les barricades, les portes et les fenêtres entravées et défendues. Là, ils abattirent madriers, planches, volets, têtes et mains exposées. Les haches revenaient sans cesse moissonner les chairs et le bois des défenses. Dans les brèches ouvertes, les fusiliers firent jaillir leurs fusils et les y déchargèrent. Les poitrines portugaises furent brûlées à bout portant. Les survivants exposèrent leur corps au déferlement. Les fusiliers les empalèrent sur leurs baïonnettes effilées. Un nuage rempli d'odeur de soufre masquait l'horreur des combats. La mousqueterie jetait un voile pudique sur le carnage. Les lames un instant effacées dans le brouillard reprenaient aussitôt corps dans une chair, puis disparaissaient à nouveau pour rejaillir mortellement encore. En corps et en corps... Les lames traçaient des sillons de sang, labouraient des poitrines, des membres, des visages. Un vent de panique soufflait. Qui allait-il emporter ? Les soldats se trouvaient isolés dans l'épaisseur ouatée produite par l'embrassement de la poudre, par la répétition furieuse des salves. Le général Simon cherchait à rallier son monde. Son regard scrutait, à droite, à gauche, l'abîme envahi de fumerolles. Dans ce cratère hérissé de décombres, des ombres couraient. Au passage, le général en happa une, l'attrapant par le col. Il lui fallait reprendre contact avec sa troupe, avec la réalité du combat. Le visage de l'homme qui lui faisait face saignait. Son uniforme, couvert de poussière, maculé de sang et brûlé par des jets de poudre, ne trahissait plus que sa détresse. Mais l'homme parlait en

portugais. D'un geste violent, le général le repoussa. Le Portugais se sauva.

« Général !... Général !... »

— Oui ! Par ici ! », gueula le baron Simon.

Le capitaine Destouche, sa coiffure toujours vissée sur la tête et toujours ornée de son long panache bleu, sortit de la brume à côté du général.

« Ici, Destouche ! »

— Ah ! mon Général, vous voilà, enfin.

— Alors ?

— Je vois partout des Portugais qui s'enfuient...

— Et nos soldats ? Où sont nos soldats ?

— Partout ! Partout aux trouses de l'ennemi. C'est la victoire ! »

Un lieutenant du 1<sup>er</sup> bataillon, un bras pantelant tout ensanglanté, apparut à son tour, suivi par un clairon et cinq ou six hommes.

« Faites sonner le rassemblement ! »

Les notes résonnèrent, rappelant les hommes à la présence de leur chef, de leur guide. Tout autour du général, des ombres apparurent, des hommes se redressèrent, muets et de la couleur des pierres. La brume s'effiloçait...

On entendait des râles, des appels au secours, des bruits de pas, des jurons, le son métallique des platines des fusils qu'on recharge.

La brume se dissipait lentement. Le village de Sula était conquis. Mais il ne fallait pas en rester là : tous les bataillons du 26<sup>e</sup> de ligne affluaient pour s'entasser dans les ruines de Sula, et le long de la pente montaient les autres régiments de la division Loison. La conquête du village ne devait pas freiner la progression des troupes, mais, au contraire, permettre

à son mouvement d'attaque de se prolonger, de s'étendre, de se porter, toujours plus haut, vers le sommet du col.

Le général baron Simon jugea la situation d'un rapide coup d'œil : pour nous, Français, des renforts arrivaient. C'était encore au 26<sup>e</sup> d'ouvrir en tête, de jouer le rôle de fer de lance. Il n'y avait pas le temps de le faire relever par un régiment plus frais ; la manœuvre dans le couloir étroit qui menait au col, sous le feu de l'artillerie ennemie, aurait été coûteuse et malaisée. Les chasseurs portugais qui avaient défendu Sula se repliaient à toutes jambes vers la seconde ligne de défense. C'était l'occasion à saisir : car tant que les Portugais en fuite de Sula n'auraient pas rallié la seconde ligne de défense, de celle-ci, l'ordre d'ouvrir le feu à volonté serait suspendu. Ils n'allaient pas tirer sur les leurs !

Sa décision prise, le général regroupa ses hommes le plus rapidement possible, passant devant les rangs en criant :

« Bresse se presse ! Bresse se presse ! Allez, les gars, faut pas mollir. Reprenez vos alignements. Bresse se presse ! »

À grandes enjambées, le général, flanqué du capitaine Destouche, reprit sa place en tête. Les Portugais couraient toujours éperdument le long de la pente, sentant les Français sur leurs talons. Soudain, le général Simon commença à battre la mesure devant ses troupes. Il se mit à fredonner en avançant à reculons dans la direction de l'ennemi, entraînant ses hommes à sa suite. Les fantassins sortaient du village de Sula. Le général marchait toujours à reculons en chantonnant. Certains soldats reconnurent l'air, le reprenant à leur tour et le communiquant. Spontanément, les tambours encore debout firent aussitôt vibrer leurs caisses. Les trois bataillons de tête chantaient maintenant à tue-tête en avançant au pas de course sur l'ennemi :

« On va leur percer le flanc,  
En plain plan, r'lan tan plan  
Tire lire en plan,  
On va leur percer le flanc,  
Ah que nous allons rire !  
Ah que nous allons rire !  
R'lan tan plan tire lire... »

Le général jubilait :

— C'est bien, c'est très bien. Allez ! Encore plus fort ! « On va leur percer le... flanc.

En plain plan, r'lan tan plan  
Tire lire en plan,  
On va leur percer le flanc,  
Ah que nous allons rire !  
Ah que nous allons rire !  
R'lan tan plan tire lire.  
On va leur percer le flanc... »

Le général anglais qui commandait la seconde ligne de défense, craignant de voir les fuyards désorganiser son front et s'imaginant dans l'impossibilité de le reformer fermement avant que les Français ne l'abordassent, donna l'ordre d'ouvrir le feu indistinctement sur nous et sur les siens. Encore que ceux-là ne fussent pas Anglais, mais Portugais. Pour le général Crawford, car tel était le nom de ce criminel, cette distinction justifiait le sacrifice. Et puis ces Portugais méritaient bien d'être châtiés pour avoir abandonné Sula...

La foudre parla !...

La masse, la foule des anciens défenseurs de Sula fut déchi-quetée, taillée en pièce par les biscariens vomis des gueules des canons. Des boulets labourèrent leur folle fuite et vinrent mordre dans les rangs français. Le général Simon eut son

bicorne arraché : la coiffure s'empala dix mètres plus loin avec le projectile qui l'emportait dans la poitrine d'un pauvre fusilier ! Le capitaine Destouche eut le panache cisailé, tandis qu'un éclat métallique venait se loger sous son chapeau, découpant le cuir chevelu du départ du front au sommet du crâne. Par miracle, le chapeau demeura en place, avec un panache réduit de moitié. Du sang coulait maintenant des bords de la coiffure sur le front et les tempes du valeureux officier.

Ah que nous allons rire !...

Le rempart des fuyards abattu, la mitraille criblait impunément de sa grêle de balles les infortunés soldats du 26<sup>e</sup> de ligne. Les rangs fondaient. Trente mètres. Vingt mètres... et on allait se ruer sur eux au corps à corps !

Les fusiliers, ivres de fatigue et de fureur, le cœur battant la chamade, se jetèrent en hurlant sur la ligne ennemie. Le choc fut épouvantable. L'assaut aurait même tout emporté avec lui, si des adversaires n'avaient surgi d'un ravin sur notre flanc droit en nous criblant à quinze pas d'un feu d'enfilade meurtrier.

Le général Simon tourna aussitôt son regard dans la direction du surgissement de ce roulement de coups de fusil ; bouillonnant de rage, il ordonna à son aide de camp, le pauvre Destouche tout ensanglanté, de commander à la Légion hanovrienne qui suivait de garnir immédiatement le terrain où les nôtres venaient de tomber en grand nombre. Tout l'impact de l'assaut allait être perdu. On pouvait rompre la ligne ennemie. Il ne s'en fallait que d'un tout petit rien pour tout conquérir ou pour tout perdre.

Malgré les pertes, le 26<sup>e</sup> tenait bon. Mieux : le centre du front adverse venait de craquer. Les plus audacieux des fusi-

liers s'y jetaient avec leurs baïonnettes ensanglantées. Il fallait de toute urgence jeter des forces vives dans la bataille...

Revenant en arrière, bondissant entre les cadavres, entre les assaillants chargeant encore, et entre les balles qui sifflaient de toutes parts, le capitaine Destouche se démenait comme un diable pour toucher ses fameux Hanovriens. Sous le voile de sang qui s'écoulait de dessous son chapeau, il entrevit les casques à chenilles noires des soldats de Hanovre. Il se jeta sur eux, agrippant un de leurs officiers pour le supplier de protéger le flanc droit menacé. L'officier qu'il admonestait, Destouche le reconnut à peine : c'était son ami Karl Wallner. Ce dernier regardait horrifié le Français défiguré. Il le repoussa avec effroi comme on exorcise un démon surgi de l'enfer. Destouche se cramponnait à lui, le suppliant de faire son devoir. L'autre, au contraire, cherchait par tous les moyens à se débarrasser de cette vision d'épouvante qui s'agitait devant lui et qui l'entravait. Autour de l'empoignade des deux officiers, les soldats hanovriens commençaient à reculer. Une fusillade éclata, violente, concentrée, méthodique. Le 43<sup>e</sup> régiment anglais contre-attaquait par le flanc laissé dégarni : une balle brisa net l'avant-bras du capitaine Destouche ; il lâcha, malgré lui, Karl Wallner, qui se déroba aussitôt. On vit sous leur casque à chenille des corps s'affaisser. Les survivants se débandèrent. Ils emportèrent dans leur mouvement de panique tous leurs frères d'armes. Continuant à dévaler la pente sans qu'aucun officier ne pût les rallier, ils communiquèrent leur esprit de défaite, d'effroi, de lâcheté, aux légionnaires du Midi, qui s'enfuirent à leur tour...

Les rescapés du 26<sup>e</sup> restaient seuls au milieu de l'ennemi, abandonnés à la tourmente... Le général Simon se retourna pour jeter un regard en arrière. Il eut l'amer privilège de voir

les soldats de sa brigade se sauver, s'enfuir, l'abandonner. Il resta un moment abasourdi. Les yeux remplis de fureur, il croisa le regard de son aide de camp. Destouche gisait à terre à moitié mort à une vingtaine de mètres du général. Le pitoyable capitaine Destouche tendit sa main vers son maître, le suppliant de le pardonner d'avoir échoué. Le général Simon, impitoyable, détourna de lui son regard implacable, pour faire face une dernière fois à l'ennemi. Plusieurs séries de salves terribles, lâchées de face et de flanc, exécutèrent les derniers héros du 26<sup>e</sup>. Le général Simon, frappé de plein fouet, tomba à genoux. Il n'eut pas le temps de s'écrouler face contre terre. Des Anglais, du 43<sup>e</sup> régiment, agrippèrent son corps, l'empêchant de chavirer :

*“We've got their General ! Hurrah !”*

Destouche, que les balles qui venaient de gicler avaient épargné, se releva du mieux qu'il put. Les Anglais, vingt mètres plus haut, le virent et l'épaulèrent aussitôt. Ne craignant plus pour sa vie, Destouche ne s'arrêta pas pour se rendre. Bien au contraire, imaginant que la mort seule pourrait effacer la honte qu'il ressentait, il continua d'avancer, tournant dangereusement le dos aux hommes qui le mettaient en joue. Le capitaine continua d'avancer en titubant dans la direction de Sula que les nôtres tenaient toujours. Il s'attendait, d'un instant à l'autre, à être criblé de balles. Ce fut certainement chose faite, si un officier anglais du 43<sup>e</sup> n'avait pas rappelé à l'ordre ses hommes, frappant de sa canne les fusils dressés pour exécuter le malheureux capitaine. L'ennemi donc, le laissa repartir, rejoindre nos lignes.

Parvenu à Sula, Destouche s'effondra. On le secourut. Il fut conduit immédiatement en arrière vers nos chirurgiens. À

Moura, les carabins amputaient à tour de bras les membres palpitants des blessés.

Il s'en était fallu de peu. Le général Simon avait presque réussi à enlever la deuxième position et à jeter la panique parmi les rangs de l'ennemi. Ironie du sort, au final, s'était l'inverse qui s'était produit. Il y avait trop de risques à attaquer une position aussi formidable. Le courage, la vaillance, l'impétuosité de nos fantassins n'avaient pas suffi à triompher de l'obstacle, à faire la différence, à remonter le handicap dans lequel on les faisait combattre. Le pire, l'échec consommé : on constatait que tous ceux qui étaient tombés étaient tombés pour rien... Je n'eus même pas le courage de la révolte ; à la vue de ce carnage idiot, mon cœur avait fondu en désespoir. Mes yeux me brûlaient, rouges et vides de larmes.

Comme s'il ne suffisait pas à nos supérieurs que fussent perdus le 26<sup>e</sup> régiment de ligne et le général Simon, ils commandèrent un nouvel assaut. Ce fut, cette fois, à la division Marchand de monter à l'attaque et de prouver, plutôt que sa capacité à vaincre, son abnégation face à une mort certaine. Les diables d'hommes poussèrent l'héroïsme jusqu'aux murs du monastère de Bussaco. Mais ils furent eux aussi repoussés, laissant un grand nombre de cadavres sur la pente maudite. L'ennemi, enhardi par ce second succès, osa même contre-attaquer. Nous dûmes en fin de compte rendre Sula. Tous nos morts étaient donc morts pour rien...

De notre plateau, nous avons pu observer le déroulement des assauts. Stoïques, nous avons dû rester impassibles devant la mort de nos frères. Nos mains se crispaient sur nos rênes. Les chevaux s'ébrouaient alors nerveusement, secouant péniblement leur encolure sous la traction de nos poignes téta-

nisées. Nous restions en selle pour nous convaincre que nous participions, nous aussi, au combat. Mais nous en étions absents, impuissants, malades de constater la défaite de notre parti. Enfin, le bruit des combats cessa. À Moura, on réceptionnait les rescapés, les blessés. Quant aux morts, on les avait abandonnés sur la pente. Pour leur donner une sépulture, il aurait fallu les arracher au charnier. Ce qui revenait à lancer un nouvel assaut pour récupérer les corps. On n'aurait fait qu'ajouter au nombre des morts d'autres morts sans parvenir à en enterrer un seul.

« Laissez les morts enterrer leurs morts », soupira Mahuret. De toute manière, on ne peut plus rien pour eux. Je vous l'avais dit, Capitaine : nous sommes condamnés à mourir dans le cloaque de ces montagnes. L'heure, la Grande Heure a sonné !

— La ferme ! La ferme, Mahuret ! »

Et je l'attrapai par le collet et le projetai au sol. Il tomba lourdement, se releva lentement, et loin de me retourner la violence physiquement, il s'approcha de moi en chuchotant, pour m'achever l'âme avec des paroles chargées de terreurs insondables. Et tandis qu'il parlait à mon oreille, il désigna du doigt des vols de charognards qui tournoyaient déjà au-dessus des amoncellements de morts. Oui, ces oiseaux de malheur, venus de nulle part et de partout à la fois, volaient maintenant dans les parages du col de Bussaco. Mahuret chuchotait à mon oreille :

« Puis, je vis un ange, debout sur le soleil, crier d'une voix puissante à tous les oiseaux qui volent au zénith : “Venez, ralliez le grand festin de Dieu ! Vous y avalerez chairs de grands capitaines, et chairs de héros, et chairs de chevaux avec leurs cavaliers” »...

Je n'eus le courage que de faire avancer ma monture pour m'éloigner doucement. Je demeurai un long moment muet, pétrifié, accablé, l'âme broyée. En moi, la volonté guerrière était battue en brèches, sinistrée, brisée. Toute cette affaire tournait au cauchemar. Mahuret avait raison au moins pour une chose : nous ne nous en sortirions pas vivants. Après la famine qu'entraînait l'apparition du cavalier noir, une partie des nôtres venait de périr par l'épée du cavalier rouge.

Mahuret me poursuivit à pied. Je ne l'avais pas tout de suite entendu m'aborder. D'autres paroles de malédiction vinrent encore frapper mes oreilles, accabler mon esprit :

« Tout le reste fut exterminé par l'épée du cavalier, qui sort de sa bouche, et tous les oiseaux se repurent de leurs chairs... »

C'en était trop : j'éperonnai mon cheval et m'enfuyai au galop...

Je fonçais dans le jour déclinant pour fuir Paul Mahuret et ses fâcheuses prédictions. Le galop de mon cheval ébranla les planches d'un petit pont jeté sur l'Oirino. Je traçais droit devant moi. Je fuyais les visions de cauchemar que m'inspirait la prose sacrée de l'ancien Vicaire de Lagnieu. Où pensai-je me réfugier ? À mon insu, j'avançais vers le massacre et son cortège de souffrances. Le long du chemin que je remontais au galop se traînaient les rescapés de la bataille. Ils avaient le regard vide ou encore hanté par les images du massacre. Les valides soutenaient ceux qui boitaient, ceux dont les pansements aveuglaient le visage. Ils étaient reconduits vers l'arrière dans l'obscurité, la douleur pour unique présence au monde. Ils souffraient tous également de l'amertume qu'engendre toute défaite. Je remontais le long de leurs colonnes, jetant des regards chargés d'effroi sur les hommes. Ils sem-

blaient hallucinés de fatigue, de lassitude, d'accablement. Un officier avançait comme un automate, la tête baissée, ses bottes maculées de sang soulevant la poussière du sol. La poussière restait collée sur ses bottes ensanglantées.

Sans même m'en rendre compte, sans même l'avoir voulu, je débouchais dans le village de Moura. Vision d'horreur ! On y voyait s'entasser là tout ce qu'une bataille produit comme souffrances ; ce qui, si on pouvait en avoir ne serait-ce qu'une petite idée avant de se jeter dans un combat, devrait normalement vous y faire renoncer pour toujours. Mais l'obscur assurance que la plaie béante, que la mauvaise blessure, ne frappait que les autres, aveuglait notre instinct de survie. À moins que cet instinct lui-même fût à ce point défaillant qu'il refusait de nous renseigner sur la réalité pitoyable de notre condition. Il nous arrivait souvent de rire, et cela suffisait à nous faire oublier l'inéluctable fin de nos espoirs. Malheur à ceux qui ne riaient même plus : ils n'avaient plus devant les yeux que le désespoir ! En moi se tarissait la source du rire. Paul Mahuret ne me laissait aucun répit, ne me permettait aucune évasion face à ce spectacle terrifiant de la guerre. Peut-être était-ce bel et bien la Fin ?

De la porte d'une maison, un infirmier fit irruption dans la rue. Sous l'effet de la surprise, mon cheval se cabra ! L'homme, habillé d'un tablier ensanglanté, vida d'un coup sec un seau : des membres encore palpitants en jaillirent. Ils vinrent agrandir une pyramide de restes humains entassés à trois mètres de nous. Je glissai de ma selle le long de la croupe du cheval. Je me retrouvai le cul par terre, l'air abruti. Des cris étouffés montaient de toutes parts. Les bouches sifflantes de douleur de ceux qu'on amputait mordaient à s'en fendre la

face dans des morceaux de bois. Ils y faisaient leurs dents tandis qu'on les séparait d'une partie d'eux-mêmes.

J'entrai dans la maison. Je cherchai l'endurcissement dans la vision de l'horreur. Or, il y avait toujours un supplice pour vous tordre l'âme et vous convulser les nerfs. J'en ressortirai un peu plus fort, mais certainement un peu moins humain aussi. L'échine en serait roidie et le cœur rétréci. Car la compassion doit périr si l'on veut pouvoir regarder sans faiblir un homme qui souffre. Il faut veiller à ce que la sensation ne se transforme jamais en perception, que la douleur ne devienne pas souffrance, que l'instant ne regrette pas le passé ni n'interroge l'avenir. En ces moments impossibles, le présent ne doit succéder qu'au présent, l'instant ne doit se préoccuper que de lui-même, comme une succession sans fin de gouttes détachées les unes des autres. Le supplice, du reste, finit bien toujours par s'interrompre, ne serait-ce que lorsque la mort vous rattrape.

Parmi les hommes étendus, à moitié vivants, à moitié cadavres, il y en avait un qui refusait l'inéluctable. C'était le capitaine Destouche qui gueulait qu'on ne l'amputât sous aucun prétexte. Un infirmier tenait sous ses yeux un désarticulateur, et le chirurgien en chef du VIII<sup>e</sup> corps, monsieur Malraison, brandissait une scie.

« Je suis au regret de vous dire qu'il va falloir amputer juste en dessous du coude. La fracture est ouverte : il n'y a pas le choix...

— Non ! Non, vous m'entendez ! Honorine ne voudra jamais d'un manchot. Je vous abjure, Docteur, de sauver mon bras !

— C'est folie, Capitaine. Vous risquez de contracter la gangrène. Il faut couper.

— Non ! Non et non ! » hurlait Destouche, suant toute l'eau de son cœur et lançant des regards de dément.

Malraison fit signe aux infirmiers d'immobiliser le pauvre diable. Le capitaine attrapa rageusement le médecin par le col, lui réclamant une ultime fois dans la fièvre de lui laisser son bras.

Titubant, je me rapprochai. Blanc comme un linceul, j'abordai le chirurgien :

« Non ! Il faut attendre son tour, me renvoya le médecin.

— Je suis sain et sauf. Je viens parler pour le capitaine Destouche.

— Ah bon, dit le chirurgien, surpris ; et reconsidérant le but de ma présence, sa scie toujours en main, il me demanda :

— Et que voulez-vous que je fasse de plus pour cet homme que de lui sauver la vie ?

— Monsieur, l'amour qu'il porte à une jeune et très belle femme lui importe plus que la vie.

— Vous voulez qu'elle épouse un mort ?

— Non, mais il est clair qu'elle repoussera un impotent. Une femme a besoin d'un bras vigoureux sur lequel compter et pouvoir s'appuyer. »

Le chirurgien se mit à réfléchir. Il jeta un nouveau coup d'œil à son malheureux patient. La blessure était bien laide...

« Soit ! me rétorqua-t-il. Je vais tenter de réduire la fracture. Quant à la suite... Bah, c'est de la folie !

— Il s'en tirera ?

— Avec beaucoup de chance et de courage, je lui prédis quinze jours d'atroce agonie. Mais, puisqu'on me le réclame, je ne couperai pas.

— Merci, merci pour lui. »

Je quittai le lieu aussitôt, l'âme en charpie. Je remontai, la tête pleine de signes d'étourdissement, sur ma monture. Je m'éloignai ensuite de cette puanteur engendrée par l'infection des plaies. Je laissai Moura derrière moi.

Le lendemain matin, vers onze heures, le général Montbrun fondit sur nous. Sa monture dérapa, manquant de se briser les pattes. Mais le cavalier garda toute la maîtrise du mouvement qu'il avait ordonné à la bête. Fier, l'homme se montra à nous de toute l'élévation de sa haute taille tandis que l'animal se redressait. On eût dit qu'il surgissait des entrailles de la Terre par une faille ouverte dans la roche. Les aides de camp du fougueux général arrivèrent à leur tour, épuisés d'avoir dû régler leur course sur celle, effrénée, de leur chef et modèle.

« 15<sup>e</sup> et 25<sup>e</sup> dragon, avec moi ! En avant ! », commanda aussitôt Montbrun.

Puis il tourna bride, nous entraînant à sa suite...

Personne, pas même notre colonel, n'avait eu le temps de poser une question. Du reste, avec Montbrun, les questions étaient superflues : s'il venait nous chercher, la perspective d'un combat était à redouter. Le général ne connaissait que deux ordres : « En avant ! » et « Chargez ! ». En moi pointa l'angoisse d'une attaque suicidaire. Montbrun, à coup sûr, voulait rééditer son exploit de Somo-Sierra. L'infortune voulait que ce diable à cheval jetât son dévolu sur notre régiment. Nous étions à sa merci pour une charge folle dans le col de Bussaco. Comment l'état-major avait-il pu se laisser convaincre par un tel projet ? L'affaire était tout simplement insensée ! Ce ne pouvait être qu'un simulacre de charge, dans lequel nous mordrions assurément la poussière avant d'avoir touché l'ennemi. Ce fou de Montbrun paraissait tout joyeux. À le

voir, tout semblait simple. Non ! Non, vraiment, cette fois, il ne parviendrait pas à nous convaincre que nous avions la moindre chance d'y parvenir ! Mais à le voir aussi sûr et enjoué, on venait à douter de notre propre jugement, et l'on finissait par accepter le défi proposé. Cet homme était vraiment le plus puissant des fous de la terre. À son contact, la peur se diluait. Notre raison capitulait. La stupide formule suivante frappait nos esprits : « Et pourquoi pas ? »

Nous rejoignîmes la chaussée de Porto à Coïmbre, la sanglante chaussée qui menait à travers le col de Bussaco de l'autre côté des montagnes. À notre plus grande stupéfaction, nous n'empruntâmes pas la route : nous la traversâmes ! Où diable, ce grand fou hirsute nous entraînait-il ?

Nous nous glissâmes entre deux collines et longeâmes un repli de terrain. Devant nous, sur une éminence, se dressaient les tentes de l'état-major. Montbrun leva le bras et éleva la voix :

« Halte ! »

Il se reniait : il n'avait pas hurlé le mot fatidique qui nous eût tous inmanquablement conduits au trépas. Le long de la pente, des hommes de l'état-major descendaient vers nous, à pied. L'un deux boitillait, s'aidant d'une canne pour déjouer les risques d'une telle acrobatie. Cet homme claudiquant n'était autre que notre commandant en chef.

Le prince d'Essling se rapprochait, cahin-caha, de nos montures. Il était flanqué de son fils Prosper, des généraux Fririon et Sainte-Croix, et de l'adjudant-commandant Delosne, qui avait les bras chargés de cartes. Derrière eux venaient le maréchal Ney, le marquis d'Alorna et un modeste paysan portugais, tout étonné d'être reçu chez les grands capitaines de l'armée française.

Le menton frappé d'une fossette, la bouche effacée, le nez aquilin, les yeux noirs, petits et rapprochés, le front bas et battu par des mèches grisonnantes désordonnées : telle était la physionomie de la figure du grand homme qui nous commandait. Il réclama à Delosne les cartes :

« Ah, la bonne affaire que voilà ! Comment veut-on que je fasse la guerre avec des croquis de cartes périmées ? A-t'on déjà vu envahir un pays en ignorant tout de sa géographie ? Autant y aller à tâtons dans l'obscurité ! »

Le prince n'arrêtait pas de tordre les morceaux de carte entre ses mains, les passant nerveusement en revue les uns après les autres :

« Merde ! Et encore, merde ! Le diable m'emporte, où est passée cette foutue carte ? Delosne, bordel, je vous l'avais confiée ! Elle n'a pas disparu toute seule, non ? Mais aidez-moi à la retrouver, au lieu de rester planté là comme un merlan frit !

— Oui, Votre Altesse. Tout de suite, Votre Altesse... »

Je vis que le maréchal Ney observait la scène sans broncher. Le brave Michel le rouge s'était bien gardé de communiquer au prince l'excellente carte que lui avait confiée le général Simon !... De la sorte, il se vengeait mesquinement de l'affront qu'on lui avait fait à Ciudad-Rodrigo. Ce n'eut pas encore été trop grave si la vie de nos soldats ne rentrait pas en jeu. Mais ce caprice, cette rétention d'informations, nous coûtaient cher... Ney s'était opposé à l'attaque contre le col de Bussaco et mollement investi dans sa conduite. En la circonstance, l'échec de ses hommes devenait l'échec du prince. Pour sa part, lui, Ney, avait prédit le désastre : un jour, l'Empereur saurait de sa bouche comment le prince s'était fourvoyé à attaquer Bussaco malgré les avis contraires et

insistants. Il tiendrait alors sa vengeance, et peut-être même pouvait-il en espérer le commandement de l'armée du Portugal en remplacement de son chef actuel ?

Quoiqu'il en fût, le prince cherchait toujours à se repérer sur le terrain.

« À la bonne heure, voilà la chose ! Marquis !

— Au service de Votre Excellence... »

Le marquis d'Alorna était un homme grand et mince, avec une perruque poudrée couronnant son visage basané. Il se paraît de vêtements blancs et d'accessoires comme au temps de la guerre en dentelles.

« Qu'est-ce qu'a dit votre gueux, déjà ? redemanda le prince au marquis.

— Il a dit qu'il ne comprenait pas pourquoi on s'acharnait sur le col de Bussaco alors que le défilé de Sardao est libre d'ennemis.

— Oui, je sais, ça ! Ce que je veux savoir, c'est où ça se trouve ? À droite ou à gauche ? C'est pas compliqué, non ?

— Nous en sommes tout près. Un peu sur notre droite, l'homme dit qu'il y a un défilé entre les monts Caramullo, juste en face du village de Mortagoa.

— Y'a pas ça sur ma carte ! Lisbonne figure en gros caractères, mais le reste est un désert. Mais à la fin : vous allez me dire si c'est à droite ou à gauche ?

— À droite, Votre Excellence, comme je le Lui ai déjà dit ! »

Et le marquis fit glisser son index dans la direction supposée.

« Bon, de toute manière, Sainte-Croix me confirme qu'il y a bien un passage. Reste à savoir si les bagages et l'artillerie peuvent l'emprunter. Général Montbrun, je vous donne

l'ordre de vous emparer du défilé. Vous pousserez ensuite de l'autre côté des montagnes pour nous ouvrir la route. Faites-moi savoir le plus vite possible, après vous en être parfaitement assuré, si la route est praticable par nos gros colis. Allez-y ! »

Montbrun salua le prince et se retourna vers nous en gueulant un énergique « En avant ! » Nos escadrons s'ébranlèrent à sa suite.

Vers midi, le soleil brillant au-dessus de nos têtes, nous arrivâmes en vue du village de Mortagao. Montbrun, qui n'était jamais en proie aux tergiversations, nous fit descendre à toute allure, sans reconnaissance préalable, vers le village. Il nous guidait toujours en tête. On ne s'attarda pas dans Mortagao parce que Montbrun nous fit immédiatement bifurquer en direction des hauteurs de Caramullo. Nous laissâmes les maisons derrière nous et commençâmes à défiler le long de la route qui montait dans les montagnes voisines. Et tandis que nous gravissions la pente, ce grand fou de Montbrun se mit à parcourir nos pelotons en sens inverse. Il jaillissait parmi les rangs, les traversant sans crier garde. Il fallait s'esquiver promptement ou s'emplafonner contre lui. Les hommes faisaient exécuter à leurs chevaux des bonds prodigieux pour l'éviter. Le général poursuivait sa course inversée en gueulant au passage :

« Cinq hommes de front et dix mètres entre chaque rang ! Cinq hommes de front et dix mètres entre chaque rang !... »

Les officiers n'avaient même pas le temps de répondre « à vos ordres » qu'ils étaient déjà passé. Montbrun remonta de la sorte la longue colonne que formaient les 15<sup>e</sup> et 25<sup>e</sup> dragon.

On montait à l'attaque sans la moindre reconnaissance ni la moindre idée de ce qui nous attendait là haut. Après tout, il valait mieux ne pas le savoir. Notre courage aurait certainement flanché. Le propre de la méthode Montbrun était de n'en avoir aucune. On fonçait ! À quoi bon, après tout, se faire de la bile : si notre action est inéluctable autant l'accomplir dans les plus brefs délais.

Montbrun, une fois arrivé en fin de la longue colonne, fit faire brusquement demi-tour à sa monture. Il remonta aussitôt nos pelotons. Cette fois, il gueulait de sa voix de stentor :

« Sabre au clair ! Ceux que je vous ai offerts ! Sabre au clair ! Ceux que je vous ai offerts !... »

Et il dégaina lui-même de son fourreau une immense rapière. Ce grand fou galopait toujours en bouleversant nos rangs. Il déboucha finalement en tête de nous tous, brandissant sa prodigieuse latte étincelante. La route s'allongeait en un étroit ruban entre deux montagnes abruptes. Montbrun fit tourner au-dessus de sa tête son arme, dont l'acier se mit à miroiter dans la lumière du soleil de midi. Le signal fut clairement vu de tous et amplifié par la voix puissante du général que le flanc des montagnes répercutait :

« Chargez ! Chargez ! Chargez !... »

Nous éperonnâmes nos montures, les affolant avec nos étriers et nos cris. Nous pointâmes nos lattes étincelantes. Nous fixâmes le débouché du défilé. Montbrun caracolait devant nous, irrattrapable, impétueux, irrésistible.

Des adversaires se tenaient sur le col. Ils décidèrent de fuir plutôt que de nous en interdire l'accès. Montbrun fit irruption sur eux, gigantesque, invraisemblable, et fendit un premier crâne comme une pastèque. Il y eut une giclée de sang qui ne prit pas soin d'épargner le magnifique uniforme à la hussarde

de l'héroïque cavalier. Le général s'en vengea aussitôt en labourant un autre visage qui s'était retourné vers lui, horrifié. Il charcuta un bras, détruisit une moelle épinière, fit sauter une tête. Nous n'étions pas encore arrivés qu'il en avait déjà occis cinq !

Enfin nous surgissions, nos lattes tendues à bout de bras. Elles piquèrent dans les dos des Portugais affolés. Ils tombaient par dizaines...

En cinq minutes, le ménage fut sur le plateau du col. Les survivants dévalaient la pente opposée à celle de notre surgissement. Le défilé de Sardao était entièrement entre nos mains.

Nous ne comptions aucun blessé. Devant nous, à perte de vue, s'ouvrait le beau panorama de la région de Coïmbre. Nos regards s'émerveillèrent. Nous avions vaincu l'affront sordide des parois rocheuses, l'aplond infranchissable des montagnes. Nous étions libres de chevaucher jusqu'à Lisbonne. Cette heure ensoleillée au sommet du col des monts Caramullo avait un parfum de victoire ensorcelant. Nous jubilions.

Au sommet du col, l'ennemi avait abandonné dans sa fuite éperdue trois voitures. Nous en inspectâmes les caissons : ils renfermaient des paquets de biscuits et des flasques de rhum.

« Pas le temps d'arroser la victoire, nous rappela à l'ordre Montbrun. En selle ! »

Et de la pointe de son sabre, il nous indiqua l'immense paysage qui s'ouvrait devant nous. Il cria :

« Chargez ! »

Nous dévalâmes la pente au triple galop, à nous en rompre le cou. Le brigadier André Decordé chuta et eut la nuque brisée par son cheval retombant sur lui. L'accident fit obstacle.

Deux autres dragons plongèrent vers la mort. Les rangs suivants esquivrèrent...

La pente s'adoucissait. Nous allions sous peu mordre sur de la prairie. Face à nous, un *squadron of dragoons* tentait de prendre la fuite au plus vite. Ils se débandaient, les *goddams*, à droite et à gauche du front de notre charge. Montbrun nous fit aussitôt signe de nous déployer en ligne pour intercepter leur course. Nous avions plus de vitesse qu'eux et, tel un rapace fondant sur sa proie, nous étendions nos ailes et précipitions nos serres.

La course s'allongeait. Nous gagnions du terrain. Et, tandis que notre centre pénétrait dans le village de Boialva, nos ailes percutaient dans la plaine les flancs étirés des *dragoons*. Le choc fut terrible. Nos longues lattes frappèrent les premières, et d'estoc. L'acier perfora la poitrine des hommes en rouge. Des tuniques dégorga un sang encore plus écarlate qu'elles !

Les lambeaux du *squadron* se dispersèrent. Nous cessâmes la poursuite. Nos chevaux étaient à bout.

Je mis pied à terre. François Lozac me rejoignit et nous inspectâmes un cadavre. Nous venions d'engager des gens du *1st King's Dragoons Guards*. François arracha au macchabée son écharpe ventrale, rayée à l'horizontale de bleu et de jaune.

Montbrun nous regroupa devant le village de Boialva. Il envoya ensuite plusieurs pelotons en reconnaissance. De Boialva partait une assez bonne route.

Une heure et demie plus tard, les éclaireurs revinrent, heureux du renseignement qu'ils rapportaient. La route de Boialva rejoignait, à Avelan-de-Camino, la grande chaussée qui conduit de Porto à Coïmbre. Nous pouvions contourner l'obstacle du col de Bussaco, infranchissable de front. Peut-être même pouvions-nous espérer couper les arrières de

l'ennemi et le prendre ainsi au piège dans les montagnes où il se retranchait ? Montbrun expédia aussitôt ses aides de camp annoncer l'heureuse nouvelle à l'état-major du prince...

#### SOMMAIRE

## CHAPITRE XI

### **Initiation à Coïmbre**

La route était praticable et le passage libre. Dès réception du message, le prince donna les ordres nécessaires pour que toute l'armée filât par cette route. Toutefois, le mouvement ne commencerait qu'à la nuit tombée, afin que l'ennemi n'en sache rien. Le II<sup>e</sup> corps se voyait confier la tâche de rester le dernier en position en face du col de Bussaco. On espérait par cette présence mystifier encore un temps l'ennemi ; il fallait l'immobiliser le plus longtemps possible sur place. Il serait bientôt pris au piège. On l'aurait ainsi battu avant même qu'il ne rembarquât sur ses navires. L'Angleterre était à notre merci.

Le 29 septembre, à dix heures du matin, le VIII<sup>e</sup> corps descendait dans la plaine en direction de Avelan-de-Camino. Le VI<sup>e</sup> corps et la réserve d'artillerie suivaient. Seul le II<sup>e</sup> corps n'avait pas encore franchi le défilé de Sardao, et ce pour les raisons stratégiques expliquées plus haut.

Au 15<sup>e</sup> dragon, nous progressions conjointement avec les régiments du VIII<sup>e</sup> corps de Monsieur le duc d'Abrantès. Nous ouvrons la marche. De grands espaces assez verdoyants s'ouvraient devant nous. Le vent du succès accompagnait notre course en avant. Nous ne doutions pas un instant de la réussite de cette audacieuse manœuvre.

Parvenu à Avelan-de-Camino, je m'attendais à ce que nous remontions par la route de Coïmbre à Porto vers le col de

Bussaco. Ne devons-nous pas venger notre défaite de l'avant-veille en les encerclant pour les battre à notre tour ? Je ne comprenais plus. Nous piquâmes plein sud en direction de Coïmbre. Quelle déception ! Quelle ineptie ! Allait-on laisser impunément l'ennemi dans notre dos ? Le plus ignare des généraux aurait pensé à l'encercler et à l'écraser. La manœuvre était limpide. Il suffisait d'un ordre...

La vérité était plus triviale – je l'appris ensuite. L'ennemi, une fois de plus, venait de se dérober avant que nous prissions contact. Bien qu'averti tardivement de notre manœuvre, Wellington parvenait à extirper à temps son armée de l'encercllement. Une telle rapidité de réaction pourrait paraître déconcertante, si l'on ignorait que le généralissime anglais avait d'avance prévu la circonstance d'une retraite majeure et précipitée. Ses voies de communication étaient, depuis plusieurs jours déjà, étudiées et préparées pour une telle circonstance. Les bagages et les parcs d'artillerie de réserve, disposés sur la grande chaussée, un peu en avant d'Avalande-Camino, prirent le chemin de Coïmbre à la première alerte. Toute l'armée anglo-portugaise se retira précipitamment et, malgré la pression que nous exercions sur ses arrières, parvint à s'échapper ! C'était un nouvel échec cuisant pour le prince. Il n'y avait rien à redire là-dessus : Wellington faisait vraiment figure de génie dans l'art de dérober ses troupes.

Néanmoins, malgré cette victoire avortée, notre moral était au beau fixe. Le paysage défilait à perte de vue sous nos yeux brillants de l'ivresse de la conquête. Il n'y avait plus de montagnes pour entraver notre route. Nous serions bientôt à Lisbonne. En attendant cet heureux événement, il nous fallait marcher le plus vite possible sur Coïmbre. Peut-être pouvait-on encore y surprendre les Anglais en plein mouvement de

repli. Leur retraite se révélait hasardeuse. Nous pouvions les bousculer et gagner facilement du terrain. Il leur faudrait du temps avant de pouvoir se ressaisir et nous opposer une résistance organisée. Wellington venait de sauver son armée, mais il n'avait plus de défenses derrière lesquelles nous retenir. La position de Coïmbre, sur la rivière Mondego, ne pouvait être préparée à temps ; et puis, Coïmbre était une ville trop étendue et sans muraille. Elle était indéfendable. Nous allions livrer aux Anglais une bataille à armes égales. S'il refusait cet engagement, Wellington n'aurait plus qu'à se résoudre à rembarquer.

Notre progression ressemblait, en fin de compte, à une marche triomphale. Nul ne s'y trompait. Les hommes chantaient et pavoisaient tout haut sur des airs de victoire.

Montbrun, à la tête de trois régiments de dragons, dont le nôtre, éclairait la route de l'armée. La brigade du général Taupin, division Clausel, VIII<sup>e</sup> corps, nous servait de soutien. Partout devant nous, nous chassions les partis de cavalerie ennemie qui couvraient le repli du gros de leurs forces. Nous avançons sur leurs talons. Vraiment, on avait manqué de peu de les encercler totalement !

Le 1<sup>er</sup> octobre, nous étions en vue de Coïmbre. Le spectacle de cette vaste cité, dont les façades des habitations vibraient sous le feu et la chaleur du soleil, raviva notre ardeur. Montbrun poussa un vibrant « En avant ! » comme lui seul sait faire. Nous bondîmes à sa suite. Derrière nous, les généraux Clausel et Taupin invitaient les hommes des 15<sup>e</sup> léger, 46<sup>e</sup> et 75<sup>e</sup> de ligne à se hâter. Les fantassins, dans une ivresse indescriptible, se ruèrent en avant. Ils hurlaient. La part à prendre était trop belle pour qu'on refoulât son désir de la posséder.

Sous leur poussée, un prodigieux nuage de fumée s'éleva. S'il n'était pas encore renseigné sur notre proximité, l'ennemi en fut de la sorte informé de manière inquiétante. Nos colonnes fondaient sur lui.

À l'intérieur de la ville, les Anglais n'avaient pas bénéficié du temps nécessaire pour faire appliquer dans les meilleurs délais leur triste plan d'évacuation systématique. Ce fut à grands coups de lattes que les cavaliers anglais vidèrent Coïmbre de sa population. Ils poussaient, sans le moindre ménagement, hommes, femmes, enfants, vers les ponts jetés à la hâte sur la rivière Mondego. Les pauvres gens se précipitaient sur les ponts instables. Beaucoup d'entre eux tombaient à l'eau. L'exode se terminait souvent par une noyade. Sur les bords de la rivière, des rifles vidaient en grande hâte des charrettes pleines d'armoires, de coffres, de buffets remplis de vivres. Ils précipitaient tout ça dans les flots à coups de pieds, à coups de crosse. Nous approchions... Ce qu'ils ne pouvaient plus immerger, ils le brûlèrent, incendiant les charrettes, les chariots, les meubles et les meules de foin qu'ils transportaient. Dans la panique, les bêtes ne furent pas désattelées. Elles périrent horriblement dans les feux allumés. Certaines, profitant de la rupture d'un harnais léché par les flammes, s'échappèrent; mais, à moitié brûlées, elles finirent par s'écrouler.

Nous arrivions trop vite ! Les derniers *dragoons* que nous pourchassions prirent au galop la direction des ponts. Ils tracèrent leur chemin à travers la foule, au mépris de la vie de ceux qu'ils renversaient, qu'ils piétinaient. Les rifles, plus expéditifs encore, au niveau du pont par lequel ils devaient retraiter, voyant la foule leur barrer de sa masse le passage et nos dragons se rapprocher dangereusement, ouvrirent le feu

sur la populace. Ils couchèrent une bonne centaine de pauvres diables et passèrent à gué sur leurs corps. Ceci fait, de l'autre côté, les pontonniers coupèrent les ancrs qui retenaient les ponts flottants. Nous arrivions alors sur le lieu du carnage. Je fis cabrer ma monture et, face à la rivière, je déchargeai, aussitôt le cheval calmé, deux pistolets : une des salves toucha un des pontonniers qui piqua du nez dans l'eau. Mais l'on ne pouvait guère leur causer plus de torts, entravés que nous étions par le Mondego.

Montbrun fit rouler jusqu'au bord de l'eau une pièce de calibre quatre. Les artilleurs la pointèrent en direction de l'ennemi. Mais, lorsqu'elle fut mise en place, les Anglais avaient déjà reculé à bonne distance... Décidément, il était difficile de les écorner !

Nous étions maîtres de Coïmbre. Nous régnaient alors sur une ville abandonnée. Quel étrange sentiment inspire une cité déserte ? J'aurais tant aimé côtoyer un semblant de société civile. Eh bien, non : j'étais quitte à demeurer enrégimenté de corps et d'esprit. Après Viseu, et cela comptait pour la deuxième étape, nous ne rencontrions toujours que du vide. Encore que cette fois, il faut reconnaître que la ville regorgeait de richesses. Dans la précipitation du départ, les habitants n'avaient pas eu le temps d'emporter grand-chose. Les buffets, les cuisines et les caves abritaient encore de nombreux vivres. Cette constatation faite, et nos ventres gargouillant de faim, nous nous désintéressâmes des Anglais et recherchâmes aussitôt le contact de la nourriture ; ô combien nous avions souffert la disette ! Notre quête ne se résumait plus qu'à la subsistance. Pauvres soldats : notre tête ne parlait plus que le langage du ventre. Nous pillâmes !...

Les fantassins du 15<sup>e</sup> léger, et des 46<sup>e</sup> et 75<sup>e</sup> de ligne qui nous accompagnaient, fondirent sur les habitations, défonçant portes, armoires, vaisseliers, buffets, placards ; arrachant volets, rideaux, draps, tableaux, crucifix ; vidant bouteilles, pots, terrines, marmites, poêlons à s'en faire péter la panse. Cela faisait bien des semaines que l'on rêvait de faire une bosse. Moralité : après la débîne, c'était la rapine !

L'anarchie nous emporta jusqu'à l'orgie ! Ni le général Boyer, qui se faisait entendre dans toutes les langues, ni le général Clausel avec sa parole qui frappe l'esprit sans indigner le cœur, ne purent endiguer la ruée des soldats affamés. Constatant leur impuissance à contrôler l'inscription en l'homme d'un besoin aussi incoercible que celui de la faim, les généraux Boyer et Clausel se résolurent finalement à prendre place autour d'une table. Montbrun, après avoir tué deux à trois Anglais égarés, ne tarda pas à les imiter. Il s'ouvrit les portes d'une somptueuse villa, fouettant des pattes avant de son cheval les battants jusqu'à ce qu'ils cédassent. Le passage forcé, il entra à cheval et chercha les cuisines. De nombreux cavaliers pénétrèrent à sa suite dans la propriété. Aux cuisines, le général disputa à ses hommes des jambons et des saucisses qui pendaient. Toujours en selle, ils se chapardaient la nourriture les uns les autres. S'étant assuré une bonne provision et la compagnie d'une bouteille de porto, Montbrun poussa sa monture dans un large escalier qui montait à l'étage en tournant. Un nègre en statue, portant une lanterne dorée, trônait sur le départ des marches. Au passage, le général lui cracha à la figure le bouchon de la bouteille qu'il venait d'ouvrir avec les dents. Parvenu à l'étage, il avisa une chambre. Là, il se laissa choir de sa monture dans un lit. Le général fit bombance et, tout de suite après, une petite sieste...

Vers trois heures après midi, le général Boyer reçut l'ordre de faire marcher sans plus attendre la brigade Taupin sur Condeixa, une ville voisine. Le lendemain, les autres unités composant le VIII<sup>e</sup> corps prirent cette même direction. Le duc d'Abrantès marchait avec eux.

À Condeixa – ô merveille ! –, on découvrit des magasins entiers que l'ennemi avait abandonnés sans pouvoir les détruire. Une fois de plus, ce riche butin tomba entre les mains des soldats du VIII<sup>e</sup> corps. Le duc d'Abrantès s'improvisa noblement dispensateur ; il distribua avec une prodigalité qui rendait le pillage superflu. Ainsi tous les régiments de son corps burent-ils et mangèrent-ils à satiété.

Le lendemain, 3 octobre, l'armée reçut l'ordre de reprendre sa marche. Le duc d'Abrantès revint à Coïmbre s'enquérir des nouvelles dispositions à prendre pour exécuter le mouvement réclamé. Le prince l'attendait avec une crispation évidente. Lorsque le duc parut, le prince fondit sur lui. Devant toute l'armée, il le réprimanda durement, se retenant à peine de ne pas l'injurier ouvertement :

« Monsieur le duc ! Qu'apprends-je ? Votre générosité vous égare ! Je désapprouve la distribution que vous avez faites des vivres trouvées à Condeixa. Vous n'aviez pas le droit d'en disposer ! L'armée du Portugal ne forme qu'une famille : les trois corps qui la composent doivent participer également au bien comme au mal. Tenez-le vous pour dit ! »

Le duc était cramoyisé de honte et de rage mêlées. Le prince labourait le sol de sa canne. L'armée retenait son souffle. Le silence régnait, rendant encore plus éprouvante l'altercation. Enfin, le prince se sépara du général Junot, lui tournant le dos pour aller regagner sa monture. Le lieutenant Renique aida le prince à monter en selle. Junot voulut avoir le dernier mot,

mais il retint en toute extrémité une parole fatale. Il en cracha à mi-voix la substance en passant devant le général Boyer :

« Un vieillard ! Cet homme est un vieillard !... »

L'armée se remit en marche, droit au sud, en direction de Lisbonne. Mais avant de poursuivre sur la capitale du Portugal, il me faut vous raconter ici une curieuse histoire, dont je fus le témoin oculaire. Cette drôle d'affaire s'est déroulée lors de notre séjour à Coïmbre.

Le soir du deuxième jour de notre présence dans la ville, je vis s'éloigner discrètement le lieutenant d'Alencourt. François Lozac s'esquiva immédiatement à sa suite. Je leur emboîtai le pas. Et comme ils ne semblaient pas vouloir être vus, je les suivis en cachette.

Ils tournaient dans les rues. Ils tournaient à ce point, que j'en vins à me demander s'ils ne m'avaient pas repéré, cherchant à tout prix à me semer. Mais qu'avaient-ils à craindre de me voir attaché à leurs pas ? C'eût été trop bête, en une telle occasion pimentée d'inconnu, de perdre leur trace. Je me collai à leurs basques et ne les lâchai plus !

Ils venaient de tourner à gauche. Je débouchai à mon tour du même côté. Stupéfaction ! Ils avaient disparu...

« Vous aussi alors, vous en êtes ? » me demanda une voix qui me fit sursauter.

Je me retournai vivement, un pistolet au poing. De derrière un tas de ballots, un homme se redressa :

« Ne tirez pas, Capitaine ! C'est moi ! C'est moi : Mahuret !

— Mais que diable foutez-vous là, caché comme un malfrat ?

— Vous n'en êtes donc pas ?

— Comment ça : je n'en suis pas ? Je suis ce que je suis. Vous le savez bien ! Pourquoi cette question sans queue ni tête ?

— Je le savais ! Je le savais que vous étiez un honnête homme.

— Pour l'amour de Dieu, arrêtez d'aboyer en chinois !

— Ah non, Capitaine, pas de blasphème ! »

Je le regardai avec un air mitigé, tirillé que j'étais entre agacement et compassion. Enfin je raccrochai le fil de mes pensées. N'étais-je pas en train de suivre deux hommes vers une mystérieuse destination ?

« Avez-vous vu deux des nôtres ? demandai-je aussitôt à Paul Mahuret.

— Mais bien sûr ; et j'en ai même vu plus...

Ah, c'est vrai : j'oubliais que dans l'idée de ce prêtre nous étions Légion.

— Et où sont-ils passés ?

— Ils sont entrés dans cette petite chapelle, là-bas, en face. Je m'y étais moi-même rendu pour...

— Pour prier, n'est-ce pas ?

— Est-ce un crime ? se rebiffa-t-il

— Non. C'est seulement que je trouve la chose curieuse venant de la part d'un damné. Mais peut-être n'êtes-vous pas délivré de votre ministère ?

— Mais si, mais si, voyons. J'ai abjuré ; je suis perdu !

— Bon, bon, passons... Dites-moi plutôt ce que nos dragons viennent faire dans cette chapelle ?

— Des diableries ! Oui, des diableries, Capitaine !

— Et vous ne vous joignez pas à eux ?

— Ne plaisantez pas avec cela, Capitaine. Vous pouvez, quant à vous, encore sauver votre âme. J'ai prié pour que vous soyez touché par la Grâce de notre Seigneur...

— Oui, oui, très bien... J'entends la chose; mais je voudrais savoir ce qu'ils font.

— J'ai peur que vous en deveniez. N'y allez pas, je vous en prie! »

Je m'arrachai à son étreinte stupide et avançai d'un pas déterminé vers l'entrée de la chapelle. Paul Mahuret me courut après et me rattrapa :

« Non ! Non, ne passez pas par devant. Le couvreur veille à l'entrée. Vous ne passeriez pas le tuilage ! Venez avec moi, je vais vous conduire par un autre côté. Il y a une porte dérobée un peu plus loin. Venez... »

Il me conduisit discrètement à un autre accès. Un escalier descendait dans le sol le long d'un des murs de l'édifice.

« Je suis un réprouvé, me confia-t-il. Je ne peux plus passer par la grand' porte. Il me faut entrer dans la maison du Seigneur comme un voleur. Je ne peux plus que voler un peu de la paix qui règne dans sa maison. Tout à l'heure, en venant, j'ai forcé la serrure. Tenez : c'est encore ouvert. Entrons... »

Vraiment, ce Paul Mahuret n'avait plus toute sa tête. Mais l'envie de me moquer me passa aussitôt. Un mystère forçait le respect. J'en fus moi-même étonné. Nous pénétrâmes dans la pénombre. Il faisait frais.

« Par ici, par ici, Capitaine... »

Je le suivis. Après tout, c'était lui qui connaissait les églises. Et puis celle-là, si j'avais bien compris, il l'avait déjà visitée. Paul Mahuret me servait de guide. Nous pénétrâmes sous la nef. Nous longions des colonnes, nous dissimulant dans leur

ombre à chaque halte. Nous glissâmes dans un silence absolu vers une ouverture en encorbellement.

Soudain, un bruit ! Le Couvreur condamnait l'entrée principale, clôturant les portes. Nous nous cachâmes. L'homme remonta le long de la nef et, parvenu au niveau du chœur, sans même saluer le maître autel, il tourna ses pas vers nous ! Il se rapprochait... Je me tapis dans l'ombre, la main sur mes pistolets. Il passa tout près de moi. Le vent de sa course m'effleura.

Le couvreur avait disparu par le passage que Paul Mahuret voulait que nous emprunions. Nous y descendîmes à notre tour. À la suite du prêtre, je risquai mes pas. Au fil des marches qui rayonnaient autour d'une fine colonne, mes pensées s'agitaient. En moi, la curiosité et la peur se combattaient...

Paul Mahuret me fit signe de m'arrêter. On entendait des sons :

« Voici que s'approche le Frère Terrible. Ton parrainage est limpide. C'est une grande chance. Et maintenant, prête serment.

— Moi, François Lozac, de mon plein gré, et consentement, en la présence du Dieu Tout-Puissant et de cette vénérable loge de l'Éon Sagesse, par ceci et sur ceci, jure très solennellement et sincèrement que je scellerai et cacherai toujours et ne révélerai jamais aucun des secrets ou mystères de la franc-maçonnerie qui me seront communiqués maintenant ou ensuite, hormis à un frère véritable et légitime, ou dans une juste et légitime loge de frères et compagnons, ayant trouvé que lui ou eux étaient tels à la suite d'une épreuve ou à l'aide de signes, de paroles, et d'attouchements.

» Je jure, en outre, que je ne les écrirai pas ni imprimerai, ni taillerai, ni peindrai, ni inscrirai, ni teinterai, ni graverai ou

ferai en sorte que cela soit sur rien de fixe ou mobile en dessous la voûte des cieux par quoi ils pourraient devenir lisibles ou intelligibles, ou la moindre apparence d'une lettre, par quoi l'art secret pourrait être obtenu intelligiblement. Tout ceci, je le jure avec la ferme et vigoureuse résolution de l'exécuter, sans aucune hésitation ni restriction mentale ou échappatoire de mon esprit en quoi que ce soit, sous peine d'une pénalité non moindre que d'avoir ma gorge coupée en travers, ma langue arrachée par la racine, et d'être enterré dans les sables de la mer, à la laisse de basse mer, à la distance d'une câblée du rivage, là où la marée flue et reflue deux fois en vingt-quatre heures. Que Dieu me vienne en aide et me garde ferme dans cette mienne obligation d'apprenti enregistré. »

Les voix montaient d'en bas. Je reconnaissais parfaitement celle de François. Interloqué, je secouai Mahuret en le tirant par la manche :

« Qu'est-ce que c'est que ce salmigondis ?

— Chut !... Silence, capitaine, vous allez nous faire prendre. Écoutez plutôt la suite...

— Apprenti, qu'y a-t-il entre nous ? demanda alors le Frère Terrible.

— Un secret.

— Quel est ce secret ?

— La franc-maçonnerie.

— Et qu'est-ce que la franc-maçonnerie ?

— Un secret !

— Parfait, reprit le Frère Terrible, satisfait de la réponse. Qu'on lui bande les yeux. L'Apprenti va pénétrer dans notre loge parmi les Élus. Qu'il s'avance pour recevoir la Lumière...

On ne les entendait plus. Ils semblaient s'être éloignés. Je fis signe à Paul Mahuret d'avancer. Il refusa obstinément. Je passai alors devant lui, risquant un œil au débouché de l'escalier. Il y avait là une petite salle rectangulaire. Contre un de ses murs crépitait une torche, fichée dans une gaine de fer. Sur la gauche, une ouverture donnait dans un couloir. Le sol était en terre battue et, aux quatre angles de la pièce, sa surface accueillait quatre objets : un échiquier, un compas, un crâne, et un livre précieux. Je m'approchai de l'ouvrage pour l'ouvrir. C'était une Bible établie dans une riche reliure. J'allai refermer les saintes lettres, lorsque mon regard fut attiré par un verset :

« J'ai contre toi que tu as perdu ton amour d'antan. Allons ! rappelle-toi d'où tu es tombé, repens-toi, reprends ta conduite première. Sinon, je vais venir à toi pour changer ton candélabre de son rang, si tu ne te repens pas. Il y a cependant pour toi que tu détestes la conduite des nicolaïtes, que je déteste moi-même. »

Tandis que je lisais, le père Mahuret s'était rapproché. Il me fit sursauter. Je me retournai vers lui, le visage tendu. Il s'en aperçut et me demanda :

- Les saintes lettres vous auraient-elles parlé ?
- Oui, euh... non. Le passage s'adresse à vous, je pense.
- Montrez voir... »

Et Paul Mahuret se pencha sur le texte sacré. Ses yeux en scrutaient intensément les lettres, s'en imprégnant jusqu'à ce que leur écho résonnât de l'esprit à l'âme.

« Serait-il possible que le Christ m'accorde... Non, je suis damné. C'est à vous, Capitaine, que cette grâce s'adresse. »

Je ne répondis rien. J'étais troublé. Cela faisait bien longtemps que la foi de l'enfance m'avait fui. Dieu ne

m'accompagnait plus, à moins que ce fût moi qui m'éloignais de Lui ?

« Capitaine ? me rappela Paul, m'arrachant à mes pensées.

— Oui ?

— Désirez-vous voir les nicolaïtes ?

— Les nicolaïtes ?

— C'est par là. »

Il m'indiquait le passage qui ouvrait sur un couloir. Je m'y dirigeai en titubant, comme frappé par une force supérieure. Le passage tournait et, quelques mètres plus loin, un rideau noir en barrait l'issue. Je collai mon oreille contre la tenture :

« L'instruction que vous allez entendre n'est point notre ouvrage ; elle est fondamentale pour l'administration des frères et nous la tenons telle que nous l'avons reçue. Maintenant, mes Frères, prions pour ce jeune Apprenti :

« Daigne Pro-Père, Pro-Principe et Abîme, incompréhensible et invisible, éternel et inengendré, auprès de Qui coexiste Pensée, Grâce et Silence, étendre Ta protection sur nos travaux et accorder à ce candidat à la franc-maçonnerie la grâce. Qu'il consacre sa vie au service de la restauration de la Sagesse, afin de devenir un frère loyal et fidèle parmi nous. Fortifie-le d'une parcelle de Ta Lumière, afin qu'il puisse, grâce aux secrets de l'Art maçonnique, découvrir la beauté de notre quête et participer, suivant les degrés de l'Initiation, au salut de la Sagesse.

Gloire éternelle à la Perfection que nous visons ! »

J'entendais tout, mais ne voyais rien. La frustration grandissait au même rythme qu'une peur envoûtante. Me risquerais-je à passer de l'autre côté du rideau ? J'en écartai légèrement un pan : une vaste crypte se déployait sous mes

yeux, son parcours scandé par des alignements d'étranges colonnes.

Il se dégageait de ce lieu une impression extraordinaire de rudesse et d'archaïsme. Les voûtes étaient assez hautes, mais coupées d'arcs aux claveaux énormes et parfois à double rouleau, qui retombaient sur des chapiteaux massifs, incisés de lignes très simples. Curieusement, ces chapiteaux se trouvaient posés sur des fûts de hauteur inégale, presque au ras du sol. Les fûts des colonnes, dans le meilleur des cas, ne s'élevaient guère à plus d'un mètre hors de terre. Le reste semblait enfoui, invisible, mais fondamental. Entre deux alignements de fûts et de chapiteaux, vers le centre de la crypte, les Frères s'étaient regroupés autour de l'Apprenti. La plupart d'entre eux me tournaient le dos. C'était le moment ou jamais de m'introduire dans la crypte. Sur la pointe des pieds, j'avancai vers une colonne. À l'abri de son bas et imposant chapiteau, je me cachai. Une fois assuré de l'impunité de ma position, je jetai un œil à ce qui se passait derrière la colonne.

L'image me frappa et me frappe encore lorsque je l'évoque. Je vis alors un étonnant spectacle. La scène, comme figée, m'apparut dans toute sa soudaineté, stupéfiante, chatoyante, fascinante, grotesque. Il y avait là, autour d'un tapis et de trois candélabres, de nombreux officiers de dragon, dont certains comptaient parmi les rangs du 15<sup>e</sup>. Je reconnus là, jouant la scène avec une sincérité désarmante, Augustin-Joseph Monchy, Louis-Basil d'Ormonval, Ancelin Guillot, Xavier de Turmel, commandant le 2<sup>e</sup> escadron, et les capitaines René Fabian et Léopold de la Grange-Cassey, sans oublier de nommer notre illustre lieutenant; j'ai nommé le lieutenant Louis-Armand d'Alencourt qui, seul, se tenait assis sous un dais étoilé, et qui seul portait encore son casque au raide

plumet blanc. Au sol avait été déployé un étrange tapis : dans sa longueur figurait un cercueil surmonté d'une branche d'acacia et entouré de dizaines de larmes noires. À l'intérieur du cercueil, l'illustrateur avait placé une tête de mort, un compas, une équerre, un maillé, un fil à plomb, une dédicace écrite en caractères hébreux, tandis que sous une arche étincelante, apparaissait la représentation de l'entrée d'une loge, avec son dallage noir et blanc et sa tenture noire.

Le second surveillant, le chef d'escadron Xavier de Turmel, fit une étonnante révérence au lieutenant d'Alencourt, qui était son subordonné dans la hiérarchie militaire, mais, à l'évidence, son supérieur en maçonnerie. Je commençais à me demander à qui obéissait qui. D'où venaient les ordres, si les lieutenants commandaient maintenant aux capitaines ? Des loges ?

C'était donc d'Alencourt qui régnait sur tout ce petit monde déguisé. Pour l'occasion, ils revêtaient de ridicules tabliers brodés de nombreuses couleurs et d'or. Des écharpes, portées en sautoir ou en baudrier, ornaient leurs poitrails. D'étranges médailles rutilantes, ostentatoires, s'y greffaient pour souligner l'orgueil des rangs, des titres. D'Alencourt arborait la plus belle mise. On eût dit un prince de l'Orient, un œil égyptien frappant son front d'un éclat vermeil. Autour de ses reins, il avait noué un tablier, sur la surface duquel on pouvait distinguer une croix. Le crucifix, vidé du corps du Christ, était frappé en son centre d'un rose écarlate, tandis qu'au pied du calvaire, un pélican immense nourrissait, de son bec prodigieux, une tripotée de petits.

Quant à François, il attendait debout, les yeux bandés, qu'on l'initiât. Deux maçons s'approchèrent de lui et le couchèrent sur le tapis, entre les trois candélabres portant chacun

trois longs cierges de cire noire. François reposa bientôt de tout son long dans la représentation du cercueil d'Hiram. Le deuxième surveillant vint déposer un linge maculé de sang sur la figure de l'apprenti. Le silence se fit profond. Puis, le vénérable, Louis-Armand d'Alencourt, se redressa et s'approcha, depuis l'Orient où il trônait, vers le corps allongé. À ce signal, tous les autres maçons tirèrent leurs sabres. Le mouvement qui avait extrait les lames des fourreaux agita les flammes des cierges. Les maçons pointèrent leurs sabres contre le corps étendu et inerte de François, le menaçant.

J'allai bondir à son secours, lorsque les maçons ramenèrent leurs lames de par devant eux. Ouf ! soupirai-je, rassuré. Contre ma colonne, je me repris. François était sain et sauf. Sa mort se voulait théorique. Paul devait croire, pour sa part, que le jeune homme venait de recevoir la mort de l'âme. Ce rituel, derrière un grotesque carnavalesque de façade, avait cependant en soi quelque chose de terrifiant. La vertu de crainte secouait mon âme d'une sainte épouvante. J'éprouvais une étrange répulsion devant cette initiation. Et bien que je ne me reconnusse plus alors catholique, tout cela sentait, à mon goût, le blasphème, le détournement des saintes Écritures, la profanation des rites liturgiques.

Le vénérable ôta son casque et le confia au deuxième surveillant. Celui-ci s'inclina en recevant le couvre-chef. D'Alencourt avait bel et bien pour serviteur son supérieur, le chef d'escadron de Turmel ! Inouï !

Enfin, le vénérable releva l'initié ; et, lui défaisant son bandeau, il lui dit :

« Reçois la Lumière ! »

Puis il lui donna l'attouchement, le mot du maître et le premier cri. Ce son me fit une drôle d'impression. À son écho,

un frisson me parcourut le dos. Comme une bête sauvage et féroce, le vénérable venait de pousser un cri rauque, guttural, évoquant plus l'animalité que l'appel d'un homme à un autre.

François, exposé à la lumière de la loge, découvrit avec étonnement et retenue, tout le décorum qui entourait sa venue. Ses yeux dévisagèrent d'Alencourt à la figure estampillée d'un œil supplémentaire. Le regard du jeune initié se fixa ensuite sur le curieux motif du tablier de son vis-à-vis.

« Je comprends, François, votre étonnement. Mais sachez qu'un jour prochain, vous saurez “reconnaître la Raison comme la rose dans la croix de la souffrance et vous réjouir d'elle”. Vous n'êtes en vérité qu'aux balbutiements de votre parcours initiatique. Malgré votre soif de savoir, il vous faudra en respecter les étapes. Ceci dit, je ne manquerai pas, en ce jour mémorable, de vous apprendre l'origine de notre doctrine. Mes Frères et Compagnons, veuillez vous asseoir. Je vais narrer au nouvel Apprenti le secret des trente Éons. »

Les maçons prirent place sur des sièges disposés entre les colonnes. On en désigna un de libre à François. Les frères confortablement installés, le vénérable commença son discours. Il parlait avec emphase :

« Il existe, dans les hauteurs invisibles et innommables, un Éon parfait, antérieur à tout. Cet Éon, nous l'appelons Pro-Père, Pro-Principe et Abîme. Inaltérable et au-delà des cimes, il fut en profond repos et tranquillité durant des siècles. Auprès de Lui, Sa compagne : Pensée, Grâce et Silence. Or, un jour, l'Abîme a le désir d'émettre un Principe de toutes choses ; cette émission, Il en dépose la semence au sein de Sa compagne Silence. Au reçu de cette semence, Silence devint enceinte et enfanta Intellect. Intellect, semblable et égal à l'Abîme qui l'a émis, est seul capable aussi de comprendre le

Père. L'Intellect, nous l'appelons Monogène. Il est Père et Principe de toutes choses. Avec Lui fut émise Vérité. Telle est la primitive et fondamentale Tétrade pythagoricienne, la Racine de toutes choses. La Tétrade est Abîme, Silence, Intellect et Vérité. Or, Monogène ayant conscience de ce en vue de quoi il avait été émis, émit à Son tour Logos et Vie, origine de tous ceux qui viendraient après Lui, Principe et Formation de tout le Plérôme. De Logos et de Vie furent émis à leur tour, selon la syzygie, le couple Homme et loge. Et voilà la fondamentale Ogdoade, Racine et Substance de toutes choses : Abîme, Intellect, Logos, Homme et leurs compagnes. Pour émettre, les mâles ont conquis les femelles : d'abord le Pro-Père s'est uni, selon la syzygie, à sa Pensée ; puis le Monogène à la Vérité ; puis le Logos à la Vie ; enfin l'Homme à la loge.

» Or, tous ces Éons, émis en vue de la glorification du Père, voulant à leur tour glorifier le Père par une œuvre d'eux-mêmes, firent des émissions en syzygie. Logos et Vie, après avoir émis Homme et loge, émirent encore dix autres Éons, qui s'appellent : Bythios et Mixis, Agératos et Henôsis, Autophyès et Hédoné, Akynétos et Syncrasis, Monogènes et Makaria. Ce sont là les dix Éons émis par Logos et Vie. L'Homme, lui-même, avec loge, émit douze Éons : Paraclétos et Pistis, Patrikos et Elpis, Mètrikos et Agapè, Aienous et Synesis, Ekklèsiastikos et Makariotès, Thelètos et Sagesse.

» Tels sont les trente Éons. Tel est le Plérôme invisible et pneumatique, avec sa division tripartite en Ogdoade, Décade et Dodécade. C'est pour cela que le Maître a passé trente années sans rien faire en public, révélant ainsi le mystère des Éons. Car l'Église Catholique n'a pas daigné transmettre le véritable sens du message du Maître, trahissant son enseigne-

ment pour asservir les hommes au Siègne de Pierre. Faisant d'eux, par des dogmes terrifiants comme l'enfer, des créatures superstitieuses, peureuses et soumises. L'Église tient à l'écart ses fidèles du sens caché des Écritures. Seuls les Maçons en possèdent les clefs. C'est pourquoi nous sommes un guide libérateur pour les peuples. Nous les conduirons à la Lumière, à la pratique véritable des *Évangiles*. Marcion a arraché le Christianisme à la Synagogue, nous autres maçons, nous devons extirper à l'Église Catholique le Christianisme, pour le rendre dans sa liberté totale aux hommes. Les Écritures le proclament : les Éons brillent à travers les saintes lettres. La parabole des ouvriers envoyés à la vigne, par exemple, l'indique très clairement : certains ouvriers sont envoyés à la première heure, d'autres vers la troisième heure, d'autres vers la sixième heure, d'autres encore vers la neuvième heure, d'autres enfin vers la onzième heure. Or, additionnées ensemble, ces différentes heures donnent le total de trente :  $1 + 3 + 6 + 9 + 11 = 30$ . Et voici la révélation secrète des Éons. »

« Quelle catéchèse ! » m'exclamai-je en moi-même.

Le Vénérable, Louis-Armand d'Alencourt, poursuivit :

« La teneur des Écritures saintes, François, est tissée dans un langage secret, impénétrable par les non-initiés. L'Église, pour certains de ses membres, le sait, mais elle se garde bien d'en divulguer la substantifique moelle à ses ouailles. C'est aussi pourquoi elle nous combat. Mais nombreux sont les ecclésiastiques qui ont rejoint nos loges. Car la Lumière ne peut pas rester sous le boisseau. Les loges sont toutes désignées pour la transmettre. Ces premiers clercs qui nous ont rejoints sont les seuls êtres charitables que l'Église ait jamais comptés. Nous sommes fiers d'eux. Dans ce combat que nous livrons aujourd'hui contre le fanatisme espagnol et portugais,

c'est la vérité même des Écritures qui est en jeu. Nous devons essayer dans le monde la liberté, l'égalité et la fraternité. Le Maître nous y oblige.

» Mais revenons-en au mystère des Éons dans l'infinité de leur essence. Ainsi donc, le Pro-Père n'était connu que du seul Monogène ou Intellect issu de lui ; pour tous les autres Éons, il était invisible, insaisissable. Seul, l'Intellect se délectait du Père et se réjouissait de contempler sa grandeur sans mesure. Monogène méditait de faire part également aux autres Éons de la grandeur du Père, en leur révélant l'étendue de cette grandeur. Mais Silence l'en retint, par la volonté du Père, car elle voulait emmener tous les Eons à la pensée et au désir de la recherche de l'origine de leur émission. C'est ainsi que les Eons commencèrent à désirer, d'un désir plus ou moins paisible, voir le Principe émetteur de leur semence et explorer la Racine sans principes.

» Mais le dernier et le plus jeune des Eons de la Dodécade émise par l'Homme et la loge, brûla d'une ardeur trop vive. C'est pourquoi, François, nous nous félicitons de ton enthousiasme tout en te mettant en garde de ne point brûler les étapes. Tu risquerais d'y perdre la vie. Aussi, disais-je, le plus jeune des Eons, Sagesse, bondit violemment, subissant une passion en dehors de son conjoint Thelètos. Elle tenta d'atteindre Vérité, pour savoir. Cependant, pour avoir entrepris une tâche impossible et irréalisable, elle enfanta une substance informe. Nous devons, nous aussi, Maçons, progresser mûrement au rythme de nos travaux. La tâche est colossale et nous devons y sacrifier en premier lieu notre impatience de la Perfection. Or, disais-je, Sagesse enfanta une substance informe telle que pouvait en enfanter une femme. Voilà pourquoi nous excluons les femmes de nos loges, écartant l'origine de la matière de

nos travaux vers la perfection de l'esprit. À l'inverse des catholiques qui font de Marie la mère de Dieu, nous refusons, quant à nous, de vénérer l'enfement. C'est là encore un des mensonges de l'Église visant à enfermer l'homme dans sa gangue matérielle, qu'ils osent appeler pour plus de noblesse l'Incarnation. Mais le Christ ne s'est pas incarné, c'est une émission immatérielle du Monogène en vue de la restauration du Plérôme dans sa perfection pneumatologique. Ainsi l'erreur et le mensonge, et leur support la matière, ont-ils fait irruption dans le monde. Sagesse, trop tard malheureusement, s'attrista à cause du caractère inachevé de son enfement. Elle fut alors comme hors d'elle-même et remplie d'angoisse : ainsi naquit la peur. Elle tenta de cacher ce qui était né d'elle : ainsi apparut l'obscurité qui voile nos yeux. Après avoir plongé dans les passions, elle tenta de revenir dans le Plérôme. Mais elle défaillit : ainsi vinrent la maladie et la mort. Cependant, tous les autres Éons prièrent pour elle le Père. Nous sommes issus de l'enfement sordide de la Sagesse. Nous sommes frappés par l'ignorance, la tristesse, la crainte et la stupeur. Mais à la prière des Éons, le Père répondit. Il commanda au Monogène d'émettre le Christ. Le Christ vint et nous enseigna. Avec Sa Voie, inscrite secrètement dans les Évangiles de Son enseignement, nous pouvons revenir à cette perfection jadis perdue. Nous, Maçons, par les degrés de l'Initiation, pouvons recouvrir l'immortalité. Mais cette immortalité est au prix de nos efforts, de nos travaux. Il nous faut restaurer la Sagesse. Nous devons, dans un premier temps, abattre, tant en nous-mêmes qu'au-dehors, toute superstition. Cette guerre, aussi affreuse soit-elle, n'en possède pas moins un sens admirable, qui devrait nous faire oublier nos misères, en considération, à l'inverse, de l'im-

mense mérite que nous avons à en retirer, pour nous et pour les peuples.

» Gloire à l'Empereur Napoléon I<sup>er</sup>, génie de tous les temps, qui nous donne les moyens de mener à bien cette divine entreprise ! »

« Ils vont finir par me convaincre », pensai-je, qu'il existe un péché d'orgueil !

Je me demandais si François avait bien tout compris. Pour ma part, j'en avais la tête qui tournait. Paul Mahuret me faisait signe, de derrière la tenture, qu'il était grand temps de s'en aller. Les Frères évoquaient maintenant leur projet de construire un temple à Lisbonne, où brillerait la "lumière véritable". J'en avais déjà assez entendu comme ça, et puis je commençais à avoir sommeil. Discrètement, je quittai ma colonne pour disparaître derrière la tenture. Paul et moi, nous remontâmes les marches de l'escalier, retenant notre souffle, veillant à ne laisser échapper aucun son, aucun bruit. Nous empruntâmes encore la porte que le prêtre avait ouverte.

Dehors, il faisait nuit. L'air était rempli d'une saine fraîcheur. Je respirai à pleins poumons. Je mesurai alors à quel point l'atmosphère de la loge était étouffante. Nous regagnâmes à pied notre logis. Des soldats ivres sillonnaient les rues.

En chemin, nous discutâmes, Paul et moi :

« Ils sont fous ! lâchai-je.

— Ils sont au service de leur maître, et c'est folie, en effet.

— Mais vous croyez qu'ils sont sérieux ? Cela m'étonne beaucoup de la part de gens aussi respectables et intelligents que d'Alencourt.

— L'orgueil, Capitaine, l'orgueil...

— Et quant à François, quelle peine j'ai eue à le voir en si mauvaise compagnie. J'espère que son esprit critique lui fera rejeter la psalmodie grotesque de tant d'inepties.

— Il y a fort à craindre qu'il y adhère. Car, voyez-vous, une fois que l'on a rejeté le dogme, il est courant de s'abandonner aux fables. Nous avons besoin de spiritualité. L'Église reniée, on cherche une autre voie spirituelle. Et voilà qu'apparaissent les mensonges du maître Satan, qui sont aussi, ne le nions pas, une spiritualité. Mais celle-là conduit à la mort, à la mort éternelle.

— Dites-moi, il m'a semblé que vous étiez très averti de leurs pratiques. Comment cela se fait-il ? Vous enseigne-t-on, dans les séminaires, leurs doctrines ?

— Non, et c'est bien dommage. Les papes Clément XII et Benoît XIV ont condamné la maçonnerie dès son apparition. Malheureusement, en France, le Parlement a refusé d'enregistrer les bulles romaines. Nous sommes donc longtemps restés dans l'ignorance de l'interdiction qui nous était faite d'adhérer aux loges. J'ai, pour ma part, été membre, à Lyon, de la loge de la Concorde parfaite. J'y ai même perdu un peu de mon âme avant d'abjurer ma foi et de renoncer à mon sacerdoce sous la menace des sans-culottes. Dans notre loge se tenait aussi le frère Fouché. Nous espérions l'égalité des droits, nous rêvions tout haut et fomentions malgré nous la révolution. Si j'avais su à l'avance où nous conduisait cette stupéfiante alchimie, j'en aurais été horrifié. D'autres, de toute évidence, savaient à quoi s'en tenir. Fouché, par exemple, quelques années plus tard, faisait tirer à la mitraille sur les réfractaires. Entassés dans l'angle des cours de caserne, les contre-révolutionnaires étaient fauchés par centaines. Et dire que j'ai fomenté tout cela. La Concorde parfaite, pensez donc !

Comment ne me suis-je pas aperçu du danger vers lequel nous avançons à pas de géant ? J'ai participé aux débuts de la révolution ; après quoi, je l'ai subie.

— Et que savez-vous d'autre sur la franc-maçonnerie ? demandai-je, de plus en plus curieux.

— Vous les avez entendus : ils veulent détruire l'Église catholique.

— Et pourquoi l'Église catholique en particulier, et pas toutes les Églises ?

— Les Églises issues de la Réforme sont déjà gangrénées par leurs idées. Du reste, l'Église de France ne compte plus que des évêques francs-maçons. Voilà pourquoi notre pape, Pie VII, refuse d'entériner les nominations d'évêques que lui impose l'Empereur. La lutte est une lutte à mort. Tout l'appareil d'État de l'Empire est constitué de maçons : Lucien, Jérôme, Joseph, Louis, les quatre frères de Napoléon le sont ; les Beauharnais, aussi ; l'archichancelier Cambacérès, l'architrésorier Lebrun ; le ministre de la Police, Fouché ; le ministre italien des Affaires étrangères, Mareschachi ; l'ignoble Talleyrand ; Maret, le ministre secrétaire d'État ; Régnier, ministre de la Justice ; Champagny, ministre de l'Intérieur ; je ne nomme pas les Sénateurs, il y en a trop dans leurs rangs ; parmi les Maréchaux, il y a Kellerman, Masséna, Ney, Soult, Brune, Mortier, Murat, Bernadotte ; parmi les généraux, Junot, Reynier, Loison, Simon, et d'innombrables autres encore. Peut-être commencez-vous à cerner l'étendue du problème ? »

J'en restai ahuri. Mais j'avais encore beaucoup de mal à imaginer tous ces grands hommes en train de professer les mêmes tas de sottises que celles que venait de débiter d'Alencourt. L'Empire prenait tout à coup une drôle de tournure. Je cherchai en vain une échappatoire :

« Mais, repris-je, vous me dites que la franc-maçonnerie veut la perte de l'Église ; or, Napoléon a rétabli l'Église en France. Qu'est-ce à dire ?

— Il a placé ses pions dans les évêchés vacants. Il tient l'Église sous le joug de sa volonté toute puissante. Telle est la triste réalité du concordat. Le travail du légat du pape, le cardinal Caprara, est impossible. Comment rétablir l'Église sans s'assurer de la fidélité des hommes ? Et comment reconnaître les clercs qui sous la chasuble portent le tablier ? Il y a tellement de loups déguisés en agneaux dans la bergerie. Qu'on le veuille ou non, le salut de l'Église se joue en ce moment même en Espagne et au Portugal. C'est le combat final auquel on se livre. Et nous sommes dans le camp des ennemis de l'Église. Mais pour vous, Capitaine, il n'est pas trop tard : vous pouvez encore sauver votre âme. »

Je ne savais plus trop quoi penser. Tout cela me paraissait tout simplement inimaginable. Et pourtant, j'avais vu de mes propres yeux et entendu de mes miennes oreilles les rites des maçons. Il y avait bel et bien une hostilité réelle et constituée conspirant contre l'Église. Mais, du reste, qu'avais-je à faire de l'Église ?

#### SOMMAIRE

## CHAPITRE XII

### Les lignes de Torres Védras

Le 3 octobre 1810, Les II<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> corps quittaient Coïmbre. Le VIII<sup>e</sup> corps quittait Condeixa. Nous ne pensions plus qu'à atteindre Lisbonne et à expulser les Anglais de la péninsule. Bientôt, notre marche harassante dans les terres du Portugal prendrait fin. Nous allions goûter un repos mérité dans la capitale lusitanienne.

Les Anglais avaient laissé derrière eux les berges du Mondego. Nous traversâmes la rivière sans rencontrer de difficultés. Les gens du Génie jetèrent des ponts provisoires pour remplacer ceux que l'ennemi avait détruits. Partout devant nous, les Anglo-Portugais se retiraient.

Nous progressions le sourire aux lèvres. On chantait déjà victoire et l'on se racontait par avance tout ce que l'on ferait une fois arrivé à Lisbonne. D'Alencourt, qui avait vécu dix années dans cette ville, nous en fit une description idyllique. À l'écouter, il n'y avait rien de plus charmant que le coucher du soleil sur les eaux du Tage.

« Cette plaine liquide, lorsque les humeurs de l'Atlantique n'en troublent pas la surface, resplendit de reflets d'or profond. La ville apparaît alors baignée dans cette splendeur vermeille ; bâtie en amphithéâtre sur les collines qui bordent le fleuve, elle en tire ses couleurs. Dans la rade, les vaisseaux forment de leurs mâts une forêt ; au matin, les navires se parent d'une chevelure blanche tissée de voiles. L'éclairage qui peint,

au matin comme au couchant, les murs des maisons est unique ; nulle part ailleurs, je n'ai vu un tel spectacle, un tel enchantement. Le fond du tableau s'offre sous la forme des beaux rochers à pic de Cintra, qui surplombent la ville. Sur la droite, on voit au loin les hauteurs de la Sierra de Arrabida. Au fur et à mesure que l'on se rapproche, la cité, comme un joyau drapé du ruissellement des flots qui en multiplient l'éclat, se redresse du milieu des eaux. On distingue alors l'arsenal, la place du commerce, la halle aux blés. Sur la gauche, on aperçoit les collines de Belem et d' Ajuda, où dansent les animaux de la ménagerie du parc royal. La ville est magnifique, avec son fleuve, ses jardins, ses palais, son soleil, ses parfums. Ah, oui, vraiment, comme disent les Portugais : "*Que nao tem visto Lisboa nao tem visto cousa boa*".

— Fort bien, intervins-je, mais le spectacle que vous nous décrivez, nous ne le verrons pas. »

Stupeur parmi les dragons. Ils me regardèrent comme si j'étais un défaitiste. Je les rassurai aussitôt sur le sens de mon propos :

« Je voulais vous signaler par là que nous ne ferons pas notre entrée dans Lisbonne de ce côté-ci. Si mes souvenirs de la géographie du Portugal sont exacts, la description que nous a faite le lieutenant n'est valable qu'en venant de l' Alentejo, c'est-à-dire depuis la rive gauche du fleuve.

— Le Capitaine voit juste, confirma d' Alencourt. Nous arriverons à Lisbonne par le nord, en passant par les hauteurs de Cintra. J'évoquais l'aspect le plus poétique de la ville sans pour autant ignorer que le spectacle est moins grandiose du côté par où nous pénétrons. »

Sur ce, le lieutenant Mahuret s'éloigna de notre groupe pour s'enfoncer dans la campagne. Comme très souvent, le

Père Lapisse, si anxieux, ressentait un vif besoin de se soulager. Avant qu'il n'eût échappé à nos regards, je lui criai :

— Lieutenant, avant de pisser, vérifiez si un Portugais ne se trouve pas dans le taillis que vous allez arroser ! Cela nous troublerait beaucoup de retrouver vos attributs pendouillant aux branches d'un arbre... »

Les dragons se mirent à rire. Mon irrévérence eut du succès. Depuis notre départ de Coïmbre, je m'étais montré très dur avec Mahuret. Au fond de moi, je lui en voulais pour toutes les révélations qu'il m'avait faites. J'étais mal. Et ce mal, je m'en déchargeais sur le pauvre prêtre.

Notre petite promenade reprit vite des allures de course-poursuite. Montbrun nous tomba à nouveau dessus ; et n'ayant pas même eu le temps de dire ouf, nous dûmes le suivre. Sur son ordre, nous courions toujours en avant, harcelant les Anglo-Portugais qui se retiraient à toute allure devant notre avance.

Le 5, nous étions à Leiria. Sous les murs de la ville, nous chargeâmes des cavaliers ennemis, qui nous cédèrent la place sans avoir fait preuve de beaucoup de combativité. Il est vrai qu'il nous était facile d'avoir raison sur un adversaire déjà résolu à nous laisser le terrain avant même que l'engagement n'eût lieu. Leurs partis de cavalerie n'avaient pour mission que de nous retarder. Jamais nous ne vîmes cavalerie plus désireuse de nous voir nous former en bataille et nous désister aussitôt la chose effective. Montbrun s'y laissa prendre deux fois. La troisième, il chargea dans le tas sans se soucier de savoir combien ils étaient, ni s'ils ne nous tendaient un piège ni si nous ne nous exposions pas à une redoutable contre-attaque. Ce fut ainsi, emportés en avant par son irrésistible

élan, que nous traversâmes au galop les portes de Leiria. Nous fîmes bien. Nous remontions une fois encore des rues sans rien rencontrer. Les quelques Anglais qui s'étaient montrés sur les remparts, n'étaient là que pour nous tromper, que pour nous faire croire que la ville était bel et bien gardée. Il n'en était rien, et les quelques sentinelles de façade s'enfuirent, sans demander leur reste, dès que nous approchâmes. Leiria tombait entre nos mains. La troupe ennemie y avait tout saccagé : portes défoncées, meubles brisés, blé jeté dans les ruisseaux, vin répandu dans les caves ; et bien sûr, comble du désastre, il n'y avait plus un seul habitant ! Fou de rage et cherchant une vraie bataille rangée, Montbrun nous entraîna, sans répit, encore en avant.

Il pleuvait. Nous avions faim et nous étions trempés. Emmitouflés dans nos capotes, nous reniflions, et progressions toujours. Montbrun, inépuisable, traquait l'ennemi. À peine croyait-il l'avoir débusqué, qu'il se dérobait. L'adversaire devenait fantomatique. Sous la pluie, nous n'entrepercevions que des silhouettes grises qui s'enfuyaient. Nous ne parvenions rien à retenir : ni prisonniers, ni vivres, ni fourrage. Nous courions éperdument en avant.

Enfin, parvenu à Carvalhos, au croisement des routes de Lisbonne et de Santarem, Montbrun reçut l'ordre de s'arrêter et de garder ce carrefour stratégique. Nous allions pouvoir souffler un peu. Derrière, l'armée cheminait lentement sous la pluie...

Nous étions cantonnés à Carvalhos, lorsque nous parvint la triste nouvelle : les milices portugaises de Porto nous avaient repris Coïmbre, massacrant dans les hôpitaux les blessés de la bataille de Bussaco ! Un petit groupe d'hommes parvint à se retrancher dans l'évêché. Ils y résistèrent jusqu'à

la dernière cartouche brûlée. Puis, tout espoir perdu, ils se rendirent. Partout ailleurs, nos soldats estropiés se battirent couchés sur leurs lits d'hôpitaux. Le personnel médical, voyant à quelle horrible fin les blessés étaient condamnés, apporta leurs armes à ceux qui n'avaient pas encore subi l'attaque. Des manchots, des borgnes, des culs-de-jatte attendirent, allongés, la venue des assassins, prêts à défendre chèrement leur vie. L'odieux colonel Trent, qui commandait les milices portugaises, proposa aux survivants de se rendre, soit qu'il parvint enfin à contenir la férocité de ses hommes, soit qu'il craignît de perdre trop de temps et de soldats dans l'empoignade. Les malheureux rescapés de Bussaco et de la première vague de massacre qui venait d'ensanglanter les hôpitaux acceptèrent, la mort dans l'âme, de se rendre. Ils espéraient toutefois être arrachés par le commandant anglais à la vindicte des Portugais fanatiques. Certes, ils eurent la vie sauve, mais à quel prix ! Les survivants furent conduits de force à Porto.

Le long de la route qui mène de Coïmbre à Porto, les prisonniers blessés laissèrent derrière eux des sillons de sang. Nul ne se souciait plus de leurs blessures. À pied ou à dos de mules pour les plus mal en point, le voyage fut un effroyable calvaire. Rarement la souffrance de soldats fut aussi grande. Le malheureux Destouche comptait parmi les victimes de cet atroce cortège de blessés, de mourants, d'invalides à peine remis des amputations qu'ils avaient subies. Trent, l'abominable Trent les conduisit jusqu'à Porto, où il les livra à une population ivre de haine. Quoiqu'ils ne furent pas massacrés, les malheureux, dont les lambeaux de chair pleuraient des larmes de sang, durent défiler parmi une foule en liesse. Pour célébrer la victoire, le peuple avait dressé des arcs de

triomphe. Tel un César, Trent paradait, traînant derrière lui les trophées récoltés dans les hôpitaux de Coïmbre. Jamais on ne déploya tant de pompes pour célébrer la barbarie. Au passage des mutilés, les Portugais se ruaient, hommes, femmes et enfants, pour accabler ces diables de Français. On leur crachait dessus, on fauchait les béquilles des boiteux, la foule riant de leur chute, on arrachait les pansements sur les plaies encore vives, on balançait des sauts d'ordures à leur passage, sur leurs corps déjà constellés de misères. Enfin, lorsque tout ce cirque abominable s'acheva, les soldats français, objets de l'abjection et du sadisme de la foule, furent embarqués sur des navires anglais. Ils allaient être entassés sur les sinistres pontons. Beaucoup regrettaient de ne pas être morts les armes à la main.

La prise de Coïmbre nous avait coûté plus d'hommes que la sanglante bataille de Bussaco. Pire, elle tua chez le soldat la confiance qu'il avait jusqu'alors en ses chefs, et plus particulièrement en notre commandant en chef, le prince d'Essling. Ah, oui, vraiment, on nous faisait un devoir de monter à l'assaut au mépris de notre vie, mais une fois ce sacrifice accompli, les malheureuses victimes qui hantent les champs de bataille ne méritaient guère plus qu'on se préoccupât d'elles. Le prince était coupable d'avoir abandonné les blessés de Bussaco à Coïmbre. Aucune garnison n'avait été laissée pour protéger leur convalescence, sous prétexte que tous les hommes valides étaient nécessaires pour combattre dans la bataille finale autour de Lisbonne. Il ne faisait pas bon se retrouver malade, blessé, ou isolé : vous n'étiez pas secourus. Toute l'armée imputa au prince la responsabilité du massacre survenu à Coïmbre. Le moral des soldats s'en trouva ébranlé. On l'eût été à moins !...

Le 12 octobre, Montbrun eut la grande joie de trouver, autour de Sobral, un important parti ennemi décidé à nous disputer le terrain. Nous chargeâmes tête baissée dans plusieurs régiments de la division portugaise commandée par le général Pack. Nous abordâmes leurs lignes à plein galop, défonçâmes leur front, bouleversant leur ordre de bataille. Ils refluèrent, rompus. Certains de leurs bataillons se débinèrent tout simplement. Nous les avions chargés la rage au ventre, ivres de vengeance. Le long des gouttières de nos sabres monstrueux coulait du sang portugais. De la pointe des lames, de grosses gouttes perlaient, tombant au sol dans les mares d'eau en faisant flic-flac ! Une pluie fine arrosait le champ de bataille. Nous nous tenions immobiles sur nos montures, attendant de Montbrun le prochain ordre de charge. On releva de la terre boueuse le corps du chef d'escadron de Turmel. Le deuxième surveillant de la loge de l'Éon sagesse venait de défiler en parade. Un trou écarlate blasonnait sa poitrine. Un de ces lâches de Portugais avait tout de même allumé, avant de s'enfuir, le plus rutilant d'entre nous. Les clinquantes épaulettes de l'officier lui avaient valu d'essuyer la foudre.

La brigade Taupin se battait dans Sobral, où les Anglais venaient de jeter des renforts. Après les Portugais de Pack, se fut au tour des Anglais de Crawford d'être chassés. Sobral tombait entre nos mains en fin de journée. Nous n'étions plus qu'à cinquante kilomètres de Lisbonne.

Derrière Sobral, le terrain se vallonnait quelque peu. Montbrun nous lança en direction de ces hauteurs. Elles étaient couronnées de rochers et de... de redoutes ! De nombreux canons nous crachèrent dessus l'acier qui gavait leurs gueules. Les pièces d'artillerie étaient remarquablement mas-

quées. Nous ne vîmes qu'au dernier moment l'éclat de leurs bouches. Le feu alourdi de métal des pièces tirant sur nous, frappa de plein fouet les rangs de la 2<sup>e</sup> compagnie du 2<sup>e</sup> escadron. Le pauvre lieutenant Poupilier eut le ventre crevé et, à ses côtés, dix dragons furent débarrassés d'un bras, d'une tête ou d'une monture. Nous nous repliâmes à brides abattues. L'obstacle semblait sérieux. Nous allâmes par la droite, cherchant à le contourner. Même tableau. Des pièces de gros calibres nous arrosèrent dès que nous pointâmes le bout du nez. Sur la gauche, alors ? Même constat et même échec. En nous remémorant ce qui nous avait accueillis si sévèrement, nous en venions à la conclusion surprenante suivante : nous faisons face à un complexe de fortifications. Les hauteurs de Sobral étaient bourrées de canons et de retranchements élaborés. Montbrun enrageait :

— Et merde ! Allez, en selle ! Ne restons pas là à nous offrir en cible.

Nous descendîmes vers l'est le long de cet incroyable réseau de redoutes. Les kilomètres s'accumulaient et l'obstacle se prolongeait !...

À mesure que notre course s'allongeait, notre désappointement grandissait. L'ennemi avait érigé là, barrant l'accès à Lisbonne, une barrière défensive insoupçonnée. Toute une ligne de fortifications se dressait là, à première vue infranchissable. De nombreux travaux rendaient les approches des points défendus peu praticables. Non, ce n'était pas possible : nous devons avoir la berlue ! Rien de tel ne nous avait été signalé. Notre confusion n'avait d'égale que notre surprise.

Enfin, peu à peu, nous nous remîmes à penser, à réfléchir à ce qui nous arrivait. Nous tenions l'explication du repli des Anglais. Ils ne voulaient plus se battre que derrière leur fan-

tastique ligne de défense. Ils eussent été fous, en effet, de refuser l'abri d'une si formidable position en nous disputant une bataille en rase campagne. Mais ils étaient loin d'être fous : aussi se tenaient-ils désormais bien retranchés derrière leur ligne de bastions, de remblais, de tranchées, de ravins, de palissades, de redoutes, le tout garni d'une nombreuse artillerie.

Le 15 octobre, le général Sainte-Croix nous rejoignit devant la ligne fortifiée ennemie. Il portait avec lui un message du quartier général du prince. Nous devions pousser jusqu'au Tage une reconnaissance. Nous espérions trouver une faille dans leur défense, un endroit qu'ils auraient oublié de fortifier. Nous descendîmes donc, en compagnie des généraux Montbrun et Sainte-Croix, vers la vallée du Tage. À Villafranca, nous trouvâmes une ville déserte. La vallée, elle aussi, était vide d'ennemis et de toute sa population. Il régnait là, sous le soleil brûlant, une impression de désolation singulière. C'était à peine si les eaux du Tage parvenaient à effacer la sécheresse, la poussière, l'aridité de la terre. Les flots qui venaient lécher les berges ne les mouillaient qu'un instant. Toute trace d'humidité se trouvait aussitôt effacée sous l'effet de la chaleur. Les pierres étaient brûlantes, l'air également. Le paysage était vaste et désert. Tout ce qu'il avait contenu de vivant n'apparaissait plus. La surface de cette terre semblait n'avoir jamais été foulée. Il n'y avait nulle part trace de vie. Nous avançons dans un vide brûlant. Les eaux du Tage aveuglaient nos yeux tant le soleil enflammait son onde d'or.

De ce côté-là également, les Anglais semblaient s'être retranchés. Nous avançâmes vers Alhandra, où il paraissait positif qu'ils eussent établi un prolongement des défenses

édifiées devant Sobral. Sainte-Croix chevauchait en tête. Il voulait en avoir le cœur net. Était-il possible que l'ennemi fût capable de construire une ligne de défense aussi prodigieuse sur une aussi longue distance ? Les rapports qui affluaient à l'état-major laissaient entrevoir que la ligne de fortifications s'étendait à l'ouest jusqu'à la mer. Sous peu, nous allions savoir si elle se prolongeait également jusqu'au bord du Tage. Sainte-Croix éperonna son cheval. Je le vis porter sa main à son chapeau que le vent de sa course risquait d'emporter. Il y eut une sourde détonation ! Le cheval du général poursuivit sa course, mais la moitié de son cavalier gisait à terre. Le boulet, avant de couper en deux par le travers Sainte-Croix, avait, ironie du sort, rebondi préalablement contre un rocher, changeant subitement le cours de son vol en le rendant mortel. Un des glorieux officiers du prince venait, sous nos yeux ahuris, de mourir horriblement. Nous étions fixés. Par là aussi, l'Anglais possédait moult batteries et positions de tir.

Nous ramassâmes la portion restante du général, car son cheval avait emporté les jambes, et nous nous repliâmes. Montbrun était consterné. Pour une fois qu'il n'allait pas en tête, l'homme de tête avait été tué !

Les lignes anglo-portugaises couvraient donc les approches de Lisbonne, du Tage à la mer. Ces défenses furent bientôt connues de tous nos soldats sous le nom de lignes de Torres-Védras.

Finalement, nous installâmes nos bivouacs en bordure du Tage, pas très loin de Villafranca. Peu à peu, l'armée se mettait en place en face des Lignes de Torres-Védras. Notre front eut bientôt pris une longueur équivalente à celle du déploiement

ennemi. Nous restions, pour l'heure, en vis-à-vis, chacun des deux adversaires s'observant.

Le 17 octobre, une nouvelle mission nous fut confiée. Nous nous attendions à tout sauf à cela : nous devions aller afficher des proclamations dans tous les villages de notre secteur jusqu'à Santarem. Les presses qui suivaient l'armée en avaient imprimé un grand nombre. Les affiches en mains, nous courûmes la campagne en en placardant deux à trois par village. Le contenu de la proclamation, rédigé en portugais, nous fut traduit par d'Alencourt :

« Adresse du maréchal Massena et du marquis d'Alorna aux sujets de Pedro IV :

» Portugais !

» Les armées de l'empereur Napoléon sont aux portes de votre capitale. En traversant votre territoire, sentant tous les maux qui pèsent sur vous, nous n'avons pu concevoir que la majeure partie d'une nation ait été entraînée par quelques régiments à abandonner ses foyers, après avoir détruit non seulement les moyens de subsistance, mais le mobilier même qui servait à ses familles.

» Portugais, interrogez les habitants de Coïmbre, ils vous diront avec quelle précipitation leur fuite a été ordonnée et effectuée ; ils vous diront que plus de cinquante familles de cette cité ont péri dans les flots parce que les Anglais avaient précipitamment coupé les câbles des ancres. Quels outrages vous reste-t-il à recevoir des Anglais pour secouer leur joug ? Ils ont abandonné vos places fortes ; ils vont vous abandonner vous-mêmes ; ils ont donné à vos régiments des chefs de leur nation ; ils vont embarquer vos troupes pour les faire servir dans leurs colonies, et ils vous mettent aux premiers rangs quand il s'agit de combattre, parce qu'ils comptent pour rien

vos pertes. Ils vous emmènent enfin à Lisbonne pour vous faire éprouver plus sûrement toute l'horreur des besoins que leur système de destruction vous prépare.

» Portugais, pourquoi tardez-vous encore à séparer vos intérêts de la cause de semblables alliés ? Respectez et faites respecter les édifices et les établissements de votre capitale, qu'élèverent la puissance et le génie de vos aïeux. Rentrez dans vos foyers. Que ce nouvel appel soit accueilli de vous. Ne voyez dans les Français que des amis et des défenseurs. Votre présence dans vos habitations aurait empêché quelques désordres que ma vigilance n'a pu prévenir. Revenez cultiver vos champs et faire vos récoltes ; réparez enfin les maux que les ennemis du continent ont faits à votre industrie, à votre commerce et à vos propriétés privées. À l'avenir, veillons-y. »

À l'évidence, cette proclamation pouvait résonner favorablement dans le cœur de tant de malheureux Portugais victimes des misères de la guerre. Le problème principal venait cependant du fait que l'on ne put afficher ce texte bien senti que dans des villages déserts ! En effet, l'Anglais, dans son mouvement de repli, avait emmené toute la population de la région. Toutes ces personnes, arrachées à leurs foyers, se trouvaient maintenant parquées de l'autre côté des lignes de Torres-Védras. Ainsi ne pouvaient-ils pas épouser notre cause, nous aider, ou, plus simplement encore, vivre à nos côtés en partageant leurs moyens de subsistance avec nous. Indéniablement, cela aurait grevé une portion importante de leurs ressources, mais au moins auraient-ils pu continuer à s'occuper de leurs champs et, plutôt que de les voir gâtées, auraient-ils pu prendre soin de leurs récoltes. Mais nous n'eûmes pas à administrer cette répartition, cette gestion des richesses, cette difficulté de respecter en temps de guerre la

propriété et le bien des civils. Les Anglais les avaient enlevés pour les prendre en charge à nos dépens. Ce que nous apprenions chaque jour, par la bouche de civils qui étaient parvenus à s'enfuir, était proprement affolant : on estimait à plus de 400 000 le nombre des personnes cantonnées dans l'étroitesse de l'isthme de Lisbonne que barraient les lignes de Torres-Védras. Le diamètre de cette lande de terre, dans sa portion la plus large, ne dépassait guère huit à neuf lieues, soit environ une quarantaine de kilomètres. Les Anglais tenaient là, sur place, des hordes de paysans arrachés à leurs foyers, à leurs champs, et comme Lisbonne était devenue exsangue à force de recevoir les flots de réfugiés, la plupart d'entre eux vivaient dehors, avec le ciel pour unique toiture. Ils se retrouvaient parqués dans des espaces délimités, enclos, d'où il leur était défendu de sortir de crainte qu'ils condamnent de leurs masses l'accès aux routes. Pour l'exécution des manœuvres de son armée, Wellington avait exigé que la population fût contrôlée dans ses déplacements. On la maintenait donc, à la pointe des baïonnettes, de part et d'autre des routes. Ni les plaintes des enfants abandonnés et qui mouraient de faim, ni les cris des malades, qui tous se trouvaient exposés ainsi aux intempéries, n'ébranlèrent la conviction du général en chef anglais selon laquelle la victoire était à ce prix. Dans Lisbonne, toute forme d'attroupement se voyait interdite et dispersée par la force. Les habitants étaient surveillés, disciplinés par l'ordre anglais.

Mais les informations de nature militaire qui nous parvenaient étaient autrement plus inquiétantes. Le front que nous opposait l'ennemi n'était pas simple, mais triple. Les lignes de Torres-Védras méritaient bien un pluriel. Il y en avait trois : la première, à laquelle nous faisons actuellement face, s'éten-

dait d'Alhandra, sur le Tage, à Torrès-Védras, sur la côte Atlantique. La seconde allait d'Alaerca à Mafra sur le bord de mer. La troisième, enfin, protégeait, à l'extrême pointe de l'isthme, le port de Saint-Julien, où les Anglais avaient leurs navires.

Chaque régiment de notre armée envoyait des hommes reconnaître le dispositif ennemi. Au bout de quelques semaines, nous fûmes très exactement fixés sur le nombre de canons que comportait la première des trois lignes de Torres-Védras. Elle ne comptait pas moins de 158 pièces d'artillerie, dont le soleil avait révélé à notre attention le bronze éclatant. On estimait alors l'armée Anglo-portugaise à plus du double de la nôtre !

Dans les eaux du Tage, les dragons lavaient leur linge, certains se baignaient, d'autres, encore, y conduisaient les chevaux pour qu'ils bussent. Assis sur des rochers au bord de l'onde, nous discussions, Mahuret, d'Alencourt, Lozac et moi-même, de l'opportunité d'une attaque contre les Lignes de Torres-Védras :

« Si j'étais à la place de notre commandant en chef, expliquait d'Alencourt, je n'hésiterais pas. Je donnerais l'ordre d'assaillir les positions ennemies.

— Vous ne craignez pas un échec ? demandai-je. Le sanglant assaut contre le col de Bussaco mérite pourtant qu'on en tire une leçon. Et la leçon tient en peu de mots : en assaut frontal, une telle position est infranchissable !

— Mais par où voulez-vous, mon Capitaine, questionna François, que nous les tournions ?

— En effet, reprit d'Alencourt. Pour cela, il nous faudrait organiser un débarquement le long des côtes, derrière leurs

premières lignes de défense. Et chacun sait que nous n'avons point les bateaux pour entreprendre une telle opération. Du reste, en imaginant même que nous trouvions assez d'embarcations, la flotte anglaise aurait tôt fait de les envoyer par le fond. Non, vraiment, il n'y a qu'une seule solution, et c'est la plus évidente : il faut attaquer de front.

— Alors, autant abandonner dès maintenant toute velléité de prendre Lisbonne. Nous n'y parviendrons jamais.

— Capitaine, votre défaitisme me dégoûte. Je suis d'un avis tout contraire. Nous tenons là une réelle occasion de semer une indescriptible panique dans le camp adverse. Voyez-vous : tout d'abord, son front est trop étendu pour résister en tout point à un assaut général le long de sa ligne. Ses réserves ne pourront intervenir partout à la fois. Et il suffit d'un seul endroit, et d'un seul, où réussisse l'attaque, pour que la percée nous ouvre la voie de la victoire. Supposez que la chose advienne : l'ennemi se replie sur sa deuxième ligne ; nous retournons contre lui les canons qu'il vient d'abandonner dans la première ; électrisés par un premier succès, nos hommes redoublent d'ardeur et forcent le verrou de la seconde ligne ; c'est la panique : le peuple s'agite en une cohue que l'ennemi ne peut plus contrôler. Il ne reste plus aux Anglais qu'à se retirer sur Saint-Julien. Se sentant trahis par la fuite de leur allié, les Portugais qui résistent encore se rendent écœurés. Nous entrons victorieux dans Lisbonne !

— Hourrah ! Vive l'Empereur ! s'écria François, enthousiasmé.

— Et puis, ajouta d'Alencourt, il est impossible que nous ayons fait tout ce chemin, surmonté héroïquement tant de difficultés, pour capituler devant le dernier obstacle. Ne serait-ce que d'un point de vue psychologique, nous sommes tenus

d'attaquer. Le prince n'est pas le genre d'homme à renoncer le moment crucial venu. Nous allons donc attaquer et vaincre.

— Je demeure, quant à moi, sur le douloureux constat, fait à Bussaco, que de telles positions sont imprenables de front. N'avons-nous pas dû tourner l'obstacle pour enlever le verrou du col de Bussaco ?

— Exact, et une fois encore, nous culbuterons l'ennemi sur son point faible, comme nous l'avons débusqué au défilé de Sardao. Et puis quoi, nous n'avons pas vaincu sans combat ! C'est à croire, Capitaine, que vous pensez qu'il n'y a de victoire qu'à vaincre facilement.

— Cela au moins évite trop de morts.

— Cette fois, nous devons passer sur une telle économie. Concevez, par ailleurs, qu'il s'agit du combat final.

— Oui, répéta Mahuret, il s'agit bien là du combat final !

— En tout cas, pour ma part, expliqua François, je suis prêt. Il me tarde de découvrir Lisbonne et de faire la causette dans leur langue aux jeunes filles du pays.

— Et Honorine ? sursautai-je. L'avez-vous oubliée ?

— Mais, mon Capitaine, il me faut apprendre l'amour avant de le lui offrir ! »

J'en restai sans voix. Mahuret me regarda en plissant les paupières et en exhalant un soupir consterné. Il avait bien changé, notre jeune héros, depuis le début de cette campagne. Je considérais aussitôt d'un mauvais œil l'influence que d'Alencourt exerçait désormais sur François. La paternité de l'apprentissage du jeune homme me revenait. Je n'allais pas en céder les droits à un maçon, tout de même ! Il me fallait reprendre François en main. Je m'y résolus aussitôt :

« François, je souhaiterais vous parler.

— Excusez-moi, mon Capitaine, mais il me faut prendre ma leçon de portugais auprès du lieutenant.

— Mais, François...

— Et puis, mon Capitaine, je voulais vous dire que cela me gêne que vous m'appeliez par mon prénom devant les hommes de la troupe. Selon le règlement, je suis le sous-lieutenant Lozac. Merci d'avance, mon Capitaine, de m'appeler ainsi dorénavant. »

« Petit merdeux, va ! ne pus-je m'empêcher de me dire tout bas, je t'apprendrais volontiers l'égard qu'on se doit à grands coups de pompes dans le cul, tiens ! »

Mahuret souriait de son air malicieux. Il avait deviné mon dépit. Il s'approcha de moi et me glissa à l'oreille :

« Son âme échappe à Dieu : pas étonnant qu'elle vous échappe aussi !

— Je ne suis pas un saint non plus, Mahuret.

— Il y a cependant pour vous que vous détestez les nicolaïtes.

— Vous aussi, n'est-ce pas ?

— Nous sommes deux, alors ! »

Au pied de l'obstacle, un mois passa sans que rien ne se passât, justement. Après nous être préparés à l'attaque, nous devions nous préparer à attendre l'ordre d'attaquer. Je repris, au cours de cet intermède, mes travaux d'écriture. Je trouvais là, dans le souci de faire mémoire des différents événements de cette expédition du Portugal, le moyen d'échapper à l'ennui. De plus, l'écriture m'aidait à faire abstraction, autant que cela se pût, des petites misères quotidiennes qui nous accablaient. Notre séjour aux pieds des lignes de Torres-Védras était loin d'être confortable. Nous souffrions de presque tout

et manquions de presque tout. Dysenterie, typhus, disette : tel était notre lot. Il est vrai que nos chefs étaient chargés de nous mener au combat, mais non de nous nourrir ! Quoi qu'il en fût, notre situation devenait intenable et, soit nous forcions le destin en attaquant, soit nous retractions pour échapper à la famine et à la maladie qui ravageaient nos rangs. Encore fallait-il que Masséna se décidât !

Enfin, le 15 novembre 1810, l'ordre arriva...

#### SOMMAIRE

## CHAPITRE XIII

### Gilles de Santarem

Et bien, c'était fort simple : nous allions refaire, mais en sens inverse, tout le chemin que nous avons eu tant de peines à accomplir à l'aller ! Masséna renonçait à attaquer les lignes de Torres-Védras.

Le 16 novembre, avec le VIII<sup>e</sup> corps, remontant le long de la rive droite du Tage, nous gagnâmes Santarem. Wellington ne prit pas, dans l'immédiat, la peine de lancer ses troupes à notre poursuite. Peut-être pensait-il à une ruse de notre part ? De la sorte, nous arrivâmes sans encombre à Santarem.

Il fallait, pour rejoindre Santarem, traverser une petite plaine marécageuse, où coulaient les eaux gorgées de limons de la rivière Riomajor. Les chevaux ne pouvaient pénétrer dans cette tourbe. Fort louablement, le génie architectural du peuple portugais avait édifié un pont. Porté sur de hautes arches, il courait, sur plus de deux cents mètres, au-dessus de la plaine inondée. Une fois le pont franchi, il fallait encore suivre, entre deux hautes montagnes couvertes de bois et de sapins, une route encaissée sur plusieurs kilomètres. Enfin parvenait-on à atteindre Santarem. De là, on pouvait embrasser du regard toute l'étendue du pays alentour. À l'est, la ville s'élevait à pic, sur le bord même du Tage, et l'on voyait, au large du ruban des eaux du fleuve, l'étendue des terres fertiles de l'Alentejo. À la vue de ce spectacle, riche de promesses savoureuses et de délectations, nous nous imaginâmes déjà

en train d'en parcourir l'espace pour regagner l'Espagne. Partout ailleurs, Santarem dominait des plaines marécageuses et n'était accessible que par des chemins sinueux, pratiqués sur des côtes longues et raides. Une telle ceinture, même non fortifiée, offrait un rempart infranchissable si on en défendait la ronde.

La ville portait un nom d'origine arabe et était devenue célèbre par son école de théologie. On y disputait encore en 1810, sous la férule inquisitrice des dominicains, des questions de *peccato originali*, *de inani gloria*, *de invidia*, *de accidia*, *de ira*, *de auaritia*, *de gula*, *de luxuria* et *de demonibus*. Mais ces chers savants des choses de Dieu avaient abandonné leurs chaires et leurs monastères – la ville en comptait treize –, pour prendre le maquis et nous faire la guerre au nom du Christ !

Des six mille habitants qui vivaient au début de l'année 1810 à Santarem, il ne restait plus grand monde. Quelques familles, après s'être cachées, étaient revenues en ville. De tous les clercs qui y avaient pullulé, il n'en restait qu'un sur place. Il s'appelait Paolo Cefona et était curé de la paroisse Saint-Gilles de Santarem. Lorsque nous remontâmes pour la première fois le long des rues de la ville, nous le vîmes sur le seuil de son église, entouré de ses ouailles apeurées qui s'étaient naturellement placées sous sa protection. Le prêtre revêtait une chasuble d'or. Nous ne les inquiétâmes pas. Nous étions trop heureux de voir enfin des civils, des Portugais qui, semblait-il, ne nous faisaient pas la guerre.

Ce que nous n'avions pas vu au premier coup d'œil, c'était la foule qui encombrait l'intérieur de l'église. Elle y priait avec ferveur. Des litanies en langue latine montaient de l'édifice en une mélodie étrange, accompagnée jusqu'aux voûtes par

des volutes d'encens. Mahuret descendit de cheval. Il me demanda, en esquissant un vague sourire, s'il pouvait rejoindre cette assemblée. Je l'y autorisai d'un hochement de la tête. Un hymne aux évocations profondes venait d'être entonné. Absorbé hors de lui-même par l'élévation et la ferveur du chant, Mahuret oublia de passer par un accès dérobé et il pénétra dans l'édifice par les grandes portes, largement ouvertes. L'invitation offerte avait été irrésistible. Il ôta son casque et s'agenouilla parmi la foule des chrétiens...

Nous mêmes, à notre tour, pied à terre. Une fontaine projetait ses eaux dans un bassin au milieu de la place où se trouvait la paroisse Saint-Gilles. Par pelotons, tandis que les officiers faisaient le point sur la situation défensive de la ville, les dragons conduisaient leurs chevaux à la fontaine. Hommes et bêtes s'y désaltéraient.

Soudain, sur le parvis de l'église, apparut la croix du Christ, portée à bout de bras par un enfant de chœur, vêtu de blanc. Deux thuriféraires l'encadraient, projetant loin devant eux leurs encensoirs aux vapeurs volubiles. Derrière eux, dans la fumée soulevée et toute empreinte de mutabilité, on distinguait le prêtre et la masse des fidèles.

La procession avança sur la place. Le père Cefona tenait, ouvert dans la paume de ses mains, un bréviaire. Il lisait tout haut la dédicace du saint du jour. La foule reprit en chantant la prière lue. Sur un palanquin, porté à l'épaule par douze hommes robustes, trônait, en oscillant un peu, une statue. Elle représentait un homme, habillé d'un scapulaire blanc et d'un manteau noir, dont le visage, de la couleur des cierges, se parait de rayons d'or concentriques. Le mystérieux personnage déchirait du bout des doigts de ses mains élégantes un parchemin. Le morceau de papier sculpté tombait jusqu'à ses

pieds, où un démon cornu, rouge sang et à la peau écailleuse, tentait en vain d'en préserver le contenu.

Mahuret, pieusement, progressait à la suite du cortège. Les dragons l'observaient faire avec stupéfaction. D'Alencourt ne put se retenir de se moquer de lui :

« Mon pauvre Mahuret, vous voilà retombé dans l'obscurantisme le plus vil !

— Silence, lieutenant ! commandai-je aussitôt.

— Mais...

— Il n'y a pas de, mais ! L'Empereur a rétabli la religion catholique : voudriez-vous l'en blâmer ?

— Certes, non...

— C'est donc bien là le droit de Mahuret de pratiquer sa religion puisque l'Empereur le lui garantit. Le débat est clos ! »

Louis-Armand d'Alencourt ravala difficilement sa salive. Il sentait peser sur lui les regards pleins de reproches de ses frères maçons. Étant leur chef, il aurait dû éviter de se laisser circonvenir de la sorte. Le prestige de son autorité initiatique était en jeu...

Intérieurement, je jubilais, quoique je ne susse pas pourquoi j'avais instinctivement pris la défense de Paul Mahuret. Ma fibre religieuse vibrait-elle à nouveau ? Non. Alors ? Alors je crois que je n'aimais pas les conspirateurs, tous ceux qui gouvernaient en cachette, en secret, qui décidaient dans l'ombre de l'avenir de la France. Au moins, du temps des rois, les despotes avaient un visage !

La procession s'éloignait, on entendait plus vaguement les chants qui rythmaient son parcours...

Les dragons inspectèrent des maisons qui donnaient sur la place et on commença à s'y installer. Nous allions enfin avoir un toit en dur, un logis convenable.

Une heure passa à se confectionner de petits nids douilletts. De la fenêtre au premier étage de mon logement, j'entendis à nouveau résonner les chants sacrés. La procession revenait vers la place Saint-Gilles. La foule se déploya, en un large demi-cercle, devant le seuil de l'église. Le père Cefona, sous l'œil impatient de ses paroissiens, alluma un feu sur le parvis. Les enfants de chœur en entretenirent immédiatement la flamme, rajoutant du bois. Des liasses de papiers en mains, les fidèles commencèrent à se rapprocher du feu. À tour de rôle, ils y jetaient leurs bouts de parchemins. D'une fenêtre voisine, d'Alencourt, qui venait d'observer cela, bondit de rage :

« Mais ils font un autodafé ! Capitaine, vous ne pouvez laisser faire cela ! Ils détruisent des écrits, des livres... »

Et d'Alencourt sortit de la chambre, bien décidé à mettre un terme définitif à cette odieuse pratique. Craignant l'incident diplomatique grave, je lui emboîtai le pas.

Emporté par la colère, le lieutenant traversa la place à pas de géant. Je fus obligé de le suivre en courant ! Il fraya soudain la foule et, devant le feu, s'opposa de son corps à ce qu'on s'en approchât à nouveau pour y brûler des livres.

« Qu'y a-t-il ? lui demanda Mahuret, indigné.

— Honte à vous, barbares ! Un autodafé en ce siècle, quelle incurie !

— Mais non, Lieutenant, vous faites erreur sur la matière. Nous ne condamnons aucun livre au bûcher, mais la liste de nos péchés. Nous les avons rédigés en chemin sur ces parchemins. Nous allions les brûler...

— Je crois, lieutenant d’Alencourt, intervins-je alors qu’il serait funeste de persister dans votre entêtement. Comme vous pouvez le constater, ce rite ne comporte aucune atteinte au savoir livresque. Veillons à nous retirer, maintenant. »

Et j’emmenai le lieutenant encore récalcitrant, en le tirant par la manche. De derrière la muraille que formait l’attroupe-ment des fidèles, les flammes montaient haut dans le ciel, emportant dans leur course des particules de papier calciné.

« La superstition est une crasse encore trop prégnante ! » enrageait d’Alencourt tout en se retirant.

Nous regagnâmes notre logis. Le vénérable ne put s’empêcher de rester le nez collé contre la fenêtre à regarder ces misérables qu’il méprisait se défaire ainsi de leurs péchés.

Mais peut-être faut-il, ici, fournir l’explication du geste de ces chrétiens de Santarem. Nous étions arrivés en ville le jour de la fête du bienheureux Gilles de Santarem. Le rite purificateur en cause se trouvait directement lié à l’histoire de cette sainte figure régionale. En effet, Gilles de Santarem, qui vécut au Portugal au XIII<sup>e</sup> siècle, fit un pacte avec le diable, à qui il vendit son âme en échange des plaisirs et des honneurs terrestres. Or, Gilles ne fut guère avisé en cette matière, car ce qu’il demandait au diable au prix de son âme, il pouvait tout aussi bien l’obtenir par l’élévation de son rang, par ses talents et par sa volonté : il était le fils de Don Rodrigue de Vagliaditos, gouverneur de Coïmbre sous le règne de Sanchez I<sup>er</sup>. Pourvu de réelles aptitudes pour les sciences et de revenus non négligeables, Gilles avait d’ores et déjà la fortune pour compagne de ses jours futurs. Malgré, ou à cause de cela, il signa de son sang la cédula rédigée en accord avec le diable. Après quoi, le jeune homme se laissa aller à une vie de débauche... Or, un jour que Gilles invoquait la Vierge Marie dans l’agitation de

son âme angoissée et malheureuse, il lui vint le désir de revenir à Dieu. Pour ce faire, il alla chercher un prêtre pour se confesser. Il lui raconta tout et il pleura abondamment. Le prêtre lui donna l'absolution et Gilles reçut le pardon du Christ. Le pacte était brisé. Par la suite, Gilles entra chez les dominicains de Santarem, devint prêtre, et fut un confesseur avisé et bienveillant. Le pape Benoît XIV a béatifié l'homme en 1748.

Tout ceci me fut rapporté par Paul Mahuret qui, quoique ne comprenant pas le portugais, entendait fort bien le latin dans lequel avait été évoquée la vie du Bienheureux.

Ni une ni deux, au sortir immédiat de la procession, le Père Mahuret alla se confesser au Père Cefona. Si Gilles de Santarem avait pu se débarrasser d'un pacte avec le diable, comment lui, Paul Mahuret, n'aurait-il pas la possibilité d'en faire autant ? Le pape Benoît XIV n'avait-il pas lui-même, de sa haute autorité, en béatifiant Gilles, ratifié le procédé de la confession pour effacer les liens diaboliques ? N'était-ce pas là la preuve magistrale qu'attendait Mahuret pour être assuré du salut de son âme ?

Il se confessa au père Cefona en latin. Le curé était fort instruit et la confession atteignit un haut niveau dans la langue de Plutarque. Mahuret avoua tout, tous les péchés qui avaient jalonné sa route depuis Lagnieu dans l'Ain jusqu'à Santarem au Portugal. La rédaction de ses fautes sur le bout de parchemin à jeter au feu avait servi préalablement d'examen de conscience. En grande souvenance de tous ses péchés, Mahuret fit une confession-fleuve. Enfin, il reçut la paix. Il en avait besoin !

Lorsqu'il nous rejoignit dans notre nouveau logement, il était tout joyeux, d'une joie profonde, sans effusions superficielles, mais intime et rayonnante. J'étais heureux pour lui. Il

avisa aussitôt ses affaires, que j'avais montées là pendant son absence. Il en retira sa Bible, l'ouvrit et lut :

« *Felix culpa quem meruit talem Redemptorem !* »

D'Alencourt haussa les épaules, méprisant. J'étais content pour ma part que Mahuret eût choisi un verset hors de l'Apocalypse de Jean. Il semblait bel et bien guéri. « Mais à quel point ? », me demandai-je soudain.

« Je vais m'occuper de mon cheval », me dit Paul.

L'intention paraissait claire : il voulait que je le retrouvasse en bas. J'attendis un petit moment après son départ, puis j'allai le rejoindre. Une bâtisse accueillait les chevaux de notre compagnie, j'y retrouvai Paul en train de bouchonner le sien.

« Ah ! Capitaine, vous voilà !

— Comment allez-vous, Paul ?

— Bien, très bien, mon Capitaine.

— Vous vouliez me parler, il m'a semblé ?

— Oui, tout à fait. Je souhaiterais vous demander une faveur...

— Je vous écoute.

— Et bien, voilà : je vous avouerai franchement que je ne peux plus continuer à être soldat. Mon âme est complètement pacifiée et je me sens maintenant incapable de me battre encore contre qui que ce soit. Je suis un prêtre, un homme de Dieu. Plus que tout autre encore, il m'est interdit de tuer. Je suis prêtre, pas soldat. Finalement, j'ai toujours été prêtre.

— Je m'en étais aperçu, figurez-vous !

— Mieux que quiconque, j'en suis convaincu, vous pouvez me comprendre. “Je suis prêtre à jamais selon l'ordre de Melchisédek”. Il faut m'en excuser, Capitaine, mais je ne peux plus combattre à vos côtés. Rassurez-vous, je ne rejoins pas pour autant le camp adverse. Je n'épouse pas non plus sa

cause, j'en reviens tout simplement à mon sacerdoce. Vous êtes, capitaine, mon supérieur direct, aussi je vous demande de me relever de ma charge d'officier, de dragon, de soldat. Le voulez-vous ?

— Mais le puis-je, seulement ?

— Je crois que vous en avez le pouvoir. Un seul mot de vous et je suis libre d'accomplir à nouveau mon ministère.

— Mais comment ferez-vous, tout seul ?

— Je m'en remets à la sainte providence pour me guider.

— Si vous restez en Portugal, promettez-moi, au moins, d'essayer d'adoucir la foi des gens de ce pays.

— Je vous le promets, Capitaine. Et vous, me libérez-vous de mon serment de soldat ?

— Il me semble l'avoir déjà fait, non ?

— Merci, merci du fond du cœur. Et que le christ Jésus, notre doux seigneur, vous accorde sa divine bénédiction. »

Machinalement, je mis un genou en terre pour accueillir la bénédiction. Je me relevai ensuite, confus, mais curieusement un peu plus serein. Je pensais, en ce qui concernait Mahuret, avoir pris la bonne décision. Restait à savoir comment nous allions procéder, d'une manière plus pratique, pour qu'il quittât définitivement les rangs du 15<sup>e</sup> dragon. Car, normalement, seules la mort ou la démobilisation autorisaient cette sortie. Vraiment, les choses ne tournaient plus très rond dans ma tête. N'étais-je pas en train d'organiser la désertion de l'un de mes hommes ? Bah, de toute façon, cette expédition au Portugal était un fiasco. Jusqu'à présent, il ne se trouvait, parmi nous, que Paul pour en avoir retiré quoi que ce fût de bon. Alors, qu'il en profitât !

Le lendemain, 17 novembre, le II<sup>e</sup> corps releva à Santarem le VIII<sup>e</sup> corps. Nous devions nous-mêmes passer encore trois nuits sur place. Mais, le 20, il nous fallut partir, quitter nos bons logements. Le 15<sup>e</sup> dragon se mit en route pour Golgao.

Nous descendîmes la face nord des collines qui ceinturaient Santarem. Le chemin était tortueux et raide. Des sapins se dressaient entre les rochers qui surplombaient l'escarpement. Nous progressions lentement. J'avais manœuvré de telle sorte que nous fussions en queue de file. Paul Mahuret chevauchait à mes côtés, inquiet de savoir si sa future tentative d'évasion allait réussir. Je lui fis discrètement signe que le moment était venu de se dérober. En cet endroit, l'aplomb rocheux paraissait plus doux. Paul s'y élança. Les branches basses des sapins l'engloutirent. Il disparut à notre vue.

« Capitaine, Capitaine ! s'écria le brigadier Lamoureux. Le lieutenant Mahuret prend le large !

— Mais non, brigadier ! Pas de panique, il va revenir, expliquai-je. Il est allé soulager sa vessie.

— Il avait l'air drôlement pressé !

— C'est qu'il devait en avoir besoin. Allez, en avant, il nous rejoindra. Yaha ! »

Et j'accélérai délibérément l'allure pour mettre le plus de distance possible entre lui et nous. Ma compagnie fermait la marche. Des hauteurs où nous étions encore perchés, nous pouvions maintenant voir les pelotons de tête du régiment s'avancer dans la plaine marécageuse. Inquiet pour Mahuret, le brigadier Lamoureux m'interpella une nouvelle fois :

« Capitaine !

— Oui ?

— Le lieutenant n'est toujours pas revenu.

— Ce devait être la grosse commission, alors !

— Non, mon Capitaine. Même pour couler un bronze, ça fait une éternité !

— Il est peut-être constipé ?

— Il faudrait quand même l’attendre.

— Je ne vais pas demander au Colonel de faire marquer le pas au régiment parce que le lieutenant Mahuret est allé chier. Continuons !

— Vous êtes plus soucieux de vos hommes, d’habitude, me fit remarquer le brigadier.

— Bon, très bien ! Prenez deux dragons avec vous et allez voir ce qu’il fabrique.

— À vos ordres, mon Capitaine ! »

Et Lamoureux, suivi de deux hommes, commença à remonter la pente qui menait à Santarem. Quant à nous, nous poursuivîmes notre progression. Je pensai que Mahuret devait être maintenant hors d’atteinte. L’évocation de sa vie vint habiter mon esprit alors que nous descendions vers la plaine. Vraiment, le vicaire de Lagnieu avait vécu la révolution dans la douleur. Autour de lui s’étaient effondrés tous les fondamentaux qui avaient fait de la France une nation catholique. Comment n’y aurait-il pas vu l’œuvre du diable ? Mahuret fut soumis à Lagnieu, en ventôse An II, c’est-à-dire en novembre 1793, au fameux “serment” du représentant du peuple, Antoine Louis Albitte. L’odieux personnage, en mission dans l’Ain, fit remplir et signer au pauvre vicaire le papier suivant :

« Je soussigné Paul Mahuret, prêtre depuis six ans sous le titre de vicaire de Saint-Claude de Lagnieu, convaincu des erreurs par moi trop longtemps professées, déclare en présence de la municipalité de Lagnieu y renoncer à jamais, déclare également renoncer, abdiquer et répudier comme faussetés, illusion et imposture tout prétendu caractère et fonc-

tion de prêtrise, dont j'atteste déposer sur le bureau de ladite assemblée tous brevets, titres et lettres : je jure en conséquence en face des magistrats du peuple, duquel je reconnais la toute-puissance et la sagesse, de ne jamais me prévaloir des abus du métier sacerdotal, auquel je renonce, de maintenir la liberté, l'égalité de toutes mes forces, de vivre et de mourir pour l'affermissement de la République, une, indivisible et démocratique, sous peine d'être déclaré infâme, parjure et ennemi du peuple et traité comme tel. »

Pour célébrer l'événement, le peuple déchaîné dépouilla l'église de ses ornements. On brisa les statues sous l'œil réjoui de l'agent national Albitte et sous le regard éploré de vieilles bigotes toutes voûtées. On fit un grand autodafé des reliques, des livres liturgiques, des saints de bois, des morceaux de chancel et d'ambon. On dansa, avec de grands éclats de rire, la carmagnole autour du bûcher de la superstition. On porta en triomphe une jeune fille figurant la déesse Raison, drapée d'une chasuble mirifique et buvant du vin pur dans un calice d'or incrusté de gemmes. Derrière elle suivait l'idiot du village, vêtu pour l'occasion de la calotte et du rabat du curé. Puis la déesse se retourna vers lui, lui montra les droits de l'homme et le fustigea d'y adhérer. L'idiot prit peur et la foule le bombardait de fruits pourris. Il s'enfuit en hurlant comme un beau diable ! On éclata de rire. Mais la haine du peuple pour l'Église ne s'était pas encore vengée de l'objet le plus honni. Le hochet le plus terrible, le plus redouté et le plus méprisable fut soudain exhibé à la colère du peuple plein de ressentiment. Le confessionnal, oui, le confessionnal, apparut soudain dans toute son horreur. On le jeta en plein milieu de la place, où un officier municipal le sépara en deux d'un coup de hache ! Miracle !... Ainsi mutilée, une des deux parties devenait une

guérite. Un des soldats accompagnant Albitte s'y élança pour prendre la faction. Là, il présenta les armes et chanta : « Gloire à la République, mort à tous les fanatiques !... ». Le joyeux numéro terminé, on acheva la destruction du confessionnal en le livrant, en un vibrant autodafé, aux flammes du bûcher. Enfin, bouquet final, Albitte fit abattre à coups de canon le clocher de l'église, pour ramener l'orgueilleux monument au niveau de l'habitat du peuple ! Ainsi fit-on, dans l'Ain, table rase de la religion.

Le brigadier Lamoureux revint au galop. Le visage décomposé, il me signala avoir retrouvé le cheval, mais non le cavalier ! Se pouvait-il que des guérillas l'eussent pris ? Je laissai le brigadier à ses inquiétudes et m'élançai vers notre colonel pour lui indiquer la perte d'un officier.

#### SOMMAIRE

## CHAPITRE XIV

### **Retrouvailles**

À Salamanque, on était depuis plusieurs mois sans nouvelles de l'armée du Portugal. Le gouverneur de la ville et de la région, le général Thiébault, apparaissait soucieux et embarrassé. Il venait de recevoir une lettre de l'Empereur lui réclamant de lui retourner des nouvelles au sujet de l'expédition de Masséna. Par ailleurs, il se voyait dans l'obligation de faire parvenir au prince de nouveaux ordres de Paris. Mais, en ce début du mois de décembre 1810, les communications entre l'Espagne et le Portugal étaient coupées. Le pays s'était refermé comme un piège sur l'armée d'invasion. Raisonnablement, on n'expédiait plus de coureurs, de crainte qu'ils ne fussent pris et massacrés par les guérillas. L'armée du Portugal, coupée du monde, laissait planer sur sa situation les plus grandes incertitudes. Les plus pessimistes l'imaginaient vaincue et dispersée dans les montagnes de la Lusitanie, d'où elle ne reviendrait qu'en lambeaux épars.

Le gouverneur allait écrire à Paris ses aveux d'impuissance à reprendre contact avec le Portugal, lorsque lui parvint une missive. Un nouveau corps d'armée, le IX<sup>e</sup>, sous les ordres du comte Drouet d'Erlon, et fraîchement levé en France, était en route pour Salamanque. L'Empereur l'offrait en renfort au prince d'Essling. L'Empereur avait anticipé sur le besoin qu'on éprouvait de rouvrir les communications entre l'Espagne et le Portugal. Le général Thiébault accueillit avec

soulagement la venue du général comte Drouet d'Erlon. Enfin allait-on pouvoir nettoyer la frontière de toutes les guérillas qui en menaçaient les routes et joindre Masséna. Car, il faut bien l'avouer, on en était arrivé au point où, pour se risquer le long d'une route, il fallait engager sur celle-ci au moins une division ! La garde de Salamanque, de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida monopolisait à elle seule l'essentiel des effectifs dont disposait le gouverneur de cette circonscription militaire. Aussi l'arrivée du IX<sup>e</sup> corps était-elle la bienvenue. Le temps de prendre les dispositions nécessaires et le corps du général Drouet d'Erlon serait prêt pour le départ. On pensait pouvoir partir pour le Portugal aux environs du 15 décembre.

À l'intérieur de la ville de Salamanque, un vent glacial parcourait les rues, s'engouffrait par les ruelles et soufflait sur les places. Un homme marchait à contre-courant, un chapeau enfoncé sur le nez. Il maintenait de ses mains gelées les bords du col de sa redingote contre son visage. Il avançait d'un pas pressé, noire silhouette dans la grisaille hivernale. À la chaleur brûlante de l'été succédaient les rigueurs de l'hiver. Comme le serine le vieux dicton castillan : « Neuf mois d'hivers, trois mois d'enfer ! ». Les contrastes climatiques sont forts en Espagne, où l'hiver semble s'éterniser jusqu'à ce que le soleil devienne subitement implacable. Tel est le sens du dicton cité.

L'homme remontait dans la bourrasque l'antique rue des Libraires. Les façades, dans le plus pur style plateresque salmantin, ne retinrent pas son attention. Il avait trop froid pour redresser la tête et semblait absorbé ailleurs, tourné vers un autre attrait. Il n'était plus très loin du but de sa course.

L'homme tourna dans la Calle Compania et, en face du Clerecia, un majestueux collège de jésuites, il avisa un bel édi-

fice isabélin. Il s'en rapprocha à vive allure. La façade de la maison portait un semis de coquilles Saint-Jacques et s'ornait de grandes fenêtres aux arcs richement décorés. Au rez-de-chaussée, les baies étaient closes par de somptueuses grilles de fer forgé. L'homme vint faire face à la grille et il en secoua rageusement la lourde armature. Le bruit du métal des battants se heurtant tout en étant retenus par une bonne serrure réveilla la vigilance du gardien des lieux. Un soldat, un caporal d'infanterie, sortit de son poste, furieux :

« C'est pas fini tout ce tapage ! Qu'est-ce que c'est ?

— Je voudrais voir la baronne Simon, demanda l'inconnu. On m'a dit qu'elle résidait ici.

— Oui, et alors ? Je ne laisse pas entrer n'importe qui. »

L'inconnu écarta les pans de son manteau, laissant voir, sur le revers de son uniforme, une Légion d'honneur.

« Je suis un ami de la baronne. Je suis certain qu'elle se réjouira de ma visite.

— Excusez-moi, mais je ne pouvais pas savoir. Je vous ouvre. »

Le caporal écarta la grille et laissa entrer le légionnaire. Celui-ci fit quelques pas sous les arcades et, arrivé au seuil d'un superbe patio, il se retourna vers le caporal :

« Dans quel appartement loge-t-elle ?

— Mademoiselle habite au premier étage avec sa gouvernante. Mais elles sont sorties toutes les deux.

— Il y a longtemps ?

— Une bonne heure.

— Je vais les attendre, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Voulez-vous profiter du bon feu dans ma loge ?

— Non. Conduisez-moi plutôt à leur porte. J’y attendrai seul leur retour. C’est une surprise : n’allez pas en gâcher l’effet.

— Ne vous inquiétez pas : je ne laisserai rien transpirer. »

Le caporal, après s’être muni d’une lanterne, conduisit l’inconnu à travers un patio aux élégantes colonnes et aux délicates arcades multilinéaires. L’étage supérieur s’ornait de balustrades ajourées, d’où saillaient des têtes de lions et des blasons. À l’un des angles au fond du patio, ils empruntèrent un escalier.

Parvenu à l’étage devant la porte des appartements de la baronne, l’inconnu congédia le caporal. Là, l’homme demeura dans la pénombre, assis sur un petit canapé disposé dans le couloir. Les planches du parquet sentaient la cire d’abeille. Un étrange parfum de safran s’y mêlait. L’homme en détecta bientôt la source. Une plante, dans un pot en cuivre, avait sa terre recouverte d’une toison ocre. La lueur de la lanterne, laissée par le caporal, dessinait de beaux reflets acajou sur les battants de la porte. Derrière leur paroi, on entendait le son rythmé du balancier d’une grande horloge. Le temps qui passe s’écoulait en résonnant. L’homme attendait fébrilement son heure. Tic, tac, tic, tac, tic...

Des bruits de pas et des sons feutrés montaient de l’escalier du patio. L’inconnu sursauta ! Debout, fixant le débouché de l’escalier, il attendait le cœur battant l’arrivée de la divine Honorine. Elle apparut la première. Sa gouvernante traînait encore son corps obèse le long des marches. En voyant la silhouette noire qui se tenait face à elle dans le couloir, Honorine se figea sur place :

« Qui est là ?

— Vous ne me reconnaissez pas ? dit l'Homme en rapprochant de son visage la lumière de la lanterne.

— Vous ? Vous, ici !

— Oui, c'est bien moi, Honorine.

— Mais comment cela est-il possible ?

— Puis-je entrer ? J'ai tant de choses à vous raconter. »

Tout en ne le quittant pas du regard, comme si elle voyait là un fantôme, elle ouvrit la porte. À sa suite, l'inconnu entra dans l'appartement, foulant de ses bottes humides un tapis en nattes tressées des nouvelles Indes. La gouvernante arriva à son tour dans la pièce, tout essoufflée.

« Ah, ce n'est plus de mon âge de grimper les étages aussi vite. Mademoiselle Honorine, vous ne me ménagez pas. Et puis, qu'avions-nous à courir ainsi les échoppes par un temps pareil ?

— Au lieu de vous plaindre, Marie-Liesse, empressez-vous d'illuminer la pièce. C'est lugubre ! Et puis le capitaine Destouche attend que vous le débarrassiez de son vêtement.

— Le capitaine Destouche est ici ?

— Oui, Marie-Liesse, c'est bien moi. Comme je suis heureux de vous revoir, votre maîtresse et vous même. Mon cœur déborde de joie. Je n'ose le lui demander, mais dites-le-moi pour elle : sa précieuse santé l'accompagne toujours ?

— Je vais bien, si c'est cela que vous voulez savoir, répondit Honorine avec une pointe d'emportement.

— Vous m'en voyez ravi. »

Marie-Liesse s'approcha du capitaine pour lui ôter sa redingote. Face à Honorine, la poitrine du soldat fut dévoilée. La Légion d'honneur distinguait le capitaine de son incomparable prestige. Honorine vit cela et, dans un éclair de fureur, elle éclata d'une voix courroucée :

« De quel droit osez-vous porter la Croix ?

— C'est le maréchal Victor qui me l'a remise ; c'est la sienne. Il n'en avait pas d'autres sous la main, et voulant que je fusse décoré sur le champ, il m'a accroché sa Croix sur la poitrine.

— Le maréchal Victor ? répéta Honorine, incrédule.

— Oui, lui-même. Je me suis évadé, en octobre dernier, des pontons de Cadix. Nous avons été recueillis sur la côte Andalouse par le maréchal. Sans me vanter, j'ai organisé l'évasion réussie de près de six cents des nôtres, qui étaient captifs dans les tombeaux flottants. Je vous l'avoue, nos retrouvailles tiennent du miracle ! »

Honorine avait les larmes aux yeux. Autour d'elle, la lumière répandait sa clarté orangée. La jeune fille apparut au capitaine dans tout le rayonnement de sa beauté. Une witchoura bleu ciel garnie de fourrures d'hermine, avec une écharpe de soie moirée nouée sur le côté, étoffait sa silhouette. Marie-Liesse apparut dans le dos de sa maîtresse pour l'en débarrasser. Elle ôta également, au sommet du beau visage, une coiffure à la Rembrandt en velours blanc, agrémentée de plumes couchées. Deux épingles, à tête en gouête d'eau, retenaient le tissu dans la chevelure. Les mèches, savamment disposées, présentaient dans la lueur des luminaires de subtils reflets cuivrés. La couleur céleste de ses yeux était rehaussée par la correspondance du coloris de sa mise. Elle revêtait un pourpoint bleu ciel, brodé d'or, avec des manches épaulées, comme on en portait du temps des Valois. Ses jambes étaient gainées dans une culotte moulante à la hongroise, que recouvraient, en dessous des genoux, des bottes en daim fourrées.

« Mais, ma parole, vous portez un froc de hussard ! s'exclama Destouche.

— C'est le général Fournier qui m'en a fait cadeau. C'est seyant, vous ne trouvez pas ? J'aime beaucoup cette couleur bleu ciel que portent les gens du 10<sup>e</sup> hussard. Saviez-vous que le général Fournier en a été le colonel ?

— Grand Dieu, non ! Mais ce que je n'ignore pas, c'est l'intention de l'homme : il voulait voir vos fesses, voilà tout !

— Comment osez-vous ? Vous êtes odieux !

— Et puis, d'abord, qui est ce Fournier ?

— Vous ne connaissez pas le général ? Sa réputation de bravoure est pourtant bien établie au sein de l'armée. Il commande la cavalerie du corps de monsieur le comte d'Erlon.

— Arrêtez, Honorine ! Vous n'allez réussir qu'à me fâcher.

— Mais vous me faites une crise de jalousie, capitaine ! Comme c'est drôle de vous voir à ce point ridicule.

— Je suis légionnaire ! Vous me devez le respect ! Vous m'entendez ? »

Et il l'attrapa par le bras et la secoua.

« Tout doux, l'ami. Vous me faites mal ! Lâchez-moi ! Lâchez-moi, vous dis-je ! C'est un ordre, vous m'entendez ?

— Je n'ai pas d'ordres à recevoir de vous ! Sale petite garce, vous allez vous rendre immédiatement à ma raison. »

La jeune fille se mit à pleurer. Destouche desserra son étreinte. Elle porta aussitôt une main à son bras endolori.

« Et puis, ne me parlez plus jamais de ce Fournier ! Je n'ai pas traversé autant de souffrances pour apprendre que vous vous offrez au premier venu ! J'ai assez souffert, Merde ! Vous êtes folle de me torturer ! je suis un homme à bout ! Faites attention à vous, à la fin !

— Très bien, très bien, capitaine, calmez-vous. C'est promis, je ne vous parlerai plus du... non, rien, rien... Je fais ce que vous dites, vous voyez.

— Honorine, pourquoi n'avez-vous pas accepté d'apaiser mon cœur. J'ai tellement souffert. J'espérais tellement que vous me guéiriez. Je vois bien, maintenant, que jamais, ô grand jamais, vous ne me donnerez votre amour...

— Mais si, mais si, au contraire...

— Vous mentez! Vous vous moquez de moi, éhontément, n'est-ce pas?

— Oui, si vous le dites; ce doit être ça...

— Oh, le bel aveu que voilà! Plus de doute, maintenant: vous ne m'aimez pas, vous ne m'aimerez jamais.

— Mais c'est vous qui vouliez que je vous le dise! éclata tout à coup Honorine, les nerfs l'ayant lâchée.

— Je vais vous tuer, Honorine. Vous m'avez repoussé, mais vous ne serez jamais à un autre que moi... »

À ces mots terrifiants, la gouvernante quitta la pièce en criant au secours. Elle se mit à courir en direction de l'escalier pour prévenir le caporal de garde. Pendant ce temps, Destouche se rapprochait d'Honorine en tendant les bras. Tout en reculant, elle gémissait :

« Non! non, je vous en supplie... ne me tuez pas... Je vous demande pardon... Non! »

Les mains puissantes du capitaine s'emparèrent du cou gracile. Il serra. Ses yeux de fou fixaient les yeux exorbités de la jeune fille. Leur beauté bleutée jaillissait comme un cri! Les siens brûlaient d'envie. On pouvait y lire la haine du bonheur d'autrui...

Le caporal fit irruption dans la pièce. Sans l'ombre d'une hésitation, il déchargea son pistolet sur l'agresseur. Le coup claqua! Un court instant, la détonation aveugla la scène. Le corps glissa. L'autre corps l'accompagna. Sur le tapis des Indes, bourreau et victime gisaient, entremêlés. Le caporal se

précipita vers les corps. Les mains du cadavre serraient toujours le cou de la jeune fille. Le caporal en écarta les doigts encore crispés par la haine. Le voile pâle de la mort imprégnait de son ombre livide le visage d'Honorine. Elle ne respirait plus, bercée dans les limbes obscurs où sombre la conscience lorsque le corps s'éteint. Il lui appuya sur la poitrine. Désespérément, il colla son oreille sur sa bouche pour capter le retour de son souffle. En désespoir de cause, il tira de sa poche l'objet de l'ultime examen. Un peigne en os tomba à terre, mais c'était un morceau de miroir qu'il cherchait. Enfin, il l'extirpa. Placée sur les lèvres de la jeune fille, la surface brillante et argentée devait recevoir une trace de vie. Le caporal retourna devant lui le bout de miroir. Un trouble léger de buée estompait le reflet. Honorine était vivante. Le caporal chercha aussitôt un témoin pour lui manifester sa joie. Marie-Liesse, parvenue sur le pas de la porte, frappée d'épuisement, n'eut la force que d'esquisser un sourire. Puis, d'une voix atone, elle soupira une phrase :

— Dans la chambre... les sels... dans la coiffeuse... allez... les chercher...

— Oui, Madame. Très bien, Madame. J'y cours !

Et il bondit. Marie-Liesse l'entendait chercher désespérément le flacon de sels. Elle parvint enfin sur le seuil de la chambre et, s'appuyant contre le chambranle de la porte, elle lui désigna la potion. Le caporal s'en saisit. Sans plus attendre, il retourna au salon et fit respirer le mélange alcalin à la rescapée. Honorine redressa la tête en toussotant. Le caporal soutint aussitôt sa nuque. Honorine le regarda avec de grands yeux débordant encore de frayeur. Elle toussa, cracha un peu de sang, mais elle était désormais hors de danger. Le soldat la souleva et l'emporta pour l'allonger sur son lit. Elle s'aban-

donna entre ses bras, lovant sa tête contre son épaule. Il la coucha, lui enleva ses bottes, commença à dégrafer son pourpoint, lorsque la gouvernante intervint :

« C'est bon, c'est bon ! Laissez là, maintenant. Elle a besoin de calme, à présent. Allez plutôt chercher un médecin. Allez-y ! Allez-y en courant. »

Le soldat dévoué se retira aussitôt pour aller chercher un carabin. Marie-Liesse tourna un regard plein de compassion vers sa maîtresse. Honorine gisait, étendue de tout son long. Ses cheveux roux auréolaient sur un fond de velours vert son visage blanc. La pâle figure était contractée par la douleur. La Gouvernante, avec une compresse, essuya le front en sueur de la pauvre enfant. Marie-Liesse lui sourit le plus aimablement du monde, tout en la rassurant :

« Ne vous en faites pas, tout va aller très bien, maintenant. On va prendre soin de vous. Le médecin ne va plus tarder. »

Honorine la remercia d'un sourire crispé, mais sincère. Puis, ses yeux se refermèrent.

#### SOMMAIRE

## CHAPITRE XV

### **L'aide du « roi de Porto »**

Il pleuvait abondamment. La pluie faisait déborder des cours d'eau que, quelques mois plus tôt, on franchissait à pied sec. Nous étions à Golgao, position que tenait l'une des divisions du II<sup>e</sup> corps, l'autre défendant Santarem. Le VIII<sup>e</sup> corps se trouvait à Torres-Novas. Le VI<sup>e</sup> à Leiria et à Thomar. Notre front était très étendu. Il allait de la mer, au niveau de l'embouchure de la Lyr, à la rivière Zezere en longeant le Tage dans la région de Satarem. Devant les lignes de Torres-Vedras, notre front avait été, de fait, moins étendu que celui sur lequel le prince venait de nous éparpiller. Au début, nous pensions tous que la retraite générale avait été ordonnée et que Leiria, Thomar, Santarem, Golgao et Torres-Novas figuraient comme des étapes sur notre itinéraire de retour en Espagne. Il n'en était rien !

Cette situation étrange n'avait a priori aucune autre explication que d'aller trouver à manger sur d'autres terres que celles en face de Torres-Vedras, dont nous avons épuisé toutes les richesses. Masséna estimait pouvoir reprendre l'offensive si l'occasion s'en présentait. Timidement, les Anglais commençaient à sortir de leurs retranchements pour se rapprocher de nous. Mais en aucun cas ils ne s'aventurèrent à engager une bataille. Bien qu'ayant, pour notre part, la volonté de les battre en rase campagne, nous n'en possédions plus ni les forces ni les munitions nécessaires. Les pluies avaient gâté de

nombreux stocks de cartouches ! Ainsi, les deux armées demeuraient-elles l'une en face de l'autre sans agir. C'était à peine si l'on poussait des reconnaissances tant le front somnolait. La guerre semblait s'être figée dans une espèce de torpeur trompeuse. On n'entreprenait rien, mais l'on continuait de souffrir. Pour rien, en somme. La maladie et la faim agissaient contre nous plus sûrement que la mousqueterie. Côté Anglais sévissait la malaria, du nôtre, la dysenterie. Et puis l'on avait faim, horriblement faim. Pour pourvoir aux besoins alimentaires, tandis que la moitié de l'armée gardait le front, l'autre partait en maraude pour la ravitailler. On se relevait perpétuellement pour accomplir cette tâche primordiale. Nous faisons la guerre au gibier, qui n'était guère très gras, lui non plus.

Sur les collines pelées et incultes qui bordaient Golgao, nous avons remis en fonction les moulins que les Portugais avaient démantelés avant de fuir. Les ailes des moulins tournaient à nouveau, mais en fait de farine, ils fabriquaient de la poudre ! Notre maréchal ferrant, Octave Barlien, était un expert en la matière. De plus, un officier du II<sup>e</sup> corps avait eu connaissance des traités de christologie de l'abbé René-Just Haüy et de pédologie de Bart Silger. L'un dans l'autre, on élaborait une méthode pour confectionner de la poudre noire. Sous la meule des moulins, on passait d'abord au concassage des blocs de potasse ; une fois réduits en poudre fine, on ajoutait au potassium de la terre nitreuse pour obtenir du salpêtre. Il nous fallait encore du soufre. Ce fut dans l'ouvrage du minéralogiste allemand Henckel, *Pyritologia oder Kiess-Historie*, que l'officier très instruit du II<sup>e</sup> corps trouva la solution du minerai de soufre à exploiter pour notre opération. Nous ramassions alors beaucoup de pyrites dans la région, et ce fut

de leurs macles cubiques que nous tirâmes le soufre nécessaire. Dans un second moulin, nous procédâmes au broyage des pyrites, dont nous tamisâmes ensuite les deux poudres obtenues, la grise et la jaune, la ferreuse et la sulfureuse. Nous ajoutâmes la sulfureuse au salpêtre, ainsi que du charbon de bois. Le tout fut admirablement pulvérisé par le moulin : nous avons fabriqué de la poudre noire !

Notre maréchal ferrant, avec la poudre de fer des pyrites, moula de belles balles sphériques dans une forge de Golgao. Pendant ce temps, les soldats des bataillons d'infanterie versaient la poudre noire dans des cartouches confectionnées avec la pellicule végétale méticuleusement décollée des feuilles d'une espèce de plante remarquable. Nous en surnommâmes l'arbuste arbre à cartouches. Eh oui, après le cerisier, le pommier, le mûrier, l'abricotier, l'oranger, le citronnier, le figuier, il y avait le "cartourchier" !

Les opérations militaires s'étant figées dans l'expectative, le problème primordial ressortait exclusivement du ravitaillement. On commença par envoyer des hommes sur nos arrières pour rapporter des vivres à ceux qui restaient garder le front. Nos soldats devinrent experts dans l'art de découvrir les vivres cachés par les Portugais au moment de leur fuite ; ils devinrent également très savants dans l'art de convertir ce que l'on trouvait pour le rendre comestible ou tout au moins utile. La maraude, dans un premier temps anarchique et ponctuelle, fut bientôt élevée à une sorte d'art de l'organisation, dont les quatre étapes, ramassage, stockage, production, distribution, échurent à des corps de spécialistes : il y avait, tout d'abord, les maraudeurs, qui s'infiltraient dans le pays, s'y enfonçant de plus en plus, pour glaner et prendre tout ce qui était comestible ; ensuite venaient les gardiens de dépôts, dont

la tâche revenait à mettre de côté le fruit des maraudes, à le garder et à veiller à ce qu'il ne se gâtât point ; sur ces mêmes lieux de dépôts, opéraient également les boulangers qui cuisaient le pain dans des fours de campagne improvisés avec les moyens du bord, les “distilleurs” et bouilleurs, qui fabriquaient l'eau-de-vie et convertissaient les fluides selon les besoins de l'alchimie, et les chargeurs, tonneliers et vanniers, qui opéraient le transvasement des denrées récoltées et produites ; enfin, on trouvait les transporteurs, qui convoaient toutes les productions des dépôts aux bivouacs des régiments. Chaque dépôt était placé sous la surveillance d'un officier, qu'on choisissait intègre, débrouillard et doué du sens de l'organisation. Chaque régiment avait son dépôt. Sur nos arrières, des norias incessantes de petits convois sillonnaient, de nuit comme de jour, les chemins et les défilés. De façon étonnante, toute cette activité, mêlée de hardiesse et d'autonomie, plaisait à nos soldats et joua très favorablement sur leur moral. Le syndrome des guérillas y perdit même de sa part de terreur. On s'en moquait, maintenant, et même allait-on leur disputer leurs vivres ! Nous commençons à devenir des hommes du pays, qui connaissent ses moindres recoins, ses moindres cachettes et ressources. Si l'on exceptait la maladie qui nous frappait durement, notre situation paraissait tenable.

Pendant que nous maraudions, d'autres construisaient des bateaux. À Punhète, sur la rive du Tage que nous tenions, le général Eblé dirigeait un véritable chantier naval. Les ouvriers des bataillons du génie coupaient, sciaient, équarrissaient le bois nécessaire à la fabrication d'embarcations. Le prince avait donc l'intention de nous faire passer sur la rive gauche du Tage. Nous allions donc repartir par l'Alentejo, ou tout au moins étendre nos opérations à cette région. Il faut avouer que

l'Alentejo valait la visite : de la rive droite où nous nous tenions, nous pouvions observer du bétail paître paisiblement sur l'autre rive. Que n'aurions-nous pas tenté pour nous emparer d'un bœuf ? On construisait donc une flotte pour gagner cet Eldorado, cet Alentejo. Mais notre dessein fut vite percé à jour par l'ennemi. Wellington expédia aussitôt des renforts sur la rive gauche du Tage pour parer à la menace d'une expédition française. De Lisbonne, des soldats britanniques furent débarqués de l'autre côté de l'embouchure du Tage et vinrent aussitôt garnir la frontière de l'Alentejo que dessinait le fleuve. Notre opération en devenait plus hasardeuse. On commença, à l'état-major du prince, à en contester l'opportunité. Cependant, les richesses et les possibilités de manœuvres qu'offrait l'Alentejo continuaient d'opérer un grand attrait sur l'esprit du commandant en chef. Le général Eblé reçut l'ordre de poursuivre ses travaux de construction de bateaux. Vers la fin du mois de janvier, quatre-vingts embarcations avaient déjà été produites, ce qui permettait d'envisager dorénavant un débarquement sur l'autre rive. Si l'on devait tenter l'opération, il fallait se décider vite. Les Anglo-Portugais se répandaient en nombre de plus en plus grand dans l'Alentejo. Ils commençaient même à appliquer de nouveau à cette région leur politique destructrice de terre brûlée. Mais ils n'en étaient qu'aux balbutiements de leur entreprise et, selon des renseignements convergents, ils en limitaient l'application aux zones habitées proches du fleuve : soit qu'ils voulussent ménager la population locale, ce qui paraissait peu probable eu égard aux procédés scandaleux dont ils avaient déjà, sans scrupule, usé contre elle, soit qu'ils crussent, nos forces à peine débarquées, pouvoir nous rejeter à l'eau. À l'état-major du prince, on penchait plutôt pour la seconde solution et l'on

s'inquiétait beaucoup de cette espèce de détermination dont l'ennemi faisait preuve en la circonstance. L'opération semblait donc suspendue et devait être bientôt, si l'on attendait encore, tout à fait compromise !...

Nous étions toujours sans nouvelles de l'Espagne. Le prince s'impatientait de recevoir des ordres précis de l'Empereur, car il n'osait lui-même plus rien entreprendre. Il aurait bien tenté de forcer le passage du fleuve et de conquérir la rive gauche du Tage, mais il craignait, en cas d'échec, les foudres du Maître, et ce d'autant plus si les ordres de Paris ne donnaient pas raison à l'opportunité stratégique d'une telle entreprise. On continuait donc à observer les mouvements et les travaux de retranchement de l'ennemi sur l'autre rive. Un fait remarquable, pourtant, aurait dû éclairer la décision de passer à l'action contre eux : ils dégarnissaient leurs positions, prélevant de ce front des troupes pour les expédier on ne savait où. Mais le fait était bien établi : l'Anglais retirait des soldats de ce côté. C'eut été le moment idéal. Mais il fallait encore attendre un événement inattendu pour se convaincre du bien-fondé d'une expédition en Alentejo.

Le 3 janvier 1811, le général Drouet d'Erlon parvint à faire sa jonction avec l'armée du Portugal. La première division du IX<sup>e</sup> corps, commandée par le général Conroux, prit contact à Pombal avec nos arrières gardes. Cette fois-ci, c'était fait, nous retrouvions le lien qui nous unissait à nos bases en Espagne, nous reprenions corps avec l'Empire.

Les nouvelles qu'apportait le général Conroux étaient extrêmement importantes. La principale était que l'Empereur avait donné l'ordre au maréchal Soult, duc de Dalmatie, d'envahir l'Extrémadure et de marcher sur l'Alentejo. Le maréchal

s'était fait un devoir de venir en aide à l'armée du Portugal. Pour ce faire, il était décidé à faire tomber la place de Badaroz et à s'ouvrir le passage pour entrer au Portugal. Nous tenions l'explication du retrait subit d'une partie des troupes anglaises qui gardaient la rive gauche du Tage. Wellington les envoyait d'urgence se porter à la rencontre de Soult, leur donnant pour mission de soutenir la place forte de Badaroz et d'interdire aux Français engagés en Extrémadure de pénétrer au Portugal. La situation paraissait extrêmement préoccupante vue du camp adverse. Nous aurions dû nous en réjouir et en profiter. Le passage du Tage, jusqu'alors discuté, devenait un objectif de premier ordre. En franchissant le fleuve et en s'établissant sur l'autre rive, d'un, on soutenait l'effort des forces de Soult engagées en Extrémadure, de deux, on pouvait même espérer encercler les troupes que Wellington lançait dans cette direction pour faire barrage au duc de Dalmatie. L'Anglais n'aurait plus alors eu le choix que d'accepter une bataille rangée en rase campagne, ou bien aurait-il dû se résoudre à évacuer l'Extrémadure et l'Alentejo, et repasser le Tage pour rejoindre Lisbonne. L'évacuation de l'Alentejo aurait constitué une grande victoire : l'armée du Portugal se serait retrouvée renforcée par les troupes du maréchal Soult. Quant à l'éventualité d'une bataille rangée, elle pouvait nous donner une victoire facile sur un adversaire pris au dépourvu dans la perspective d'une rencontre non souhaitée. Il fallait traverser le Tage au plus vite et marcher à la rencontre de Soult, en écrasant l'Anglais assez imprudent pour se risquer à empêcher notre jonction. Ce plan paraissait le plus simple et le meilleur. C'était sans compter sur la mauvaise entente des hommes qui nous commandaient et méconnaître les ordres de l'Empereur, qui réclamait qu'on tentât ce qu'on voulût sans toutefois aban-

donner, n'était-ce que temporairement, les positions que l'on tenait. Si le prince eût été un homme de caractère, il aurait fait franchir le fleuve, s'assurant une victoire facile dont l'Empereur se serait réjoui et par laquelle il aurait pardonné l'audace de la manœuvre de son lieutenant. Il fallait, certes, une victoire pour excuser l'entreprise, mais surtout une volonté pour en prendre le risque. Le prince se déroba. En cela il reçut le conseil peu éclairé et fallacieux du maréchal Ney. Car il faut le dire ici, le rougeaud détestait le maréchal Soult. Pire, il cherchait le moyen de se venger de lui, de le perdre aux yeux de l'armée et de l'Empereur. Cette haine remontait à l'époque où le duc de Dalmatie s'était fait acclamer roi de Porto. Ney en avait conçu une secrète jalousie en même temps qu'il faisait monter jusqu'aux oreilles de l'Empereur la dénonciation d'un tel acte d'infamie. La réponse de l'Empereur avait achevé de plonger le rougeaud dans la rancœur : non seulement Soult n'était pas relevé de son commandement et dénoncé devant tous comme un traître, mais, comble de l'ironie, lui, Ney, était placé pour la suite des opérations sous ses ordres. Soult se voyait confier un commandement plus important encore que celui qu'il détenait au moment de l'affaire de Porto, ce qui faisait ainsi de Ney son subordonné. Le rougeaud éclata d'une colère sans pareil, et même l'Empereur dut se résoudre à écarter Ney de Soult, à mettre de la distance entre les deux hommes. Jamais Ney ne servirait Soult. Cette constante allait devenir un point d'histoire : on ne passa pas le Tage ! Eblé avait construit des bateaux pour rien, nous avons souffert sur des positions terribles pour ne jamais profiter de la possibilité qu'elles offraient de menacer l'ennemi, et, faute d'entreprendre l'invasion de l'Alentejo, nous étions réduits à ne plus rien pouvoir essayer, les lignes de Torres-

Védras nous en dissuadant d'avance. Ainsi les mois de janvier et de février se succédèrent-ils sans que quoi que ce fût se passa.

Finalement, le 5 mars 1811, notre indigence ayant atteint un point tel qu'il ne nous était plus possible de nous maintenir sur place, la retraite générale fut ordonnée. Nous nous retirions complètement du Portugal.

Le 15<sup>e</sup> dragon fut désigné pour couvrir une partie de la retraite des éléments du VIII<sup>e</sup> corps d'armée. La tâche était ingrate et dangereuse. Il n'y avait dans une telle mission aucune gloire à retirer – on fuyait devant l'ennemi ! –, mais beaucoup de cadavres à laisser le long des chemins à couvrir. Ce qui restait de l'artillerie du VIII<sup>e</sup> corps devait être rapatrié en Espagne. Les canons devaient être sauvés plus que les hommes. Pire, les hommes devaient se sacrifier pour sauver les canons. Le convoi de trains d'artillerie avait pour escorte deux bataillons du 65<sup>e</sup> régiment de ligne et le 1<sup>er</sup> escadron du 15<sup>e</sup> dragon. Le colonel Coutard commandait les deux bataillons d'infanterie et le colonel de Droin-Bellegarde notre escadron de cavalerie.

Nous partîmes avec les premiers éléments à quitter le pays. Pour compenser la lenteur que nous imposait la charge des canons, nous avons pris de l'avance sur le départ du reste de l'armée. Malheureusement, l'état déplorable des chemins sur l'itinéraire qu'on nous avait prescrit de suivre, retarda considérablement notre mouvement. Sans le savoir, nous étions même maintenant à la traîne de l'armée qui se retirait à marche forcée.

Le 8 mars, vers midi, des partis de cavalerie légère ennemie furent entraperçus. C'était une très désagréable surprise de

constater leur surgissement sur nos talons. Le colonel de Droin-Bellegarde prévint immédiatement le colonel Coutard afin que ce dernier accélérât l'allure.

Les trains d'artillerie progressaient en tête, encadrés sur chaque flanc par un bataillon d'infanterie. Nous autres cavaliers couvrions les arrières du convoi. Nous venions de quitter un village minable, Castellejo, où un semblant de tour exposait sa ruine en haut d'une colline à proximité du patelin. Le chemin longeait la tour un moment. En passant devant la construction, nous avons fait trembler ses pierres. L'une d'elles était tombée du parement ébranlé juste au pied de la monture de notre colonel. Le cheval s'était cabré, manquant de désarçonner son cavalier. Le colonel, livide, avait conçu la chose sous la forme d'un présage de mauvais augure. L'air sombre, il nous donna l'ordre de poursuivre. Ce fut peu de temps après cet incident anecdotique que nous nous aperçûmes de la présence de l'ennemi dans notre dos.

Le chemin, après Castellejo, s'avancait dans une vallée bordée de collines rocheuses. Le convoi de canons et les hommes du colonel Coutard y progressaient déjà. Nous fermions la marche, l'œil aux aguets. Soudain, Tomasson signala tout haut :

« À droite, attention ! »

Des hussards anglais, montés sur de superbes chevaux pommelés, firent irruption sur notre flanc droit. Calme et énergique, le colonel de Droin-Bellegarde donna aussitôt l'ordre de faire face à la menace :

« Demi-tour à droite, droite ! »

Les pelotons des deux compagnies pivotèrent derechef. Les hussards, qui s'attendaient à nous prendre en défaut, se retrouvèrent face à une troupe compacte et déterminée. Ils allaient

rétrograder, revenant sur l'opportunité qu'ils avaient cru pouvoir saisir à nos dépens, lorsque le colonel commanda d'une voix retentissante :

« En avant, chargez ! »

Carlin et Bausson s'emparèrent de leur instrument et sonnèrent. La foulée de nos chevaux s'allongea. Le sol tremblait. Les sabres pointaient. Les encolures frémissaient. Les crinières flottaient. Les casques en bronze brillaient. La charge frappa durement. Les hussards perdirent leurs premiers hommes, ceux qui avaient été assez prétentieux pour oser nous aborder de flanc. Les autres furent reconduits à grands coups de lattes jusqu'au gros de leur escadron. Nous aurions pu forcer la charge en profitant de l'avantage que nous venions de gagner sur eux. Leur déconvenue, leur désorganisation, ne détourna cependant pas notre colonel de sa mission. Que lui importait de sabrer des hussards quand il avait à protéger un convoi ? Il mit plutôt à profit leur inaction momentanée pour nous rallier sur la route. Carlin et Bausson sonnèrent le repli. Nous reprîmes bientôt, comme si de rien n'était, notre progression. Nous cherchions à revenir sur le convoi. Nous tournions le dos à l'ennemi ; ce qui ne nous empêchait pas de jeter des coups d'œil sporadiques et furtifs par dessus nos épaules. Nous faisons mine de les snober. Notre attitude hautaine les fit enrager et, après s'être regroupé, le régiment de hussards qui nous accrochait chargea le long de la route dans notre dos. Nous n'attendions que cela. L'ordre fut aussitôt donné de faire volte-face. Les pelotons exécutèrent la manœuvre dans un ordre impeccable et très impressionnant, ce qui eût dû suffire à l'ennemi pour comprendre qu'il ne prendrait jamais l'avantage sur une telle troupe. Botte à botte, nous accélérâmes à notre tour l'allure pour nous porter à

l'abordage. Nous arrivâmes sur eux mieux groupés, plus soudés. Nous les culbutâmes violemment. Les chevaux pomme-lés vidés de leurs cavaliers furent refoulés sur les rangs suivants. Le premier *platoon* fut transpercé sur place, le deuxième perforé dans la plupart de ses éléments, le troisième et le quatrième cédèrent le terrain sans chercher à combattre. Devant nous, avançait un second *squadron*. À la vue de notre effectif, précédé des hussards que nous chassions devant nous, le second *squadron* commença à rétrograder, puis il tourna bride en direction de collines voisines. Qu'ils s'y cachent donc !

Une fois encore, nous revînmes sur nos pas, cherchant à rejoindre le convoi. Jusqu'à présent, nous le gardions parfaitement. Il demeurait hors d'atteinte.

Changeant de tactique, les hussards, par petits groupes, commençaient à se répandre dans les collines parmi les rochers. Ils remontaient ainsi vers le convoi sans être obligés de forcer le passage de la route que nous gardions trop bien. À cette manœuvre, nous ne pouvions opposer de parade. Il était hors de question d'aller leur disputer, dans le chaos des rochers, la pente des collines. C'était au tour de l'infanterie de défendre le convoi, maintenant. Les cavaliers abordèrent le bataillon flanquant la droite du convoi. Le colonel Coutard ordonna un feu roulant. Les hussards, bien que nombreux, n'eurent pas la possibilité, dans le désordre de leur arrivée sur le convoi, de donner une charge puissante. Leur aventure sur le flanc du convoi manqua de vigueur. Cela ressemblait plus à un timide harcèlement qu'à une attaque en règle. Ils furent fusillés sans pouvoir s'approcher au corps à corps. Les rescapés de la tentative avortée se replièrent à couvert des hauteurs. Mieux formés, cette fois, pour charger efficacement, ils

auraient bien aimé lancer une nouvelle attaque. Mais le temps qu'ils prirent pour se regrouper en vue de cette éventualité, le convoi s'était déjà éloigné. Il aurait fallu reprendre la progression le long de la colline, mais cette dernière apparaissait maintenant impropre à l'escalade des chevaux. Son parcours devenait impraticable, hérissé de rochers abrupts et d'arbres sinistres. Il ne restait plus qu'une solution aux Anglais s'ils voulaient s'emparer des canons : descendre à l'endroit même dans la vallée et se mettre en chasse du convoi en suivant le tracé de la route. Mais nous gardions la route. Ils se souvinrent aussitôt quel acharnement nous avions montré dans cette tâche et ils décidèrent d'abandonner leur projet de capturer notre parc d'artillerie. Nous défilâmes sous leurs yeux le long de la route d'un air triomphateur. Perchés dans les hauteurs, impuissants, ils nous regardèrent passer. La proie avait été plus forte que le rapace qui la convoitait.

Nous pensions nous en être tirés à bon compte. Nous allions bientôt déchanter. Une demi-heure plus tard, de nouveaux cavaliers avançaient sur nos talons. Leurs uniformes n'étaient plus bleus, mais rouges. Leurs coiffures n'étaient plus des casques à chenilles, mais des casques à cimiers et crinières. Ce n'étaient plus de légers hussards qui nous filaient le train, mais de vigoureux *dragoons* ! C'était même l'un des meilleurs régiments de l'armée anglaise qui nous prenait en chasse, cette fois. Aïe ! le morceau serait plus dur à avaler ce coup-ci. Nous avions contre nous le régiment Prince of Wales's Dragoon Guards !

Les salauds avançaient déjà sur nous au petit trop. Ils empruntaient la vallée et remontaient le long de la route. Ils étaient décidés à nous défaire sans plus attendre. Ah ! ils voulaient en découdre ! Ils allaient apprendre de quel bois on se

chauffé au 15<sup>e</sup> dragon ! On allait les tailler en copeaux à grands coups de sabres. Le colonel de Droin-Bellegarde fit pivoter l'escadron et il hurla aussitôt fait :

« Chargez ! »

Nous chargeâmes plus lourdement, plus serrés encore, plus conscients de l'épreuve que lorsque nous partions aborder les hussards. Le morceau en face était gros, très gros à avaler. Ils étaient là pour nous dévorer. Ils n'auraient, de toute façon, pas grand-chose à se mettre sous la dent : les privations nous avaient rendus maigres ; de plus, leurs dents s'y casseraient : les efforts nous avaient roidi les muscles jusqu'à la résistance de l'acier. Qu'ils vinssent, ces Dragons, on se faisait un devoir de les recevoir.

Les trompettes de Carlin et Bausson étaient devenues folles, déversant leurs notes comme un fleuve, assourdissantes et stridentes. Sur les dernières foulées juste avant le choc, nos gorges se déployèrent pour hurler un fantastique :

« Vive l'Empereur ! »

On s'empala les uns dans les autres. Jamais je n'ai vécu charge aussi violente. La sauvagerie qui s'en suivit fut à la mesure de la brutalité de l'accostage. C'était comme si deux falaises se jetaient l'une contre l'autre. Il y eut des morts, des hommes tués sur le coup, en nombre égal dans les deux camps. Aucune des deux lignes ne plia. L'élan mourut au premier choc, absorbé par des empacements foudroyants. Les cavaliers tournoyaient les uns sur les autres, dans un désordre furieux ponctué par une multitude de corps à corps. On saignait de trop. Il fallait rompre ! Mais comment ?

Je lâchai mon sabre, qui pendit à mon poignet par la dragonne. De mon étui à l'orientale, je tirai deux pistolets. Les décharges claquèrent. Une balle fracassa le crâne d'un stupide

imprudent qui osa porter quand même contre moi l'estocade au lieu de tourner bride ou de s'esquiver. Grand mal lui en prit : son front fut estampillé d'un gros doublon écarlate ! L'autre balle abattit un cheval sous lequel son cavalier fut englouti. Je fouillai sans plus attendre mes chaperons pour en sortir de nouveaux pistolets. J'allai me retourner pour ouvrir encore le feu, lorsque la pointe de mon sabre qui balançait librement depuis mon poignet, vint se ficher dans la croupe de mon cheval. La pauvre jument fit un bond monstrueux en avant, me propulsant contre un *dragoon* horrifié. Mes pistolets se plantèrent dans son corps comme des dagues et lui firent, en deux décharges simultanées, exploser la poitrine. Merde ! je venais d'user deux coups pour un seul cadavre. Au moins, celui-là était mort ! Mais un autre, à proximité, m'écharpa. Le coup m'entalla l'épaule gauche et me brisa la clavicule. Je lâchai un pistolet et braillai comme un supplicié sur le grill. Je me ressaisis de mon sabre et le lui plantai dans le ventre. Non, je me trompe : ce fut sur un autre que passa ma fureur, mon cheval m'ayant encore emporté malgré moi. Quelle vacherie ! Je fouillai la chair de l'Anglais à en avoir ses boyaux sur les cuisses. Des sonneries de trompettes résonnèrent : Carlin sonnait le repli. Par où ? Par où, nom de Dieu ! Par où replie-t-on ?

J'aperçus alors les hauts bonnets d'ourson des dragons de Leberton. Je me jetai à bride abattue dans leur direction. Je m'extirpai enfin à cette affreuse mêlée pour courir sain et sauf le long de la route. Je jetai un coup d'œil anxieux en arrière pour voir si les *goddams* ne nous filaient pas le train. Non, ils ralliaient eux aussi leurs hommes. Quelle boucherie !

Nous revenions deux fois moins nombreux sur les arrières du convoi. Il pouvait bien nous remercier, Coutard, de lui

avoir éviter de subir la charge du Prince of Wales's Dragoon Guards. Curieusement, les Anglais ne revinrent pas nous menacer. Ils avaient dû, eux aussi, perdre trop de sang dans la mêlée. Ils devaient maintenant songer à panser leurs plaies. Nous aussi, nous commençons à déchirer des morceaux de tissu pour nous faire des pansements de fortune. Nous emportons dans nos fontes de quoi endiguer l'hémorragie et retrouver de l'énergie. Je sortis, avec mon bras valide, une flasque d'eau-de-vie. J'en bus trois bonnes rasades, dont j'esuyai le passage sur mes lèvres d'un revers de main rageur. Quelle foutue empoignade, bordel de merde !

Nous étions hors de danger, maintenant. Nous retrouvions nos esprits peu à peu. Un bruit commençait à courir parmi les rangs : notre colonel manquait à l'appel ! Nul ne l'avait vu tomber, mais il n'avait pas rallié sa troupe. Nous étions sans chef. Les officiers se regroupèrent autour de moi pour m'offrir le commandement de l'escadron, ou du moins de ce qu'il en restait. Je déclinai leur offre, estimant que la conduite de la troupe revenait de droit au capitaine Leberton. Et puis, j'étais blessé, ce qui fit pencher la balance de la remise de la charge du commandement en faveur du capitaine de la compagnie d'élite. Quelle hécatombe : outre le colonel Honoré-Philippe de Droin Bellegarde, étaient tombés au champ d'honneur les lieutenants Augustin-Joseph Monchy, Jean-Baptiste Serre et Antoine Gallibert, le maréchal ferrant Octave Barlien, le brigadier Justin Lamoureux, le Trompette Matthieu Bausson, et de nombreux dragons, dont notre sympathique et précieux boulanger, Jacques Laplanche. Autant dire que cette journée du 8 mars 1811 était une journée de deuil pour le 15<sup>e</sup> dragon. Mais qui oserait croire que l'on peut faire la guerre sans souffrir un jour de devoir compter les morts ?

Durant cette retraite, il y eut de nombreux combats d'arrière-garde, dont l'histoire n'a pas daigné retenir les événements. Jamais héroïsme ne fut autant ignoré. Cependant, ce fut grâce au dévouement de ces hommes, aussi exemplaires qu'anonymes dans leur conduite, que l'armée parvint à s'échapper et à renouer avec l'Empire.

Deux épisodes de cette retraite peuvent toutefois être tirés de cette coupable amnésie. Ils peuvent l'être parce qu'ils concernent deux de nos chefs, et que l'histoire s'intéresse à eux plus qu'aux autres.

Le premier concerne le général Junot qui, avançant à la tête de ses troupes, reçut une balle en pleine tête ! Le duc d'Abrantès était à cheval en grand uniforme avec son cordon de grand officier de la Légion d'honneur en travers de la poitrine. Il avançait tranquillement en discutant avec le général Boyer, quand, aux environs de Rio-Mayor, à la lisière d'un bois épais, un coup de feu claqua. Le duc porta aussitôt sa main à sa figure tout éclaboussée de sang.

« Grand Dieu, Boyer, faites quelque chose ! On vient de m'ajuster comme un faisan... »

Depuis le bois, des chasseurs de Brunswick invisibles dans les fourrés grâce à leurs uniformes vert sombre, harcelaient la colonne française d'un feu aussi précis qu'impitoyable. Ils s'étaient même offert la tête du chef. Le duc fut immédiatement conduit dans un cimetière proche. Son premier aide de camp, le capitaine Delagrave – sans jeu de mots –, le coucha sur une pierre tombale. On opéra Junot sur place. Monsieur Malraison se pencha sur le blessé : il constata que la balle avait traversé le nez, était ensuite entrée dans la joue droite pour finalement s'aplatir contre l'os de la pommette. Un demi-pouce plus haut et c'eût été un carnage. La balle avait écarté

au passage les os et cartilages nasaux plus qu'elle ne les avait fracassés. En cela la plaie était propre. Monsieur Malraison parvint à extraire la balle de la pommette où elle s'était incrustée. Il fallut tenir à deux hommes le patient tandis que le chirurgien tirait avec des tenailles sur le morceau de fer déformé. De ce tête-à-tête avec la mort, le général Junot sortit vainqueur. Toutefois, d'aucuns prétendent qu'il n'avait, après ce fâcheux rendez-vous, plus toute sa tête. Et il est vrai que les années qui s'écoulèrent après cet incident furent émaillées de complications d'ordre mental. Les crises répétées s'achevèrent, en 1813, sur un saut par la fenêtre du troisième étage d'une maison en Allemagne. De mauvaises langues prétendirent qu'il était tombé sur la tête !

Le deuxième incident remarquable de cette retraite du Portugal concerne notre commandant en chef, le prince d'Essling. Sur la route de Fuente-Cuberta, madame Leberton tomba plusieurs fois de cheval. À la troisième chute, elle se foula la cheville. On remit la malheureuse en selle. Mais, la nuit venue, la douleur et l'obscurité l'impressionnant trop puissamment, elle ne parvint plus à se diriger par elle-même. Le prince la fit descendre de selle et porter sur un fusil par deux vigoureux grenadiers. Les plaintes de la maîtresse à la cheville enflée décidèrent le prince à commander qu'on s'arrêât pour bivouaquer. On dressa la tente princière, sous la toile de laquelle se coucha madame Leberton, et sur laquelle se coucha le prince. Le guerrier goûtait là son repos tandis que l'épouse infidèle oubliait la douleur de sa chute en s'étourdisant. Mais l'ébat fut de courte durée, l'Anglais venant troubler la quiétude du bivouac. Autour du prince, les soldats se dérobaient, cherchant à sauver leur vie plutôt que de mourir pour sauvegarder le monument de l'adultère aux armées. Face à la

ruée de l'ennemi, Masséna et madame Leberton durent s'enfuir à quatre pattes dans la nuit, abandonnant leur lit et toutes leurs affaires. Fort heureusement, Ney vint à leur secours rétablir la situation. Il repoussa les intrus et salua son prince avec un sourire narquois au coin des lèvres. Masséna avait sa peruque de travers sur le sommet du crâne et ses genoux cagneux dévoilés sous sa courte chemise de nuit. Quant à madame Leberton, elle n'avait qu'un châle sur le haut du corps et des bas tombant sur les chevilles. Le vieil amant et sa maîtresse dépenaillée durent ainsi se montrer reconnaissants au maréchal Ney de leur avoir évité d'être faits prisonniers. Quelle honte pour la France une telle prise eût-elle représentée !

Quoiqu'il en fût, l'affaire laissa une marque indélébile dans l'esprit de Masséna, qui, dorénavant, conçut une amère sensation à se sentir en présence de Ney. Or, lorsque l'on fut presque parvenu au seuil de la frontière de l'Espagne, Masséna jugea bon, tout à coup, de faire volte-face et de contre-attaquer les Anglais devant lesquels jusqu'alors on fuyait. Ney s'y opposa catégoriquement, et l'on pouvait lire dans son regard de la condescendance pour les faiblesses de vue de son supérieur. Le prince s'en irrita fortement, relevant Ney de son commandement sous prétexte qu'il refusait de marcher contre l'ennemi. Le rougeaud s'empourpra, jeta son sabre à terre, et devança toute l'armée en repassant le premier la frontière lusitano-hispanique. On n'entendit plus parler de lui à l'armée du Portugal. Masséna venait de se débarrasser d'un homme dans les yeux duquel il revoyait sans cesse une image honteuse de lui-même. Son orgueil exigeait qu'il se débarrassât de cette gêne intolérable. Le général Loison remplaça le maréchal Ney à la tête du VI<sup>e</sup> corps. Quant au

rougeaud, il partit comme un furieux pour Paris, où il brûlait d'impatience d'aller calomnier Masséna.

De son côté, le maréchal Soult s'était emparé de Badaroz dès le 9 mars, après seulement cinquante-quatre jours de siège, mais il n'avait ensuite guère pu pousser très loin son avantage, n'étant pas soutenu dans sa progression vers l'Alentejo...

Le 4 avril 1811, l'armée du Portugal quittait le Portugal. Elle n'en avait désormais plus que le nom !

#### SOMMAIRE

## CHAPITRE XVI

### **Bataille de Fuentes de Onoro**

Nous étions enfin sortis de ce trop long purgatoire du Portugal. Certains y restaient, cadavres parmi les rochers ou dans le fond des crevasses. Le temps devait avoir blanchi les os des morts de la bataille de Bussaco. J'imaginai les lynx en train de jouer à grands coups de pattes avec les crânes ; les crânes qui roulaient, qui roulaient sur le flanc des montagnes... J'imaginai les ours faisant leurs griffes sur les humérus, les tibias décorant le sol de leurs antres. J'imaginai le vol affamé de chairs putrides des vautours. J'imaginai l'horreur humide des pontons où croupissaient nos soldats prisonniers des Anglais. Ces atroces pontons se trouvaient répartis le long de la côte sud de l'Angleterre ou au large du port de Cadix, que les Espagnols, avec l'aide de la flotte anglaise, gardaient toujours contre les assauts répétés des soldats du maréchal Victor. Là, au large de la ville portuaire d'Andalousie, étaient parqués, dans des vaisseaux désarmés et privés de mâture, les soldats français faits prisonniers dans la Péninsule. Ces navires, que l'on n'eût bientôt pas tardé à appeler des sépulcres flottants, constituaient d'abjectes prisons dans lesquelles on mourait de faim et de maladie, entassés à plus de six cents dans les secondes batteries et faux ponts des navires. Les coques étaient peintes en noir, ce qui annonçait aux futurs captifs le deuil de toute humanité dont ils allaient faire la déplorable expérience. Les Anglais, eux-

mêmes, désignaient les pontons sous le nom de “hulks”, à cause de leur aspect repoussant. Cette impression dégouttante se confirmait, lorsqu’approchant dans une chaloupe, on apercevait, sur le gaillard d’avant et le carré de la drome, à l’heure de la “promenade”, les prisonniers couverts de vermine et habillés de haillons, la barbe leur dévorant le visage, les yeux brûlés par les vapeurs pestilentielles de mauvaises bougies de suif et de la sentine, ce “marais nautique” collecteur de toutes les eaux usées du bord, qui coulait sous le faux pont. Ce faux pont, où la hauteur de barrot était si basse que les hommes y vivaient à quatre pattes comme des bêtes, était confiné dans une quasi-obscureté et dans une atmosphère putride par manque d’ouvertures et d’aérations suffisantes. On y demeurait enfermé chaque jour treize heures d’affilée, et même plus en hiver, jusqu’à l’ouverture des écoutilles pour la “promenade” sur le pont supérieur. Sous l’œil vigilant de gardiens bourrus et violents, les déchets humains des armées impériales pouvaient enfin respirer un air pur ; encore que ceux qui se “promenaient”, immobiles sur le gaillard d’avant, respiraient les rejets de fumée noire des cheminées du premier pont. On se demandait pourquoi les cuisiniers s’acharnaient à brûler autant de charbon, car la nourriture était tout simplement immonde, tout juste bonne à vous infecter la bouche et à vous pourrir les entrailles. Les Royal Marines, nos tortionnaires, habitaient la première batterie, tandis que le commandant du ponton, un lieutenant de vaisseau sans autre destination que la mort, vivait comme un pacha dans les appartements du gaillard d’arrière. Là aussi, le chirurgien du bord avait sa résidence, lui qui venait parfois ausculter les plus moribonds d’entre nous de la pointe de sa canne tenue d’une main gantée, prescrivant, au terme d’un examen aussi frustré, une longue

saignée ou, en plein hiver, une douche d'eau glacée prodiguée avec la pompe du bord. Quant aux prisonniers, ils devenaient entre eux, durant les terribles heures de réclusion, d'effroyables adversaires. Les clans formés par les plus forts dépouillaient les plus "raffalés" et abusaient sexuellement d'eux. Des tribunaux, aussi sombres qu'iniques, rendaient une justice interne encore plus impitoyable que les coups de triques ou de baïonnettes des geôliers ! On en était arrivé là dans cette guerre épouvantable. Mais tous les prisonniers ne partageaient pas un sort aussi inhumain que celui qui affligeait ceux des pontons. Certaines circonstances particulières permettaient à quelques privilégiés d'échapper aux tombeaux flottants, mais nous reviendrons sur ses cas exceptionnels un peu plus tard. Assurément, pour la plupart d'entre nous, une fois pris, la destination la plus commune était les pontons !... Aussi, imaginez bien avec quelle fureur nous combattions ces fumiers de *goddams* ! Plutôt que de nous rendre, nous préférions vendre chèrement notre peau. S'ils avaient voulu faire de nous les plus impitoyables ennemis, ils ne s'y seraient pas mieux pris !

En ce début du mois d'avril 1811, nous étions donc revenus en Espagne. Notre régiment fut reformé à Cuidad-Rodrigo. Le major Alphonse Laloup en assura le commandement intérimaire. Notre colonel avait définitivement été englouti par l'odieux pays lusitanien. Jamais plus nous n'entendîmes parler de lui !...

Le maréchal Masséna mit à profit ce mois d'avril pour reconstituer les forces de son armée. Enfin, le ravitaillement suivait. Pour la première fois depuis longtemps, nous mangions à notre faim. Les blessés et les malades purent se reposer et être soignés dans de véritables hôpitaux. De Xérez vint

même, pour leur prodiguer des soins bénéfiques, l'admirable médecin de 1<sup>re</sup> classe Broussais. La seule contrepartie à sa bienveillante attention était, en cas de décès du patient, l'autopsie qu'il pratiquait ensuite sur le corps. Ainsi naquit son célèbre manuel de doctrine physiologique. Mais tout un chacun, aiguillonné par la souffrance, acceptait bien volontiers que son corps fût autopsié en cas de décès pourvu qu'en attendant on le soulageât de ses maux. Broussais était un médecin habile, mais nos blessures souvent trop graves pour nous éviter le pire. Aussi autopsia-t-il beaucoup et devint-il célèbre.

Notre armée fut renforcée par la venue d'une partie de la Garde Impériale sous les ordres du maréchal Bessières, duc d'Istrie. La seule vue de ces magnifiques cavaliers couverts de gloire et d'honneurs releva très nettement notre moral. Sous nos yeux tout gonflés de larmes, que nous retenions pudiquement avec les plus grandes difficultés, nous vîmes arriver à Ciudad-Rodrigo les sémillants chasseurs à cheval dans leurs dolmans verts et leurs pelisses écarlates dégoulinant d'or, les Mamelouks enturbannés et bariolés de tissus multicolores, les lanciers polonais au chapska et à la lance typiques, et les grenadiers à cheval, géants sublimes sur leurs traditionnels chevaux noirs. Mais à l'exception près des grenadiers, qui venaient à nous avec l'effectif complet de leur régiment, les autres formations de la cavalerie de La Garde n'étaient constituées que d'une seule compagnie. De plus, la présence des Mamelouks me rappela au mauvais souvenir du Dos de Mayo 1808 où, à Madrid, ces pittoresques soldats orientaux furent massacrés par la population révoltée. De fait, quelle erreur de la part de cet inconscient de Murat d'avoir ordonné que la foule catholique espagnole fût cernée par des descendants de Maures ! Cela ne pouvait inspirer au peuple espagnol

que des idées fantastiques de *Reconquista*, ce qui ne manqua pas de se produire, hélas !

Nous retrouvions peu à peu une part de nos forces physiques et morales. Mon épaule se réparait lentement, mais allait déjà beaucoup mieux. Le printemps réjouissait notre cœur. Le soleil de l'Espagne, encore doux en cette saison, nous offrait un peu de réconfort, passant le baume de ses rayons sur nos membres endoloris.

Le maréchal Masséna reconstituait et rassemblait ses forces en vue d'une nouvelle expédition au Portugal. Éternel recommencement qui frappait nos esprits de lassitude et d'amertume. Allait-on devoir refaire le long chemin jusqu'à Lisbonne ? Nous avions, cette fois, plus d'hommes pour tenter l'affaire : à l'armée du Portugal s'étaient joints le IX<sup>e</sup> corps du général Drouet D'Erlon et la cavalerie de la garde du maréchal Bessières. Malgré ces importants renforts, nous déplorions un manque cruel d'attelages. Nous avons perdu au Portugal un nombre irremplaçable de chevaux. Il nous restait certes cinquante-deux canons, mais nous ne possédions plus assez d'attelages pour les tirer tous. Sur ce nombre, nous ne pouvions en emporter qu'une trentaine. Jamais les batteries d'artillerie ne comptèrent à la bataille autant de servants par pièce : 1 400 artilleurs s'affairaient autour de trente canons !

Le VIII<sup>e</sup> corps fut refondu : la division Clauzel, trop fortement éprouvée, versa le reste de ses effectifs dans la division Solignac. Le corps du duc d'Abrantès n'était plus qu'un corps d'armée à division unique ! De plus, les Irlandais avaient tout récemment déserté, emportant avec eux, pour l'offrir en trophée à l'ennemi, leur beau drapeau vert à lyre d'argent. On déplorait également un nombre effrayant, mais inéluctable de désertions de soldats portugais de la légion du marquis

d'Alorna. Leur engagement à nos côtés tenait tant que la victoire penchait en notre faveur. Ils avaient un moment pu espérer rentrer dans leur pays en vainqueurs sous nos aigles, mais ils devaient maintenant déchanter : ils risquaient d'être à jamais des apatrides. La plupart d'entre eux choisissaient ainsi de revenir chez eux en désertant notre cause au profit de celle de l'Anglais, dont le sort paraissait mieux engagé. À choisir entre deux maîtres, autant choisir le plus fort !

Le VI<sup>e</sup> corps avait un nouveau chef, le général Loison. Le général Loison, qui jusqu'à présent commandait la 3<sup>e</sup> division du VI<sup>e</sup> corps, en abandonna le commandement au général Ferrey. Il n'y avait donc plus, dans cette division, de généraux de brigade, le général Ferrey venant de passer à l'échelon supérieur et le général Simon étant tombé à la bataille de Bussaco. Le 26<sup>e</sup> régiment de ligne, tragiquement lancé dans l'attaque du col de Bussaco, était désormais réduit à un bataillon. De même, la Légion Hanovrienne ne comptait plus qu'un seul bataillon. C'étaient donc des régiments, des brigades et des divisions à effectifs resserrés qui composaient l'armée. Seul le IX<sup>e</sup> corps présentait un effectif complet et similaire à sa composition sur le papier.

Nous devons marcher à nouveau sur le Portugal. Nul n'en avait évidemment le désir. Un vent même de désobéissance soufflait dans nos rangs. L'état-major le sentit et fut contraint de s'expliquer sur ses intentions : on n'allait pas risquer de s'enfoncer une seconde fois au Portugal, mais l'on tentait une opération sur la frontière en vue de dégager l'encerclement d'Almeida. Dans la ville fameuse, que nous avions si facilement conquise l'an dernier, se trouvait une garnison de 2 000 hommes des nôtres sous les ordres du général Brennier. Wellington avait décidé de nous reprendre Almeida. Notre

repli de l'autre côté de la frontière lui en avait permis l'entreprise. Mais nous n'allions pas tarder à perturber ses travaux de siège. Il fallait que les remparts de la ville martyre tinsent bon jusqu'à notre arrivée. Le prince espérait désenclaver Almeida et se reposer ensuite sur cette cité fortifiée, ainsi que sur celle de Ciudad-Rodrigo, pour opposer un front défensif cohérent face à l'ennemi. Car c'était au tour des Anglo-Portugais de prendre l'initiative de l'offensive. La bataille que nous proposait l'état-major était donc une dernière action offensive en vue d'obtenir une meilleure position défensive. En somme, on renonçait à envahir le Portugal. Nous n'allions pas nous en plaindre, bien que cela constituât un grave aveu d'impuissance face au corps expéditionnaire anglais. Mais qu'y pouvions-nous ? Nous avions le pays, la population, la mésestimation de nos chefs, la faiblesse de nos forces qui jouaient contre nous...

J'avais alors reçu officiellement le rang de chef d'escadron, commandant deux cents dragons. Le chiffre, à le relire, m'effraie. Et c'était à moi, officier désabusé, que l'on avait confié ces vies pour le gain de la victoire. Mais de cela il n'était plus question, seul m'importait désormais d'épargner des vies.

De son côté, Alphonse Laloup, sans avoir le grade de colonel, dirigeait notre régiment, le glorieux 15<sup>e</sup> dragon.

J'avais pour monture une jument alezane, aux allures de princesse revêche et à laquelle je m'étais attaché plus que de raison : lorsque l'on doit mener au combat sa carcasse de cavalier, c'est à son destrier que l'on confie sa vie. Labourer ses flancs soyeux, alors que la terreur emplirait ses grands yeux d'enfant pour obtenir l'obéissance absolue dans le chaos de la bataille me révoltait. Pourquoi devais-je sacrifier cette

créature d'une exquise féminine noblesse, belle et craintive, faible et explosive ? Elle s'appelait Pamela, et depuis son acquisition, à notre retour sur le sol espagnol, je la regardais comme on chérit une maîtresse indocile, élégante et imprévisible. Monté sur une telle beauté, pleinement engagé dans son dos d'un confort sans pareil, pressant ses flancs palpitants, je devenais centaure, mélangeant mon corps au sien pour ne plus former qu'un bonheur équestre unique. Je l'avais dans la peau, ma Pamela, et il se trouvait que je l'aimais trop pour la voir périr sauvagement éventrée, sacrifiée sur l'autel sanglant que l'on nomme bataille. Je me refusais à faire donner la charge, cette pauvre princesse affolée fuyant entre mes jambes vers un choc bouleversant. Non, il me fallait la préserver !

La chose en mon esprit était décidée, mais plusieurs difficultés en résultaient : premièrement, je devais trouver une monture assez disgracieuse et désagréable pour la remplacer sans m'attacher à nouveau ; secondement, il convenait d'avoir la force de quitter Pamela, de l'abandonner à un autre homme qui aurait les moyens de lui éviter les rudesses de la guerre et qui saurait lui rendre l'honneur que sa grâce méritait. Cependant, autour de nous, il n'y avait que la guerre et son cortège d'horreurs. Jamais entre les mains d'un espagnol je ne l'aurais laissée. À un français donc, je devais la remettre ; mais voilà, tous étaient militaires...

Les jours s'écoulaient et l'éminence d'une grande bataille se dessinait. Le maréchal Masséna qui nous commandait toujours en chef, quoique de plus en plus contesté, avait décidé de marcher sur Almeida et de libérer cette cité assiégée par les Anglais, nos haïssables ennemis. J'étais épouvanté pour Pamela, dont la douce caresse des chauds naseaux réveillait en moi l'émoi du protecteur inquiet. Or, il arriva à mes oreilles

que le général Clauzel, homme d'une exquise politesse et de culture raffinée, venait de perdre son étalon, frappé par la maladie de double vue. La bête n'y tenant plus à chercher ses appuis toujours incertains, abandonna finalement ses jambes dans la chute, emportant rudement son cavalier jusqu'à terre. Le général s'en releva quitte d'une bonne frayeur, mais le cheval, convulsif, donnait à voir le plus triste spectacle du délire. Clauzel tira d'un des chaperons de selle un pistolet, l'arma et fit feu, foudroyant sur place son vieux compagnon. On me rapporta que s'il s'y résolut alors, jamais plus il ne recommencerait, quitte à devoir dorénavant aller à pied. C'était là un homme qui pouvait prétendre à mon inaccessible jument. D'autant plus que les restes de sa division récemment versés dans celle de Solignac le privaient momentanément de son commandement et de la bataille à venir... J'inclinai à croire que le charme fragile de Pamela lui ferait fondre l'œil au souvenir de son étalon défunt et que son noble maintien emporterait en l'orgueil du chef devant paraître l'approbation d'un tel gain.

Je fis savoir au plus vite au général Clauzel qu'un chef d'escadron de dragons céda, au prix fort, son inestimable maîtresse alezane. J'ajoutais dans le message que son nouveau propriétaire s'engageait à la préserver en toutes circonstances. Piqué au vif par ma proposition aux conditions insolites, le général en personne vint me rendre visite. Il tomba sous le charme de l'irrésistible figure à la robe de soleil et au port altier.

« Elle est délicieusement belle, lâcha le nouvel amant.

— Balzane trois, mon Général », fis-je observer en lui indiquant les taches blanches ornant paturons et canons.

Et Clauzel de poursuivre, enthousiaste :

« Balzane un, cheval de rien, balzane deux, cheval de gueux, balzane trois, cheval de roi ! »

Les yeux brillants, la main tendue, il prit la mienne :

« Topons là ! et j'acquiesce à toutes vos conditions. Cette princesse ne sera pas exposée, mais admirée. Capitaine Gardin, vous venez de faire de moi un plus grand général !

— À la bonne heure ! Elle est à vous. »

Et je les vis partir ensemble...

Le lendemain me découvrit maussade : outre le départ de Pamela qui me chagrinait, je me retrouvais sans étriers à chausser. Et la bataille qui s'approchait... J'envoyais tous les dragons de mon escadron en quête d'une monture sur laquelle élever leur digne chef.

Ce fut notre brave trompette, Carlin, qui me rapporta, le premier, un destrier. Ma réaction à la vue de l'animal fut mauvaise : elle était grosse, large, d'une robe grise, sale, au poil rêche, la crinière emmêlée et délavée virant au rose ! Dès le premier coup d'œil, je la découvris inélégante et caractéristique ! Une bête de labour, rétive et brutale, voilà ce que le dragon me proposait.

« C'est une jument copieuse, mon Capitaine ! Et comme j'entends dire que vous aimez les gros culs, vous voilà gâté. Elle s'appelle Aquitaine et vient de cette noble province de notre belle France. Elle sent bon le pays, quelle veine ! »

Je ne savais plus quoi dire quand me revint la litanie :

« ... Balzane trois, cheval de roi, balzane quatre, cheval à abattre ! »

Et tandis que Carlin louchait, tout à coup inquiet, vers les antérieurs et postérieurs d'Aquitaine, je me laissais emporter par la colère :

« Carlin, espèce d'assassin, un balzane quatre, vous n'y pensez pas ! Vous voulez ma mort, ou quoi ? Vous n'êtes qu'un imbécile ignare ! Cela porte malheur. Jamais je ne monterai cette... cette horreur.

— Mais, mon Capitaine, elle est robuste et pis, elle est drôlement fouguese.

— C'est ça, c'est ça, avec moi en dessous ! »

Carlin partit d'un petit rire...

« Cela ne me fait pas rire du tout : allez la rendre immédiatement. Vous ne l'avez pas volée, au moins ?

— Non, mon Capitaine, je ne l'ai pas volée ! Le vol c'est quand on prend aux vivants, n'est-ce pas ? Et le cuirassier de qui je la tiens, il est mort de fièvre hier. Même pas eu le temps de lui en demander la somme...

— C'est du propre ! Bah... Bon, amener là à notre vétérinaire. Je verrai plus tard si je prends cette... grosse bouboule. »

À tout prendre, Aquitaine avait certaines qualités. Elle était d'une rare vélocité ; elle en déplaçait de l'air en se déplaçant ; à la charge, elle était agressive et le choc de son poitrail ne manquerait pas de renverser l'obstacle. Et puis elle sautait bien, vite et rageusement, engloutissant le mors. C'était une teigne et elle ne pouvait pas tenir le rang. Cela ne posait pas un problème insurmontable, car en tant que chef d'escadron je paradais seul devant, pouvant bondir à ma guise ou plutôt au grès des sautes d'humeur de la jument qui m'emportait. Au moins n'aurais-je pas de scrupules à lui fourailler les chairs avec mes éperons acérés. Je finirai bien par la mâter... En fait, j'avais exactement ce que je recherchais : un cheval peu attachant, mais apte pour le combat.

Le 1<sup>er</sup> mai 1811, on se mit en route pour la frontière hispano-lusitanienne. On allait libérer ceux enfermés dans Almeida. Après quoi, on attendrait la solde, impayée depuis dix mois, et la prochaine permission pour retourner en France. Nous étions prêts à fournir un dernier effort sous les ordres du prince, mais ce serait le dernier. Qu'il en profitât pour nous offrir une victoire, au moins ! Nos armes avaient été déshonorées sous son commandement, et déjà le maréchal Marmont faisait figure de remplaçant...

Le 3 mai, la division Ferrey était en vue du village frontalier de Fuentes de Onoro. J'avais, un an plus tôt, reconnu l'endroit. Bien défendu, il présentait un réseau de défenses échelonnées inextricables. Fuentes de Onoro était le piège parfait pour immobiliser et user jusqu'à l'épuisement total de ses forces vives un adversaire épris de l'envie folle d'en conquérir la position. Il eût mieux valu chercher à contourner Fuentes de Onoro... Le 26<sup>e</sup> régiment de ligne donna tête baissée dedans !

Par un miracle qui ne valait que par l'aveuglement et l'absurdité qui présidaient à cette attaque, on emporta l'obstacle du premier coup ! Plusieurs compagnies de *rifles* en furent chassées. Mais l'Anglais revint vite de sa surprise et fit donner, pour reprendre le village, ses troupes d'élite. Tout à coup, on entendit résonner le bruit nasillard des cornemuses du 74th Highland. En rangs serrés, les hommes à kilt descendaient vers Fuentes de Onoro. Les musiciens, dont les *bagpipes* se gonflaient et se dégonflaient contre leurs poitrines, entraînaient les hommes des Hautes Terres à aller de l'avant. Portant le tartan et le *skean dhu* dans le revers de l'un de leurs bas, les joueurs de cornemuse marchaient en tête, au son impérieux et sauvage de leur extravagant instrument. Le commandant

du 74th Highlands pointa droit devant lui sa claymore en criant :

*“Let’s go over the top !”*

Et ils chargèrent, baïonnettes aux fusils. Faute impardonnable : au lieu de se retrancher dans les maisons et derrière les murets des jardins, les fantassins du 26<sup>e</sup> de ligne attendirent, massés dans l’espace des rues, de recevoir le choc. Nos défenseurs, accrochés à du vide, furent aussitôt bousculés et reconduits à la sortie du village. Tout était à refaire ! Ce qui avait été obtenu par une folle et audacieuse attaque venait d’être perdu par une prétentieuse et funeste défensive. C’était à croire que nous ne sussions combattre qu’à coups d’excès ! Jamais bravoure ne fut aussi mal conduite.

L’occasion était passée. Le 74th Highlands, pour sa part, n’allait pas renoncer à utiliser le formidable réseau défensif que constituaient les jardins enclos et les maisons massives du village. Et vers 17 heures, un nouvel assaut français s’y brisait avec pertes et fracas !

La division Ferrey, très éprouvée par cette seconde attaque, fut relevée par la division Marchand. Ce fut au prix d’efforts inouïs et de sacrifices obscurs que l’on parvint, avant la tombée de la nuit, à réoccuper une partie du village. On comptait déjà six cents hommes hors de combat dans nos rangs, pour seulement trois cents chez l’ennemi. Cette répartition tragiquement classique me fait encore hurler aujourd’hui contre nos chefs. Mais ne savaient-ils rien entreprendre d’autre que de charger l’ennemi de front ?

Le lendemain matin 4 mai, l’ennemi s’élança à l’assaut de la partie du village que nous tenions. Il s’y brisa les dents, car, cette fois, nous nous étions bien retranchés. La partie basse de Fuentes de Onoro que nous avions reconquise de haute lutte

la veille au soir, demeura entre nos mains, tandis que les Anglais mouraient en vain pour nous la reprendre.

D'évidence, Fuentes de Onoro était l'objectif décisif et son contrôle complet déterminerait l'issue de la bataille à venir. Mais il y avait bien des façons de faire tomber l'obstacle. Il fallait manœuvrer, et Fuentes de Onoro serait enlevé.

Wellington jugea bon de suspendre l'attaque visant à reprendre le contrôle total du village. Le plus grand calme régnait maintenant sur le front des armées en présence. Masséna employa sa journée à reconnaître les positions adverses et à en déduire le meilleur plan de bataille. À sa suite, les officiers d'état-major parlaient et s'interrogeaient beaucoup. La première interrogation ressortait de l'attitude étrange de Lord Wellington ; ce dernier semblait vouloir risquer une bataille "classique". Il ne nous avait pas habitués à ce genre de défi. On se demandait où pouvait se situer le traquenard. En vain, on lui cherchait une bonne raison d'exposer ainsi son armée à un coup du sort, dont il détestait d'ordinaire tenter la fortune. Cependant, tout laissait croire qu'il se disposait à livrer bataille à l'endroit même de la frontière hispano-lusitanienne.

Masséna, sa longue vue en main, balaya d'un coup d'œil la position de Fuentes de Onoro. Jusqu'ici, la lutte s'était cristallisée dans ce réduit d'habitations bien défendues. L'Anglais avait fait de ce secteur le centre de son dispositif et semblait y tenir comme à la prune de ses yeux. Sans nul doute ne l'abandonnerait-il pas sans l'avoir renforcé jusqu'au dernier homme disponible. À cet effet, de nombreux régiments étaient massés en réserve sur un plateau derrière le village, prêts à y intervenir à la première alerte. Aussi longtemps que Wellington pourrait y expédier de nouvelles troupes en rem-

placement de celles tombées, on serait dans l'incapacité d'enlever Fuentes de Onoro de front. On avait bien essayé la veille, sans y parvenir. Une journée de plus d'efforts en ce sens n'ajouterait rien à notre gain. Il fallait aller voir ailleurs et trouver une autre solution.

Masséna remonta vers le nord avec tout son état-major, en longeant la rivière Dos Casas. Il rejoignit, sur la route conduisant à Almeida, le général Reynier. Les deux hommes se saluèrent. Rapidement, ils en vinrent à discuter de la situation dans ce secteur. Il y avait, à 12 kilomètres au nord de Fuentes de Onoro, une route qui menait à Almeida. C'était même là un itinéraire plus court pour rallier la ville assiégée qu'en passant par Fuentes de Onoro. La seule difficulté de ce côté résidait en un point fortifié placé sur la route : le fort Concepción. On ne l'avait qu'en partie démantelé en se retirant du Portugal. Le fort gardait encore efficacement la frontière. Que n'avait-on pas pris plus de soin à rendre ses défenses inopérantes ? Ce n'était tout de même pas sorcier de faire sauter quatre angles de murailles ! De la sorte, toute idée d'opérations dans ce secteur se trouvait contrariée. De plus, dans cette partie du champ de bataille, les abords de la rivière Dos Casas étaient plus encaissés. Sur les hauteurs voisines, Reynier estimait les forces ennemies à deux divisions. Masséna suspendit dans sa tête toute velléité d'attaque sur cette aile. Il avisa le général Reynier de rester jusqu'à nouvel ordre sur la défensive.

Toute idée d'attaque sur l'aile droite était compromise, l'assaut seul contre le centre coûteux et voué à l'échec : restait donc à voir ce que l'on pouvait faire sur l'aile gauche. Masséna, toujours suivi par son état-major, piqua droit au sud. Là, il demanda à ce qu'on lui présentât un officier général de

Cavalerie. Il se trouva que ce fut le général Fournier, commandant de la cavalerie du IX<sup>e</sup> corps, qui répondit à son appel. Masséna l'expédia mener une reconnaissance sur l'aile gauche. Soldat indiscipliné, réputé très agité du bocal, et jugé exécrable d'un point de vue humain, François Fournier n'en était pas moins l'un des plus brillants cavaliers de l'Empire. Il s'acquitta à merveille de cette mission. Après un délai d'une heure, il revint auprès du prince faire son rapport : l'extrême droite du dispositif ennemi s'appuyait sur le village portugais de Nave de Havel. C'était Don Julian Sanchez, l'évadé de Ciudad-Rodrigo, qui en tenait la position avec deux cents lanciers et tout un ramassis de guérillas. Wellington avait donc confié à un Espagnol, à un chef de brigands, le salut de ses armes sur son aile droite ! On avait décidément beaucoup de mal à l'état-major à comprendre la pensée du commandant en chef adverse. Où voulait-il en venir ? Voilà qu'il risquait, maintenant, dans une bataille rangée, les guérillas de la région qui nous étaient autrement plus funestes en se répandant dans les collines et les bois pour harceler nos arrières, nos convois, nos estafettes et nos courriers. Qu'à cela ne tînt, on se faisait d'avance un plaisir à l'idée de pouvoir les sabrer avec une si grande facilité. Fournier expliqua ensuite qu'entre Nave de Havel et Fuentes de Onoro se trouvait un autre village, Poço Velho. Là se déployait une grosse division anglo-portugaise. Entre celle-ci et Nave de Havel, une brigade de cavalerie fermait l'espace. Quant au terrain, il était favorable aux manœuvres de cavalerie. Le relief était au sud moins tourmenté. Ses pentes adoucies offraient même de belles possibilités de donner des charges dévastatrices. Fournier parlait avec conviction. Il avait déjà choisi son champ de bataille. À l'écouter parler, on pouvait bousculer l'ennemi et

l'envelopper. Masséna se laissa convaincre. Il remercia le général et envoya ses aides de camp auprès des commandants de corps d'armée afin qu'ils se rendissent à une réunion au sommet.

Cette réunion eut lieu à 6 heures du soir devant Fuentes de Onoro. Sous la tente de Masséna apparurent les généraux Junot, Reynier, Loison, Drouet d'Erlon et Montbrun. Masséna leur exposa son plan. Il commença par un rapide survol de la situation qui présidait au choc du lendemain :

« Messieurs, je ne vous cacherai pas que l'occasion est unique. Jamais l'opportunité n'a été aussi grande de pouvoir écraser les forces réunies de l'ennemi. Wellington, l'homme des dérobades, accepte aujourd'hui le combat. Et il a choisi pour nous combattre un terrain plutôt fâcheux pour le sort de ses armes. Voyez un peu la carte : il a dans son dos une place forte hostile, Almeida, et les gorges profondes de la Coa. Les points de passage ne sont pas nombreux à cet endroit, rappelez-vous. Une retraite précipitée de l'ennemi nous vaudrait la victoire. En l'état, s'il doit replier, Wellington n'a plus que ce soir pour le faire. Demain, il sera trop tard. Sa retraite sera une déroute. J'espère qu'il se croit toujours invulnérable. Mon cœur bondira de joie en voyant demain l'ennemi toujours en place sur ses positions. Nous les tenons ! Nous allons les écraser comme une noix ! »

Et Masséna serra son poing jusqu'à ce que les veines de sa main saillaient.

« Mon plan est simple : pendant que le général Reynier opère une diversion au nord, nous poussons au centre et nous enveloppons leur aile droite. Fuentes de Onoro tombe ! L'ennemi n'a plus sur le terrain aucun avantage sur lequel s'accrocher : il doit replier précipitamment sur la Coa.

Montbrun le charge et le sabre à volonté. Nous tenons enfin cette victoire qui nous fuyait !

— Et Almeida est libérée », ajouta le général Reynier.

Il espérait par cette intervention qu'on portât au crédit de sa troupe l'opération visant à lever le siège dont souffrait la ville.

« Oui, et Almeida est libérée, en effet !

— Je suis le plus près pour marcher sur Almeida, insista Reynier. Je demande pour le II<sup>e</sup> corps le privilège de se porter le premier au secours du général Brennier et de sa garnison.

— Eh bien, concéda Masséna, mais pas avant que l'affaire qui doit se jouer au sud soit achevée. Vous avancerez quand les Anglais en face de vous commenceront à reculer, entendu ?

— À vos ordres.

— Bon. Voyons maintenant le détail de l'attaque sur l'aile gauche. Général Loison, les divisions Marchand et Mermet marcheront sur Poço Velho, ici sur la carte. Venez voir. Général Junot, la division Solignac se tiendra tout juste derrière eux, en réserve, prête à intervenir le moment venu.

— Je prendrai moi-même le commandement de la division, expliqua Junot, volontaire et expéditif.

— Bien, très bien, l'en remercia Masséna. Quant à vous, général Montbrun, je vous place à l'extrémité gauche du mouvement d'infanterie. Vous me sabrez tout ce que vous rencontrez. Avec votre mordant, je m'attends à ce que leur aile soit promptement pliée et rompue. Pour ce faire, je place sous vos ordres les cavaliers de Fournier et ceux de Wathier. Ajouté à vos six régiments de dragons, cela ne fait pas moins de 3 000 sabres. Cela vous suffit-il ?

— Votre Excellence me nargue ? J'en jouis d'avance ! Je m'en vais vous embrocher du *godon* à tour de bras !

— Fort bien, général, je n'en attendais pas moins de votre part. Autrement, en ce qui concerne Fuentes de Onoro, la division Ferrey, qui est déjà sur place, repartira à l'assaut du village.

— Toute seule ! sursauta Loison, en fait de protestation.

— Non, non, pas toute seule, bien entendu. Le IX<sup>e</sup> corps du général Drouet d'Erlon l'épaulera dans cette noble tâche. L'ennemi ne pourra pas, tout à la fois, tenir Fuentes et laisser son aile droite dans le vent de nos charges. L'une de nos deux attaques doit aboutir ! C'est mathématique. Il n'y a aucune logique à ce que la victoire nous échappe. La raison du plus fort est de notre côté. Demain... Demain, nous serons frères dans la victoire !

— Et pour la mise en place des troupes sur leur position de départ ? demanda le général Loison.

— Les mouvements s'effectueront cette nuit sous le couvert de l'obscurité. Il ne faut absolument pas que l'ennemi connaisse notre intention d'attaquer son aile droite. Aucun mouvement, vous m'entendez, aucun mouvement ne doit être entrepris dans cette direction avant la tombée de la nuit. C'est entendu ? »

Les cinq généraux opinèrent docilement du chef en signe d'acquiescement. Puis ils prirent congé du prince.

Le lendemain, à quatre heures du matin, tout était prêt pour la bataille qui s'annonçait. C'était le 5 mai 1811. Les Anglais n'avaient pas profité de la nuit pour se retirer derrière les gorges de la Coa. Ils s'entêtaient à vouloir livrer combat. Tous les généraux français s'en réjouirent en parcourant leurs lignes à la longue vue.

Déjà en place, les hommes profitèrent de deux à trois heures avant l'aube pour se reposer et se restaurer. Vers six heures, avec les premiers rayons du soleil, les soldats se mirent en formations de combat. Dans la pâle et froide lumière du petit jour, les divisions Marchand, Mermet et Solignac franchirent la rivière Dos Casas à guet et s'ébranlèrent en direction de Poço Velho. Dans le camp anglais, l'alerte fut immédiatement donnée ; alerte fracassante qui acheva d'extirper du sommeil les plus somnolents ! C'était le branle-bas de combat !

Montbrun nous fit signe d'avancer. Nous bordions la gauche de l'attaque d'infanterie. Plus rapide qu'eux sur nos chevaux, nous remontions le long de la progression en échelons des compagnies, des bataillons, des régiments. Cavaliers et fantassins se saluèrent mutuellement par de vibrants "hourras !", dressant en l'air leurs sabres ou leurs fusils. Le déploiement de l'infanterie était impressionnant : le chatolement de ses masses impeccablement rangées et décidées à vaincre nous fit chaud au cœur. L'odeur pleine de fraîcheur du jour naissant avait un parfum de victoire.

Montbrun indiqua à Fournier de la pointe de son sabre le village de Nave de Havel :

« C'est pour vous.

— Merci » répondit Fournier avec une réelle reconnaissance.

Et il fit obliquer ses cavaliers un peu plus sur la gauche. Il se détacha de notre longue colonne en emportant à sa suite les 7<sup>e</sup>, 13<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> régiments de chasseurs à cheval. Ils nous saluèrent en faisant tournoyer leurs sabres courbes au-dessus de leurs têtes. Les bancals mordaient en beaux reflets métalliques dans la lumière de l'astre montant. Ils portaient tous l'habit vert à la *kinski*, avec comme couleurs distinctives : le rose pour

le 7<sup>e</sup>, l'orange pour le 13<sup>e</sup>, et l'aurore pour le 20<sup>e</sup> régiment. Leurs têtes étaient coiffées de shakos ou de colbacks aux plumes vert et rose, vert et orange, ou encore vert et aurore. Fournier présidait cette parade dans un uniforme à la hussarde d'une fantaisie ahurissante : sa pelisse était en velours vert, galonnée d'or, bordée de fourrure d'astrakan et doublée de satin rose ; son dolman en velours brun, couvert de brandebourgs or et de tresses plates à la soubise tout aussi éclatantes d'or ; sa culotte écarlate, avec, dégoulinant sur les cuisses, des arabesques labyrinthiques dorées ; des bottes à la hussarde, noires et brillantes, et une écharpe de général de brigade, bleue et or, portée à la taille, complétaient la tenue, pour ne pas dire le déguisement. C'eût pu très bien être un costume scénique d'opéra ! Toutefois, les habitants de la Castille avaient surnommé cet homme, *El demonio*. Car, il faut bien l'avouer, Fournier avait un curieux penchant pour les diableries. Avec ces Espagnols superstitieux, sa réputation sulfureuse avait été vite établie. Son plaisir d'alors était de chanter la messe à la place des prêtres après les avoir chassés de l'autel. Il officiait fort sérieusement en grand uniforme de hussard sous les regards horrifiés des fidèles et des clercs réduits à l'impuissance par son escorte armée. Le pire, c'était qu'il ne faisait pas cela par provocation, mais par conviction. D'aucuns disaient qu'il était possédé ! *El demonio*, après quelques rites sataniques, allait à la bataille, invincible. Une lueur invraisemblable brillait dans ses yeux. À la vérité, cet homme était fou à lier. Il jubilait à l'idée de se battre, comme nous tous en cette belle matinée, d'ailleurs.

On frissonnait d'allégresse. Le petit trot qui nous emportait en avant des lignes adverses réveillait peu à peu nos membres ankylosés par le froid. Nos bouches et les gueules de nos che-

vaux exhalaient de la buée. Fébrilement ou méthodiquement, selon les tempéraments ou l'expérience, on resserrait la dragonne de nos sabres autour du poignet. Les plus nerveux rectifiaient une fois de plus le réglage des jugulaires de leur casque. C'était soit trop serré, les empêchant de déglutir sans gêne, soit trop lâche et dangereux, si l'on considérait le risque encouru d'un cisaillement de l'oreille. Au rythme du trot, les crinières de nos casques battaient notre dos, entre les omoplates, de leurs longues franges de jais. La lumière brillait sur la surface noire et vernie des visières et sur le bronze de la bombe, du masque et du cimier. La peau des turbans qui décoraient la partie basse du casque et les épis successifs des plumets qui culminaient absorbaient davantage les rayons, exhibant leurs belles couleurs au grand jour. Nos uniformes verts, cintrés et parfaitement ajustés, avec leurs revers, collets et parements roses étaient éclatants. Nous avançons la fierté au corps. Nous étions les dragons du foudroyant 15<sup>e</sup> !

Tout à coup, sur notre droite, retentirent des décharges de mousqueterie. L'abordage de Poço Velho venait de se produire. Un feu très vif s'ensuivit. L'échange de salves nourries se prolongea un gros quart d'heure. Les lignes crépitaient du feu de tous leurs fusils. Puis, la division Marchand donna l'assaut, couverte sur sa droite par la division Mermet. Sur la gauche, c'était à nous, dragons, de protéger son flanc.

Un peu en avant de Poço Velho, juste en face de nous, se déroulait une petite plaine, propice aux combats de cavalerie. Montbrun, toujours en tête, nous fit presser l'allure. De la cavalerie portugaise et hanovrienne commençait à menacer le mouvement d'attaque de notre infanterie lancée contre Poço Velho. Le major Laloup me fit signe de déployer rapidement la compagnie d'élite et la 2<sup>e</sup> compagnie. Je

commandais, en ce jour glorieux, le 1er escadron. J'étais pour l'occasion élevé au grade de chef d'escadron ! Laloup fit ensuite part au 2<sup>e</sup> escadron d'exécuter une manœuvre similaire. Le capitaine Léopold de la Grange-Cassey commandait le 2<sup>e</sup> escadron. Les officiers disparus nous donnaient du galon. Derrière nous, les 3<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup>, 10<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup> et 25<sup>e</sup> dragons adoptèrent les mêmes dispositions. Nous allions charger en tête. Le parti de cavalerie ennemi que nous venions de débusquer paraissait ridicule au regard de notre masse impressionnante. Vraiment, Wellington avait son aile droite bien faible...

Nos foulées s'allongeaient. Les torses puissants de nos montures frayaient l'air de plus en plus vite. On sentait sur nos cuisses fluer le vent de leur course. Les crinières de nos casques ne frappaient plus notre dos, mais flottaient littéralement en arrière, soulevées dans l'air. Nos lattes pointaient droit devant nous, tendues au bout de nos bras tendus. Le poignet cassé vers le haut, placé dans l'alignement du bras et protégé par la garde du sabre, nous nous apprêtions à plonger dans de la chair avec nos lames. Nous venions d'atteindre le plein galop. Nos corps se penchèrent encore plus en avant des encolures. Nos mains armées se trouvaient ainsi placées au niveau des oreilles du cheval, la latte d'acier étincelant dépassant d'un bon mètre vingt la ganache des montures. Les yeux des chevaux louchaient au sol pour regarder où mettre les sabots. Les fers arrachaient des mottes de terre poussiéreuse à la croûte du sol. Un grondement assourdissant montait dans la plaine. Nous vibrions à l'unisson de cette plainte. Nous ne formions plus qu'un seul corps soudé, compact, homogène. Notre pulsion devenait commune et notre courage s'enrichissait de cette multitude unie que nous composions. Jamais

notre régiment ne fut plus groupé, plus ramassé, plus conscient de sa force monolithique.

Soudain, notre mur s'abattit sur le maigre rideau de hus-sards hanovriens ! Le choc, colossal et terrifiant, n'offrit aucune issue aux malheureux Hanovriens. Ils périrent broyés sur place ! On entendit leurs cris s'évanouirent sous nos chevaux, recouverts aussitôt par le fracas de notre galop. Six régiments piétinèrent leurs dépouilles sans s'arrêter...

Les Hanovriens se battaient dans les deux camps ! En ce jour, ceux qui avaient épousé la cause de l'Angleterre n'avaient plus de sang pour regretter leur mauvais choix.

Juste derrière les disparus de la King's German Legion se tenaient les 4<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> régiments de cavalerie portugaise. À la vue du massacre des Hanovriens, ils décampèrent. Les traînards furent rattrapés et engloutis à leur tour. Ceux qui n'avaient pas été écharpés s'empressèrent de franchir la rivière Turon et de s'éparpiller au galop sur l'autre rive. Montbrun éleva le bras et la voix :

« Halte ! »

Nos escadrons calmèrent leur ardeur. Ils finirent par s'immobiliser, les sabots des chevaux de tête mordant dans l'eau. Le soleil brillait maintenant comme un gros doublon d'or. Les flots en décrue du Turon se paraient de beaux reflets argentés. Au loin, on discernait les collines grises et desséchées bordant les gorges de la Coa. Les Portugais ayant fui et les Hanovriens de la King's German Legion ayant été défaits, la division d'infanterie du général anglais Houston se retrouvait avec un flanc en l'air. Notre mission de protection du flanc de la division Marchand se trouvait transformée en mission d'attaque du flanc anglo-portugais. Sans plus hésiter, Montbrun nous fit pivoter de 90° sur la droite et, nos regards plongeant dans les

lignes rouges et brunes de l'ennemi, il nous en désigna de la pointe de son sabre damasquiné d'or le front étiré. Je caressai l'encolure de ma jument. Elle venait de fournir un bel effort, mais la bataille n'était pas finie. Son poulx rapide bondissait à la même cadence emportée que le mien. De grosses gouttes de sueur perlaient de son garrot, de son poitrail, de ses épaules, de ses flancs. C'était une bête solide et je comptais une fois encore sur ses prouesses physiques pour m'acquitter au mieux de toutes ces charges qu'on nous commandait.

Pendant ce temps, Fournier donnait contre les Espagnols de Don Julian Sanchez. Wathier, avec les 11<sup>e</sup>, 12<sup>e</sup>, 24<sup>e</sup> chasseurs à cheval et le 5<sup>e</sup> hussard, suivait, à bonne distance, les escadrons conduits par *El demonio*.

Parvenu à trois cents mètres de Nave de Havel, Fournier se retourna vers les chasseurs du 7<sup>e</sup> régiment. Son visage, d'ordinaire d'une tournure presque féminine, se virilisa soudain. Une ombre passa qui le durcit. Ses yeux, brûlant d'une folie contagieuse, pénétrèrent les regards qui s'exposaient à le fixer. Les chasseurs en eurent un instant le souffle coupé, puis l'âme les brûla de la même ardeur que celle qui animait leur chef. Et *El demonio* pointa son sabre courbe vers Nave de Havel et ses défenseurs :

« Pour eux, hurla-t-il, l'enfer !... Chargez ! »

Et il laboura les flancs de son cheval à grands coups d'épérons. Les chasseurs bondirent aussitôt à sa suite. Au galop, ils remontèrent le long de la route d'Espagne au Portugal qui menait à Nave de Havel. Les hommes faisaient tourner leurs sabres et poussaient des cris d'ivresse guerrière. La route tournait en entrant dans le village. Les cavaliers en suivirent la courbure en prenant de la gîte sur leurs selles. Fournier caracolait en tête avec dix mètres d'avance sur le reste de sa

troupe. À l'intérieur du village, dans la rue principale, les lanciers de Don Julian Sanchez pointèrent leurs lances. Le Démon fit irruption sur eux. Une lance menaçait directement sa poitrine dégoulinante d'or ; d'un revers de sabre il s'en para, puis replongea aussitôt sa lame courbe contre son agresseur. La pointe du sabre, d'un terrible coup de taille, frappa l'Espagnol à la tempe, lui faisant sauter un œil et le tuant sur le coup ! Fournier vomit alors un épouvantable blasphème en espagnol et chargea le lancier suivant, qui, fort de la longueur de sa lance, se préparait à empaler ce satané français. Mais c'était sans compter sans le génie meurtrier d'*El demonio*. Fournier fit sauter son cheval par-dessus la lance pointée face à lui. D'un bond prodigieux, sa monture vint percuter l'Espagnol sur sa selle. Sous le poids inattendu et subit, le lancier et son cheval s'effondrèrent. Par chance, les boulets et genoux des pattes du cheval de Fournier plièrent, mais ne se rompirent pas. Il piétina l'homme à terre et se retourna aussitôt d'un violent mouvement d'épaule pour frapper un adversaire soudain mis par son saut à sa portée. N'épargnant pas plus les bêtes que les hommes, *El demonio* frappa le chanfrein du cheval. Foudroyé par la douleur, l'animal se retourna sur son cavalier, l'écrasant en hennissant mortellement. Les quatre fers en l'air, la bête était secouée de spasmes affolants. Son cavalier étouffait sous sa masse, sous son poids, impuissant à se dégager. Le 7<sup>e</sup> chasseur arriva en trombe. Les Espagnols furent balayés du village. Les lanciers survivants couraient vers l'autre issue de Nave de Havel. Wathier, qui avait suivi l'affaire de loin, s'avisa un peu tard de couper, à l'autre extrémité du village, toute possibilité de retraite aux fuyards. Quand il arriva à l'endroit de la sortie, ils s'étaient déjà échappés !

Des fenêtres des maisons donnant sur la plaine alentour, les guérillas à pied s'enfuirent sans se battre. Fournier parvint à faire une centaine de prisonniers ; rassemblés sur la place du village, il les abandonna à ses hommes ivres de sang. Les chasseurs les taillèrent en pièces comme on fend des bûches ! À la vue du carnage, *El demonio* partit d'un grand rire lugubre. Un moment, son rire impossible glaça le sang de ses hommes qui abandonnèrent leur travail d'abattage. Quelques Espagnols ensanglantés en profitèrent pour se dérober aux coups et s'enfuir. Les blessés furent piétinés par les chevaux. Ce fut Fournier qui donna l'exemple de cette forme de mise à mort. Sans l'ombre d'un doute, il venait de s'acquitter entièrement de sa mission : Nave de Havel était nettoyé !

À Fuentes de Onoro, au centre, les Français repartaient à l'assaut de la partie haute du village. La division Ferrey, appuyée par tout le IX<sup>e</sup> corps s'élança à la conquête du reste de l'agglomération. Ce combat inepte confinait à l'absurde. Il n'eut pour seul résultat que de croître, d'heure en heure, en intensité et en férocité. On s'exécutait à bout portant. On se chargeait et on se reconduisait à tour de rôle à la baïonnette d'un bout à l'autre du village. Les positions furent prises et reprises vingt fois. Le sol se gorgeait de sang sur lequel on piétinait. Chaque mur, chaque embrasure, chaque fenêtre recelaient un piège mortel, un coup qui partait pour porter la mort ou faire une horrible blessure. On se combattait de si près qu'on s'arrachait les fusils du bout des mains. On y laissait de la peau sur les canons brûlants et, saisi de douleur, on rabattait de rage la crosse de l'arme confisquée contre la figure de l'ennemi honni. Les joueurs de baïonnettes excellaient. Les uniformes devenaient noirs de poudre et rouges de sang. Les adversaires ne s'identifiaient plus que par la langue, encore

que les cris de douleur fussent les mêmes. Dans la souffrance, les hommes parlaient tous le même langage extrême ! Le 32<sup>e</sup> léger parvint à dépasser le cloaque infernal de Fuentes et à escalader le plateau qui dominait le village. Là, ils furent reçus par des salves nourries et durent retourner dans la fournaise en contrebas. Le 26<sup>e</sup> de ligne vit son dernier bataillon agoniser dans l'enclos d'un grand jardin. Sous des pommiers en fleurs, les rescapés de Bussaco se laissèrent mourir, les lèvres badiageonnées de poudre arrachée aux cartouches, les membres ensanglantés couverts de plaies. Leur aigle fut planté là, au milieu du verger, comme un arbre sans fruit ! Quant aux Hanovriens, la journée ne fut guère plus heureuse pour eux qu'elle ne l'avait été pour leurs frères ou cousins se battant dans l'autre camp. Ils durent mourir sur une terre étrangère pour un maître qui avait dépecé leur royaume. Karl Wallner expia en ce jour sa lâcheté au col de Bussaco. Il fut admirable et prit une balle en plein front ! Son corps se détacha lentement du mur contre lequel il se tenait, puis, d'un seul coup, il s'effondra sèchement. Il n'avait, en somme, fait que retarder l'inévitable !...

De notre côté, la matinée était toujours aussi merveilleuse, aussi prometteuse. Montbrun nous dirigea droit dans le lard de la division Houston. À notre vue, le général anglais fit évacuer Poço Velho, dans lequel du reste les hommes de Marchand prenaient l'avantage. Le moment était décisif : la division Houston se retrouvait isolée. Nos fantassins débouchaient du village ; au pas de course, ils reprenaient leurs alignements pour se reformer en corps de bataille. Bientôt leur ligne cracha à nouveau son feu sur les Anglo-Portugais en repli. À ce moment précis, la tête de la division Mermet apparut sur la droite du village. Loison pouvait lancer deux

divisions contre l'ennemi tandis que nous chargeons de flanc sa masse désorganisée. Quelle faute ! Le nouveau chef du VI<sup>e</sup> corps les fit obliquer à droite sur Fuentes de Onoro !...

Montbrun, qui galopait à notre tête, de son œil d'aigle, se rendit compte de la faute, de l'occasion qu'on manquait d'écraser Houston, de l'isolement dans lequel on le laissait charger. Un autre que lui aurait fait surseoir à l'attaque. Il nous confirma de la pointe de son sabre l'objectif. Quoi qu'il en coûtât maintenant, on allait mordre dans les rangs de la 7th division anglo-portugaise !

Notre course était belle et ample. Il ne fallait pas en perdre l'élan. Tout est question de foi, semblait nous dire Montbrun en conduisant la charge. Et puis, Houston n'avait pas le temps de former ses régiments en carrés. Leur nombre ne nous arrêterait pas sans qu'il fût élevé au carré. Ils allaient nous sentir passer !

Furieusement, nous traversâmes les premiers rangs, les déchirant en lambeaux immondes. Deux régiments entiers cédèrent à la panique, nous abandonnant le terrain en courant en tous sens. Ils grouillaient devant nous, offrant leurs dos au labour de nos lattes. On les congédia de la plaine. Ralliés au gros de la division en retraite, ils franchirent le Turon. C'était le deuxième corps de bataille qu'on expédiait sur l'autre rive. De là, on pouvait jaillir sur les arrières de l'ennemi. La victoire vibra de tout l'éclat de sa promesse. Toute l'aile droite anglaise était rompue et on allait enfin emporter son centre en le tournant.

Cette fois, Montbrun était résolu à nous faire franchir la rivière. Houston ralliait avec les plus grandes difficultés ses bataillons ébranlés. Il n'avait pas encore eu le loisir de les former en carrés. Il ne fallait pas lui en laisser le temps. Juste

avant de nous donner l'ordre de charger à travers le Turon, Montbrun jeta un coup d'œil circulaire à l'ensemble du champ de bataille : des pentes du plateau qui s'étendait derrière Fuentes, une nouvelle division, toute de vert vêtue, s'avancait à notre rencontre. De sa propre initiative, le général Crawford, plutôt que de rester en réserve sur les hauteurs que personne ne venait menacer, décida de faire donner sa division légère dans la plaine, y menaçant, soit la cavalerie impériale qui poursuivait le malchanceux Houston, soit le flanc de l'attaque latérale de Loison contre Fuentes de Onoro. D'une décision recalculée avec la rapidité de l'éclair qui illuminait son cerveau de général de cavalerie, Montbrun jugea irréalisable, dans cette nouvelle circonstance, de charger l'ennemi de l'autre côté du Turon. Il fallait faire face à la menace des rifles de Crawford qui avançaient contre notre flanc. Il fallait surtout les occuper afin qu'ils ne vissent pas affliger les hommes de Loison sur leur flanc gauche. Et bien que Loison eût refusé de prêter main-forte aux cavaliers, Montbrun, lui, sans rancune, décidait de se porter en avant des Anglais qui menaçaient l'infanterie. Nous reçûmes l'ordre de nous porter contre le nouveau venu et d'intercepter son mouvement tournant sur le flanc de la division Marchand. À la vue de notre manœuvre, Crawford fit stopper ses troupes pour les former en carré. Pour leur en laisser le temps, Wellington, qui venait de jeter un regard inquiet sur son aile droite, envoya aussitôt la cavalerie de Cotton s'interposer entre nous et les fantassins de l'impétueux Crawford. Montbrun expédia aussitôt un aide de camp à Loison et un second à Fournier.

Fournier répondit aussitôt à l'appel :

« J'arrive ! »

Loison se fit tirer l'oreille :

« Il faut, mon Général, expliqua l'aide de camp, forcer la décision à gauche plutôt qu'à Fuentes. Le général Montbrun vous invite à étendre le champ de bataille, et non à le réduire à la portion âprement défendue du village. Si le général Marchand pouvait venir nous épauler, nous en serions fort aises.

— Monsieur, je sais ce que je fais ! répondit sèchement Loison. Attaqué de face par Drouet et de flanc par mes soins, le village va tomber. Ce n'est plus qu'une question de minutes. Alors, laissez-moi en paix avec vos grandes manœuvres de cavaliers mythomanes ! Et puis, veuillez passer par la voie hiérarchique pour obtenir un tel renfort. Vous bousculez à votre guise l'ordre de bataille voulu par le prince. Allez lui en parler, qu'on rigole un peu ! »

Sur ces mots, le lieutenant Renique fit son apparition. Il portait un ordre du prince au général Loison :

« Monsieur, il vous faut fournir une aide au général Montbrun. Depuis le début de la matinée la cavalerie fait de grandes choses, mais toute seule elle ne peut exploiter les avantages qu'elle s'occasionne.

— Mais je suis à deux doigts d'emporter la décision à Fuentes ? Il est hors de question que je prélève la moindre troupe de ce front ! L'attaque est prometteuse...

— Je vois quatre canons attelés qui ne vous servent pas, fit remarquer l'aide de camp de Montbrun. Prêtez-les-nous, je vous prie !

— Très bien, très bien... Soit pour les canons. Prenez-les ! »

Et l'aide de camp les emporta immédiatement à sa suite, ainsi qu'une cinquantaine d'artilleurs.

Tandis que l'aide de camp négociait une aide, la cavalerie française reflua. Montbrun, vaguement vexé de s'être fait

reconduire par la cavalerie de Cotton, ralliait maintenant ses hommes devant Poço Velho. Les Anglais avaient donné leur charge avec hargne. Leurs chevaux vigoureux et leurs sabres lourds avaient eu raison de notre formation. Nous ramenant mille mètres en arrière l'épée dans le flanc, l'affront de leur charge insultait notre volonté de vaincre.

Fournier apparut alors avec ses chasseurs ; puis arriva Wathier, qui suivait. À la vue de ces renforts, les cavaliers anglais rompirent la poursuite. Ils tournèrent bride pour rallier l'infanterie de Crawfurd. Ce dernier venait de profiter de l'intervention inopinée de Cotton pour former ses fantassins en carrés. Le général Anglais avait formé sa division en trois carrés : les 6<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> régiments de ligne et le 3<sup>e</sup> de chasseurs portugais composaient celui de gauche, le 43rd Monmouthshire et le 95th Rifle Corps constituaient celui du centre, tandis que le 52nd Oxfordshire et le 1<sup>er</sup> de chasseurs portugais formaient celui de droite. Les carrés de droite et de gauche étaient forts de 1 500 hommes chacun, celui du centre, où se tenait le général Crawfurd, était gros de 3 000 hommes ! Le morceau semblait indigeste ! Il eût fallu être frappé de folie pour croire pouvoir l'avalier. Le feu de ses côtés nous eût vite dévorés si nous eussions osé nous risquer à les aborder à la charge. Quelle belle occasion venions-nous de manquer en ne les attaquant point alors qu'ils n'étaient pas encore dans cette impressionnante formation ! Mais voilà, il avait fallu que ce maudit Cotton intervînt et nous interceptât. Pire, il nous avait réexpédiés violemment à notre point de départ.

Les carrés anglo-portugais brillaient de leurs belles couleurs brunes, rouges et vertes. Sous le soleil paré d'or, le long des côtés et dans les angles, les baïonnettes étincelaient. Les fantassins ennemis portaient le ridicule shako en forme de

tuyau de poêle. Ne devaient-ils pas évacuer par ce cylindre dressé sur la tête les miasmes de leur esprit empuanti ? Fier de la mauvaise intention de nous nuire, sur chaque côté des carrés, le premier rang d'hommes avait un genou en terre et le fusil incliné, sa crosse incrustée dans le sol et sa baïonnette élancée vers le ciel ; le second rang se tenait debout, l'arme calée dans la hanche et sa lame effilée pointant droit devant ; le troisième rang épaulait déjà, prêt à fusiller l'intrus, alors que le quatrième rang se préparait à recharger les fusils des tireurs du troisième rang au fur et à mesure des salves, fournissant sans discontinuer des armes continuellement prêtes pour faire feu. Ils étaient, en une telle formation, sûrs d'eux, redoutables et invincibles. On pouvait imaginer leur arrogante certitude en contemplant leurs alignements impeccables, tirés au cordeau, bruissants de couleurs et d'allégresse. Il ne manquait plus que notre apparition pour les ravir tout à fait !

Montbrun, l'air absorbé, accueillit sans un mot la venue de Fournier, de Wathier, et des quatre trains d'artillerie que lui ramenait son aide de camp. Le grand général de cavalerie faisait tourner son cheval en rond, inspectant le terrain alentour. Il semblait réfléchir. Son calme et son expression d'intense activité intellectuelle nous inquiétaient. Montbrun ne nous avait pas habitués à cela, lui qui ne savait que charger droit devant ! Il passa sa main droite plusieurs fois sur son menton. Diable ! Le général semblait frappé d'inaction. Ce n'était vraiment pas le jour ! Finalement, il déploya son bras et déplia son index, qui pointa... Nous nous attendions à ce qu'il nous indiquât les carrés ennemis. Non, pas du tout. Il désignait, à l'attention de son aide de camp, un pli de terrain, juste en avant de Poço Velho :

« Capitaine Lomand, placez les canons à l'abri de cette ligne de crête ; masquons-les à la vue de l'ennemi. Faites-les charger, mais qu'ils restent attelés. Que les artilleurs mettent la mèche à chauffer. Général Wathier, déployez en masquage les escadrons de votre 5<sup>e</sup> hussard devant et autour des pièces d'artillerie. Vous passerez ensuite en tête du gros des cavaliers. Vous avancerez sur les carrés jusqu'à être à portée de mitraille. Deux pièces face à celui du centre et une face à ceux de droite et de gauche. Alors, vous démasquerez les pièces et ouvrirez le feu ! Les carrés ébranlés, nous autres les chargerons dans la foulée. Êtes-vous bien pénétré de la manœuvre, général Wathier ?

— Tout... tout à fait », bafouilla Wathier, surpris par l'étonnante et soudaine ingéniosité tactique de Montbrun.

Nous en restions tous cois. L'innovation prouvait bien que le général Montbrun y avait réfléchi avec une rare intensité. Alors, si en plus il se mettait à penser, et à penser puissamment, la victoire nous serait acquise. Mais le subterfuge de ce moyen terrible pour vaincre, ne trahissait-il pas une peur du général en face de l'obstacle ?

Les hussards, habillés de leurs dolmans blancs et de leurs pelisses bleu ciel à brandebourgs d'or, passèrent devant nous, escortant les quatre pièces d'artillerie...

Montbrun nous fit aussitôt signe de leur emboîter le pas. De la pointe de son sabre, il indiqua aux 3<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> dragons de se porter sur la gauche pour empêcher toute tentative de Houston de franchir encore le Turon. Puis il s'élança en avant pour se mêler aux escadrons du 5<sup>e</sup> hussard. Là, au centre de la formation, toujours à cheval, sans s'arrêter, il abaissa son sabre et commença à l'affûter contre le bronze d'un canon. Le capitaine Lomand et ses trois autres aides de camp l'imitèrent.

Les artilleurs exprimèrent leur grande joie à rendre au glorieux général un si terrible service :

« Vous n'aurez qu'à fouler des blés fauchés ! », jura un officier d'artillerie en lançant un regard complice à Montbrun.

Nous avançons au petit trot en direction des carrés massifs anglo-portugais. La maudite cavalerie de Cotton s'était repliée derrière le damier formé par les trois monstrueuses redoutes humaines de la division Crawford. À la vue de notre approche, une grande clameur parcourut les rangs de l'ennemi. Les fantassins laissaient éclater leur joie à l'idée de nous faire la peau. Montbrun, imperturbable, fit un clin d'œil au canon le long de l'affût duquel il trottait.

Nous remontions la pente où les cavaliers anglais nous avaient repoussés. Jamais distance ne me parut aussi longue à couvrir. Sur sa pente légère et étendue, on pouvait voir des chevaux se tordant de douleur en roulant sur le dos, des cadavres des nôtres, tombés un quart d'heure plus tôt, des dépouilles d'ennemis, des débris informes, des vestiges de coiffures...

Montbrun s'approcha du colonel du 5<sup>e</sup> hussard et lui chuchota un ordre à l'oreille. Une minute après, une douzaine de hussards se déployaient en fourrageur. Ils s'élancèrent en avant de notre progression en direction des carrés. C'était la traditionnelle opération présidant à une charge d'importance : il s'agissait de reconnaître le terrain et d'en rapporter les facilités et les moindres accidents. Mais en l'occurrence, l'opération ne visait qu'à tromper davantage l'ennemi sur nos véritables intentions. Dans les carrés, l'ordre fut donné de se préparer à recevoir une charge massive. Ils devaient nous croire bien fous ! À l'inverse, on espérait leur cracher notre ferraille à la gueule. On se réjouissait qu'ils offrissent, par leur

formation en carré, des rangs bien serrés que la mitraille arroserait bientôt copieusement. Ils n'allaient pas tarder à goûter à l'acier qui vrille en hurlant des bouches à feu.

Surprise ? Les cavaliers de Cotton vinrent se placer entre nous et les carrés de Crawfurd. Fort de son précédent succès, le général de cavalerie anglaise se faisait un devoir de nous intercepter une nouvelle fois et de nous corriger.

« Merde ! lâcha Montbrun. Que viennent-ils foutre ici, ceux-là ? Ils vont gâcher la fête, les empaffés ! Et bien, tant pis pour eux, ils l'auront cherché, après tout... Artilleurs, votre mitraille est pour les cavaliers ! Chauffez-moi vos mèches ! »

Le 1st Royal Dragoons, le 14th duchess of York's Own Light Dragoons et le 16th Queen's Light Dragoons chargèrent le 5<sup>e</sup> hussard. À la limite extrême de se faire aborder, Montbrun leur hurla l'ordre de s'esquiver. Les quatre pièces démasquées crachèrent alors, dans un déferlement infernal, une trombe de morceaux de métal en fusion. Fracassements et déchiquetures s'entremêlèrent pour massacrer la pauvre cavalerie tombée dans le piège d'acier hurlant ; ils crevèrent par centaines dans le souffle alourdi de milliers de balles volantes. Membres, têtes, chevaux furent éparpillés, écartelés, fracassés, foudroyés. Sur les dépouilles de cet abominable carnage, Montbrun fit charger le 5<sup>e</sup> hussard et notre 15<sup>e</sup> dragon. Nous sabrâmes sans scrupule ni difficulté les escadrons ennemis ébranlés. La tête toute bouillonnante du tonnerre des déflagrations d'artillerie, les survivants détalèrent, s'enfuyant au loin rejoindre le plateau qui bordait le village de Fuentes de Onoro. Nous tenions notre revanche sur cette prétentive masse équestre qui avait osé, une fois de trop, nous contraindre au combat. Le spectacle des hommes et des bêtes démembrés épouvanta nos âmes jusqu'à l'ivresse. Je jouissais de voir

tout ce sang répandu, cette libation portée à la gloire de nos artilleurs. Qu'ils se repaissent, les heureux canonniers, en compensation de toutes les souffrances endurées au Portugal, de cette chair ennemie sauvagement réduite en bouillie. Je ne regrettais qu'une chose : c'était que François ne fût pas là. Il se trouvait qu'il avait accepté d'accomplir pendant ce temps une drôle de mission.

« Il n'est plus temps de rêver ! », nous secoua Montbrun de sa voix de stentor.

Fournier et Wathier se rapprochèrent immédiatement du géant qui nous commandait. Montbrun balaya de son sabre l'horizon des carrés et, de la pointe, il en assigna les objectifs :

« Au 20<sup>e</sup> chasseur, le carré de gauche. À vous, Fournier, avec les 7<sup>e</sup> et 13<sup>e</sup>, celui du centre. Wathier, pour votre 5<sup>e</sup> hussard et votre 11<sup>e</sup> chasseur, celui de droite. Je vous soutiens avec les dragons. Et foutez-moi tout ça cul par-dessus tête ! »

Fournier, avec un sourire carnassier peint sur le visage, salua son chef et rapporta aussitôt son empressement d'en découdre à sa troupe. Wathier, plus soucieux, regarda l'obstacle avant de rejoindre ses cavaliers. Il avait laissé les 12<sup>e</sup> et 24<sup>e</sup> chasseurs à Nave de Havel pour couvrir les arrières de l'armée. Il estimait qu'ils lui faisaient maintenant cruellement défaut dans cette attaque contre le colosse à la terre ancrée.

Montbrun nous rejoignit. J'étais soulagé d'apprendre que nous n'allions pas charger les premiers. Fournier caracolait sur le front de ses chasseurs. Il les dévisageait les uns après les autres, sondant leurs âmes. Ses yeux étaient noirs et hérissés de flammes comme des charbons ardents. Des météores de rage de vaincre traçaient, sur fond de braises, de leur fulgurance lumineuse, un éclat de feu plus brillant encore que l'incandescence des yeux. Son regard brûlait qui le croisait.

Et aucun de ses hommes n'échappa à ce regard. Ils étaient tous galvanisés. *El demonio* leur fit un prêche sur la première vertu théologique :

« Chasseurs ! Chasseurs !... C'est un acte de foi que je vous réclame. Car c'est avec la foi qu'on soulève les montagnes ! Voyez la muraille qui se dresse devant vous : elle tremble déjà sous votre menace. Elle vous appartient, vous la possédez, elle est à vous ! Regardez et... Croyez !

Les chasseurs plongèrent leur regard dans la muraille des carrés hérissés de baïonnettes étincelantes. Il devait être 11 heures. Le soleil était rayonnant. Dans la lumière de l'astre bruissaient les couleurs brunes, écarlates et vertes des uniformes anglo-portugais. La proie apparaissait sublime. Mais à y regarder de plus près, elle était mortelle. Surtout pour le carré du centre qui se trouvait en retrait des deux autres. Ceux qui semblaient assez fous pour l'aborder essuieraient au passage les feux croisés des carrés de gauche et de droite avant de pouvoir mordre dans les lignes de celui du centre. Et puis, Fournier ne disposait que de quatre cents sabres pour démanteler un carré de plus de 3 000 fantassins. C'était tout bonnement du suicide !

*El demonio* parla :

« Au petit trot, en avant ! »

Et les chasseurs le crurent et le suivirent...

Fournier avançait en tête, avec une bonne dizaine de mètres d'avance sur les premiers rangs du 7<sup>e</sup> chasseur. Dans son uniforme rutilant, il présidait au sacrifice, que dis-je – homme de peu de foi que je suis ! –, au triomphe ! Il les emmenait avec lui ; il les entraînait à sa suite... tout doucement. Des coups de feu claquaient déjà, mais les lignes adverses retenaient encore le déluge qu'elles préparaient. Fournier trottait, retenant à lui

tout seul la poussée des deux régiments dans son dos. Les chasseurs des 7<sup>e</sup> et 13<sup>e</sup> devenaient comme fous. Il les entravait, eux qui n'avaient qu'une seule hâte : se jeter sur le carré tant promis. Mais Fournier retenait toujours le galop de sa monture. L'exaspération des nerfs atteignait des sommets inimaginables. Une grêle de balles affligeait les rangs serrés des cavaliers. Ils tombaient par dizaines, continuant de s'offrir comme cible à l'allure exposée d'un trot retenu. Fournier savait qu'une charge était une décharge. Avant de lancer la foudre, tel Zeus, il fallait en aviver un moment dans le poing l'énergie. Fournier tordait les rênes de sa monture qui secouait violemment son encolure. Dans sa main crispée et endolorie d'une terrible crampe, il accumulait la puissance qu'il allait déchaîner. De toutes parts, les balles sifflaient dans les airs ou s'estompaient dans les chairs. Le point de rupture allait être atteint...

« Chargez ! »

Dans un mouvement de libération foudroyante, les cavaliers fondirent sur le carré du centre ! Ils claquèrent contre son front comme un coup de fouet. Cinglants, ils en déchirèrent la face. Ils le traversèrent de part en part. Aussi sévères que la foudre, ils en dévastèrent deux côtés !

Les chasseurs galopèrent maintenant en terrain libre derrière les lambeaux du carré qu'ils venaient de transpercer. Fournier les rappela à leur exploit :

« Demi-tour ! Demi-tour ! Ils sont à nous ! »

Les chasseurs firent volte-face et se ruèrent à nouveau contre le carré. Ils y pénétrèrent et commencèrent à sabrer l'infanterie affolée qui y grouillait...

À gauche, le 20<sup>e</sup> chasseur venait d'enfoncer le carré d'infanterie portugaise. Quant à Wathier, manquant d'ardeur et de foi, il venait d'échouer contre celui de droite.

Montbrun, sans amertume, constata l'échec de Wathier. Il nous fit signe de nous porter à sa rescousse. Les 6<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup>, 15<sup>e</sup> et 25<sup>e</sup> dragons s'ébranlèrent à la suite du géant en direction du carré de droite, des faces desquelles les cavaliers de Wathier se voyaient chassés avec de lourdes pertes. Montbrun se retourna sur sa selle en peau d'ours pour nous adresser un beau regard lumineux. Nous le vîmes et tout le doute qui nous habitait s'évanouit.

Nous pointâmes nos lattes. Une fois de plus, je me retrouvais en tête avec le 1<sup>er</sup> escadron du 15<sup>e</sup> dragon. Mais je ne m'en plaignais pas. Nous étions transportés comme en rêve. Tout paraissait facile : notre course légère, la distance sans durée, le bruit des chevaux en un son feutré, le cliquetis du métal comme une pluie d'argent, la caresse dorée du soleil, la ligne écarlate ondulante de l'ennemi : tout, oui, tout paraissait simple et limpide.

Le cri de « chargez ! » de Montbrun nous réveilla ! Le sortilège dissipé, nous vîmes, fort heureusement trop tard, le danger prendre instantanément corps devant nous. Les fusils crachèrent des flammes de soufre, les baïonnettes se dressèrent en luisant. On pouvait maintenant, à la distance très courte d'un coup de sabre, lire, sur le shako surplombant les figures que nos pointes visaient, le numéro du régiment anglais que nous chargions : le 52<sup>nd</sup> Oxfordshire. La pointe de ma latte plongea dans un visage et le dévasta. La victime, habillée d'écarlate, fut repoussée en arrière, versant un autre défenseur. Le poitrail de mon cheval en heurta deux autres, qui tournoyèrent le long de ses flancs. Dans la brèche ouverte, les

dragons qui suivaient s'engouffrèrent. Je n'étais pas le seul à avoir franchi la muraille humaine. Oui ! oui, le côté chargé du carré venait de voler en éclat !

C'était une victoire totale : les trois carrés étaient disloqués. Nous étions tous, en leur aire centrale, en train de sabrer à tour de bras l'ennemi qui courait en tous sens. On eût dit assister à une corrida ! Dans le carré du centre, le général Crawford offrait, en signe de reddition, son épée à Dulimbert, major du 7<sup>e</sup> chasseur. Fournier jubilait, faisant virevolter son cheval et son sabre dans la masse apeurée des fantassins rouges et verts. De l'arrière des carrés, des centaines de soldats s'enfuyaient à toutes jambes vers le plateau bordant Fuentes de Onoro. Nous étions ivres de joie. Et oubliant tout, nous sabrions à tour de bras. Puis, ce furent des fantassins, par dizaines, qui se rendirent à chaque dragon, à chaque chasseur. Ce fut à ce moment-là que nous nous rendîmes compte combien ils étaient nombreux. Nous ne pouvions accueillir autant de redditions à la fois. Nous nous retrouvions submergés par les prisonniers, encerclés par notre conquête. Montbrun, le premier, s'était aperçu du péril à piétiner ainsi dans les carrés avec tout ce monde implorant notre merci. Notre charge les avait bouleversés, mais notre petit nombre au sein de leur masse groggy ne ferait pas longtemps illusion. Ils allaient bientôt reprendre leurs esprits, estimer notre situation intenable, et reprendre les armes contre nous.

Montbrun jeta un œil au-dessus de la mêlée. Il cherchait un renfort pour qu'il vînt capturer le trophée que nous nous étions acquis si glorieusement, mais dont nous risquions de perdre bêtement le gain. Montbrun aperçut alors – ô joie ineffable –, le spectacle magnifique de la cavalerie de La Garde, rangée impeccablement en avant de Poço Velho.

« Lomand ! hurle Montbrun. Lomand !

— Oui !

— Allez demander à Bessières ses cavaliers. Dites-lui que je lui offre ma victoire s'il vient sur le champ en prendre possession. Allez-y, courez ! »

Et sur ces mots, rayonnant de joie, Lomand extirpa sa monture du carré en ébullition et s'élança vers Poço Velho. Il dévala la pente qui y conduisait à s'en rompre le cou. Plus il se rapprochait, mieux il distinguait les chatoyants cavaliers de la Garde Impériale. Ils étaient superbes et tous reconnus pour des guerriers accomplis. Ils n'auraient qu'à ramasser le butin que nous venions de conquérir. Ils n'avaient qu'à étendre le bras. Ils n'avaient pas à combattre, ils n'avaient qu'à apparaître. Une division ennemie au complet serait alors faite prisonnière tout entière. Ce serait la plus grande victoire de cavalerie de toutes les guerres de l'Empire.

En premières lignes se tenaient les grenadiers à cheval, dressés sur leurs fabuleuses montures noires, immenses bonshommes, dont la taille s'accroissait de hauts bonnets d'ourson. Ils étaient les plus solides cavaliers de l'épopée impériale. À Eylau, sous une tempête de neige épouvantable, ils avaient chargé les lignes russes, les transperçant à un point tel qu'ils finirent par déboucher en face d'une plaine vide et immaculée à perte de vue. Ils chargèrent aussitôt en sens inverse pour retourner saluer l'Empereur. Ces hommes incomparables feraient plus que l'affaire pour achever la division Crawford. À leur tête se trouvait le général Lepic, colosse inébranlable. Lomand l'accosta dans le tangage de son cheval qui manqua de s'écrouler :

« Je cherche le maréchal Bessière ! Où puis-je le toucher ?

— Je ne l'ai point vu, répondit Lepic, imperturbable.

— Il faut, Général, donner la charge. L'ennemi est à deux doigts d'être pris tout entier ! Venez récolter les trophées !

— Je n'obéis qu'aux ordres du duc d'Istrie.

— Mais nous n'avons pas le temps de lui demander son autorisation ! Il faut vous risquer tout de suite ! Vos grenadiers ne peuvent pas se dérober à la gloire !...

— La question n'est point là, Monsieur. La Garde est sous le commandement du duc d'Istrie en personne. Je ne peux déroger à cette règle. C'est l'Empereur lui-même qui l'a établie.

— Sacrebleu, c'est bien le moment d'invoquer le nom de l'Empereur, alors que vous êtes en train de lui chicaner une victoire éclatante ! Ouvrez les yeux, bon Dieu !

— Je n'obéis qu'au duc d'Istrie », insista Lepic.

Sur ces entrefaites surgit le lieutenant Renique :

« Général Lepic, le prince souhaite que vous lanciez vos grenadiers. Vous et Montbrun allez triompher.

— Je n'obéis qu'au duc d'Istrie. Je viens de l'expliquer au capitaine.

— Mais c'est le prince qui commande en chef ! éclata le lieutenant Renique.

— Je ne reconnais qu'un chef, répéta imperturbablement Lepic. Et ce chef est Monsieur le duc d'Istrie. »

On eut beau faire, on eut beau dire, rien ni personne ne parvint à ébranler la résolution du général Lepic de rester sur sa position en avant de Poço Velho. On partit donc chercher le maréchal Bessières, duc d'Istrie...

Au sein des carrés, les fantassins revenaient de leur première panique et se ressaisissaient de leurs armes. Épaulant leurs fusils, ils visèrent en priorité les officiers. Dans le carré du centre, où la disproportion des forces était la plus flagrante,

les colonels des 7<sup>e</sup> et 13<sup>e</sup> chasseurs furent lâchement abattus. Le cheval de Fournier reçut de plein fouet une balle au garrot, le tuant net, son cavalier se retrouvant englouti sous sa masse luisante. Le maréchal des logis Fleurot, du 13<sup>e</sup> chasseur, se rua au secours du général. Avec grande peine, il extirpa Fournier de sous son cheval mort. *El demonio* avait la jambe gauche toute commotionnée et était dans l'incapacité de se maintenir debout. Fleurot se sacrifia, offrant sa monture à son général blessé, qui lui fit en remerciement un vague sourire, tant il était encore sonné par la rude chute dont on venait de le relever. Dans le chaos d'un combat anarchique, où les prisonniers se retournaient, sitôt rendus, contre les hommes qui les gardaient, Fleurot aida le général Fournier à se hisser sur la selle. Ceci fait, il frappa la croupe de sa jument, qui détala en emportant sur son dos le démon. L'exploit était passé et tournait maintenant au cauchemar. Les prisonniers se révoltaient et ils massacraient maintenant les hommes qui avaient eu la faiblesse un instant plus tôt de leur épargner la vie. Beaucoup regrettaient amèrement, mais trop tard, d'avoir frappé du plat du sabre plutôt que du tranchant. Ils n'avaient fait, de la sorte, que regrouper les ennemis pour qu'ils se retournassent plus violemment ensuite contre nous. Jamais on ne vit perdre si sordidement un gain au préalable si formidablement obtenu ! En deux battements de cils, on avait vaincu puis été vaincus ! La contrariété nous lançait son mauvais sort.

Dans le carré de droite où je me débattais, la proportion entre assaillants assaillis et assaillis assaillant était à peu près égale. Une file de prisonniers, rudement escortée par nos hussards, commençait à dévaler la pente. Le carré se vidait d'autant de sa force à mesure qu'on en extirpait des prisonniers. Seul l'angle nord-est du carré résistait encore. Je jetai

contre lui la seconde compagnie. D'Alencourt s'élança. Son cheval fut aussitôt abattu. Il roula par dessus l'encolure, vidant ses étriers pour ne pas être écrasé sous le poids de l'animal. Il boula jusqu'aux pieds des défenseurs anglais. Il se redressa promptement en joignant ses mains, doigts écartés, pouce contre pouce, index contre index, au-dessus de sa tête dénudée. Les fusils le braquèrent aussitôt. Mais un officier du 52nd Oxfordshire intervint vigoureusement en faveur du français :

*“Don't shot him down! This man is a free masson !”*

Et il se précipita vers d'Alencourt pour le protéger et le relever. Ils s'échangèrent alors les attouchements et les formules de rigueur. Ceci fait, l'officier anglais inclina légèrement sa tête en signe de respect, car l'homme qu'il venait de secourir était d'un grade d'initiation supérieur.

« Trahison ! » hurlai-je à la vue de cet insolite spectacle.

De rage, je voulus mettre un terme à cette odieuse et honteuse conspiration. Je braquai un pistolet en direction de d'Alencourt. L'Anglais se mit dans l'idée de le couvrir de son corps. La balle fut pour lui. Elle lui fit éclater l'épaule ! Par quel prodige un homme se sacrifiait-il pour son ennemi ? Je ne comprenais plus...

Tomasson se rapprocha de moi tout en jouant de sa latte contre l'ennemi qui nous pressait :

« Capitaine ! Capitaine ! Les cavaliers anglais rappliquent ! »

En effet, Cotton avait eu le temps de regrouper ses escadrons un moment débandés. Il les relançait contre nous. Il ne s'agissait plus de traîner.

« Carlin !... Carlin !... »

— Ici ! Ici, mon Capitaine !

— Sonnez le repli ! On décampe sur le champ ! »

Et la sonnerie retentit, fatale, amère, terrible de sens !...

Nous quittâmes au galop l’infernal piège du carré. Nous eûmes bientôt les cavaliers anglais sur nos sabots. Wathier – Dieu le bénisse ! – intercepta de flanc leur charge contre nous. Nous profitâmes de ce répit pour nous dégager tout à fait et rallier la Garde Impériale. De toutes parts, les dragons et chasseurs fuyaient les restes des carrés, la cavalerie anglaise lancée à leurs trousses. Le spectacle était pitoyable. J’avais envie de hurler, mais rien ne sortait de ma gorge noyée de sanglots.

À la vue de la masse impressionnante de la cavalerie de La Garde, Cotton fit tourner bride à ses escadrons déjà bien mal en point. Il ne se risqua pas à pousser de force dans la bataille l’élite de l’élite de l’armée française. Nul ne savait encore que Lepic était un titan frappé sur place par la foudre. Peut-être, même, qu’abordé par l’ennemi, il n’aurait pas dégainé son sabre sans l’ordre express du duc d’Istrie !

L’infanterie de Crawfurd se retira à l’abri du plateau où se tenait Wellington avec ses réserves. Loison venait d’échouer face à Fuentes de Onoro. L’occasion était passée, la bataille était perdue. À cinq heures, les combats cessèrent sur tout le front : nous n’avions plus de cartouches !

Le gâchis de cette matinée était si faramineux, si inconcevable, si énorme, que la fatigue et l’aigreur m’en ôtent aujourd’hui encore les mots pour vous en rendre tout le dégoût, toute l’amertume qu’il charriait en nos cœurs morfondus.

Ce souvenir est à vomir !... Rien ni personne ne le sauvera jamais de la répugnance qu’il inspire à un Français comme moi.

#### SOMMAIRE

## CHAPITRE XVII

### Une ville en l'air !

La veille de la bataille de Fuentes de Onoro, le maréchal Masséna fit chercher des volontaires pour accomplir une mission périlleuse. Le mot passa dans les divers régiments des différents corps d'armée. Il se trouva quatre volontaires qui répondirent à l'appel. Masséna les reçut sous sa tente, en face de Fuentes de Onoro. Les quatre braves pénétrèrent dans l'antre du commandant en chef. Masséna les accueillit chaleureusement, leur faisant offrir à boire une fine liqueur et servir un bon repas. Ils discutèrent nonchalamment tout en mangeant. Debout derrière Masséna, les bras croisés et le regard scrutateur, se tenaient les membres de son état-major.

Le repas terminé, on débarrassa la table et, à la place du couvert, on étala des cartes. Masséna sortit un mouchoir de soie de l'une de ses manches, se moucha et dit ensuite :

« Mes amis, mes très chers amis, comme je suis heureux et fier de voir combien notre noble patrie compte d'exemples de dévouement. Vous êtes les dignes représentants de la race du courage ! Votre empressement à vous porter volontaires me va droit au cœur. Vraiment. Je voulais que vous le sachiez. Ceci dit, étudions de plus près notre affaire. Comme on vous l'a sans doute susurré, il s'agirait de porter un message au commandant d'Almeida, le brave général Brennier. Je dis bien : "il s'agirait", car je compte avant tout, demain, engager une bataille victorieuse qui débouchera sur la libération

d'Almeida. Si jamais cela n'advenait pas, ce qui, ma foi, n'a pas lieu d'être, mais supposons, malgré tout, qu'un sort contraire nous empêche de lever le siège qui accable la ville, et bien... et bien, Messieurs, j'aurai alors besoin de vous. En quelque sorte, vous demeurez à ma disposition dans l'hypothèse, peu probable entendons-nous bien, où, demain, l'encercllement d'Almeida ne serait pas brisé. Alors, ce serait à vous de jouer, mes braves amis.

— Si vous voulez bien jeter un œil aux cartes, dit alors l'adjudant-commandant Delosne aux quatre volontaires. Nous y avons reporté les meilleurs itinéraires pour gagner sans encombre Almeida. Il s'agit en tout premier lieu d'éviter les positions où stationnent les divisions ennemies. Il faut que chacun d'entre vous choisisse un itinéraire. En empruntant différents trajets, vous multiplierez les chances que l'un d'entre vous parvienne à Almeida. Si l'un se fait prendre sur son parcours, un autre...

— Delosne, voyons ! intervint Masséna. Que nous dites-vous là ? Vous allez décourager ces braves gens. Non, j'en suis convaincu : tous les quatre peuvent atteindre leur but. Il n'y a pas une route plus mauvaise qu'une autre. Elles sont toutes même très bonnes. Nous en avons étudié scrupuleusement le parcours. Il n'y a aucune raison pour que cela ne se passe pas bien. Si la chose était impossible, nous n'y risquerions pas des hommes. C'est le bon sens même. Néanmoins, et c'est en ce sens que parlait Delosne, en empruntant des itinéraires différents, vous multipliez vos chances mutuelles de parvenir au but. C'est ainsi qu'il faut entendre la chose. Du reste, je suis sûr que vous aviez bien compris. Il faut excuser l'adjudant-commandant Delosne, il n'est pas toujours très clair. »

Et discrètement, sous la table, Masséna flanqua un coup de pied dans le tibia exposé de l'adjudant-commandant.

« Hum?... Poursuivons, si vous le voulez bien, reprit Delosne. Nous avons également pensé que, si vous vous faisiez prendre...

— Non, Delosne ! Non ! Ils ne vont pas se faire prendre. C'est une obsession ou quoi ? Je suis sûr que vous vouliez dire autre chose, non ?

— Si, si, tout à fait. Ce que je voulais dire... Ah oui, c'est que cette mission ne fait pas de vous pour autant des espions. Donc, raisonnablement, vous garderez vos uniformes. J'y vois également un grand avantage : on vous prendra pour des troupiers égarés et, selon les lois de la guerre, vous seriez, au pire, fait prisonniers...

— Delosne, ça suffit ! s'opposa Masséna. Ce qu'il faut dire, c'est qu'en uniforme, vous faites toujours partie intégrante de l'armée, que vous œuvrez pour elle et avec elle. Que vous ne partez pas seuls, que nous vous accompagnons, que nous vous entourons, que nous vivons au rythme de votre cheminement. Même apparemment loin de l'armée dans cette expédition en zone ennemie, vous lui appartenez toujours et elle ne cesse de penser à vous. C'est la grande solidarité des frères d'armes qui nous unit. Gardez cela à l'esprit en chemin : nous cheminons avec vous. Toutes nos pensées sont tournées vers vous ; toute l'armée vous regarde : votre exploit lui arrachera des larmes de joie !

— Votre Excellence, osa alors François Lozac, qui était l'un des quatre volontaires, j'aurais une requête à vous soumettre.

— Oui, laquelle ?

— Je pense qu'il serait plus judicieux que j'en parle à votre Excellence en particulier.

— Bon, quoi encore ? », rouspéta Masséna.

Les deux hommes s'isolèrent finalement dans un coin de la tente :

« Bon, je vous écoute.

— Votre Excellence, je suis très sensible à votre discours sur l'appartenance à l'armée, mais j'aimerais personnellement me déguiser. Je parle assez bien le portugais pour pouvoir me faire passer pour un berger. J'ai les cheveux sombres et les yeux foncés. Avec un déguisement adapté, je pense pouvoir accomplir sans difficulté la mission. Qu'en pensez-vous ?

— Mouais...

— Entre nous, Excellence, il faut bien que quelqu'un parvienne à joindre le général Brennier. Et puis, je sais, d'expérience, ce que les Portugais font des Français isolés qu'ils capturent. Ils les massacrent...

— Allons, bon !

— Si, si, ils les massacrent ! Je vous assure, ils les massacrent !

— Bon, bon, d'accord, je vous crois. Mais calmez-vous ! J'entends très bien ce que vous me dites... Cependant, sachez que si vous êtes pris comme espion, vous serez sévèrement torturé et ensuite fusillé.

— Je ne serai pas pris et le général Brennier recevra vos instructions. Je vous en fais le serment !

— Alors, j'accepte.

— J'accepte, quant à moi, si vous m'obtenez, en échange, la Légion d'honneur.

— La Légion d'honneur ?

— Oui, votre Excellence, la Légion d'honneur.

— Et bien, pourquoi pas ? Après tout, j'en ai rapporté de Paris tout un lot. Il faut bien que je l'écoule, en somme. C'est entendu : si vous réussissez, vous l'aurez !

— Merci, votre Excellence ! »

Sur ce, les deux hommes retrouvèrent, autour de la table des cartes, les autres volontaires. Il y avait là, se proposant de remplir la dangereuse mission : Zamboni, caporal au 76<sup>e</sup> de ligne, Tillet, chasseur au 6<sup>e</sup> léger, et Noël, cantinier à la division Ferrey. Ils étaient tous de braves gaillards soucieux de libérer leurs frères assiégés dans Almeida. Ils s'étaient dit que, pour une fois, leur sacrifice pourrait servir à sauver des vies. Plutôt que de se lancer à corps perdu dans une bataille à l'issue incertaine, ils préféraient œuvrer pour le salut d'une garnison. Si certains gars d'Almeida pouvaient un jour revoir la France grâce à eux, ils en seraient plus qu'heureux. Au fond d'eux-mêmes, ils étaient convaincus qu'il devenait plus judicieux de préserver des vies que de se battre.

Après avoir pris connaissance de tous les détails techniques de l'opération, les quatre volontaires prirent congé. En se retirant de la tente, François pensait déjà à l'élaboration de son futur déguisement...

Le soir de la bataille, Masséna dut se rendre à l'évidence suivante : on ne parviendrait pas à lever le siège d'Almeida. Il fallait donc avoir recours au service des quatre braves qui s'étaient portés volontaires.

Vers huit heures du soir, le lieutenant Renique vint chercher François Lozac pour le conduire au départ de l'itinéraire établi pour celui-ci. François apparut à l'aide de camp de Masséna déguisé en berger : il portait un chapeau de paille, un pantalon gris, coupé court juste en dessous des genoux, une chemise

ample et raccommodée, et un gilet en peau de mouton. Il était pieds nus.

« Ah, c'est vous, le volontaire déguisé !

— Je ne comprends pas le français : que dites-vous ? répondit François en portugais.

— Allez, arrêtez votre petite farce. Vous aurez tout le loisir d'en faire le numéro à nos ennemis. Tenez : voici la missive à transmettre au général Brennier.

— C'est volumineux, fit remarquer François.

— Si vous êtes sur le point d'être pris, il faut la détruire sans hésiter. C'est entendu ?

— Bien sûr.

— Allez, venez ! Prenez cette monture. Nous avons à remonter au nord.

— Attendez encore un instant : j'ai un petit travail de couture à effectuer.

— Quoi ? »

Et François retira de ses épaules la veste en peau de mouton qu'il portait. Dans la doublure en cuir du vêtement, il glissa la lettre de Masséna. Il sortit ensuite du fil et une aiguille et commença, sous les yeux médusés du lieutenant Renique, à recoudre l'entrée de la cachette.

« Bon, cette fois, j'espère que vous êtes prêt.

— Oui. Mais il faut bien prendre quelques précautions, non ?

— On peut y aller, maintenant ?

— Oui. Mais peut-on faire un petit détour par le bivouac du 6<sup>e</sup> léger ?

— Pourquoi cela ? Je vous rappelle que nous sommes pressés !

— J'ai un accessoire à récupérer... »

Le lieutenant Renique et un berger gagnèrent le cantonnement du 6<sup>e</sup> régiment d'infanterie légère. François demanda à parler au caporal Mathurin. Tout autour d'eux, des hommes râlaient, pansant leurs blessures. Le bivouac sentait l'odeur de la poule au pot. Les cantinières préparaient le repas des guerriers fourbus. Le caporal Mathurin approcha. Il avait un bandeau autour de la tête.

« Pourquoi est-ce ? demanda l'homme.

— Le capitaine Gardin vous a-t-il bien passé la commande ? demanda François à son tour.

— Ouais. Il est venu tout à l'heure. J'ai ben dit qu'srait difficile. Les gars sont affamés, et c'est qu'un agnelet, c'est drôlement goûteux !

— J'ai de quoi vous le payer, insista François. Cinq crusades d'or, cela me paraît plus qu'un bon prix, non ? Et puis, c'est pour la bonne cause.

— J'sais ben, mais faudrait pas nous mettre les dents au crochet !

— Avec cinq crusades, vous avez de quoi vous ravitailler.

— J'sais ben, mais c'est maintenant qu'on voudrait faire une bosse, pardi !

— Allez, ça suffit ! intervint le lieutenant Renique. Brisez là : vous voyez bien que c'est une tête de mule.

— Holà, mon beau lieutenant, tout doux ! On a donné un fameux coup de peigne toute la maudite journée, on a ben l'droit maintenant de bouffer pénard. Faudrait pas nous traiter comme des chiens, des fois, non ?

— Caporal, maîtrisez votre langue ! le menaça le lieutenant.

— J'dis qu'la vérité, et si ça vous plaît pas, c'est pareil !

— Vous allez fermer votre grande gueule, maintenant ! ordonna Renique.

— Eh ! 6<sup>e</sup> léger, à moi ! Une perruche du prince veut nous arracher le pain d’la bouche ! »

Dans le bivouac, des corps se redressèrent, tournant la tête en direction de l’esclandre. Ils avaient l’air mauvais les gars du 6<sup>e</sup>, le visage grave, meurtri, sale et amer.

« Décampons ! », lança Renique à Lozac.

Et les deux cavaliers tournèrent bride. Ils s’élancèrent en direction du nord...

Une heure plus tard, François prenait le départ de son périple en territoire ennemi. Le lieutenant Renique était reparti, après lui avoir laconiquement souhaité bonne chance.

Le soleil descendait à l’horizon en embrasant le ciel. François avançait pieds nus dans le demi-jour qui baignait le paysage. Il avait voulu faire le chemin sans chaussures pour plus de réalisme. Un pâtre, ça ne devait pas posséder grand-chose !

Il avançait vers l’ouest. Bientôt, la nuit l’absorba, l’amalgamant dans son obscurité. Le ciel et la terre étaient peints du même noir d’encre. Il ne pouvait certes pas être vu, mais surtout, il ne pouvait pas se repérer pour se diriger où il fallait. Après quelques tentatives aveugles pour progresser un peu, François jugea bon de s’arrêter. Il s’agissait de ne pas perdre le fil de l’itinéraire qu’on lui avait prescrit. Il décida de dormir un peu. Recroquevillé dans une combe étroite, le froid lui chatouillait les pieds. François regrettait de ne pas s’être chaussé. Finalement, la fatigue eut raison de ses forces et il s’endormit...

« Eh, venez voir ! Venez voir ce que j’ai trouvé ! »

Dans la froide lumière du petit jour, François écarquillait des paupières. Des bruits encore diffus résonnaient à ses oreilles. Il sentit tout à coup qu'on l'empoignait !

« Réveil ! Réveil, garçon !

— Qu'est-ce que c'est ? répondit François.

— Je suis le Sergent Golgaçon. Ma patrouille vient de te mettre la main dessus. Dis-moi plutôt ce que tu fais ici ? »

François jeta un coup d'œil autour de lui : des faces de paysans lui souriaient méchamment, les fers retournés de leurs faux le menaçant. Deux soldats portugais, aux uniformes brunâtres à parements couleur moutarde, complétaient le tableau. Il y avait là le Sergent qui lui parlait et un de ses subordonnés, l'œil aux aguets et un fusil en main.

« Alors, tu vas parler ?

— Je suis à la recherche d'un agneau. Je l'ai perdu il y a deux jours.

— Ah, ah, ah ! éclata de rire le Sergent, notre ami le pâtre est un "bon pasteur" ! »

Et les autres autour se mirent à ricaner, découvrant dans leurs bouches des dentitions gâtées et clairesemées. François leur sourit alors de ses belles dents de jeune homme. Ils s'arrêtèrent de rire d'un coup et le dévisagèrent à nouveau. Le Sergent se tourna vers les paysans :

« Vous le connaissez ?

— Non.

— Non. Jamais vu ce morveux !

— Tu sais que tu n'es pas loin des lignes ennemies ? expliqua le Sergent à François. Sans notre intervention, tu tombais droit sur eux !

— À ce propos, Sergent Golgaçon, intervint le deuxième soldat, faudrait pas trop traîner dans le coin.

— Très bien, très bien : on décampe. Saisissez-vous de lui, on l’emmène avec nous. »

Et les paysans s’emparèrent de François. Ensemble, ils s’enfoncèrent dans des terres vallonnées et incultes, tristes et lugubres. François grelottait de froid, à moins qu’il ne tremblât de peur. Il finit par oser demander :

« Où va-t-on ? »

— À Almeida, mon garçon. À Almeida ! »

Ils marchaient depuis un moment, quand un des paysans éleva le bras et la voix :

« Là-bas ! Un homme ! »

Ils tournèrent tous leur regard dans la direction indiquée. Un fantassin français courait seul la campagne, apparemment perdu. La patrouille portugaise s’élança aussitôt à sa poursuite. L’homme s’aperçut qu’on le poursuivait. Il se mit à son tour à courir...

Les deux paysans qui tiraient François, traînaient un peu la jambe dans la course poursuite. Le jeune Français se mit à courir entre les deux hommes. Ils le remercièrent d’un reproche, comme s’il aurait dû le faire tout de suite. Ils cavallèrent donc ensemble, sans toutefois se lâcher. François reconnut de loin le Français qui fuyait. C’était un des quatre volontaires : Zamboni !

Le malheureux s’enfuyait à toutes jambes. La meute des paysans enragés le serrait de près. François vit Zamboni s’arrêter au sommet d’une crête après en avoir escaladé la pente. Le Français profita de l’arrêt pour cacher le message de Masséna sous une pierre. Puis, voyant qu’il allait être rattrapé, il épaula son fusil. Un coup claqua, résonnant dans le cloaque des collines ceinturant l’horizon !... Le Sergent Golgaçon

s'effondra, frappé d'une balle en plein front. Le deuxième soldat portugais répliqua. Son coup manqua sa cible. Zamboni, déterminé à vendre chèrement sa peau, mit sa baïonnette au canon de son fusil. Il se redressa et attendit de pied ferme les assaillants. Un paysan se présenta avec sa faux improvisée en arme. Il porta un coup d'estoc. Zamboni para aisément l'attaque et y répondit en plantant sa baïonnette dans le cœur de son agresseur. Le paysan expira sur place en crachant une flopée de sang visqueux.

« Et de deux ! », hurla le Français en dégageant sa baïonnette du corps du paysan.

Trois autres assaillants déboulèrent sur lui. Zamboni se fendit avec souplesse, allongeant le plus loin possible en avant ses épaules et ses bras. La lame de son fusil fut ainsi propulsée précipitamment contre un des trois adversaires, qui s'y empala en gueulant comme un porc qu'on égorge ! Le coup était formidablement exécuté, mais ce fut le dernier que le Français put donner. Un fer de faux le frappa de taille, lui coupant l'oreille droite et lui lacérant l'épaule. Zamboni s'écroula et les Portugais se ruèrent sur lui pour l'achever. Deux paysans s'emparèrent de ses bras et deux autres de ses jambes, les écartant. Un cinquième frappa aussitôt le Français de sa faux entre les jambes. Sous les yeux horrifiés de François, ils découpèrent Zamboni en morceaux.

Le spectacle était abominable. Nous n'en voyions alors que le sinistre résultat, suspendu aux branches des arbres. François eut le redoutable privilège d'être le seul Français à survivre à l'exécution d'une telle scène de boucherie. Détournant le regard pour préserver autant qu'il était possible son âme, François vit alors la lettre de Masséna qui dépassait du bord d'une pierre. Il s'en rapprocha discrètement, ses gardiens étant

entièrement occupés à torturer le malheureux Zamboni. Puis, parvenu à sa portée, sans se baisser, du plat du pied, il recouvrit la lettre de poussières arrachées au sol...

Le Français achevé, les paysans et le dernier soldat portugais crachèrent sur ses restes. Puis, ils les éparpillèrent en les projetant en l'air. Le soldat se retourna ensuite vers François :

« Tiens ! T'es encore là, toi ? »

François ne répondit rien, effrayé. Le soldat lui parla à nouveau, le regard encore tout vitreux du crime qu'il venait de commettre :

« La guerre nous coûte cher... pâtre ! Il n'est plus temps de garder les moutons, il faut se battre. Je t'emmène à Almeida : on va faire de toi un soldat. À l'heure où je parle, tous les jeunes hommes devraient s'engager d'eux-mêmes ou être enrôlés de force. Que choisis-tu, pâtre ?

— Je m'engage, » répondit François sans ambages.

Ils arrivèrent enfin à Almeida. Les remparts luisaient d'une belle couleur ocre dans la lumière du soleil de midi. Au pied de la ville fortifiée, les Anglo-Portugais avaient établi leur campement. C'était un inextricable capharnaüm de chariots, d'attelages, de tentes, de fournitures, de tonneaux, de ballots, de fourneaux, de forges, de trains d'artillerie. Il n'y avait cependant, devant Almeida, plus qu'une seule division portugaise pour empêcher le général Brennier et sa garnison de s'échapper. Toutes les autres troupes anglo-portugaises se trouvaient dans le secteur de Fuentes de Onoro. Là, Wellington croyait que Masséna allait réengager le combat. Les troupes assiégeant Almeida étaient sous les ordres du général anglais Pack.

François et son escorte entrèrent dans le camp des assiégés. Un officier anglais s’approcha. Le soldat portugais survivant lui fit son rapport. Puis, le compte-rendu achevé, les paysans s’éloignèrent pour recevoir à manger une soupe à l’oignon, tandis que le soldat entraîna François vers une grande tente. À son entrée, derrière une table en fer dépliée, se tenait un gros homme débraillé. Son uniforme marron, grand ouvert sur le devant, laissait voir son ventre gras et un tricot mouillé de sueur. Le soldat s’approcha du poussah :

« Adjudant Obijelez, je vous amène une nouvelle recrue. »

Et il montra François au gros homme, qui tourna son visage enflé et mal rasé vers le jeune Français. Les yeux rouges de vapeurs d’alcool du sous-officier l’observèrent comme à travers un voile.

L’homme se racla la gorge, ouvrit un énorme registre, et demanda :

« Quel est ton nom ?

— Manuêlo, répondit François.

— Eh ! corniaud, tu me donnes ton nom de famille aussi !...

Et tu te grouilles ou je te bourre le pif ! »

François, qui ne comprenait pas, resta muet. Obijelez s’énervait sur sa chaise, dont le bois et la paille craquaient sous son poids. Le soldat intervint :

« Adjudant Obijelez, c’est un pâtre. Peut-être qu’il n’a pas de nom de famille, tout simplement.

— Et comment je fais pour remplir le registre, moi ?

— Je ne sais pas ?... Tenez, y’a qu’à écrire : “Manuêlo le Pâtre”.

— “Ma... nu...êlo... le... Pâ... tre” », écrivit l’adjudant Obijelez. Puis, retournant ses yeux bouffis vers François, il lui demanda :

« Et d'où es-tu ?

— Des collines, répondit François.

— Mais, c'est nulle part et partout, ça ?

— Je fais la transhumance.

— Bah !... Là, ici, signe ! »

Le gros Obijelez venait de retourner son registre et de tendre une plume au pâtre. François s'en empara, l'approcha de la feuille, et faillit commettre l'erreur d'écrire le nom de "Manuelo". Au dernier moment, il se ravisa, croisant sur le papier les deux barres d'une croix de Saint-André !

« Bravo, espèce de crétin ! À partir de maintenant, tu fais partie, corps et âme, de l'armée du Portugal. Je te promets que tu vas aimer ça ! »

Et le gros homme se mit à rire, d'un rire gras !... Puis, ayant retrouvé son air patibulaire, il demanda encore :

« Si tu es pâtre, tu as des moutons, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Espèce de connard : pour moi, quand tu me réponds, c'est : "Oui, mon Adjudant" ! Compris ?

— Oui, mon Adjudant.

— À la bonne heure ! T'es moins couillon que tu n'en as l'air, finalement. Alors, entends bien ce que je te dis : tes moutons, ils appartiennent à l'armée, maintenant. Faudra nous les ramener, d'accord ?

— Oui... Oui, mon Adjudant !

— Où qu'ils sont tes moutons ?

— De l'autre côté de la Coa, mon Adjudant.

— Très bien, très bien... Le soldat Silveira va te conduire aux magasins et après vous irez ensemble me ramener les moutons. Allez, exécution ! »

Silveira salua l'adjutant Obilejez ; François l'imita maladroitement. L'adjutant, agacé, les congédia d'un revers de la main. Ils s'éloignèrent.

« Espèce de gros porc ! », murmura Silveira entre ses dents en s'éloignant.

Chez le fourrier, François perçut des souliers et les effets équipant les soldats portugais. Il souriait à l'idée de devoir revêtir l'uniforme marron à parements couleur moutarde de l'adversaire.

« Eh, l'ami ! lui dit alors le fourrier, avant de l'enfiler, si j'étais toi, cette veste je la mettrais à bouillir. Son dernier propriétaire est mort du typhus, avant-hier ! »

François sortit de la tente qui servait de magasin, les bras tendus en avant, tenant les habits du bout des doigts. Silveira l'emmena ensuite chez l'armurier. Il y reçut un fusil anglais, le fameux Brown Bess, et la baïonnette qui allait avec.

« Bon, maintenant, dit Silveira, va faire bouillir tes affaires. Je t'attends à la Cantina.

— C'est d'accord. »

François déambulait librement dans le camp ennemi. Il décida de se rapprocher du fossé qui entourait les remparts.

Près d'un endroit rocheux, juste en face des murailles d'Almeida, il jeta son uniforme dans un grand chaudron. Dans une odeur infecte de tannerie, un gars à la mine sévère, à l'aide d'un bâton, immergea les affaires dans l'eau bouillante. Non loin de là, pour surveiller la cuisson, François alla s'asseoir sur un rocher. On entendait résonner le bruit d'une enclume. Des peaux tannées étaient étendues sur les rochers voisins de celui sur lequel François venait de s'installer. Des paquets de

fumée nauséabonde sortaient des chaudrons. Avec son bâton, le gars à la mine sévère touillait cette abominable cuisine de peaux, cette infâme soupe de cuirs.

François profita de l'inattention du bouilleur de peaux pour se faufiler entre les rochers. Il escalada l'éperon pour en faire le tour. L'éperon surplombait le fossé d'une quinzaine de mètres. Surtout, il s'agissait de ne pas tomber. François s'accrochait, se cramponnait. Enfin, il trouva un méplat où s'installer. Devant lui, de l'autre côté du profond fossé, se dressaient, impressionnantes, les murailles d'Almeida...

Après s'être calé de son mieux contre la paroi rocheuse, il tira précautionneusement de son fourreau la baïonnette qu'on venait de lui fournir. Il en inclina la lame dans la lumière du soleil. Le métal capta aussitôt les rayons de l'astre. La baïonnette étincelait ! François en dirigea le feu dans l'embrasure de deux créneaux. Il espérait qu'en haut des remparts une sentinelle repérât la source de la lumière.

Ils ne devaient pas être très vigilants ceux qui patrouillaient le long du chemin de ronde, car plusieurs heures passèrent sans que le message lumineux ne fût décelé. Tout de même, le moment tant attendu survint lorsque le faisceau de lumière frappa le visage d'une sentinelle de passage entre les deux créneaux, dont François visait l'espace ouvert. Le soldat se précipita pour regarder en contrebas. François fit immédiatement osciller sa baïonnette, alternant apparitions et disparitions d'éclats de lumière. Pas trop bête, la sentinelle ne lui tira pas dessus. François vit enfin la silhouette disparaître derrière un créneau. Il espérait que le garde ferait connaître sa présence à ses supérieurs. Une longue attente commença...

Dans le camp portugais, on cherchait avec empressement un déserteur répondant au nom de “Manuelo le Pâtre”. Le jeune insolent s’était engagé pour disparaître aussitôt après !

François attendait fiévreusement la nuit. Il était décidé, sous le couvert de l’obscurité, à se risquer jusqu’au pied de la muraille. Là, il espérait trouver une corde que l’on aurait fait pendre pour qu’il grimpât jusqu’au sommet du rempart. Il l’espérait, mais il n’en était pas sûr. Il fallait que la sentinelle eût bien compris...

Le jour se couchait lentement. Le cœur de François battait de plus en plus fort. Jusqu’ici, tout s’était passé pour le mieux. Mais le plus dur restait à faire. Il fallait encore descendre dans le fossé et rejoindre la muraille pour y trouver... Mais y aurait-il une corde ?

Les remparts rougeoyaient dans la lumière du soleil déclinant. L’embrasement des pierres fascinait François. Jamais but ne se montra à lui de façon aussi éclatante. Pour sûr, il savait ce qu’il lui restait à accomplir, et il en tremblait d’autant plus. Pouvait-il échouer ?

La muraille avait maintenant tout à fait la couleur du cordon de la Légion d’honneur. Mais c’était là également la couleur du sang. Sur les murs, le rouge peint pouvait aussi bien signifier la gloire écarlate de la prestigieuse décoration ou la mort de celui qu’on fusille contre un mur et qui badigeonne de son sang la surface de pierres. L’obstacle dressé devant lui serait soit un tremplin soit une fosse !

La nuit descendait peu à peu le long de la muraille, la faisant disparaître par petits bouts dans les ténèbres. Quand le sortilège nocturne fut accompli dans sa totalité, François se risqua à escalader la paroi rocheuse où il se trouvait pour descendre dans la nuit du fossé. Sous ses pieds, un puits

immense ouvrait sa bouche béante, insondable et saturée d'ombres aveugles. Dans un silence aussi profond que la nuit, le jeune Français se risqua le long des rochers.

Il cherchait ses prises à tâtons, progressant avec la lenteur d'un spectre retenu sur le lieu de sa perte. François ne pensait plus qu'à s'arracher à l'oppression qu'exerçait sur son esprit la façade rocheuse. L'impression qu'elle opposait à ses sens le rendait comme fou. Il voulait s'en détacher à tout prix. Un vertige insupportable s'empara de lui. Pour y mettre un terme, aussi définitif que soudain, François sauta dans le vide. Il heurta lourdement le sol ! Le souffle coupé, il se rendit alors compte, assis le cul par terre, qu'il n'avait chuté que d'un mètre !...

Il ramassa son corps épargné et avança à travers les ténèbres du fossé. L'oppression qu'il ressentait était aux dimensions immenses de l'obscurité terrifiante qui l'entourait de toutes parts, asphyxiant ses sens, précipitant sa respiration, accélérant les battements de son cœur.

Enfin, il toucha la muraille. Posant la paume de ses mains contre la surface lisse des pierres taillées et jointes, il commença à longer la paroi du mur. Il tenta sa chance sur la droite, espérant trouver une corde pendante. Il la cherchait désespérément. Les longues minutes qui sont comme des heures envahissaient de leur ombre interminable son esprit... Il n'y avait pas de corde ! Il n'y avait pas de corde, sur la droite en tout cas. François revint donc sur ses pas. Il se mit à chercher sur la gauche ce qu'il n'avait pas trouvé sur la droite...

Se pouvait-il qu'il eût beaucoup dévié en traversant dans l'obscurité le fossé ? S'ils avaient lancé une corde, elle devait pendre aux créneaux en face desquels il s'était tenu dans

l'après-midi. La corde se trouvait là, quelque part. Il suffisait de la toucher pour s'en saisir. Mais où était-elle ?

François sentait une panique l'envahir : il se sentit tout à coup perdu. En avalanche dévalaient des pensées, aussi terrifiantes les unes que les autres. Ce n'étaient en son esprit, en son cœur, en son âme, plus que détresse, désespoir, renoncement, abandon, et perte ! Que d'images défilaient, comme autant d'éclairs effaçant l'obscurité sans apporter la moindre lueur d'espoir. Il se voyait perdu, pris aussi, torturé, à nouveau perdu et pris encore, et torturé, torturé toujours... L'idée d'être torturé, comme ce Zamboni la veille, lui mit le cœur au bord des lèvres... Il vomit... Et dans son vertige, il se mit à glisser... Il allait dévaler tout le talus et finir au fond du gouffre nocturne, en bas, au fond, aux enfers ! Il lui fallait se rattraper à... sa main... Soudain, sa main gauche heurta un objet. Il s'y accrocha comme on s'accroche à une bouée. Perdu dans l'océan des ténèbres, il agrippa l'amer. Il s'y cramponna de toutes ses forces. Ses pieds pédalaient contre la muraille. Il commença à s'élever : on tirait en haut sur la corde. Il s'élevait. Oui, bénédiction, il s'élevait... Mais François ne parvenait plus à tenir, il glissait... Il en pleurait d'effroi... À nouveau le gouffre, le fond, les entrailles du monde, ses enfers béaient pour l'engloutir ! Il hurla d'un cri muet, mort-né dans sa gorge, toute l'horreur entr'aperçue par son âme. Quand, soudain, ses pieds se logèrent dans la nasse que formait un panier attaché au bout de la corde ! Le jeune homme lâcha un profond soupir de soulagement. Il se laissa ainsi hisser jusqu'au sommet du mur. Arrivé en haut, on le tira par les bras, on l'attrapa sous les aisselles et par la taille. Arraché à la nuit dévorante, François fut aussitôt plaqué contre un créneau. On

approcha de sa figure une lanterne. Sous leurs shakos vernis qui brillèrent, des hommes le dévisagèrent :

« Qui es-tu ? grogna l'un d'eux.

— Sous-lieutenant François Lozac, du 15<sup>e</sup> dragon. Je suis porteur, de la part du maréchal Masséna, d'un message pour le général Brennier. »

On le conduisit sans plus tarder chez le commandant de la place. Cependant, les soldats français continuaient de le serrer comme s'il était un vulgaire prisonnier.

Le général Brennier, de grande renommée, n'en était pas moins un tout petit homme de par la taille. Il ne dépassait pas le mètre et demi ! On eut dit un enfant de dix ans. Néanmoins, il y avait dans cette frêle enveloppe un homme de l'étoffe des héros. En croisant le regard du garçon, François lui demanda à voir le général Brennier.

« C'est moi, répondit celui-ci.

— Ah ?... Excusez-moi, mon Général, dit François en se mettant immédiatement au garde-à-vous.

— Repos !

— Merci, mon Général.

— Vous avez un message à me communiquer à ce que j'ai entendu dire ?

— Oui, mon Général. Je vous le donne tout de suite. Mais n'auriez-vous pas un objet tranchant afin que je puisse l'extraire de la doublure de mon gilet ?

— Si, bien sûr. Prenez donc le stylet qui se trouve sur mon bureau. »

François s'en empara et, les mains tremblantes d'excitation, il découpa le vêtement. Une fois la lettre extraite, il la tendit au général.

« Vous tremblez ?

— Je ne croyais plus ce moment possible. J’ai eu très peur d’échouer, mon Général.

— Allez, prenez un siège et réchauffez-vous au coin du feu. Quant à manger, nous n’avons plus rien à vous offrir. Il faudra attendre des jours meilleurs. »

Le général déplia la lettre et, se retournant vers François, il lui dit :

« Je crois que vous méritez d’en connaître le contenu. Voilà, je vous lis la lettre, maintenant :

*“Mon cher Général,*

*Faites sauter Almeida par le moyen de fourneaux, en vous retirant avec votre garnison sur Barba-del-Puerco. Faites tout pour que l’ennemi ne puisse tirer parti des canons et des munitions qui sont dans la place, soit en les détruisant, soit en les enfouissant.*

*Prévenez-moi de la réception de cet ordre par quatre salves de vingt-cinq coups de canon, de votre plus gros calibre, tirées à cinq minutes d’intervalle l’une de l’autre, demain soir à dix heures ou dans la nuit et dans la direction des positions que nous occupons.*

*Cet ordre est conforme aux instructions que l’Empereur m’a fait transmettre.*

*Maréchal Masséna.”*

Le général sortit aussitôt donner l’ordre qu’on fît tirer au canon les salves réclamées. Puis il revint, déposa la lettre sur son bureau, et versa un verre de liqueur forte à François. Il s’en servit un également.

« Trinquons : à votre courage et à notre future évacion à tous ! »

François Lozac et le général Brennier levèrent leurs verres et les burent cul sec !

Des salves de canons retentirent, déchirant le silence de la nuit.

Dès ce moment, il n'y eut plus dans Almeida une minute de repos pour les hommes. Il fallait au plus vite organiser les préparatifs du départ. On s'empressa donc de noyer les cartouches que l'on ne pouvait pas transporter, de scier les affûts des canons et de fondre et déformer les bouches, et surtout de miner les remparts. On écoula alors toute la réserve de poudre en remplissant des fourneaux sous les murailles. En creusant une mine sous un des murs, des hommes du génie eurent la surprise de rejoindre une ancienne galerie qu'ils avaient creusée un an plus tôt, lors du premier siège d'Almeida. Toutefois, la surprise ne s'arrêta pas à cette découverte : en effet, au fond de la galerie, se tenait un soldat français qui s'y trouvait caché. L'ouverture qu'on lui fit pour lui donner accès à la ville était au-delà de ses plus folles espérances. Il s'élança vers les hommes du génie et les étreignit chaleureusement. Puis, les larmes aux yeux, il leur annonça, tout joyeux, qu'il était porteur d'un message du maréchal Masséna !

Les hommes du génie le regardèrent, médusés. Ils n'osèrent qu'après un long moment de silence embarrassé lui avouer qu'ils étaient déjà au courant. Le chasseur André Tillet écarquilla des yeux ahuris et soupira enfin profondément. Au moins était-il toujours vivant !

Le surlendemain, tout était prêt pour le grand départ. Le général Brennier groupa tous ses soldats du côté de la muraille Est de la ville. Là, l'arme au pied, on attendit la tombée de la nuit. François portait un uniforme de fantassin et des souliers

aux pieds. Il ne savait pas de quoi était mort l'ancien possesseur de l'accoutrement !

À minuit, sur un simple signal de la main du général Brennier, on mit la baïonnette au canon et le feu aux poudres...

Dans un grondement de tonnerre, les remparts de la ville volèrent en éclat. Les derniers vestiges encore debout d'Almeida furent couchés au sol. Et tandis que les pierres roulaient, d'incroyables nuages de poussière s'élevaient. Escaladant les gravas de la façade est, les fantassins firent irruption à l'extérieur dans la nuit noire. Ils traversèrent, groupés, le maigre réseau défensif des assiégeants. Ces derniers tournaient encore sur leurs couches dans l'écho des secousses de l'explosion des murs. À la faveur de cette nuit d'encre, la garnison d'Almeida s'échappa...

Dans la nuit, après le bruit fracassant des mines ayant renversé les murailles de la ville, une autre détonation se produisit, beaucoup plus faible, mais bien plus dramatique : le général Pack venait de se suicider d'un coup de pistolet en pleine tête !

Parvenus aux environs de Barba-del-Puerco, Brennier et ses hommes furent recueillis par la division du général Heudelet. Il était temps, car les cavaliers de Cotton menaçaient d'encercler les évadés. Enfin, la garnison arriva, saine et sauve, de l'autre côté de la rivière Agueda.

La nouvelle de cet heureux événement nous souleva de joie. C'était une vraie victoire : elle humiliait l'ennemi et sauvait 2 000 des nôtres.

Quant au sort d'Almeida, il devait être écrit que cette ville resterait suspendue en l'air !

## CHAPITRE XVIII

### Duel

Je retrouvai François le 12 mai à Ciudad-Rodrigo. Je lui rendis alors son uniforme qu'il m'avait confié le temps d'accomplir la glorieuse mission que nous connaissons tous désormais. Il méritait bien pour cela de recevoir la Légion d'honneur. La cérémonie de remise de la fabuleuse décoration eut lieu le 15. Notre nouveau commandant en chef, le maréchal Marmont, décora la poitrine du fier jeune sous-lieutenant François Lozac. Ce fut, pour nous autres gens du 15<sup>e</sup> dragon, un jour d'allégresse et de fête. Nous célébrions comme en famille la brillante réussite d'un de nos enfants. Tous les dragons vinrent le trouver, lui donnant l'accolade et le gratifiant d'élogieuses félicitations. Grâce à François, au 15<sup>e</sup> dragon, nous n'avions pas complètement perdu la guerre du Portugal.

Le lendemain, nous prîmes, avec tout le régiment, la route de Salamanque. Le maréchal Marmont avait donné l'ordre de répartir en défense l'armée autour des quatre villes de Ciudad-Rodrigo, de Toro, de Zamora, et de Salamanque. Nous faisons partie des heureux qui regagnaient Salamanque. Des quatre villes de garnison, c'était de loin la plus grande et la plus agréable. Elle offrait également plus de divertissements. Et puis, je pensais surtout à François : Honorine devait certainement l'y attendre avec impatience. Notre jeune héros revenait en plus auprès de sa belle le front couvert de gloire et

la poitrine rutilante de la Croix inégalable. Je l'observais : la fortune s'était montrée clémente avec lui ; or, une promesse encore manquait pour la couronner tout à fait : le bonheur de l'amour d'une femme. Ce serait bientôt chose assurée, me réjouissais-je en pensant aux retrouvailles des deux tourtereaux à Salamanque. François ne disait mot au sujet de cette espérance, mais ses yeux brillaient d'une fièvre lumineuse de la revoir. La divine Honorine ne pourrait pas lui résister : il était jeune, il était vigoureux, il était beau, il était riche d'une incomparable gloire acquise à la guerre. Il ne lui manquait qu'un titre pour honorer son nom et des enfants pour le leur transmettre. Honorine pouvait les lui offrir. François serait un homme comblé. Je l'avais su dès le premier jour où je le vis. Les muses chantaient déjà sur son parcours des airs emprunts de promesses heureuses. Je ne lui souhaitais plus qu'une chose : l'amour d'Honorine.

Nous avons traversé un paysage sec, bordé de paramos, ces hauteurs calcaires dépourvues de végétation. Nous approchions maintenant des redoutables bois de Metilla, où sévissaient des partis de guérillas. Nous n'avions certes alors rien à redouter d'eux, mais la seule évocation du nom de Metilla nous était devenue désagréable. On avait trop entendu de récit d'horreur ayant ce lieu pour cadre pour feindre d'en arpenter les chemins sans réticences. En avant des bois se trouvait un relais fortifié.

Il faisait beau. Un grand soleil éclaboussait de lumière les environs. Dans la cour du relais, assis sous un auguste feuillu, un homme se faisait soigner. Il râlait quand il ne blasphémait pas. Il revêtait une ample chemise blanche, avec un large col ouvert sur sa poitrine imberbe et luisante. Sa botte gauche était

fendue et retombait en deux pans de cuir sur le côté de ses chevilles. Son pantalon écarlate avait, lui aussi, été découpé pour découvrir la jambe meurtrie qu'un médecin soignait. Ce dernier changeait patiemment les compresses qui soulageaient la jambe enflée et colorée d'hématomes du blessé. Le malade n'était guère facile. Son visage se crispait sous la douleur ou bien irradiait une surprenante candeur quand l'esprit de l'homme évoquait le souvenir d'une ravissante jeune fille rencontrée à Salamanque :

« Cette fille est vraiment divine : je me damnerais pour elle. Mais, suis-je bête, c'est déjà fait ! Aïe !... Mais faites donc attention, carabin de malheur ! Que va dire Honorine en me revoyant tout de guingois ? Vous devez faire votre possible pour me restituer une allure convenable. Faites-moi, au moins, disparaître cette démarche chaloupée avant que je ne l'aborde à nouveau. Je vous en prie humblement. Promettez-le-moi !

— Si vous ne cessez pas de gigoter, je ne pourrai pas vous refaire en temps voulu vos pansements.

— C'est entendu : je ne bouge plus !... Honorine, ô Honorine, tu fais fondre des cascades de miel sur mon cœur. Tu m'épuises et me soulages, tu me soulages et tu m'épuises. Visage d'ange et désir de démon, tour à tour en mon âme apportent la douceur et le feu ! Ta chair... ta chair...

— Du calme ! le gronda le médecin.

— Oui, oui, c'est vrai, je vous l'ai promis. Voilà : je suis sage... Ah ! quand j'y pense : quel superbe cul elle a !

— Il suffit ! Ou bien je vous abandonne à votre misère ! Choisissez.

— C'est d'accord, je vous l'ai déjà dit : je suis sage, à présent. Vous voyez. Là, je suis sage... Ah ! la jolie pouliche, je la chevauche dès qu'elle veut ! Aïe !... »

Notre régiment fit halte devant le relais de Metilla. J'entrai dans la cour, accompagné du major Laloup et de quelques officiers, dont François. Nous passâmes le porche. Nous entendîmes alors un homme qui jurait :

« Par tous les diables de l'enfer, c'est bien la faute de ce Bessières de malheur, si je suis dans ce piteux état ! Cette espèce de grenouille de bénitier a eu peur d'un petit bain de sang. Ce soldat d'opérette me le paiera : dussé-je en payer le prix de mon âme, je me vengerai ! Que le diable emporte ce lâche. Maréchal, tiens, mon cul ! »

François Lozac s'approcha vivement de l'homme et se posta devant lui :

« Soldat ! On ne parle pas de la sorte du maréchal duc d'Istrie ! Votre ivresse n'excuse en rien cette irrévérence odieuse. Je vous somme de rétracter ce propos affolant que vous venez de tenir. C'est un ordre, vous entendez !

— Dégage, espèce de morveux !

— Pardon ?

— Dégage, morveux !

— Vous savez à qui vous parlez ? Je suis officier et légionnaire. Cela va vous coûter très cher.

— Et moi, je suis le général Fournier, bougre d'andouille ! Et je vais te corriger sur le champ. Qu'on m'apporte mes pistolets !

— Monsieur, si vous poursuivez sur cette mauvaise pente, je serai dans le devoir de vous réclamer un duel.

— C'est déjà commencé ! » gueula Fournier tout en sautant sur une jambe.

Je rejoignis aussitôt François. Je cherchai à le dissuader d'en passer par le sort des armes :

« François, vous n'y pensez pas. Le général Fournier est le meilleur tireur de toute l'armée. Il fait sauter une pipe dans la bouche d'un hussard à 20 pas. Vous n'avez aucune chance.

— Le capitaine a raison, gentil puceau, je m'en vais te loger une balle dans la tête.

— Capitaine, me demanda François, soyez mon témoin dans cette affaire.

— Vous l'aurez voulu, lui dis-je sinistrement.

— Allons-y, insista Fournier. Le plus vite sera le mieux ! »

Les blessés et les badauds qui encombraient la cour s'écartèrent pour se mettre à l'abri. Les balles pouvaient être désagréables à d'autres que les duellistes. Un des soldats présents ne fut pas assez prompt à prendre de la distance : Fournier l'attrapa par le col et fit de lui son témoin. L'homme n'osa pas refuser. Les yeux d'*El demonio* lançaient des éclairs.

Pendant ce temps, j'inspectais les armes que nous proposait Fournier. Elles me paraissaient de bonne facture, mais avec un tel démon pour possesseur, je craignais un piège. Je proposai plutôt à François un de mes robustes pistolets. Je le chargeai pour lui. Ses mains moites et tremblantes auraient pu nuire au bon chargement de l'arme.

Ceci fait, les duellistes prirent place au milieu de la cour. Ils se tenaient dos à dos. Un silence écartelé par une tension insupportable présidait au duel. Les murs blancs, les feuilles du grand arbre, les fers forgés du portail d'entrée, tout, oui, tout bruissait dans un silence impressionnant. Une détresse terrible se lisait dans le regard de François. J'en vins à prier pour lui :

« Sainte vierge Marie, mère du sauveur, faites que François revoie Honorine sain et sauf ».

— Alors ! cria Fournier. Vous donnez le décompte des pas ou vous bâillez aux corneilles capitaine !

— Messieurs, dis-je alors, après avoir ravalé difficilement ma salive, armez vos pistolets. Bien ! Maintenant : avancez d'un pas, de deux, trois, quatre, cinq, six... »

Les deux hommes, se tournant le dos, s'éloignaient l'un de l'autre, François droit comme un « i », Fournier en claudiquant comme un diable.

« Huit, neuf, dix ! »

Fournier se retourna lentement et commença à faire descendre son bras armé dans la direction de sa cible. Il semblait jouir d'avance du coup qu'il allait porter. François, sitôt « dix ! » entendu, fit volte-face et tira. Un nuage de flammes et de fumée sortit du canon de l'arme. La balle en jaillit en hurlant. Elle vint se loger sous l'aisselle de Fournier. *El demonio* fut propulsé en arrière !

Son médecin se précipita vers lui. Le général était blanc comme un linceul. On le transporta, le côté droit tout ensanglanté, à l'intérieur de l'auberge. On l'allongea sur une table. Le carabin inspecta la blessure à travers le flot de sang qui en coulait. La vie du général était hors de danger, mais il avait été rudement secoué. Le temps que son bras se mît en position, la balle était passée en dessous du membre, traversant l'aisselle pour s'écraser à l'intérieur du corps contre l'omoplate droite. Avec un peu moins d'angle, la balle lui aurait perforé les deux poumons et le cœur.

« La vache n'est pas morte, merde alors ! » lâchai-je.

Je n'aurais pas regretté la mort d'un tel être abject. Bon, quoiqu'il en fût, le principal était que François s'en fût sorti. J'allai le rejoindre dans la cour. Appuyé contre un mur écla-boussé de lumière, il était en train de vomir. Ah, ça ! il en avait

eu, des émotions. Tous les dragons étaient descendus de selle pour assister au spectacle ; ils se jetaient maintenant sur le sous-lieutenant Lozac pour le féliciter à grands coups de claques dans le dos. Le 15<sup>e</sup> régiment de dragon, incontestablement, comptait un héros dans ses rangs.

François Lozac était le premier homme à vaincre *El demonio* en duel. Les autres, qui l'avaient rencontré en une telle circonstance, n'étaient plus que des noms sur des tombes !

François allait donc connaître l'amour. Je remerciai la Sainte Vierge pour son intercession. Et voilà que je devenais bigot ! Le soleil de l'Espagne nous frappait dur !

#### SOMMAIRE

## CHAPITRE XIX

### À l'ombre de Bessières

Arrivés à Salamanque, éternel recommencement, nous retrouvâmes notre logement Plaza de los Bandos. La chambre n'avait pas changé et, une fois encore, j'en partageais le confort avec François. L'impression que me firent les retrouvailles avec ce lieu est difficile à rendre. C'était comme si le temps ne s'était pas écoulé depuis notre premier séjour dans cette ville de Castille. Je revoyais les murs molletonnés de cuir tendu par des clous dorés, le tapis de nattes indiennes, les fauteuils de cuir rouge, le brasero à bassine d'argent, les deux lits à rideaux de pékin et à housses de soie. Tout était en place, parfaitement disposé, comme la dernière fois que nous nous y étions tenus. Le temps nous offrait un de ces raccourcis par lequel la durée perd de sa consistance, par lequel on revient sur un lieu comme un fantôme ou comme un enfant. Et si rien ne s'était déroulé ? Et si nous avions rêvé cette affreuse campagne du Portugal ? Mais non, voyons, François arborait sur sa poitrine la Légion d'honneur, et d'Alencourt et Mahuret n'étaient plus là parmi nous pour partager ce logement ! Nous revenions donc bel et bien d'un long purgatoire. La traversée venait de toucher à sa fin. Peut-être même que, bientôt, nous pourrions rentrer en France ? Ce pays si lointain qui est pourtant le mien. Allais-je le reconnaître et allait-il me reconnaître ? Voilà déjà trois ans que je l'avais quitté...

François était tout excité, car il s'apprêtait à revoir Honorine. Le jeune impatient venait de retrouver sa trace : on lui avait certifié qu'elle habitait encore à Salamanque, Calle Campania, dans un appartement de la Maison aux Coquilles. Une curieuse rumeur courait cependant sur son état de santé, ce qui rendait François encore plus nerveux. Le jeune homme ajusta une dernière fois son bel uniforme de dragon et plaça ostensiblement sa Légion d'honneur sur son cœur. Il était prêt ! Je lui fis un signe pour lui dire qu'il était parfait. Il me sourit, ramassa son casque au blanc panache, et s'en alla.

Il faisait doux. Le temps, clair, embaumait l'air d'un parfum de printemps, léger et fleuri. François descendait le long de la Calle de Campania. Il passa devant le couvent des ursulines, devant la façade plateresque de la Casa de las muertas, devant le Palais des Monterrey, devant l'église San Benito et la maison de la famille Manzano. La rue semblait interminable pour un jeune cœur dilaté d'amour et inquiet de retrouver sa bien-aimée. Mais que lui était-il arrivé pour qu'on parlât de son malheur à mi-voix ? François accéléra le pas. Il voyait, maintenant, les hautes tours baroques du collège des jésuites. La Maison aux Coquilles se trouvait en face. Le cœur battant, il se rapprocha des grilles en fer forgé de la résidence. Un caporal était en train d'en ouvrir le portail à un ramoneur, dont les instruments de récurage dépassaient de sa hotte en osier. François attrapa la grille avant qu'elle ne se refermât.

« Eh, là ! fit le caporal, on ne passe pas sans autorisation.

— Je suis le sous-lieutenant François Lozac. Je désire voir la baronne Honorine Simon.

— C'est que...

— Qu'y a-t-il ? Et puis, veuillez vous mettre au garde-à-vous lorsque vous voyez un officier ! On n'a donc plus aucun respect pour les légionnaires, dans l'armée ?

— C'est que...

— Garde à vous ! »

Le caporal s'exécuta finalement. Il se tenait droit comme un «i» et fixait intensément la ligne d'un horizon imaginaire.

« C'est bon, caporal. Repos !

— C'est que, mon Lieutenant, il en est déjà venu un, de légionnaire, et ça c'est plutôt mal passé...

— Comment cela ? Et puis de qui parlez-vous ?

— Je cause d'un certain capitaine Destouche. C'était en hiver. Il est venu un officier qui portait, comme vous, la Légion d'honneur. Il a demandé à voir la baronne. Il disait la connaître et lui faire une agréable surprise. Pensez-vous ! Sitôt vue la jeune dame, il s'est mis à l'étrangler.

— Et alors ?

— Ben, j'ai dû lui flanquer un coup de pistolet.

— À qui ? Sur qui avez-vous tiré ? Vous ne l'avez pas blessée au moins ?

— Si, je l'ai tué. Mais pas la jeune dame, le monsieur, évidemment.

— Vous ne pouviez pas le dire plus tôt ? J'ai bien cru que vous vous étiez rendu coupable de la pire des infamies. J'allais vous étrangler !

— Et voilà que ça recommence !...

— Mais non, ce n'est pas ce que je voulais dire ; et puis si ! Mais la question ne se pose plus, puisque vous n'avez pas fait de mal à mon Honorine. Je peux entrer la voir, maintenant ?

— Je vais d'abord aller lui demander si elle veut bien vous recevoir. Veuillez attendre tranquillement de l'autre côté de

la grille. On n'est jamais trop prudent. C'est que les légionnaires, je m'en méfie.

— C'est trop fort ! », lâcha François.

Le caporal s'éloigna en empruntant le patio. François dut attendre comme un suspect qu'on revînt lui ouvrir. Il enrageait d'être aussi mal traité. Il se sentait blessé dans son amour propre. Il avait cru que la Légion d'honneur lui ouvrirait toutes les portes et qu'Honorine ferait déployer le tapis rouge pour l'accueillir comme un prince. Il déchantait amèrement. On ne traite pas ainsi un guerrier glorieux qui vient jeter ses lauriers aux pieds de sa fiancée. Il en était meurtri...

Le caporal réapparut :

« Elle m'a semblé ravie de vous revoir. À l'évocation de votre nom, les larmes lui sont venues aux yeux.

— Allez, dépêchez-vous d'ouvrir. Je n'ai que trop attendu ! »

Le passage enfin libre, François s'engouffra dans l'entrée de la résidence.

« Veuillez me suivre, c'est par ici. Il faut traverser le patio...

— Je vous suis. »

Le caporal conduisit au premier étage de la maison le jeune officier. Et, au seuil d'une porte en bois d'acajou, il annonça :

« C'est ici ! »

François s'approcha de la porte et frappa trois petits coups secs du revers d'un doigt. Un des battants s'écarta. Marie-Liesse, la gouvernante, accueillit le beau et jeune légionnaire :

« Oh, comme elle va être heureuse de vous revoir, Monsieur Lozac ! Elle m'a tant parlé de vous.

— Est-elle ici ?

— Oui, oui ! Elle vous attend. Mais, suis-je idiote, veuillez entrer... »

François pénétra dans un salon. Il repéra, tout de suite, dans un angle de la pièce, une volière. Les jolis serins de la baronne virevoltaient gaiement dans l'espace circonscrit de la cage aux barreaux dorés. Un mouvement sur sa droite attira aussitôt son attention ; François se retourna : il vit Honorine.

La jeune fille était vêtue, à l'ancienne mode espagnole, d'un vertugadin de velours noir à col en dentelle. Sur ses hanches courait une ceinture de boucles d'or et d'améthystes. Du pan de l'étoffe de la robe volumineuse dépassaient les pointes de deux petits escarpins de satin rose. Mais le ravissement céda bientôt la place à la déception. François vit avec contrariété que la jeune fille portait autour du cou une impressionnante minerve. Une véritable tour de Babel encerclait son frêle cou. Elle semblait passablement handicapée. Son visage était maintenu affreusement droit par le rigide carcan. De ses yeux immensément bleus, un océan déferlait en larmes sur ses cils. Elle s'approcha, très émue, de François. Il n'osa pas la toucher, par répulsion soudaine ou par peur de lui faire mal. Ce fut elle qui l'étreignit. Il risqua enfin ses mains sur son corps. Elle pleurait abondamment, mouillant son uniforme et sa Croix.

« Honorine, ça va aller, ça va aller... »

La jeune fille pleurait toujours, le serrant toujours plus fort.

« Monsieur Lozac, intervint Marie-Liesse, Honorine a subi un terrible choc. Il faudra l'excuser si elle ne vous parle pas. Depuis sa dramatique agression, elle n'a pas encore récupéré complètement l'usage de sa voix. »

À ces mots, François détacha Honorine de son corps pour la regarder. Sur ses joues coulaient de grosses larmes. Ses yeux, infinis de détresse, l'appelaient à son secours. Il passa ses mains dans les cheveux roux de l'affligée et déposa un bai-

ser sur son front. Elle l'en remercia par un sourire de nacre et lui prit la main. Elle l'entraîna dans une autre pièce. C'était un petit bureau. Elle referma derrière eux la porte. Puis, se retournant face à lui, elle encadra de ses belles mains le visage du jeune homme et embrassa fougueusement ses lèvres ! François, d'abord surpris, n'osa rien faire, puis, se ressaisissant, il détacha sa bouche de celle d'Honorine. La pauvre jeune fille lui lança un regard incrédule. Inquiète, elle porta sa main droite à ses lèvres, les essuyant nerveusement :

« Dé... dé... so...

— Non, Honorine, c'est moi qui suis désolé. J'ai été si surpris de vous retrouver... malade... que...

— Ve... vevous neu... ne m'ai... m'aimez... pu... pu... plus ?

— Non, ce n'est pas ça ; c'est seulement que j'espérais vous revoir... »

Honorine s'écroula dans un fauteuil et éclata en sanglots. François l'observait. Il ne parvenait pas à chasser de son esprit une sorte de répulsion que lui inspirait la vue du corps meurtri de la jeune fille. Il l'avait connue si joyeuse, si belle, si pleine de santé, qu'il ne parvenait plus à la reconnaître. Il aimait l'Honorine du bal de l'année dernière. Auprès d'elle, maintenant, il semblait être en présence d'une autre femme, et il ne pouvait aimer cette autre femme. Honorine l'avait bien compris qui ne cessait de pleurer.

On frappa à la porte du bureau :

« Mademoiselle Honorine, expliqua la gouvernante, votre médecin, le docteur Augusto Menatil, vient d'arriver. C'est aujourd'hui son jour de visite. Dois-je le faire patienter ? »

François s'approcha et ouvrit la porte :

« Je crois qu'elle a plus besoin de son médecin que de moi. Je ne vais pas vous déranger plus longtemps. Veuillez m'excuser pour le dérangement... »

— Monsieur l'officier, demanda le médecin, connaissez-vous bien la baronne ?

— Un peu, se déroba François. Nous nous sommes rencontrés l'année dernière. Beaucoup d'eau a coulé sous les ponts depuis lors...

— C'est que son mal me semble surtout être de nature affective.

— Que voulez-vous dire ?

— Qu'elle aurait besoin d'être entourée d'affection ! Je crois qu'il faut avant tout soigner son cœur pour voir guérir sa voix. Bien sûr, il y a bien là un traumatisme d'ordre physiologique, mais les lésions du larynx et des spondyles ne me paraissent pas aussi importantes que cela. Elle peut guérir très vite si elle se sent aimée. Vous savez, c'est une femme...

— Je comprends très bien, mais je ne vois pas ce que je peux faire personnellement pour elle.

— Vous n'êtes donc pas attaché à elle ?

— Non, pourquoi ?

— Excusez-moi, j'ai dû me méprendre sur votre identité. Vous n'êtes donc pas le lieutenant François Lozac ? Elle m'a si souvent parlé de lui que j'en étais venu à vous identifier avec ce fameux personnage. »

François s'écarta du médecin et sortit de l'appartement sans se retourner. Il n'avait même pas pris la peine d'ôter son casque. Il dévala l'escalier, traversa le patio, et fit irruption dans la rue. Il remonta la Calle Compania au pas de course, comme s'il s'enfuyait !...

Je vis revenir François plus tôt que je ne l'avais prévu. J'étais, pour ma part, occupé avec une jolie Espagnole. Nous n'en étions qu'aux préliminaires. Elle referma son corsage et dut s'en aller. Je restai sur ma faim et lançai un regard interrogateur à François qui venait de s'allonger sur son lit :

— Alors ? Comment se fait-il que vous rentriez si tôt ? Quelque chose s'est mal passé ?

— Non. C'est simplement que je me suis rendu compte que je ne l'aimais plus.

— Allons bon ? Elle est bien bonne, celle-là !

— N'insistez pas, Capitaine. Il n'y a rien à rajouter. L'affaire est close.

— C'est ça ! Et moi, je dois faire une croix sur une après-midi d'amour sans râler ! François, vous m'affligez... »

Le lendemain, je sortis. François restait avachi sur son lit et, moi, je ne pouvais inviter personne dans la chambre pendant ce temps. J'étais décidé, cette fois, à faire la tournée des musicos. Je laissai notre jeune boudeur à ses idées noires.

Pendant que je tournais plus dans les rues que sous les draps, François reçut une lettre. Il devina tout de suite que c'était Honorine qui la lui expédiait. Il l'ouvrit et lut à contre-cœur :

« *François,*

*Vous m'abandonnez au moment où j'ai le plus besoin de vous. Dites-moi que ce n'est pas vrai, que votre premier mouvement n'est pas le bon. Rassurez-moi. Nous avons trop rêvé la scène de nos retrouvailles : la conséquence en est terrible, je n'aurais jamais pu les croire aussi cruelles. Je comprends votre dépit, mais j'en suis blessée au plus profond du cœur. Vous vous attendiez à me revoir belle et rayonnante, et vous*

*me retrouvez malade et désespérée. Je suis moi-même bien détrompée : vous avez été lâche et odieux. Combien de fois m'avez-vous reniée ?*

*C'est comme si l'on m'avait tuée à chaque fois ; tenez, j'ose le dire, le capitaine Destouche m'a fait moins mal que vous ! Vous voyez dans quels abysses de tristesse vous m'avez plongée. Est-il encore possible pour nous de restaurer la belle flamme de nos premières amours ? Je suis capable de vous pardonner, François. J'en suis capable, mais je dois compter sur votre franchise. Il ne faut pas me revenir comme pris de pitié, mais avec l'amour retrouvé. Je suis à votre merci : puisse le mouvement de votre cœur ne m'être point fatal ? Dites-moi que vous m'aimez encore ; dites-le-moi avec la sincérité de votre jeune âge. La guerre vous aurait-elle tant changé ? Le capitaine Destouche, le malheureux, y a perdu la raison. L'expérience de la bataille ne produit-elle que des monstres ? Dites-moi que non en revenant guérir mon cœur. Vous avez encore de la paix à partager, je le sais. Vous ne pouvez être mort à l'amour. Je vous aime : dites-m'en autant, je vous en supplie. Vous ne pouvez pas savoir ma détresse !...*

*Oui, je me donne à vous comme nous nous l'étions promis un soir sous le saule du jardin ; c'était, il est vrai, un saule pleureur. Mais il est d'autres ombrages plus cléments où nous pourrions trouver le remède à nos blessures. Car vous-même, François, devez être blessé. La guerre vous a, semble-t-il, meurtri. Je me propose d'apaiser votre cœur avec le mien, pourvu que le vôtre daigne encore s'en approcher. Ne me rejetez pas. Vous êtes légionnaire : plus rien ne s'oppose à notre union. Mon Père, lui-même, me l'a promis, il vous offrira ma main quand il saura que vous avez décroché pour moi la Croix. J'ai reçu plusieurs fois de ses nouvelles. Il est prison-*

*nier sur parole dans une petite ville, Ingoldfield, près de Carlisle, dans le Northumberland, en Angleterre. Il pourrait vous accorder rapidement ma main par un courrier. Un mot, et un seul, de votre part, et je lui fais parvenir notre souhait de nous marier.*

*Dites ce mot magnifique qui rend toutes choses possibles et lumineuses. Mon cœur ne demande qu'à se réjouir de l'éclat du vôtre. Ne m'abandonnez pas, aimez-moi ! Enfin, même, s'il le faut, aimez-moi donc alors au moins par pitié...*

*Honorine. »*

La lettre était écrite d'une belle écriture bien tenue. François se leva, s'approcha de la bassine d'argent du brasero, et y laissa tomber la lettre. Elle brûla lentement et mourut douloureusement, racornie, broyée, dévorée et dispersée à jamais par les flammes.

Alors que je rentrais de ma longue promenade, je croisai, sur la Plaza de los Bandos, le capitaine Léopold de la Grange-Cassey, qui se rendait chez nous. J'imaginai sans trop de peine qu'il venait chercher François pour qu'il participât à une flagornerie maçonnique. Les deux hommes repartirent bientôt ensemble. Cette nuit-là, François fut reçu comme maître dans la loge de l'Éon sagesse. Je me demandais qui pouvait bien, maintenant, présider aux initiations en l'absence du vénérable Louis-Armand d'Alencourt. Ce dernier devait, à l'heure qu'il était, voguer vers l'Angleterre. Son rang dans la franc-maçonnerie lui assurait un statut enviable par rapport aux autres prisonniers français. Il jouirait d'une certaine immunité dans une paroletown. Ses frères pourvoiraient à ses besoins tout au long de sa captivité. Des frères anglais, également, étaient susceptibles de lui venir en aide pendant son séjour en Angleterre.

Il y avait comme un autre État dans les États, avec ses droits, ses codes, ses privilèges. On commençait tout juste à découvrir combien la politique des nations dépendait des volontés maçonniques. C'était dans le secret des loges que se redessinaient l'Europe. Au moins du temps des rois, les despotes avaient un visage ! On pouvait encore alors abattre les tyrans : il suffisait que le peuple se regroupât pour frapper le talon d'argile de ces colosses d'airain. Mais aujourd'hui, le pouvoir devenait tentaculaire et les têtes de tous ces fâcheux aussi nombreuses et vivaces que celles de l'hydre de Leyrne ! Qu'on en abattît une, elle ne roulait plus dans le sang en mettant fin à une dynastie, elle repoussait en se cooptant, intronisant par l'initiation une nouvelle filiation secrète et toujours agissante. Il eût fallu pour y mettre un terme brûler toutes ces têtes avant qu'elles ne repoussassent, mais c'eût été revenir aux bûchers de l'Inquisition. Nous allions donc, dans les années qui venaient, succomber à un autre pouvoir. J'espérais qu'un jour le peuple s'en libérerait à son tour. Mais pour l'heure, il fallait subir la nouvelle alchimie des loges. Peut-être que le peuple finirait-il par découvrir la source du joug qui pesait sur ses épaules ? Pour l'instant, il ployait déjà, sans le savoir, sous la charge de ces nouveaux princes inconnus. Les Lumières nous transmettaient un nouvel ordre obscur...

Et tandis que François faisait ses dévotions au nouveau Baphonnet, je m'assoupis. Mon âme n'était guère élevée, mais au moins elle ne m'empêchait pas de dormir paisiblement. Aux orgueilleux l'éveil, aux simples le sommeil.

Le lendemain matin, 22 mai 1811, un chasseur de la Garde Impériale se présenta à notre logis. C'était un simple caporal, mais son uniforme était plus rutilant que celui d'un général.

Des brandebourgs d'or ornaient de leurs tressages éclatants sa pelisse écarlate et son dolman vert. Une culotte blanche immaculée moulait ses jambes musclées. Son destrier, superbe, était un cheval bai. Dans la lumière du jour qui se levait, son habit se parait de reflets rubis, émeraude et jaune d'or. Il portait sur la tête un colback de fourrure muni d'une longue flamme rouge irisée de reflets grenat. Sans être descendu de son cheval, il gueulait sous notre fenêtre, réclamant à parler au sous-lieutenant Lozac ! François s'approcha de la fenêtre entrouverte et jeta un œil en contrebas. Il vit comme moi le cavalier de La Garde, dont la monture martelait le pavé de la Plaza de los Bandos :

« Vous êtes le sous-lieutenant Lozac ?

— Oui, c'est moi. Qu'y a-t-il ?

— Le maréchal Bessières, duc d'Istrie, demande à vous voir. Il vous donne rendez-vous à Valladolid. À votre arrivée, présentez-vous au Palais de Charles-Quint.

— C'est tout ?

— Oui. »

Et le cavalier, après avoir lissé sa fine moustache, tourna bride et s'en alla. François n'en revenait pas : le duc d'Istrie en personne demandait à le voir.

« Il a dû entendre parler de votre exploit au relais de Metilla. Rappelez-vous, vous avez provoqué en duel le général Fournier parce qu'il avait insulté le maréchal Bessières. Quelqu'un présent au duel en aura rapporté l'événement aux oreilles du maréchal. Je crois que vous pouvez vous rendre à Valladolid avec les espoirs les plus fous d'intégrer la Garde Impériale. J'ai comme dans l'idée qu'une personne haut placée vous veut du bien.

— Vous croyez, vraiment ?

— Allez donc savoir ? En tout cas, à votre place, je gagnerais au plus vite Valladolid pour savoir de quoi il en retourne.

— Ai-je votre permission pour accomplir le voyage ?

— Accordé. Ah, au fait, n'oubliez pas de transmettre toutes mes amitiés à Monsieur le duc.

— Vous le connaissez ?

— Non, je plaisantais juste. »

François regroupa ses affaires, puis, après avoir examiné la pièce d'un regard circulaire, il me demanda :

« C'est vous, Capitaine, qui gardez les effets du lieutenant d'Alencourt ?

— Oui, pourquoi ?

— J'aurais peut-être encore besoin de sa tenue de bal. Je pense que le lieutenant ne verrait pas d'inconvénient à ce que je la lui emprunte une seconde fois.

— Là, sous mon lit, il y a une malle... Servez-vous.

— Merci. »

François en retira les chaussures vernies, la paire de bas, la culotte moulante, la chemise en soie, l'habit à la française, la lavallière, et l'épée d'apparat.

— Vous oubliez une chose, lui fis-je remarquer...

— Quoi donc ?

— Non, rien. Laissez, ce n'est rien. Je divague...

— Mais si, dites ! Vous sembliez sur le point de m'avouer quelque chose.

— Et bien, voilà : je vous voyais bien épouser la petite baronne Honorine...

— Oui, vous avez raison, Capitaine, c'est une petite baronne. Je suis certain que je trouverai mieux. »

Je n'osai rien répondre. Je secouai simplement la tête en signe de désapprobation. François était encore à mes yeux un

héros, mais je sentais bien que son aura ne brillerait plus très longtemps de l'éclat que j'aimais. Je le serrai malgré tout dans mes bras. Il en fut surpris. Je venais de perdre comme un fils...

Le 24 mai au matin, François Lozac arriva à Valladolid. Il avait couru toute la route au galop. Il se présenta au Palais de Charles-Quint sur la Plaza San Pablo. Il fut très bien reçu par un des aides de camp du duc, qui le pria de revenir le soir même participer à un bal. Son maître lui avait laissé ce message pour le jeune officier : « S'il se présente, invitez-le à danser ! »

François était désappointé, d'autant plus qu'il ne savait pas trop quoi faire ni trop où aller en attendant l'heure tardive du bal. Il se mit à déambuler dans les rues...

Valladolid avait changé de gouverneur. Bessières venait de remplacer Kellerman, jugé trop cupide par l'Empereur. En effet, sur ce que le gouverneur devait verser au Domaine extraordinaire, il gardait une part trop grande. Cela se sut, cela déplut. L'Empereur le destitua de sa fonction. Le Domaine extraordinaire n'était rien d'autre qu'un droit sur la conquête. On y levait un impôt au seul titre qu'on se trouvait être les maîtres du pays. Tel le barbare arrivant dans une nouvelle terre riche, on pillait. Defermon et La Bouillerie géraient les fonds récoltés. On rapporte que l'argent prélevé en Espagne s'élevait à des centaines de millions de francs. L'argent servait principalement à l'entretien de l'armée, mais aussi aux petites dépenses de l'Empereur. Ainsi évita-t-on en France d'avoir recours à l'emprunt pour financer les campagnes militaires. Napoléon put également ainsi payer sur sa propre cassette la construction du Temple de la Gloire – l'actuelle Madeleine –,

l'édification de l'Arc du Carrousel, les travaux du Louvres, et l'achat du château de Laeken. Nous nous battions donc surtout pour l'argent. Cette réalité triviale doit être connue. En tout cas, pour Kellerman, l'affaire était jugée : il avait eu les doigts trop crochus à son seul bénéficiaire. Bessières, homme connu pour son intégrité et sa loyauté, ne manquerait pas, quant à lui, de faire parvenir à l'Empereur ce qui lui revenait.

François passa devant le logis que nous avons occupé un moment, rue Fray Luis de Léon. Il remonta ensuite la Calle Nunez de Arce, et déboucha finalement sur la Plaza de la Universidad. La façade churriguèresque de l'université le rappela au souvenir de notre ami disparu, le lieutenant Fabio Pergollini. Ce lieu fascinait François. Il y avait là un mystère, l'effluve d'un sortilège. Cette mort, croquée à la sanguine, portait en elle un parfum indéfinissable de trouble et d'in vraisemblance. François chercha, sous le couvert des arbres en face de l'université, l'étudiant qui lui avait vendu le dernier portrait du beau Fabio. Il ne le trouva pas et reporta son regard en direction de l'entrée monumentale de l'université. Des étudiants sortaient, parlant haut, la tête pleine de rumeurs de travaux, de discours invitant à la polémique, de macérations scientifiques ou artistiques. Parmi leurs groupes qui se détachaient de l'arche du savoir pour aller réinvestir les rues et les places, François découvrit son homme. Il ne se trompait pas : c'était bien lui. François s'avança, ne le perdant pas des yeux. L'autre finit par s'apercevoir qu'on le guettait. Il s'en alarma et pressa le pas. Ses compagnons tournèrent à leur tour des regards étonnés dans la direction de François. L'étudiant poursuivi en arriva à se plaindre :

« Que me voulez-vous ? N'a-t-on plus le droit de se promener librement ? »

— Allez, ne fais pas exprès de me parler espagnol ; je sais très bien que tu te débrouilles parfaitement dans notre langue.

— Je ne comprends pas ! Mes amis, savez-vous ce qu'il dit ?

— Allez, viens : j'aimerais te parler. »

Mais l'autre fit montre de s'éloigner. François tira son sabre. Les Espagnols se groupèrent autour de leur compatriote menacé. François les dispersa du plat de son arme, leur flanquant de grandes claques de métal. Un véritable attroupement se fit autour de lui. François était cerné, mais il ne voulait pas laisser son homme filer...

Fort heureusement, une patrouille passait par là. À la pointe de leurs baïonnettes, les soldats firent refluer les étudiants. François fit signe qu'on s'emparât de l'un d'entre eux. On lui mit la main au collet et on l'entraîna à l'écart sous les injures des autres qui protestaient contre cette arrestation arbitraire. La foule fut dispersée difficilement. On conduisit le suspect au prévôt. François n'était pas mécontent d'avoir retrouvé l'individu au dessin, mais ce dernier, en chemin, se plaignit amèrement de son intervention :

« Vous avez failli tout gâcher !

— Je savais bien que vous parliez français, jubila François.

— Oui, je le parle très bien. Mais ce n'est pas une raison pour que les autres étudiants le sachent. Je ne veux surtout pas qu'ils me prennent pour un Joséphino ! Ici, on a vite fait de croire que tous les Espagnols qui parlent français sont des traîtres.

— Quoi qu'il en soit, j'ai pas mal de questions à vous poser. Et je vous les poserai en présence du Prévost. Vous n'aviez qu'à ne pas vous rebiffer ! »

François Lozac, son prisonnier et la patrouille remontèrent les rues de Valladolid jusqu'à ce qu'elles les conduisissent à la résidence du Prévost. Arrivés sur les lieux, ils croisèrent de nombreux gendarmes. À l'étage, François, tout auréolé de sa Légion d'honneur, réclama à voir le chef de la police. C'était un certain Gaspar Foulque. Il reçut le jeune légionnaire et l'étudiant dans son bureau. On lisait sur son visage d'oiseau de proie une curieuse interrogation. François prit la parole :

« J'ai rencontré cet individu pour la première fois il y a un an, peu avant la disparition d'un de mes amis, victime de celle que nous appelons à ma compagnie la Dame de Pique...

— La Dame de Pique, dites-vous ? répéta le prévôt en se frottant le menton.

— Oui, pourquoi ? Vous la connaissez ?

— Non, mais nous enquêtons sérieusement pour parvenir à l'identifier.

— Quoi, il y a eu d'autres disparitions depuis la mort de Fabio Pergollini ?

— Oui, et pas qu'une... Un vrai fléau ! Et toutes les victimes étaient des officiers subalternes en manque d'affection féminine.

— Je crois que cet homme, intervint François en désignant l'étudiant, en sait plus qu'il ne veut bien le dire.

— C'est exact, confirma curieusement le prévôt, cet homme est au courant de toute l'affaire.

— Vous le suspectiez déjà, alors ?

— Non, c'est un de nos meilleurs enquêteurs !

— Oui, reprit l'homme, et vous avez failli me compromettre. J'infiltrai les étudiants pour démasquer ceux qui seraient tentés d'aider la junte. J'enquête également, quand je ne suis pas retenu sur les bancs de l'université, sur cette mystérieuse

Dame de Pique. Je me rappelle très bien de vous, et je vois que, vous aussi, vous vous souvenez bien de moi.

— Et bien ça, alors !...

— Vous êtes donc de retour à Salamanque. Cela faisait longtemps que l'on n'avait pas vu des dragons en ville. Mais à ce propos, avez-vous toujours en votre possession mon dessin ?

— Oui, et je suppose que vous êtes inscrit aux Beaux-Arts.

— Tout juste. J'aimerais bien revoir le dessin, si cela ne vous dérange pas. Un détail à vérifier.

— Je le garde toujours sur moi, contre ma poitrine. C'est comme un talisman contre la mort ; j'espère bien que vous me le rendrez. Tenez, le voici...

— Merci... voyons cela... Oui, c'est bien ce que je pensais...

— Quoi ? Qu'avez-vous donc découvert ? demanda aussitôt le prévôt.

— Il portait une contre-épaulette.

— Et alors ?

— Ce n'est pas réglementaire, voyons ! »

Les trois hommes se séparèrent sans se fixer un nouveau rendez-vous. Le mystère de la Dame de Pique était toujours davantage partagé, mais toujours pas élucidé. François en profita pour demander un bon de logement. Il avait besoin de se laver et de se changer avant d'aller au bal. Le prévôt le dirigea sur l'intendant. On attribua enfin un logement au sous-lieutenant.

François se préparait à aller au bal. La fenêtre de la chambre du logis qu'on lui avait attribué donnait sur une petite cour. Des jeunes filles l'observaient d'en bas avec des yeux de

velours. Elles riaient et le dévisageaient avec effronterie. Il était jeune et beau, et elles avaient tout de suite remarqué la marque distinctive des héros : la bamboche. Le ruban écarlate de la Légion d'honneur se voyait de loin !

Quand François Lozac sortit, drapé dans ses vêtements de bal, elles le saluèrent d'une révérence mi-moqueuse, mi-admirative. Il leur rendit la faveur par un clin d'œil coquin. Elles firent semblant de se pâmer, tombant les unes dans les bras des autres à tour de rôle. Puis, courant sur ses talons, elles l'accompagnèrent jusqu'au coin de la rue...

François héla un fiacre et disparut au grand regret de ces demoiselles. La voiture courait maintenant pour rejoindre le Palais de Charles-Quint, où les Bessières donnaient une fête.

Les Bessières formaient un couple atypique dans la constellation impériale. Ils étaient tous les deux catholiques pratiquants. Ils avaient même poussé l'audace jusqu'à se faire marier en pleine révolution par un prêtre non jureur, ce dont les deux époux se vantaient ! Le maréchal Bessières avait épousé une fille de son pays de Prayssac, qui était sa cousine, et à laquelle il avait voué dès l'enfance une tendre amitié. Le mariage fut célébré au château de Canussel, propriété de la famille de la jeune fille, et l'échange des consentements reçu par un prêtre insermenté, ce qui constituait alors un acte délicetueux et donc répréhensible. Mais les deux jeunes gens tenaient à leurs convictions. Madame Bessières ne s'en cacha jamais, même auprès de l'Empereur qui, au final, trouva en l'exemple de la personne de serviteurs si fidèles et pourtant bons catholiques un prétexte pour prétendre redonner aux Français le droit de rendre ouvertement un culte à Dieu. La révolution avait renversé les autels et chassé les prêtres, Napoléon, quant à lui, estimait qu'il n'y avait "point d'État

sans religion”. Quant à la religion catholique, elle était historiquement assez française pour qu’on l’eût choisie plutôt que toute autre pour revivre sous l’égide du nouvel État. Ainsi les Bessières concoururent-ils à la signature du Concordat de 1801 entre Napoléon et le pape Pie VII. Malgré cela, le couple était généralement apprécié. On les supposait heureux et unis. À Paris, le maréchal se rendait toutefois un peu trop souvent tout seul à l’Opéra, ce qui finit par mettre à Madame la puce à l’Oreille ! Bien qu’ébranlée par l’amourette de son mari pour une vulgaire chanteuse, la maréchale n’en continua pas moins à l’aimer, et lui à s’efforcer de redevenir un époux fidèle.

Monsieur le maréchal duc d’Istrie entretenait à Valladolid une cour luxueuse. Installée dans l’ancien palais de Charles-Quint, elle offrait au petit nombre de ses privilégiés une valse de fêtes, de banquets, de réjouissances, et de rencontres courtoises, libertines ou basement intéressées. Le maréchal Bessières détestait les Espagnols, mais il avait trouvé dans leur pays un lieu assez retiré de Paris et éloigné du regard du “maître” pour vivre la pleine mesure de la fortune et de la gloire. Il régnait en prince, en monarque prodigue et dispendieux sur un petit monde chatoyant qui brigait ses bonnes grâces et vénérât son renom. Jamais ailleurs qu’en Espagne, le maréchal eut le loisir de jouir des biens que la bravoure, mille fois forgée au péril de sa vie sur les champs de bataille, lui avait acquis. Enfin pouvait-il se reposer sur ses titres de gloire et se délecter avec sa femme des flatteries des courtisans de Valladolid.

François fut introduit dans la grandiose salle de réception du Palais. Dans l’éclat des lustres et des miroirs, il fit une apparition remarquée. Notre fameuse couleur distinctive rose ne cessait d’attirer l’œil des invités. Le jeune officier était le

seul dragon présent. Tout autour de lui tournoyaient des hommes de la Garde Impériale. Sans sa Légion d'honneur, François eut pu concevoir des raisons de faire un complexe, car ils l'avaient tous, quant à eux ! La salle était d'une longueur impressionnante. Ses hautes fenêtres étaient ouvertes sur des balcons qui donnaient sur un magnifique patio, où coulaient des eaux musicales. Hommes et femmes glissaient les uns contre les autres en échangeant au passage des mots aimables, des salutations cordiales, des œillades discrètes et complices, des sourires enchantés ou crispés. Les toilettes somptueuses côtoyaient les dolmans chargés d'or des chasseurs de La Garde, à n'en point douter la plus élégante et la plus chatoyante unité de toutes les troupes impériales. La foule des invités bruissait, de paroles susurrées et de froissements d'étoffes. François reconnut le duc d'Abrantès. Le général Junot était accompagné de son épouse, Laure, née Comnène, illustre famille qui donna des empereurs à Byzance. Les yeux noirs de cette jolie brune avaient cet éclat malicieux qu'éveillent des pensées vives et acerbes. Son visage vibrait de santé et de vivacité. On devinait sans l'entendre, seulement à la regarder parler, sa conversation mordante et spirituelle. N'eût été son nez trop long, elle donnait à voir une beauté toute positive. Quant à décrire sa toilette, elle était vêtue comme une reine. Une robe de moire blanche, brodée en lames d'or, embrassait sa fine taille en s'élargissant sur ses hanches. Sa figure s'agrémentait d'une toque avec six grandes plumes blanches retenues par une agrafe de diamants. D'autres précieux bijoux ornaient les lobes de ses oreilles et distinguaient son cou ravissant.

Cependant, le centre de toute cette beauté gravitait autour des époux Bessières. Madame la duchesse d'Istrie était une

femme belle et spirituelle, dont le visage plein de grâce rappelait ces Madones qu'illustra jadis le Corrège. Elle et son mari recevaient avec faveur les courbettes des invités qui se pressaient autour d'eux. Un des aides de camp du maréchal attira l'attention de son maître sur la présence du jeune homme qu'il désirait voir au bal. Fort des indications que lui transmettait l'officier de son état-major, Bessières scruta la foule... Soudain, il débusqua le dragon au remarquable revers d'habit rose pétaradant. Le maréchal fondit sur lui, réclamant à haute voix sur son parcours l'attention de l'assistance :

« Mes amis !... Mes amis !... Je vous en prie... Accordez-moi un instant seulement la faveur de votre aimable attention... Oui... Merci à vous, mes amis... Je voulais vous présenter un jeune héros. »

Le maréchal s'empara alors de la personne de François et le désigna à la foule :

« Voici un héros, disais-je, dont toute l'armée se glorifie. Il a libéré la ville d'Almeida ! »

Une salve d'applaudissements enthousiastes salua le héros d'un tel exploit. La reconnaissance de l'assemblée à peine éteinte, le maréchal renchérit aussitôt :

« Et non content de sauver 2 000 des nôtres, il s'est ensuite offert en duel le général Fournier. Et devinez un peu ? Et bien, *El demonio* pleure en ce moment même toutes les larmes de son corps sur un lit d'hôpital à Salamanque ! »

Une nouvelle salve d'applaudissements retentit, ponctuée cette fois de vibrants « hourras ! » Jamais François n'aurait pu imaginer pareille apothéose. Intérieurement, il jubilait. Extérieurement, ses yeux dardaient des éclairs de joie.

Enfin, le maréchal s'éloigna de lui, le laissant sur place à sa stupeur béate. La perspective des honneurs se détourna peu

à peu de François. Mais l'impression demeurait forte. D'autres hommes attendaient à leur tour que la reconnaissance ducale vînt flatter leur orgueil.

Une grande jeune femme se tenait devant un haut miroir. À ses côtés, une jeune espiègle lui battait le flanc de petits coups d'éventail pour la décider à s'avancer. Elle se décida enfin, plus par commande que par désir. Elle vint faire face à François :

« Bonsoir. Je ne vous dérange pas, j'espère ? dit-elle d'une voix égale.

— Bonsoir, répondit poliment François, agréablement surpris.

— Encore toutes mes félicitations pour vos exploits que nous a rapportés le maréchal. Mais au fait, il n'a pas fait mention de votre nom.

— Je m'appelle François Lozac. Et vous-même ?

— Pauline de Montendre. »

François l'observa discrètement de la tête aux pieds : mademoiselle de Montendre portait une longue robe de soie argentée, piquée de grenats et d'amandes d'argent dans son dernier quart inférieur. Des escarpins en satin pourpre pailletés de cristaux de gypse chaussaient ses pieds un peu grands. Les gants qui habillaient ses bras étaient taillés dans le même tissu que les chaussures et irisés de vifs reflets violacés. Sa coiffure retenait prisonniers, dans un chignon à l'antique enrubanné de pourpre, de magnifiques cheveux d'or. La longue pièce de ruban qui nouait le blond volume de cheveux en un chignon imposant et dressé sur l'arrière de la tête tombait sur la nuque en deux pans cousus de petites perles brillantes. Les iris de la jeune femme avaient la couleur et la radiance des perles rares. Trois points d'or en mouchetaient la surface, au centre de

laquelle brillait une pupille d'encre. Mademoiselle de Montendre était grande, élégante, d'une plastique irréprochable, mais d'une beauté froide. Elle avait parmi les femmes la plus belle apparence, mais aucune présence. Certains observateurs sévères eussent dit d'elle qu'elle était un bel objet. Sa beauté était trop parfaite, avait trop de retenue, pour permettre la moindre manifestation de sensualité.

« Vous disiez ? reprit François.

— Je vous disais mon nom ; mais si je vous importune, je peux me retirer. . .

— Non, je vous en prie : restez ! »

Elle lui servit un sourire un peu fade, quoique ses dents fussent éclatantes de blancheur. François l'en remercia plus qu'il ne convenait : il lui prit la main et l'embrassa avec ferveur. Gênée, la grande timide se mit à rougir. Pas loin, camouflée dans les reflets d'un miroir, son amie s'en amusa, masquant son rire dans un éventail tout grand déployé. La rencontre opérerait à merveille et son inspiratrice s'en réjouissait secrètement. La jolie espiègle s'appelait Eugénie de Coucy. Pauline et elle étaient d'anciennes pensionnaires des jeunes filles de Saint-Cyr. Une complicité émaillée d'intrigues amoureuses les unissait depuis leur adolescence. Elles rêvaient tout haut toutes les deux de l'officier couvert de titres de gloire qui les enlèverait à leur famille et qui leur apprendrait l'amour.

François se croyait irrésistible et passionné : il attrapa mademoiselle de Montendre par la main et lui commanda de le suivre. Il la tirait à sa suite, se frayant un chemin à travers la foule bigarrée. Sur leur passage, des invités jetèrent quelques regards interrogateurs. Enfin, François avisa une porte. Il en poussa le battant blanc couvert de fleurs dorées. Derrière se trouvaient un petit salon, ses murs tapissés de

bibliothèques bien achalandées et sa haute fenêtre ajourée de beaux rideaux saumon. Assis à une petite table ronde, un officier, le nez plongé dans un livre, semblait boudier le bal. François lui adressa un regard, puis la parole :

« Veuillez nous pardonner, mais pourriez-vous avoir l'obligeance de nous accorder quelques minutes d'intimité ? »

L'officier dévisagea les deux intrus, esquissa un sourire complaisant, referma son livre, se leva, fit claquer ses talons, et quitta la pièce. François Lozac et Pauline de Montendre étaient enfin seuls. La jeune femme n'eut pas le temps de se demander ce que lui voulait l'audacieux dragon. François la fit s'asseoir, s'agenouilla face à elle, et lui prit ses mains :

« Pauline, je vous veux pour femme !

— Mais... C'est si soudain !... Il faut me laisser le temps de la réflexion... Vous ne pouvez exiger de moi une réponse intempestive.

— Mais si, au contraire. Si on laisse passer l'instant, il s'enfuit. »

Pauline de Montendre cherchait à se dérober. Elle tenta vainement de se relever. François la maintint en place, l'immobilisant sur son fauteuil :

« Vous ne m'avez pas répondu ?

— Mais que dois-je répondre ?...

— Dites oui, et je vous aime pour la vie ! Tous mes titres de gloire sont pour vous. Tenez, prenez-la, je vous l'offre en gage d'amour... »

Et François accrocha sa Légion d'honneur à la généreuse poitrine de mademoiselle de Montendre. La médaille pendait sans toucher le reste du corps de la jeune femme ! Pauline était devenue aussi rouge que le ruban de la décoration. François l'aida à se redresser : son grand corps se redéploya de toute

l'élévation de sa taille. Elle tremblait sur les menus talons de ses escarpins. Sa tête tournait à lui donner le vertige. François la laissa aller en titubant jusqu'à la porte. Il examina de dos, d'un œil concupiscent, la silhouette oscillante de la jeune femme qui s'éloignait. Elle disparut derrière la porte, réintégrant le brouhaha de la salle de bal.

François était certain de sa conquête et il espérait qu'on ne tarderait pas à s'apercevoir que la jeune femme portait sa marque. En effet, sur son opulente poitrine, la Légion d'honneur ne pouvait pas passer inaperçue !

Depuis le salon, le jeune conquérant attendait d'entendre les réactions que ne manquerait pas de susciter une telle dédicace. Il se rapprocha de la petite table ronde et ouvrit le livre qui y avait été laissé. Il cherchait un moyen d'échapper à la tension qu'il sentait monter en lui en concentrant son esprit sur une autre matière. L'ouvrage contenait la correspondance entre Madame de Merteuil et Monsieur de Valmont. François en parcourait sans ordre les pages, lisant, de-ci de-là, un ou deux mots. Il ne parvenait pas à faire taire la tempête d'émotions qui assaillait son cœur. Quand, au trois-quarts du livre, François découvrit un marque-page. Le morceau de carton retint aussitôt son attention : c'était une carte à jouer coupée en biseau et figurant une Dame de Pique. François la prit. Un petit mot était écrit à son dos : « Le 25 mai, à 6 heures du soir, rendez-vous dans l'église de Las Augustias, devant la statue de la Vierge des 7 couteaux. »

François en resta un moment abasourdi. Il rangea finalement la carte dans le revers de son habit. De la salle de bal, parvint alors à ses oreilles la voix parfaitement reconnaissable du maréchal Bessières :

« Voyez-moi ça !... Notre jeune et impétueux dragon n'a pas perdu son temps ! Il vient d'épingler un cœur avec sa Légion d'honneur... Mademoiselle de Montendre, cela vous va à ravir ! »

François ne pouvait espérer plus éclatante déclaration. Il sentait peser sur la jeune femme tout le poids des regards de la cour de Valladolid. Elle ne pouvait plus se sortir d'embarras sans s'avouer vaincue. François jubilait : il exhibait sa proie devant tous. Il ne lui restait plus qu'à paraître à son tour pour l'emporter. Mais, alors qu'il s'apprêtait à franchir le seuil du salon pour rejoindre la salle de bal, il entendit s'élever à nouveau la voix de Bessières :

« Ah, vraiment, rien ne semble pouvoir lui résister ! Monsieur le marquis de Montendre, venez !... Il n'est pas encore trop tard pour vous de sauver votre fille des griffes du dragon !

— Mais, que vois-je ! s'exclama le marquis en louchant sur la gorge de sa fille.

— Père...

— Où se trouve ce cavalier ?

— De l'autre côté... dans le petit salon, bafouilla mademoiselle de Montendre.

— Pauline, attendez-moi, ici ! Je m'en vais lui dire deux mots... »

Le marquis se rua vers les portes et les franchit. Une grande stupeur venait de figer sur place la foule des convives. Tous les regards étaient tournés vers le petit salon. Le marquis de Montendre en referma les portes derrière lui. François ne lui laissa pas le temps de se ressaisir et lui fit immédiatement les attouchements maçonniques. Il avait vu juste : l'autre lui ren-

dit machinalement les gestes de reconnaissance en usage. Une tache lie de vin éclaboussait sa main.

« Mais, qui êtes-vous ? demanda enfin le marquis, interloqué.

— Je suis promis à la plus haute élévation et je vous prends votre fille.

— ?...

— Allez, n'entachez pas ma gloire et accordez-moi la main de votre fille.

— Mais, Monsieur, tout ceci est fort cavalier !

— Normal, je suis un dragon ! Ma décision est prise. J'attends la vôtre. Sachez toutefois que mon élévation est imminente et qu'il vous faudra vous incliner.

— Mais alors, vous n'avez pas de sang bleu ?

— Mes enfants auront celui de votre fille. Du reste, je compte bien briguer, un jour prochain, un titre de noblesse d'Empire.

— Mais vous êtes donc dépourvu de tout titre.

— Je suis légionnaire, Monsieur !

— Mais cela ne peut suffire. Nous autres les Montendre, sommes une des plus vieilles familles de France.

— Un peu de sang nouveau vous donnera une vigoureuse descendance. Et puis, d'ailleurs, je me fais fort de vous prouver que je suis digne d'épouser votre fille. Vous n'aurez pas longtemps à patienter avant que je revienne vers vous avec les arguments qui ne manqueront pas de vous convaincre.

— J'attendrai, en effet. Mais, pour l'heure, ma fille demeure inaccessible.

— Vous ne me refuserez pas, néanmoins, le plaisir de danser avec elle. Ce soir, je suis l'hôte privilégié de monsieur le duc d'Istrie. N'allez pas chercher à remettre en cause la faveur

dont je jouis auprès de lui. Il n'apprécierait certainement pas qu'on lui reproche le choix de l'un de ses invités de marque.

— J'entends bien, Monsieur. Cette soirée vous appartient. Mais au-delà, bas les pattes ! Ma fille redevient interdite.

— Je vous en remercie. Allons, maintenant, rejoindre nos hôtes : ils doivent se demander ce que nous trafiquons. Vous m'accompagnez ? »

François Lozac et le marquis Jean-Hyppolite Grégoire de Montendre sortirent ensemble du salon. Côte à côte, ils avancèrent dans la salle de bal. François affichait une mine réjouie tandis que le marquis faisait semblant de ne rien trouver à redire. Pauline de Montendre vit François s'approcher d'elle avec une intense satisfaction peinte sur le visage. Bessières, qui croyait avoir compris, s'empressa de féliciter le marquis :

« Bravo, et encore bravo d'avoir récompensé l'audace et le mérite plus que l'héritage et les traditions. Votre futur gendre secouera volontiers la poussière des armoiries de votre vieille famille, mais vous ne regretterez pas d'y avoir introduit un héros. Que votre blason s'estampille de sa Légion d'honneur et de toutes les autres promesses de gloire après lesquelles aspire ce jeune homme ! Notre époque rêve d'exploits et hait les vieilles grimaces. Vous nous faites, ce soir, cher marquis, l'éloge de la jeunesse et du courage. Soyez-en félicité !

— Mais... eut à peine le temps de rétorquer le marquis.

— Champagne ! », cria Bessières.

François embrassa Pauline sur la bouche. Elle en eut le souffle coupé. Quant à lui, il jouissait de son audace et de la conquête qu'elle lui rapportait.

Les fiancés forçaient l'enthousiasme. On se pressait de toutes parts autour d'eux pour les féliciter. Pauline lançait des regards admiratifs en direction de François. Il avait vaincu les

réticences de son père. Il faisait d'elle la reine du bal. Son cœur battait plus que de raison pour le cavalier. Il l'avait conquise avec fougue, elle ne désirait plus qu'il la prît. Les invités ne cessaient de défiler devant eux, les congratulant et leur souhaitant de belles noces à venir. Eugénie de Coucy s'approcha à son tour :

« Ah, Pauline ! Je savais que ce soir serait le bon. Dis-moi, il est drôlement beau. Je t'envie presque.

— Merci, Eugénie. »

Puis, se tournant vers François, mademoiselle de Coucy lui glissa à l'oreille :

« Pourquoi elle ?

— Vous savez, votre tour viendra... »

Elle se recula soudain, cherchant à bien capter l'intention qui brillait à travers le regard du jeune homme.

« Rassurez-vous, lui dit-il, nous sommes tous promis à quelqu'un.

— Ah... soupira mademoiselle de Coucy. J'avais cru mal comprendre votre propos... C'est idiot, non ?

« Non, répondit François avec beaucoup d'ambiguïté dans le ton de la voix.

Eugénie de Coucy préféra finalement en sourire. Elle s'éloigna et, jetant un œil par-dessus son épaule dénudée, elle écarta les lèvres sur un soupir provocant...

François avait triomphé. Bessières jeta dans la corbeille des noces un cadeau exceptionnel. Il offrait à François le grade de lieutenant dans le régiment des sémillants chasseurs à cheval de La Garde Impériale. Le marquis, lui-même, cessa de bouder le plaisir d'accueillir au sein de sa famille un être auquel rien ne semblait pouvoir résister. La lumière de l'initiation devait briller chez lui plus que chez tout autre !

La balle qui avait frappé *El demonio* valait de l'or. François en pesait tout le poids.

SOMMAIRE

## CHAPITRE XX

### **La Tramitación de la vida nueva**

Le lendemain du bal, le 25 mai 1811, très tôt dans la matinée, François se rendit chez le prévôt. Il mourait d'impatience de lui montrer une certaine carte à jouer : une Dame de Pique !

Dès qu'il fut arrivé à la Commanderie de la gendarmerie de Valladolid, le jeune dragon traversa la cour et monta directement à l'étage. Il demanda, sans plus tarder, à voir le prévôt. Quelques minutes plus tard, celui-ci lui ouvrait les portes de son bureau :

« J'ai de nouvelles informations à vous communiquer, commença par dire François sans perdre un instant. Regardez ce que j'ai déniché, hier soir, au bal des Bessières... »

Et le jeune homme tendit la carte à jouer au prévôt. Celui-ci l'examina attentivement...

« Je l'ai trouvée, enchaîna François, dans un livre qu'un officier lisait. Il s'était retiré dans un salon jouxtant la salle de bal, et la carte lui servait en la circonstance de marque-page. L'heureux homme l'a oubliée dans l'ouvrage. Je l'ai retrouvée en en parcourant le contenu à mon tour. Comme vous pouvez le lire, le rendez-vous est fixé pour ce soir. Grâce à nous, cet officier ne succombera pas aux charmes mortels de la Dame de Pique.

— C'est au contraire une occasion inespérée de mettre la main sur cette tueuse. Il vous faut, au plus vite, prévenir l'officier de la carte et organiser avec lui l'arrestation de la

Dame de Pique. Le mieux serait qu'il nous rejoigne à la commanderie. Il ne nous reste plus qu'à élaborer un plan infailible pour que le coup de filet soit un coup de maître !

— Le seul problème, c'est que je ne connais pas cet officier. Je l'ai juste croisé entre deux portes, hier soir.

— Bah, ce n'est pas grave après tout. Nous avons l'heure du rendez-vous. Je suppose bien que l'homme sera un peu en avance. Il nous suffira de l'entretenir à part de notre projet, et le tour sera joué !

— Je crains, répliqua François, que nous n'ayons pas assez de temps pour l'instruire de toute l'affaire. Je me propose plutôt de me substituer à lui. Vous l'interceptez, je prends sa place, et c'est moi qui vais à la rencontre de la Dame de Pique. Je pense raisonnablement qu'elle ne viendra pas en personne au rendez-vous fixé dans l'église. Un de ses serviteurs, j'en suis certain, doit faire la démarche à sa place. J'en veux pour preuve qu'elle donnerait, autrement, directement rendez-vous chez elle à ses amants. Et puis, si elle se déplace en personne, vous n'aurez plus qu'à la cueillir. Le mot de la carte à jouer est une preuve assez accablante pour l'accuser de tous les autres crimes commis.

— J'entends bien ce que vous me dites, mais j'aurais toutefois quelques objections à faire. Premièrement, votre serviteur pourrait bien être une servante, et alors, comment saurions-nous s'il s'agit de la Dame de Pique ?

— À son vêtement, pardi !

— Vous la supposez, depuis le début, d'une caste supérieure, mais nous n'en savons rien, après tout. Quoique, à bien y songer, on l'imagine facilement de condition aisée, sachant qu'elle recrute ses amants chez les officiers subalternes. Mais, supposez que ce soir elle se présente à vous déguisée en ser-

vante, de telle sorte qu'elle verra bien que vous n'êtes pas le bon. Ce qui lui suffirait, d'ailleurs, pour ne pas se montrer et nous échapper...

— La logique veut qu'elle envoie un serviteur, ou une servante. Pourquoi, alors, ferait-elle usage d'une carte en biseau pour reconnaître l'homme qu'elle invite ? À cela, je vois deux hypothèses : soit qu'elle choisit ses futurs amants d'une façon étrange et qui nous échappe encore, ne les ayant pas vus personnellement avant le rendez-vous, soit qu'elle envoie quelqu'un les chercher et que ce dernier doive s'assurer de leur identité. Rassemblés, les deux morceaux de carte accréditent l'amant auprès du serviteur, qui l'emmène ensuite discrètement dans un lieu tenu secret.

— En effet, c'est la perspective la plus plausible. Et, du reste, la Dame de Pique s'y prend fort bien, car cela fait un an qu'elle nous échappe. Néanmoins, un policier ne doit rien laisser au hasard. Vos suppositions, apparemment les plus logiques qui soient, sont peut-être, je ne dirai pas fausses, mais incomplètes. Voyez-vous, de nombreux détails me chiffonnent...

— Lesquels ?

— Le mieux serait de faire venir Fernando Deguido.

— Qui est-ce ?

— Vous savez bien, c'est l'étudiant que vous avez fait arrêter. J'ai dû le mettre en prison pour que son arrestation passe pour vraie aux yeux de ses condisciples universitaires... Bon, je vais aller le chercher. C'est lui qui enquête depuis un an sur la mystérieuse Dame de Pique. On ne peut tout de même pas lui faire l'affront de l'écartier de notre projet. À cela, j'ajoute que c'est lui qui en sait le plus. Et pour parler franchement, j'aimerais bien entendre son avis... »

Vingt minutes plus tard, Fernando Deguido apparaissait dans le bureau, les mains entravées par des chaînes !

« Vous pouvez le détacher, commanda le prévôt aux deux gendarmes qui escortaient le prisonnier. Vous pouvez nous laisser, maintenant. Merci.

— Dites donc, vos geôles ne sont guère accueillantes ! Du reste, on en apprend de bonnes. Figurez-vous que mon voisin de cellule m'a avoué que...

— Plus tard, Fernando, plus tard, le coupa le prévôt. Une affaire plus urgente nous presse. Nous sommes à nouveau sur les traces de la Dame de Pique.

— Pas possible !

— Nous savons, grâce au sous-lieutenant Lozac, qu'elle a donné rendez-vous à un amant ce soir à l'église de Las Augustias. Qu'en pensez-vous ?

— Et bien... se mit à réfléchir Fernando. Et bien...

— Et bien quoi ? réclama à savoir le prévôt.

— Et bien, quant à moi, je reste dubitatif. Depuis le début, un petit quelque chose d'étrange me chiffonne. C'est-à-dire que j'en viens à m'interroger sur la véritable nature de cette femme.

— Que voulez-vous dire ?

— Je ne crois plus à la thèse d'une aristocrate espagnole, ardente patriote, vengeant la mort de son mari tué à la guerre, en prenant des amants français, tous soldats, pour les éliminer à leur tour. Déjà, à l'université, les imaginations s'enflamment à l'idée qu'elle tuerait ses amants alors qu'ils feraient ensemble l'amour. Un véritable mythe s'est emparé du personnage de la Dame de Pique.

— Mais, intervint François, il n'y a aucune raison qu'il en soit autrement. Ce portrait psychologique d'une femme cher-

chant à la fois l'amour et la vengeance me paraît tout à fait plausible. Elle n'a plus son homme et brûle encore du désir des caresses qu'il lui donnait. Elle concilie donc désormais la double prouesse de l'amour et du meurtre, du plaisir et de la vengeance, du patriotisme et de l'intimité avec l'occupant.

— Mon Lieutenant, se plaignit Fernando, vous avez trop lu le marquis de Sade ! C'est bien ce que je disais : à l'évocation de cette femme, les esprits s'enflamment.

— Mais ouvrez les yeux ! ne se laisse pas faire François. Elle donne, ce soir, rendez-vous à son amant devant la statue de la Vierge des sept couteaux ! N'est-ce pas là le symbole même de son intention de transpercer un cœur en l'aimant ? Ces sept couteaux peuvent aussi bien figurer les dards des sept péchés capitaux que les sept traits de grâce des dons de l'Esprit saint ! L'ambiguïté et la confusion sont totales. Chair et esprit se combattent en s'embrassant. C'est bien du cœur d'une femme tourmentée que nous parle le choix du rendez-vous devant cette statue.

— Votre théologie, contesta Fernando, est scabreuse. Je me refuse, pour ma part, à vous suivre dans cette exégèse douteuse.

— Alors, Monsieur Deguido, exigea de savoir le prévôt, quelle est votre thèse ?

— Celle du complot, Monsieur le prévôt.

— Un complot ?

— Je n'en ai pas encore tout à fait la preuve, mais je suis maintenant certain que ces hommes ne disparaissent pas à cause d'une femme. Un bruit circule à Valladolid : il existerait une *Tramitación de la vida nueva*. J'ai entendu dire, parmi les cercles étudiants que j'infiltré et qui sont en cheville avec la junte, qu'il y aurait une filière secrète pour permettre à des

officiers français de rejoindre la France. L'organisation de la Tramitación de la vida nueva, comme l'appellent les Espagnols, serait composée de hauts dignitaires français. Contre argent comptant, ils assureraient le retour en France des officiers accablés par la guerre. Les sommes sont exorbitantes. J'ai même entendu dire que les officiers pris en charge par la filière lui abandonnaient par voie testamentaire une partie de leur fortune. En contrepartie, ils obtiendraient une nouvelle identité et de quoi jouir d'une agréable retraite en France. Ce qui complique l'affaire, c'est que la junte participe à l'opération. Elle a passé un accord avec la filière : elle a promis de ne pas inquiéter sur le chemin de leur retour les officiers français qu'elle est trop heureuse de voir quitter le territoire espagnol. C'est un certain Ernesto Balzanas, un chef de guérilla plus connu sous le nom de guerre de Balazo, qui est chargé des relations entre la junte et la Tramitación.

— Mais ce que vous nous dites là est épouvantablement grave ! s'inquiéta le prévôt.

— J'allais vous en faire le rapport lorsque vous m'avez mis en prison. Vexé par un si rude traitement, j'ai alors préféré garder pour moi l'information. Mais voilà, j'ai tout dit, maintenant. On apprend beaucoup de choses à l'université, ironisa Fernando en tournant son regard en direction de François.

— Excusez-moi, je ne savais pas, répondit le jeune dragon.

— Il faut à tout prix faire quelque chose ce soir, s' alarma le prévôt. On ne peut pas laisser cette tratima...

— Tramitación !

— ... cette Tramitación saigner les rangs des officiers de nos armées. Il faut endiguer au plus vite l'hémorragie !

— La Tramitación, précisa Fernando, ne tue pas les officiers, elle les reconduit en France sains et saufs. »

Il voulait s'assurer que le prévôt eût parfaitement compris. Celui-ci lui rendit un sourire crispé en signe d'acquiescement.

Les deux heures qui suivirent se passèrent à élaborer un plan pour remonter toute la filière. Il était convenu que l'on agirait en saisissant, pour départ de l'action à mener, le rendez-vous fixé le soir même en l'église de Las Augustias. François se proposa, puisqu'il était désormais au courant, de participer au coup de filet. N'était-ce pas lui qui avait rapporté l'heure et la date du rendez-vous ?

Sur ce, le prévôt se félicita de l'opération qu'il venait de monter. Tout était près pour mettre un terme à la Tramitación de la vida nueva. François imaginait déjà les lauriers qu'il pourrait récolter en levant ce soir un aussi gros gibier. On aurait tôt fait de l'en remercier gracieusement. Il en jubilait d'avance.

Dans l'élan de la bonne humeur qui l'emportait, il décida d'aller visiter mademoiselle de Montendre. En chemin, il se mit à chantonner gaiement. Vraiment, le sort le gâtait...

François se présenta à la résidence privée des Montendre. Un domestique le pria de bien vouloir entrer. Pauline de Montendre se tenait dans le hall. Elle était sur le point de sortir, habillée d'une robe de mousseline légère, blanche et rose, et coiffée d'un chapeau en paille à la Pamela, retenu sous son menton par un ruban de satin rose. François l'attrapa par la taille et l'embrassa !

« Oh, François... comme je vous aime ! »

Et ils s'embrassèrent à nouveau fiévreusement. Enfin, leurs lèvres humides se séparèrent sur un fragile filet d'argent.

« J'étais sur le point de sortir en ville. Voulez-vous partager avec moi le plaisir d'une promenade printanière ?

— Et votre Père, demanda François, est-il là ?

— Non, il ne reviendra que dans une heure, m'a-t-il expliqué avant de partir pour une course urgente.

— C'est parfait, n'est-ce pas ? »

Et François caressa le bras de Pauline.

« Venez par ici », lui dit-elle, le souffle court.

La jeune femme se fit alors ouvrir une porte sur la droite du hall par deux des domestiques de sa maison. Et pour mettre court à toute indiscretion de leur part, elle commanda :

« Veuillez nous laisser, maintenant. Nous avons à discuter et ne voulons être dérangés sous aucun prétexte.

— Bien, Mademoiselle. »

François et Pauline pénétrèrent dans une pièce, à la douce lumière feutrée. De grandes draperies soyeuses bordaient les fenêtres, absorbant une partie du jour qui les frappait. Le trouble de l'atmosphère tamisée de la pièce influa immédiatement sur les sens des deux jeunes gens. Leurs respirations se firent haletantes. François se rapprocha de Pauline et dénoua le ruban de sous son cou blanc et luisant. Le chapeau à la Paméla tomba, suivi, plus doucement, par son attache en satin. Les yeux de Pauline étincelaient, inquiets et impatients à la fois. Ses pupilles étaient incroyablement dilatées. François jeta un regard autour d'eux : il y avait un secrétaire, une épinette, deux chaises, une méridienne... Le jeune homme souleva la jeune femme, ses mains mordant dans la chair des cuisses de la belle à travers l'étoffe de sa robe. Il la conduisit brusquement vers la méridienne, où il l'allongea. Elle le regardait avec stupeur, mais sans refuser toutefois de le laisser faire encore un peu... François se mit à trousseur sa robe et ses jupons, découvrant

les cuisses de la jeune femme. Une partie de la chair des jambes était habillée de bas de soie. Il en caressa sans plus attendre la surface excitante, brillante et lisse. Ses doigts heurtèrent bientôt la dentelle fleurie d'une jarrettière. Pauline respirait bruyamment. François se coucha sur elle en soupirant. La jeune femme en éprouva un grand frisson. L'impétueux dragon s'apprêtait à la prendre sans plus attendre. Elle s'offrit, inclinant sa tête en arrière et découvrant son cou en signe de soumission. François s'en approcha lentement, pour y poser ses lèvres ou pour y planter ses dents. Et, tournant son visage légèrement de côté pour venir l'embrasser, son œil droit fut attiré par un curieux objet, coincé entre un coussin et le tissu matelassé de la méridienne. Il distingua alors nettement un bout de carte à jouer. Une Dame de Pique lui adressait un sourire énigmatique...

François se redressa immédiatement, se dessaisissant du corps de la jeune femme ! Se pouvait-il que Mademoiselle de Montendre fût la Dame de Pique ? Non, Pauline était sa dame de cœur ! Cela ne se pouvait pas ? Et puis, la *Tramitación de la vida nueva* était là pour disculper toute femme de n'avoir jamais eu l'intention de tuer des officiers français. Alors ?

« François ?... Il y a quelque chose qui ne va pas ? s'inquiéta Pauline.

— Non... non, ma chère. C'est juste que... que nous devrions rester sages jusqu'au mariage. Voilà, il faut que je vous l'avoue...

— Quoi, François ? s'épouvanta d'avance la jeune fille.

— À la vérité, expliqua faussement le dragon, et malgré tout le désir qui m'emporte, j'ai trop de respect pour vous pour vous trousser ainsi.

— Oh, François !... Ô combien je vous aime, alors ! J'ai eu si peur... et si faim de vous... La tête m'en tourne encore.

— Ce n'est rien », dit François en se rapprochant, cela va passer.

Il se pencha à nouveau sur elle, mais il en profita pour attraper le morceau de carte. Puis il aida Pauline à remettre en ordre ses jupons et sa robe. Assagis, les deux fiancés s'assirent l'un à côté de l'autre sur le bord de la méridienne. Pauline était encore toute pantelante, son opulente poitrine se cabrant au rythme de ses spasmes respiratoires. François faisait tourner avec dextérité le bout de carte entre ses doigts. Il n'y avait aucun doute possible : c'était bel et bien le morceau complémentaire de celui qu'il avait trouvé chez les Bessières.

« Quand m'avez-vous dit que votre père rentrait ?

— Mon père ?...

— Oui, votre père, Pauline.

— Je... je ne sais plus...

— Mais si, mais si, vous me l'avez même dit tout à l'heure.

— Ah, oui, c'est exact, il m'a dit qu'il reviendrait aux environs de midi.

— Cela ne vous ennuie pas si je l'attends ici. J'aimerais beaucoup lui parler.

— Comme vous voudrez, François.

— Merci. »

Et il se leva et embrassa Pauline sur le front en lui disant :

« Je vous aime, ma grande.

— Moi aussi, François, je vous aime... »

Monsieur le marquis de Montendre rentra bien plus tôt que prévu. Il semblait préoccupé et fouillait sans cesse dans ses

poches. Il fit irruption dans la pièce où se tenaient les deux jeunes fiancés.

« Pauline, veuillez nous laisser, commanda François.

— Bien », fit la jeune femme, en lui adressant une humble révérence, ses deux mains écartant légèrement les bords de sa robe, tandis qu'elle faisait fléchir avec souplesse son corps sur ses chevilles.

François Lozac et le marquis de Montendre se retrouvaient en tête à tête pour la seconde fois. Le marquis était décidé à ne plus se laisser prendre en défaut. Cependant, il n'eut, pas plus que la première fois, le temps de prévenir l'assaut que lui porta aussitôt l'impétueux dragon :

« Est-ce ceci que vous cherchez ? demanda François en exhibant le morceau de carte biseauté.

— Où l'avez-vous trouvée ?

— Elle a dû tomber de votre poche alors que vous étiez allongé sur la méridienne. Je l'ai retrouvée coincée sous un coussin, tout à l'heure.

— Rendez-la-moi !

— Ah, ah, ah !... Pas si vite, cher futur beau père.

— À quoi jouez-vous ? Rendez-la-moi, vous dis-je ! »

François tira de son fourreau son sabre et, sur la pointe de la lame, il ficha le morceau de carte :

« Tenez : prenez-la, dit-il avec un sourire narquois et en menaçant le marquis avec l'arme... »

L'autre se rétracta, reculant pour se mettre à distance d'un mauvais coup de sabre...

« Vous renonceriez ? », le provoqua encore François en continuant d'avancer sur lui.

Pris de panique, le marquis se précipita vers le secrétaire. Il tenta d'en ouvrir un tiroir pour s'emparer d'un pistolet. François intercepta la main à la tache lie de vin d'un coup de plat du sabre. L'autre s'écarta vivement du meuble, aiguillonné par la gifle de métal.

Le marquis tenait de son autre main celle endolorie. On voyait moins distinctement, maintenant, dans le rougeoiement de l'épiderme meurtri, l'éclaboussure lie de vin.

François jeta un œil rapide dans le tiroir, vit le pistolet demeuré en place, et referma le tiroir. Il se retourna ensuite en ricanant vers l'infortuné marquis :

« Je savais bien que vous étiez un traître. Dans les livres d'aventure que j'ai lus dans mon enfance, le traître avait toujours une tache lie de vin sur la main ou le visage. Je suis navré pour vous que vous n'échappiez pas à la loi du genre...

— Que voulez-vous dire par là ? se plaignit le marquis. Je ne comprends pas ?

— Et si nous parlions un peu de la *Tramitación de la vida nueva*, par exemple ?

— Comment êtes-vous au courant ?

— C'est fort simple, pourtant. Ne vous avais-je pas promis de revenir vers vous avec des arguments de poids pour obtenir la main de votre fille. Nous y voilà. Maintenant, je vous écoute : soit je vous livre au prévôt, soit vous faites de moi votre complice. J'attends votre réponse et vos propositions...

— C'est entendu, mais baissez votre arme. Du reste, vous le savez fort bien, j'ai toujours estimé que vous étiez le gendre idéal...

— Allons, bon !

— Je vous assure que je le pense sincèrement. Et la preuve en est que je vous donne aujourd’hui la main de ma petite Pauline chérie.

— Et moi qui pensais que vous me l’aviez accordée hier soir ! Quel ingrat vous faites, marquis ! Il faut encore trouver autre chose. Réfléchissez bien !

— Soit, je vous accorde également un poste à Madrid. Je suis très introduit à la cour du roi Joseph et...

— Je vous écoute...

— Et bien, voilà : que diriez-vous d’un poste de lieutenant dans La Garde Royale, par exemple ?

— Vous vous moquez de moi ! Bessières m’a déjà offert une place de lieutenant dans les chasseurs de La Garde Impériale. Il va falloir, cher marquis, revoir les enchères à la hausse.

— Très bien, je ferai tout mon possible pour vous obtenir une place de capitaine à l’état-major du roi.

— C’est déjà mieux. Mais nous n’avons pas encore abordé les questions financières. Il va sans dire que la dote de votre fille est déjà comprise dans le contrat de mariage. Je réclame donc, en plus, une petite participation aux bénéfices réalisés par... par la Tramitación !

— Cela ne se peut ! Et, tenez-le-vous pour dit, ils vous feront éliminer !

— Pas de ce ton-là avec moi ! s’emporta François en se ressaisissant de la lame de son sabre. Compris ! Et puis vous n’êtes pas en position d’exiger quoi que ce soit ! Ne me fâchez pas, ou je vous livre ! J’ai peut-être même plus de gloire et d’avantages à gagner de ce côté-là. Ne me forcez pas la main dans ce sens. Il me serait douloureux de voir le nom des Montendre frappé d’opprobre.

— Très bien, très bien... ne vous énervez pas. Je vous prie de bien vouloir me pardonner un propos si déplacé. N'êtes-vous pas mon gendre, en somme ?

— Et sachez que la Tramitación est dans le collimateur de la police. Sans moi, vous êtes tous perdus !

— Que dites-vous ?

— Que je connais les noms des agents chargés de l'enquête menée sur la filière. Cela impose le respect, non ? Mais trêve de balivernes, j'exige des garanties. Nous n'avons plus que cet après-midi pour régler tous les papiers qui vont bien chez un notaire assermenté. J'exige un contrat de mariage en bonne et due forme, une avance copieuse sur mes futures dépenses, et une lettre de votre main et portant votre signature, où vous reconnaissez faire partie de la Traminacion, et dans laquelle vous ferez également mention des noms de tous ceux dont vous connaissez l'appartenance à la filière. Cette lettre n'est qu'une simple précaution, des fois qu'il vous viendrait l'idée malheureuse d'attenter à mes jours. Ce serait odieux, venant de la part d'un beau père, n'est-ce pas ?... Bon, très bien, dès que nous aurons réglé tout cela, je vous donnerai les noms de ceux qui sont sur le point de démanteler la filière. Vos jours en dépendent, ne l'oubliez pas !

— Lieutenant Lozac, je suis heureux que nous ayons pu trouver un terrain d'entente.

— Monsieur le marquis, maintenant, remerciez-moi... »

Bien évidemment, le soir du 25 mai, personne ne se présenta devant la statue de la Vierge aux sept couteaux. Quelques jours plus tard, on retrouva, la gorge tranchée jusqu'aux oreilles, l'infortuné Fernando Deguido. On soupçonna alors que des étudiants espagnols s'étaient finalement

rendus compte qu'il travaillait pour les Français. Quant au prévôt Gaspar Foulque, il eut un inexplicable, mais terrible accident de cheval. Le philtre dont on avait drogué sa monture opéra à merveille. La Tramitación de la vida nueva put ainsi continuer de conduire des hommes vers une vie nouvelle...

Le 31 mai 1811, en la Cathédrale herrérienne de Valladolid, le sous-lieutenant François Lozac épousa en justes noces la marquise Pauline de Montendre. Bessières en personne était le témoin du jeune marié. Eugénie de Coucy vint, pour sa part, encadrer son amie d'enfance dans ce moment de grande émotion.

Le mois qui suivit, François Lozac fut reçu comme lieutenant dans La Garde Impériale et, presque aussitôt, transféré à l'état-major du roi Joseph. Par ailleurs, la Tramitación assura au jeune couple des revenus non négligeables. François avait opté pour le bon choix. Avec les chasseurs à cheval, il aurait certes connu une grande renommée, mais elle eût été de très courte durée. Nous rentrions alors, en effet, dans la période des défaites. Et quand l'aigle fut abattu, François put jouir des complicités qu'il s'était créées. Le sang bleu de sa femme lui permit d'esquisser une reconversion heureuse dans le monde guindé et revanchard de la Restauration. La franc-maçonnerie, d'ailleurs, ne manqua pas de continuer à l'élever en son sein, ce qui lui conféra du pouvoir sur les hommes et les temps nouveaux qui venaient.

Le 3 février 1812, Pauline donna une première fille à François. Ils l'appelèrent Gloire. L'année suivante vint un fils, François-César. La fortune du couple ne cessa de croître et eux de s'élever.

Quant à moi, pauvre narrateur, je fus, le 22 juillet 1812, fait prisonnier à la bataille des Arapiles. Il faut dire que ce jour-là Wellington nous avait mis une sacrée pile. Le maréchal Marmont eut le bras fracassé par une balle. À la suite de quoi, pour ma part, j'échouais sur un ponton !

Je ne revis la France qu'en 1815, lors du retour des Bourbons. Trois ans plus tard, en avril 1818, alors que j'entreprenais une longue excursion dans le sud-ouest de la France, je rencontrai, à Pamiers, sur l'Ariège, un dénommé Robert Ermey. Ce nom-là ne vous dit rien, par hasard ? Je reconnus immédiatement le chef d'escadron Rodolphe Meyer. L'homme m'avoua bien s'être un beau jour appelé Meyer, mais que cet individu-là était mort en 1810 à Valladolid pour ne jamais réapparaître que dans une peau nouvelle et sous un nouveau nom. J'étais si content de retrouver un ancien compagnon de guerre, que Rodolphe Meyer – enfin je veux dire Robert Eymer –, n'en conçut aucune crainte d'être dénoncé aux autorités. Il m'invita chez lui et m'expliqua toute l'histoire. Ce fut ainsi que j'eus vent de l'existence de la fameuse *Tramitación de la vida nueva*.

Robert Eymer habitait une belle villa, dont le jardin, couvert d'alignements réguliers de pommiers, donnait en terrasse vue sur un magnifique paysage de chemins gris et de champs ocre. Aux côtés du capitaine, et qui l'avait suivi en France vivait la délicieusement belle Veronica. J'appris alors qu'elle était la demi-sœur du chef de guérilla Ernesto Balzanas, qui mourut d'ailleurs durant la guerre d'Espagne. Par sa mère, Veronica était une Balzanas, mais par son père, elle était la fille illégitime du marquis Ignacio Frederico de Valverde. Ce qui expliquait le luxe certain dans lequel l'avait installée son père à Valladolid. Il ne l'avait pas reconnue, craignant le scan-

dale, mais il ne l'avait pas pour autant oubliée. D'un mariage avec un dénommé Antonio Balzanas, la mère de Veronica avait eu un fils, le dénommé Balazo. Ce fut lui qui, un jour noir de cette mauvaise guerre, fit part à Veronica de l'existence de la Tramitación. Aussi, lorsqu'elle fit la connaissance du capitaine Meyer, et craignant par amour pour sa vie, lui proposa-t-elle de fuir l'Espagne avec elle via la filière. L'occasion en fut précipitée le soir où je la vis pour la première fois. Rodolphe Meyer profita du prétexte de notre duel avorté pour mettre en scène sa propre disparition. Le scénario fut soumis sans plus tarder à la Tramitación, qui l'accepta, fort contente de recevoir de Veronica pour ce faire la plus grande part de l'argent que le marquis de Valverde donnait régulièrement à sa bâtarde chérie. Ainsi nous retrouvions-nous tous les trois ensemble, après une première entrevue il y avait déjà plus de huit ans de cela !

À les écouter, j'aurais souhaité simplement sourire, je me mis à rire aux éclats !

Je riais. Je riais parce que moi même j'avais changé de vie, de peau, d'identité. Je ne m'appelais plus Jean-Bernard Gardin, mais Claude Henri marquis d'Argin, petit aristocrate désargenté, dilettante, voyageur occasionnel et joueur invétéré, couvert de dettes, et dont le nouveau nom servait de prête-gages. Je jouais autant de parties possibles, vivant sur le ventre de gras bourgeois provinciaux, changeant souvent, s'entend, de destination... Je vivais toujours des cartes bien que j'eusse abandonné contre ma délivrance des pontons l'entreprise, l'héritage paternel à une filiale anglaise de la filière. J'avais dans la foulée épousé une fille d'Albion, Pamela Openseal, oie blanche, belle et voluptueuse. Notre bonheur, acheté au prix fort, aura été intense, vif, mais bref. La pau-

resse devait mourir en couche l'année suivante. Depuis lors, avec les Bourbons, je suis revenu en France, où j'erre... Mais ne croyez plus au hasard : je voyageais vers les Pyrénées, vers l'Espagne à la recherche de... Veronica !

Fin

(Achévé le 12 novembre 1998)

SOMMAIRE

## ANNEXE

### Composition de l'armée du Portugal

- Commandant en chef : maréchal Masséna,  
prince d'Essling et duc de Rivoli.
- État-major général : général Eblé, commandant  
l'artillerie ; général Lazowski, commandant le génie ;  
général Fririon, chef de l'état-major général ;  
adjutant-commandant Delosne, sous-chef ;  
général Sainte-Croix, officier général attaché  
à l'état-major général ;  
comte Prosper Masséna, premier aide de camp du prince ;  
lieutenant Renique, second aide de camp du prince.

- VIII<sup>e</sup> corps : général Junot, duc d'Abrantès  
16 672 hommes, 3 652 chevaux  
+ 1<sup>re</sup> division : général Clauzel
  - brigade Ménard : 25<sup>e</sup>, 28<sup>e</sup> et 34<sup>e</sup> de ligne
  - brigade Taupin : 15<sup>e</sup> léger, 36<sup>e</sup>, 46<sup>e</sup> et 75<sup>e</sup> de ligne
    - brigade Godart : 22<sup>e</sup> de ligne
  - + 2<sup>e</sup> division : général Solignac
    - brigade Gratien : 15<sup>e</sup>, 47<sup>e</sup>, 70<sup>e</sup> et 86<sup>e</sup> de ligne  
et bataillon de Prusse
    - brigade Thomières : 65<sup>e</sup> de ligne (colonel Coutard)  
et Irlandais
  - + Cavalerie, artillerie et équipages

- VI<sup>e</sup> corps : maréchal Ney, duc d'Elchingen  
23 175 hommes, 2 947 chevaux  
+ 1<sup>re</sup> division : général Marchand
- brigade Maucune : 6<sup>e</sup> léger, 69<sup>e</sup> de ligne
  - brigade Marcognet : 39<sup>e</sup> et 76<sup>e</sup> de ligne
- + 2<sup>e</sup> division : général Mermet
- brigade Bardet : 25<sup>e</sup> léger et 27<sup>e</sup> de ligne
  - brigade Labassée : 50<sup>e</sup> et 59<sup>e</sup> de ligne
- + 3<sup>e</sup> division : général Loison
- brigade Simon : 26<sup>e</sup> de ligne, légion du Midi,  
Légion hanovrienne
  - brigade Ferrey : 30<sup>e</sup> léger, 66<sup>e</sup> et 82<sup>e</sup> de ligne
- + Cavalerie, artillerie et équipages

- II<sup>e</sup> corps : général comte Reynier  
15 359 hommes, 2 709 chevaux  
+ 1<sup>re</sup> division : général Merle
- brigade Sarrut : 2<sup>e</sup> léger et 26<sup>e</sup> de ligne
- brigade Graindorge : 4<sup>e</sup> léger et 15<sup>e</sup> de ligne
- + 2<sup>e</sup> division : général Heudelet
- brigade Foy : 17<sup>e</sup> léger, 47<sup>e</sup> et 70<sup>e</sup> de ligne
  - brigade Armand : 31<sup>e</sup> léger et 81<sup>e</sup> de ligne
- + Cavalerie, artillerie et équipages

- Réserve de cavalerie : général Montbrun  
3 651 hommes, 3 822 chevaux  
+ Cavalerie :
- brigade Lorcet : 3<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> dragon
  - brigade Cavrois : 10<sup>e</sup> et 11<sup>e</sup> dragon
  - brigade Gardanne : 15<sup>e</sup> et 25<sup>e</sup> dragon
- + Artillerie, génie, équipages :

- 5<sup>e</sup> régiment d’artillerie à cheval
- 4<sup>e</sup> bataillon d’ouvriers, 2<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> bataillons du train

15<sup>e</sup> dragon

Colonel : Honoré-Philippe de Droin-Bellegarde

Major : Alphonse Laloup

– 1<sup>er</sup> escadron : Cne Rodolphe Meyer

– Cie d’élite : Cne Pierre Leberton

Lt Augustin-Joseph Monchy

Lt Jean-Baptiste Serre

Lt Antoine Galibert

Maréchal-ferrant Octave Barlien

Brigadier Jacques Laplanche

Trompette Matthieu Bausson

– 2<sup>de</sup> compagnie : Cne Jean-Bernard Gardin

Lt Louis-Armand d’Alencourt

Lt Fabio Pergollini

Lt Paul Mahuret

S.-Lt François Lozac

Mdl chef Jean Tomasson

Brigadier Justin Lamoureux

Brigadier André Decordé

Trompette Melchior Carlin

– 2<sup>e</sup> escadron : Cne Xavier de Turmel

– 1<sup>re</sup> compagnie : Cne Léopold de la Grange-Cassey

Lt Louis-Basil d’Ormonval

Lt Ancelin Guillot

2<sup>de</sup> compagnie : Cne René Fabian

Lt Poupilier

